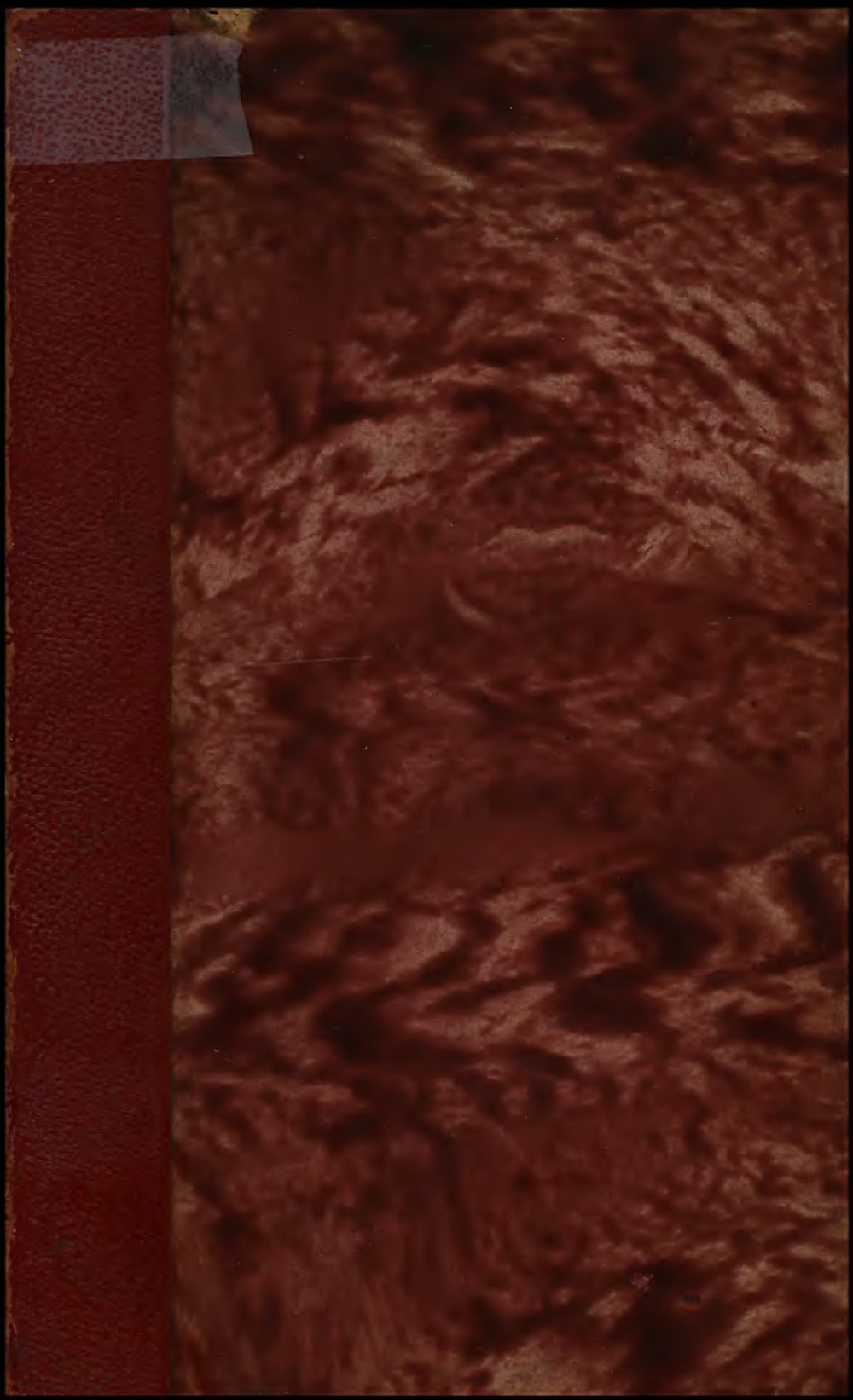


FAUST

TRAGÉDIE DE GŒTHE

Traduction nouvelle complète

STRICTEMENT CONFORME AU TEXTE ORIGINAL

PAR

RALPH RODERICH SCHROPP

Librairie académique PERRIN et C^ie^.

FAUST

ŒUVRES DE R. R. SCHROPP.

Aus verschiedenen Welten. — Novellen. — Un beau volume in-16 de 368 pages. Stuttgart, 1878, C.-F. Simon, Éditeur.

Das Museum Marcello und seine Stifterin. — Jolie brochure petit in-8°, avec un beau portrait de Marcello. Zürich, 1883, César Schmidt, Éditeur.

L'Automate. — Récit tiré d'un palimpseste, découvert et traduit par Ralph Schropp. — Joli petit volume in-16, caractères elzéviriens, sur papier de Hollande. Paris, 1880, A. Ghio, Éditeur.

Élégies romaines de Gœthe, traduction nouvelle par Ralph Schropp. — Joli petit volume in-16, caractères elzéviriens, sur papier de Hollande. Paris, 1888, A. Ghio, Éditeur.

Épigrammes (Venise, 1790) de Gœthe, seule traduction complète, par Ralph Schropp. — Joli petit volume in-16, caractères elzéviriens, sur papier de Hollande. Paris, 1889. A. Ghio, Éditeur.

Évreux, imprimerie de Charles Hérissey.

RALPH RODERICH SCHROPP

d'après un dessin au pastel

FAUST

TRAGÉDIE DE GŒTHE

TRADUCTION NOUVELLE COMPLÈTE

STRICTEMENT CONFORME AU TEXTE ORIGINAL

PAR

RALPH RODERICH SCHROPP

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER

PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1905

Tous droits réservés

DE CET OUVRAGE

25 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS ONT ÉTÉ TIRÉS

SUR PAPIER DE HOLLANDE VAN GELDER.

AVANT-PROPOS DU TRADUCTEUR

Une nouvelle traduction française du *Faust*, va-t-on dire? Mais, depuis Gérard de Nerval, l'auteur de la première, presque complète, et que Gœthe salua avec toute la gracieuse et condescendante indulgence du génie, il semblerait bien qu'après le grand nombre de traductions du *Faust*, éditées depuis lors en langue française, un nouveau travail de ce genre serait inutile. Cette réflexion viendrait surtout à l'esprit de celui qui verrait réunis à la fois, sur les rayons d'une bibliothèque, les différents volumes de tout format, une version même illustrée par un éminent artiste français, tous représentant les nombreuses traductions de ce chef-d'œuvre.

En prenant connaissance de la longue liste des traducteurs, plus ou moins connus, on voit que ce fut Madame de Staël qui, la première, publia en 1810, sous le titre de *Fragments*,

quelques scènes de la première partie du *Faust*. De nombreux écrivains la suivirent. Momentanément, c'est Mademoiselle Suzanne Paquelin qui clôt la série par une traduction de la première partie du *Faust*, dans laquelle sa prose côtoie de près, vers après vers, le texte original.

En cet espace de près d'un siècle, qui sépare ces deux femmes littéraires, on compte une vingtaine d'écrivains qui se sont efforcés de rendre, en vers ou en prose, ce poème dramatique. Ainsi l'on pourrait dire qu'à chaque lustre il a été édité une nouvelle traduction française du *Faust* depuis la première. La curiosité nous y engageant, il nous a paru digne d'intérêt de parcourir ces diverses traductions et de les confronter avec le texte allemand.

Nous ne nous arrêterons pas, sous le rapport de la fidélité, aux traductions faites en vers français. La versification ne permet jamais qu'une adaptation très superficielle du texte de l'œuvre. Il n'est possible, en vers, que d'en rendre le sens plus ou moins exactement, par suite de l'obligation que cette forme impose de sacrifier, aux exigences que requièrent la beauté et la correction des vers, la précision du texte. Dans cette forme de traduction, le mérite et l'ha-

bileté du versificateur peuvent être admirés ou critiqués, mais non pas son savoir comme traducteur fidèle. Ce sont là des œuvres à part, mais qui, produites par un écrivain supérieur, pourront être placées au même rang qu'un livre vraiment classique de sa nation. Les grands poètes de tous les peuples se sont complu en ce genre imitatif de translation. Lord Byron se distingue dans celle qu'il a faite d'œuvres des anciens poètes grecs et latins.

Gœthe, lui, désirait lire en prose la traduction d'un poème. Par là, disait-il, bien mieux qu'en vers, on peut s'assurer si l'auteur traduit a des idées, ou si rimer est son unique talent.

Sans vouloir contester la valeur littéraire des écrivains qui se sont essayé à rendre le *Faust* en prose française, nous nous bornerons à dire qu'aucune des traductions existantes, même celles réputées pour les meilleures, ne saurait, sous le rapport de l'exactitude, résister à une sérieuse épreuve de confrontation avec le texte. Plusieurs ne dénotent qu'une stérile et vaine agitation. Laissant de côté les nombreux contre-sens qu'on relève çà et là principalement parmi les premiers traducteurs, ce qui frappe chez la généralité de ces écrivains, dont beaucoup même ne brillent pas de maîtrise dans la langue française,

c'est leur style flasque pour rendre en prose la robuste versification de Gœthe. On remarque ensuite, après un examen plus minutieux, le manque de précision dans les mots employés, surtout dans les adjectifs, qu'ils ont ordinairement adaptés à la manière française de juger et de sentir, sans se placer au point de vue du caractère de la race germaine sous lequel l'œuvre est conçue et écrite. Ils se sont trop souvent mépris en voulant adapter le texte allemand à leur texte français, tandis qu'il s'agissait de pratiquer le contraire. Ce défaut de correction provient sans doute aussi de ce que la plupart de ces traducteurs ne paraissent avoir eu qu'une connaissance imparfaite de la langue allemande, et qu'ils ont cherché à franciser le plus possible ce drame essentiellement germain, comme ils le font d'ailleurs, selon ce qui leur a été enseigné dès la jeunesse, à l'égard de toute œuvre étrangère qu'ils traduisent. Mais que diraient-ils si on leur présentait une traduction toute germanisée des œuvres de Corneille ou de Racine ? Sans bien se rendre compte de la signification précise des mots allemands, ils ont généralement glané au hasard parmi les synonymes, ou soi-disant tels, les termes qui leur semblaient le mieux répondre au génie de leur langue maternelle ; ils ont sur-

tout usé et même abusé de ces poncifs qui paraissent donner au style français du naturel par leur emploi conventionnel et journalier.

Et chez Gœthe, rien n'est conventionnel. Il prend toujours le plus grand soin à ce que chaque mot soit le résultat de la réflexion et entièrement approprié à l'idée qu'il exprime ; ainsi il oblige constamment à penser. Parfois ses adjectifs impressionnent étrangement même le lecteur allemand accoutumé, lui aussi, par des auteurs secondaires, à rencontrer, dans la littérature de son pays, des alliances de mots et des phrases consacrées par l'usage et l'habitude, et dont on n'a pas examiné la justesse.

Toute personnelle est chez Gœthe sa façon d'écrire ; son style précis, vigoureux, hardi, plein d'éclat et de beauté, tient sans cesse en éveil l'attention réfléchie du lecteur intelligent, auquel il procure le plus grand charme par le fond comme par la forme de ses œuvres. Avec Luther, Gœthe est le plus allemand des poètes et des prosateurs de son pays. Il a été aussi un des grands réformateurs de la langue allemande qu'il a, durant sa longue vie, continuellement améliorée, lui qui, grâce à un heureux concours de circonstances, appartenait par ses parents, au Nord et au Midi de l'Allemagne.

Une infinité d'écrivains allemands se sont formés et développés par lui, et il fait encore école. Pour le faire apprécier plus complètement en traduction, on doit transporter autant que possible, dans la langue française, sa manière si individuelle d'écrire. Mais, hélas! ce qu'on lit partout et toujours, dans toutes les traductions publiées jusqu'à présent, c'est le style particulier des traducteurs, dans lequel chacun, selon ses talents et sa nature, a habillé plus ou moins correctement les pensées de Gœthe.

Ce serait toutefois méconnaître les efforts laborieux de nos prédécesseurs, que de ne pas rendre justice à leur bonne volonté, à leur mérite, à leur persévérance. Ces qualités leur ont donné le courage d'affronter et de poursuivre jusqu'au bout l'œuvre pénible et ardue, qui se présente surtout à celui qui a entrepris également la traduction de la seconde partie de *Faust*, hérissée de difficultés sans nombre et toujours renaissantes. Malgré les imperfections de leur travail, ils n'ont pas moins aidé considérablement à la vulgarisation, en France, de cet important poème, bien que quelques-uns d'entre eux seulement aient osé s'attaquer à la seconde partie de cette tragédie.

Ce n'est qu'après s'être longuement appliqué à

traduire des auteurs classiques, qu'on parvient à saisir les lois qui régissent ce genre d'occupation. Celui qui a le désir de faire bien, s'aperçoit peu à peu des difficultés sans cesse nouvelles qu'on rencontre, si l'on veut rendre avec précision, les œuvres des écrivains de premier ordre des différents pays. Il se convaincra alors que non seulement la compréhension exacte du texte est nécessaire par rapport au sens, mais, de plus, une application constante et minutieuse pour arriver à reproduire les diverses tournures de style. Une forme plus parfaite que celle dans laquelle le génie exprime ses idées, personne ne saurait la trouver. Par la forme qu'il leur donne, il fixe à jamais, à travers les siècles, des pensées humaines restées flottantes jusqu'au jour où elles ont pris l'empreinte de son individualité.

C'est pour atteindre par l'imitation cette manière personnelle dans la tournure des phrases, pour trouver cette précision dans le sens des mots, qu'un habile traducteur est obligé d'employer tous ses efforts, toute son intelligence. Esclave du texte, sa propre individualité devra continuellement se résoudre dans celle d'un autre, de celui qu'il traduit. Mais, pour pouvoir se

résigner à cet effacement presque complet, à cet oubli constant du *moi*, une admiration profonde pour l'auteur qu'il translate est nécessaire. Non seulement il doit l'avoir longuement étudié et bien compris, mais il faut que celui-ci remplisse d'enthousiasme l'âme de son interprète, et qu'en rendant l'œuvre dans une autre langue, il passe par les mêmes impressions et les mêmes émotions qu'il ressent à la lecture de l'original. Le bonheur de vivre avec une intelligence supérieure, dont il aime toutes les particularités, et la joie qu'il éprouve de faire admirer, dans un autre idiome, un livre qui le passionne, donneront au traducteur le courage indispensable pour persévérer dans son travail, et l'indifférence voulue vis-à-vis du temps à consacrer pour conduire jusqu'à l'accomplissement final la tâche ingrate, comme gloire et gain, qu'il s'est choisie. Souvent il verra ses efforts plus ou moins déjoués, surtout quand il s'agit de lutter avec des idiomes aussi opposés l'un à l'autre que les langues française et allemande.

La première aime à dessiner à grandes lignes ; elle évite les détails et semble même vouloir les ignorer, de crainte qu'ils n'apportent à l'ensemble de la lourdeur et ne nuisent

peut-être à la clarté, qu'elle place au-dessus de tout. Par l'élégance, la vivacité et la grâce, parfois aussi par le caractère pompeux de l'expression, elle atteint ses plus enivrants triomphes. Toutefois, privée de déclinaisons, la langue française doit renoncer, en général, aux périodes étendues et compliquées qu'emploient facilement certains idiomes étrangers, grâce aux différentes désinences des mots.

La langue allemande, au contraire, même chez de grands écrivains, emploie ces périodes étendues et compliquées. Par son génie, elle a besoin de détails pour que la phrase ne laisse point l'impression d'être incomplète ou simplement esquissée.

Ici déjà, bien des difficultés se font sentir pour mettre d'accord ces deux idiomes sans modifier la tournure des phrases. Mais les difficultés vont en croissant et deviennent presque insurmontables, lorsqu'on veut conserver une stricte fidélité au texte quand certains mots allemands se présentent, tels que *Gemüth*, *Sehnsucht*, *Wonne*, *Wehmuth*, *Schwärmerei*. Le meilleur traducteur se trouve obligé alors de recourir à des équivalents. Ces synonymes sonneront peut-être fort bien dans la phrase française ; mais, tout en chatouillant agréablement les oreilles,

ils ne rendront certes qu'avec inexactitude la signification réelle de ces mots, qui attestent la sentimentalité du peuple allemand.

Les plus beaux passages des œuvres des poètes de cette nation sont ceux où règne le sentiment. La langue allemande brille particulièrement, en effet, là où, dans une grande simplicité, le sentiment perce avec délicatesse ou prédomine même. Cependant, le style des langues germaniques, pour être beau, exige avant tout une puissante vigueur, des traits pleins d'éclat et parfois aussi d'une rudesse barbare, qui dénote la force. En prose, la langue allemande devient énergique, surtout par la concision, vers laquelle elle doit tendre sans cesse.

Gœthe, entre tous les écrivains de son pays, possède au plus haut degré les qualités du bon style allemand. Tout ce qu'il écrit, est beau, et si simplement exprimé, qu'il paraît très facile de le rendre d'égale manière en un autre idiome. Rapidement l'essai détrompe le traducteur ; il s'aperçoit que cette beauté, cette simplicité dans la diction qu'il admire, ne sont que le résultat du plus grand art, de l'art redevenu nature.

Afin de se rapprocher, dans une traduction, de la clarté, de l'énergie, de la concision, du senti-

ment avec lesquels Gœthe s'exprime, il est nécessaire de calquer autant que possible ses vers ou sa prose en langue française, avec un nombre de mots équivalents à ceux du texte. Seulement alors l'exactitude sera complète ; cependant on risque fort de ne produire, par ce moyen, qu'une traduction servile et sèche, quoique précise. Pour échapper à cet inconvénient, le traducteur est tenu, en serrant ainsi de très près le texte, de sentir en artiste et en poète. Le sentiment instinctif du beau, un bon goût inné et un tact délicat, doivent tour à tour être ses guides pour transposer habilement les mots, afin que, par la place qu'ils occupent, ils puissent transmettre à la phrase française les tonalités, les rhythmes et les cadences de style qui charment dans l'original et qu'il s'agit de transporter également dans la traduction, pour qu'elle plaise dans sa prose poétique. En prenant le beau, le goût, le tact, comme conseillers, il faudra toujours les subordonner sévèrement aux règles qu'imposent la grammaire et l'analyse. La saveur un peu étrangère que prendra quelquefois, par cette précision excessive, toute œuvre ainsi rendue, ne sera pourtant point le résultat de la langue, grammaticalement correcte et naturelle ; elle résultera de la conception, de l'échafaudage de

l'œuvre entière, qui ne peuvent être changés et qui portent en eux le caractère de la nation de laquelle est issu le poète qui a produit cette œuvre. Mais, dira-t-on, vaut-il la peine de travailler avec autant d'exactitude ? En employant moins de temps et en se donnant moins de mal, pourvu que le sens général d'une œuvre soit agréablement rendu, on arrive à plaire, non seulement à un très grand nombre de gens, mais on compte même beaucoup plus de lecteurs. Bien peu de personnes sont capables de goûter et d'apprécier à sa valeur un travail vraiment soigné; c'est justement ce petit nombre que l'homme de talent cherche à satisfaire : le reste des humains suit. Le véritable art, à toutes les époques, ne s'est jamais adressé au suffrage de la foule, pour qui il n'est point pâture.

On entend fréquemment les Français reprocher à la langue allemande son manque de clarté; chez les bons auteurs de ce pays, les pensées s'énoncent tout aussi clairement qu'en un autre idiome. Si parfois des passages, dans les traductions de grands écrivains allemands, font au lecteur français une impression d'obscurité, c'est le traducteur qui certainement en est la cause, et non pas l'auteur. Aux œuvres poétiques allemandes, basées sur une étude

psychologique, et presque toujours, c'est le cas dans les drames des races germaines, certaine critique a reproché souvent un côté nuageux. A cette accusation d'obscurité, il ne reste qu'à répondre avec Gœthe : « qu'avant d'accuser un auteur de manque de clarté, le lecteur doit d'abord se demander si, dans son propre cerveau, il fait très clair ! » La manière de sentir en ce qui est particulier aux peuples germaniques, n'est pas toujours bien comprise par les nations d'origine néo-latine. Les Français ont infiniment plus d'esprit que de sentiment ; aussi, combien les difficultés n'augmentent-elles pas lorsque, dans le drame de Gœthe que contient ce volume, le traducteur veut rendre avec beauté et précision, surtout dans la première partie très subjective, la façon sentimentale avec laquelle parfois Faust s'exprime, la candeur enfantine de Marguerite, qui parle la langue du peuple dans toute sa simplicité, mais artistement embellie par le génie de l'auteur ! Les réflexions de Méphistophélès, pleines de traits d'esprit, d'un esprit négatif, se traduisent au contraire plus aisément.

Pour bien saisir les très délicates nuances qui séparent les langues germaines des langues néo-latines, il faut avoir étudié à fond les deux idiomes que l'on veut mettre en regard

l'un de l'autre : mieux vaudrait encore s'en être pénétré dès l'enfance et posséder une aptitude particulière pour ce genre d'études. Il conviendrait pour atteindre une pleine réussite, d'appartenir par la naissance à la nation de l'écrivain dont on veut traduire les œuvres. Alors, par instinct de race, on arriverait à une compréhension plus parfaite des nuances si variées dont est susceptible chaque expression. A ce point de vue, une traduction vraiment fidèle des œuvres de Shakespeare ne pourrait être réalisée en langue française que par un écrivain anglais, maître également des deux langues, comme fut, par exemple, Hamilton, l'auteur des *Mémoires du Comte de Grammont*. Venu en France, dès sa première jeunesse, rentré plus tard en Angleterre, il se fixa ensuite à Paris, où il mourut. Il maniait avec une égale perfection sa langue maternelle et la langue française. Des écrivains français du XVIII^e^ siècle lui envient même la grâce et le brillant de son style, et, dans ses *Lundis*, le meilleur des critiques français du siècle dernier le considère comme l'un des auteurs les plus attiques de la France.

Tout ce qui vient d'être dit, ne peut naturellement s'appliquer qu'aux traductions des grands poètes et des grands prosateurs en lan-

gues vivantes. Les auteurs classiques grecs et latins, seront mis en dehors de la méthode de traduction que nous avons décrite. Les écrivains modernes d'ordre inférieur doivent être traités d'une façon toute différente encore, quelle que soit leur nationalité. En traduisant les auteurs d'un mérite secondaire, on s'aperçoit, sous l'aspect qu'ils prennent dans l'idiome nouveau, bien plus distinctement de leur faiblesse, qu'elle n'apparaît dans la langue où ils ont écrit. Le traducteur se voit souvent contraint, pour en rendre la lecture tolérable, de raccourcir ou d'allonger les phrases, même d'en transformer les tournures et parfois d'ajouter ou de supprimer des mots. C'est un travail de mercenaire, indigne d'un traducteur de talent, et qui, de plus, le rebuterait bien vite.

Nous nous sommes efforcé de mettre en pratique, dans cette translation de *Faust*, ainsi que dans le *Théâtre* de Gœthe dont nous préparons en ce moment même la publication, les idées toutes personnelles que nous avons émises sur la manière dont, à notre point de vue, doit être comprise et exécutée la traduction des œuvres d'écrivains de premier ordre des temps modernes. Nos efforts ont tendu à rendre en prose le *Faust* dans toute sa beauté, en res-

tant soigneusement fidèle au texte. Du commencement jusqu'à la fin, nous croyons ne pas avoir dérogé aux préceptes que nous avons posés. Avons-nous atteint le but poursuivi? C'est aux hommes instruits, compétents, jugeant en toute indépendance d'esprit et de caractère à se prononcer sur la valeur de notre travail; nous récusons ceux qui ne cherchent, dans une traduction, qu'à retrouver la simple imitation d'un ouvrage, qui se tiennent pour satisfaits à en savourer uniquement le parfum. Il est vrai que, d'après cette dernière méthode, l'art de traduire resterait un désert sans limites. Jamais on n'arriverait à goûter le charme d'une traduction définitive; chacun pourrait à son tour reprendre l'ouvrage, le réduire à sa taille, selon son goût et sa nature, s'imaginant parfois même avoir perfectionné un chef-d'œuvre, l'avoir rendu plus clair et plus beau dans l'idiome où, comme traducteur, il l'a transporté à sa guise. Et ainsi à l'infini.

Nous faisons suivre cette traduction du *Faust*, de celle des *Paralipomènes*. Ce sont, pour ce drame, des projets de scènes restées inachevées, et que Riemer et Eckermann ont publiées en 1837 avec d'autres poésies inédites de Gœthe. Nous complétons ces *Paralipomènes* par

les adjonctions que Gœthe fit pour la composition musicale sur *Faust*, du prince Antoine de Radziwill. La scène des *Deux Diablotins et l'Amour*, qui fait partie aussi de ces adjonctions, se trouve ici placée à la suite des *Paralipomènes* pour le second *Faust*, car elle appartient à la deuxième partie de ce drame.

Pour cette traduction, nous nous sommes servi de l'édition de G. von Loeper, réputée en Allemagne une des plus correctes.

Nous nous réservons de publier en français, à son heure et en un volume, pour ceux qui sont portés à des études plus profondes, des *Commentaires sur Faust*. Dans notre traduction, nous nous sommes entièrement abstenu de notes. Gœthe lui-même fit paraître le *Faust* sans notes aucunes, et George Sand caractérise justement ce drame en disant : « qu'il n'est bien compris que de ce qu'on appelle l'aristocratie des intelligences. » Ce petit noyau d'élus apprécie avec un plaisir égal la forme comme le fond d'une grande œuvre poétique et il aime à exercer directement sa pensée sur ce qu'il lit, sans être distrait, par le jugement d'autrui. Chacun trouvera d'ailleurs en cette œuvre, aussi unique qu'extraordinaire, ce qui convient à son individualité; tous y prendront leur part selon leur caractère

et leurs aptitudes, et ainsi leur vie durant, car ce drame est un diamant à facettes multiples. Le conflit des côtés divin et humain, de notre nature, qui est l'âme de ce poème, durera aussi longtemps que l'humanité. Le personnage Faust, comme symbole de la destinée humaine, avec ses joies, ses blessures, ses espérances, ses déceptions et son activité, continuera à intéresser toutes les époques. Ce chef-d'œuvre aura son actualité dans tous les siècles; il sera lu et commenté de la manière la plus diverse à travers les âges, toujours nouveau et toujours attrayant, ainsi que le sont sans cesse toutes les grandes œuvres de poésie et d'art, à quel genre, à quel temps, à quelle nation qu'elles appartiennent.

R. R. S.

Nice-Maritime, le 28 novembre 1904.

FAUST

DÉDICACE

Vous vous approchez de nouveau, formes vacillantes qui, de bonne heure, vous êtes montrées jadis au trouble regard. Essaierai-je bien de vous tenir fermement cette fois? Est-ce que je sens mon cœur enclin encore à cette illusion? Vous vous pressez vers moi! Soit, ainsi vous pouvez régner, telles que vous montez de la vapeur et du brouillard autour de moi; mon sein se sent juvénilement ébranlé par le souffle magique qui enveloppe d'effluves votre cortège.

Vous apportez avec vous les images de jours joyeux, et maintes ombres chéries s'élèvent; avec elles remontent, semblables à une vieille légende qui ne retentit plus qu'à demi, le premier amour et la première amitié; la douleur se renouvelle, la plainte répète le cours labyrinthiquement fourvoyé de la vie et nomme les bons qui, frustrés de belles heures par la Fortune, ont disparu avant moi.

Elles n'entendent pas les chants suivants, les âmes auxquelles je chantais les premiers; dissipée est la foule aimable; éteinte, hélas! la première résonnance. Ma plainte retentit à la multitude

inconnue, son approbation même rend mon cœur inquiet, et ce qui s'est autrefois réjoui à ma chanson, si cela vit encore, erre dispersé dans le monde.

Et un ardent désir dont j'étais depuis longtemps déshabitué, me saisit pour ce silencieux, cet austère royaume des Esprits; maintenant plane en sons indécis ma gazouillante chanson, semblable à la harpe éolienne; un frisson me prend, pleur succède aux pleurs, le cœur rigide se sent doux et amolli; ce que je possède, je le vois comme dans le lointain, et ce qui a disparu, me devient réalités.

PRÉLUDE SUR LE THÉATRE

LE DIRECTEUR, LE POÈTE DRAMATIQUE,
LE PERSONNAGE COMIQUE.

LE DIRECTEUR.

Vous deux, vous qui si souvent m'avez assisté dans la peine et la tribulation, dites ce que vous espérez bien, en pays allemands, de notre entreprise. Je désirerais beaucoup plaire à la foule, surtout parce qu'elle vit et fait vivre. Les poteaux, les planches sont dressés, et tous s'attendent à une fête. Ils sont déjà là, tranquillement assis, les sourcils relevés, et ils aimeraient volontiers à s'ébahir. Je sais comment on se concilie l'esprit du peuple; cependant, je n'ai jamais été aussi embarrassé; à la vérité, ils ne sont pas accoutumés à ce qu'il y a de mieux, mais ils ont terriblement lu. Comment faisons-nous pour que tout soit frais et neuf et, avec importance, agréable aussi? Car assurément j'aime bien à voir la foule, lorsque le flot se presse vers notre baraque, et qu'avec des douleurs violemment renouvelées, elle se serre à travers l'étroite porte de salut; lorsqu'en plein jour, déjà avant quatre heures, elle s'escrime en

poussées jusqu'à la caisse et qu'elle se rompt presque le cou pour un billet, comme, pendant une famine, pour le pain aux portes des boulangers. Ce miracle, le poète seulement le produit sur des gens si dissemblables ; mon ami, oh ! fais-le aujourd'hui.

LE POÈTE.

Oh ! ne me parle pas de cette multitude bigarrée, à l'aspect de laquelle l'esprit s'enfuit de nous ! Cache-moi la foule ondoyante, qui nous entraîne à contre-cœur vers le tourbillon. Non ! conduis-moi vers le tranquille espace limité du ciel, où seulement fleurit une pure joie au poète, où l'amour et l'amitié créent et entretiennent d'une main divine la bénédiction de notre cœur.

Ah ! ce qui là a pris naissance en nous dans la poitrine profonde, ce que la lèvre s'est timidement balbutiée, tantôt manqué et tantôt réussi peut-être, la violence du moment impétueux l'engloutit ; souvent, après s'être d'abord fait jour à travers les années, cela apparaît en forme accomplie. Ce qui brille est né pour le moment ; le vrai ne reste point perdu pour la postérité.

LE PERSONNAGE COMIQUE.

Si seulement il ne me fallait rien entendre de postérité ! Supposé que je voulusse parler de postérité, qui donc ferait la plaisanterie pour les contemporains ? Ils la veulent pourtant et ils doivent l'avoir. La présence d'un brave garçon est, j'imagine, toujours bien aussi quelque chose. Celui qui sait se communiquer agréablement, le caprice du peuple ne l'aigrira point ; il se souhaite un grand

cercle pour l'ébranler plus sûrement. C'est pourquoi, soyez donc vaillant et montrez-vous exemplaire; faites entendre l'imagination avec tous ses chœurs : raison, intelligence, sentiment, passion ; toutefois, remarquez bien, pas sans folie.

LE DIRECTEUR.

Mais surtout, faites arriver en suffisance ! On vient pour regarder, avant tout on veut voir. Est-il beaucoup dévidé devant les yeux, de sorte que la multitude puisse s'ébahir étonnée, alors vous avez aussitôt gagné en largeur, vous êtes un homme grandement aimé. Vous ne pouvez dompter la masse que par la masse, finalement chacun choisit pour soi-même quelque chose. Qui apporte beaucoup, apportera un peu à plus d'un, et chacun sort satisfait de la maison. Donnez-vous une pièce, donnez-la tout de suite en pièces ! Un tel ragoût doit vous réussir ; facilement il est présenté, aussi facilement qu'imaginé. A quoi sert-il que vous ayez apporté un tout ? Le public vous l'effeuillera néanmoins.

LE POÈTE.

Vous ne sentez pas combien vilain est un tel métier ; combien peu cela sied au véritable artiste. Le bousillage de ces beaux Messieurs est déjà, je le remarque, maxime chez vous.

LE DIRECTEUR.

Un pareil reproche ne me mortifie pas ; un homme qui pense à bien produire de l'effet, doit tenir au meilleur outil. Songez que vous avez à

tailler du bois tendre, et regardez seulement pour qui vous écrivez ! Si l'ennui pousse celui-ci, celui-là arrive rassasié par un repas prolongé, et, ce qui est le pire, plus d'un même vient de lire les journaux. On accourt distrait chez nous comme aux mascarades, et la curiosité seulement accélère chaque pas ; les dames se donnent en spectacle, elles et leurs toilettes, et elles participent au jeu sans appointements. Que rêvez-vous sur votre cime de poète ? Pourquoi une salle pleine vous rend-elle joyeux ? Considérez de près les protecteurs ! Par moitié ils sont froids, par moitié ils sont grossiers ; celui-ci, après la pièce, espère une partie de cartes, celui-là une nuit effrénée sur le sein d'une fille. Pourquoi, pauvres insensés, tourmentez-vous tant les Muses gracieuses pour une pareille fin ? Je vous le dis : donnez seulement plus et toujours, toujours plus, ainsi vous ne pouvez jamais vous égarer du but ; cherchez seulement à embrouiller les humains, les satisfaire est difficile..... Qu'est-ce qui vous assaille ? Ravissement ou douleurs ?

LE POÈTE.

Va-t-en et cherche-toi un autre valet ! Le poète devrait peut-être, pour l'amour de toi, perdre criminellement à la légère le droit suprême, le droit d'homme que la nature lui a accordé ! Par quoi émeut-il tous les cœurs ? Par quoi triomphe-t-il de chaque élément ? N'est-ce pas l'harmonie qui se presse hors de son sein et réabsorbe le monde dans son cœur ? Quand la Nature assujettit, tournant avec indifférence, l'éternelle longueur du fil sur le fuseau, quand la multitude discordante de tous

les êtres retentit déplaisamment pêle-mêle, qui divise, en la vivifiant, la série découlant toujours uniforme, pour qu'elle se meuve avec rythme? Qui appelle le partiel à la consécration commune, où il bat en accords magnifiques? Qui fait se déchaîner la tempête en passions, se réfléter dans la pensée grave l'embrasement du soir? Qui répand toutes les belles floraisons du printemps sur les sentiers de la bien-aimée? Qui enlace les insignifiantes feuilles vertes en couronne d'honneur pour les mérites de tout genre? Qui affermit l'Olympe, réunit les dieux?... La force de l'homme, manifestée dans le poète.

LE PERSONNAGE COMIQUE.

Ainsi donc employez-les, ces belles forces, et menez les affaires poétiques comme on mène une aventure d'amour! On s'approche par hasard, on ressent, on reste, et peu à peu on est enlacé; le bonheur s'accroît, ensuite il est attaqué, on est ravi, maintenant arrive la douleur, et, avant qu'on s'en aperçoive, c'est juste un roman. Donnons aussi une pareille pièce! Saisissez seulement en pleine vie humaine! Chacun la vit, elle n'est pas connue par beaucoup, et où vous l'empoignez, là elle est intéressante. Peu de clarté en des tableaux bariolés, bien de l'erreur et une petite étincelle de vérité, ainsi est brassée la meilleure boisson qui réconforte et édifie tout le monde. Alors la plus belle floraison de jeunesse se réunit devant votre spectacle et écoute la révélation; alors chaque âme tendre absorbe de votre œuvre une mélancolique nourriture, alors est mis en mouve-

ment tantôt ceci, tantôt cela, chacun voit ce qu'il porte dans le cœur. Ils sont encore tout de suite disposés à pleurer et à rire, ils respectent encore l'élan, ils se réjouissent à l'apparence ; celui qui est fait, celui-là n'est point à contenter; celui qui est en formation, sera toujours reconnaissant.

LE POÈTE.

Rends-moi donc aussi les temps où j'étais encore moi-même en formation, où une source de chants agglomérés s'engendrait à nouveau ininterrompue, où des brouillards me voilaient le monde, où le bourgeon promettait encore des merveilles, où je cueillais les milliers de fleurs qui remplissaient à profusion toutes les vallées. Je n'avais rien, et pourtant j'avais assez : l'impulsion vers la vérité, et le plaisir dans l'illusion. Rends, indomptés, ces penchants, le profond bonheur rempli de souffrance, la force de la haine, la puissance de l'amour, rends-moi ma jeunesse !

LE PERSONNAGE COMIQUE,

La jeunesse, bon ami, tu en as en tout cas besoin si, dans les combats, des ennemis te pressent; si de charmantes filles se suspendent avec violence à ton cou, si au loin fait signe, du but difficilement atteint, la couronne de la course rapide; si, après l'impétueuse danse tournante, on passe les nuits à boire en festoyant. Mais mettre la main à la lyre familière avec courage et grâce, se diriger avec une aimable erreur vers un but fixé par soi-même, cela, vieux Messieurs, est votre devoir, et nous ne vous en honorons pas moins. L'âge ne rend pas

enfantin, comme on dit ; il nous trouve seulement encore comme de vrais enfants.

LE DIRECTEUR.

Assez de paroles ont été échangées, montrez-moi aussi finalement des faits ! Tandis que vous tournez des compliments, quelque chose d'utile peut avoir lieu. A quoi bon tant parler de disposition d'esprit ? Jamais elle ne se présente à l'irrésolu. Si vous vous donnez une fois pour poètes, commandez alors à la poésie ! Ce dont nous avons besoin vous est connu ; nous voulons savourer une boisson forte ; brassez-la-moi maintenant sans délai ! Ce qui ne se fait pas aujourd'hui n'est pas fait demain, et l'on ne doit perdre aucun jour ; la résolution doit aussitôt saisir courageusement le possible aux cheveux, elle entend alors ne pas le lâcher, et elle continue à agir, parce qu'elle y est contrainte.

Vous savez que, sur nos scènes allemandes, chacun tente ce qu'il veut ; c'est pourquoi ne m'épargnez pas en ce jour les décors, et non plus les machines ; employez le grand et le petit luminaires célestes, il vous est permis de prodiguer les étoiles ; on ne manque pas d'eau, de feu, de parois de rochers, de quadrupèdes et d'oiseaux. Ainsi, dans l'étroite maison en planches, parcourez à grands pas le cercle entier de la création, et cheminez, avec une rapidité réfléchie, du ciel à travers le monde vers l'enfer.

PROLOGUE DANS LE CIEL

LE SEIGNEUR, LES ARMÉES CÉLESTES,
ensuite MÉPHISTOPHÉLÈS.

Les trois Archanges s'avançent.

RAPHAEL.

Le soleil fait retentir, suivant le mode antique, un chant rival dans les sphères sœurs, et il accomplit avec une marche tonnante son voyage prescrit ! Son aspect donne de la vigueur aux anges, quoique nul ne puisse l'approfondir ; ces œuvres inconcevablement sublimes sont superbes comme au premier jour.

GABRIEL.

Et vite, et inconcevablement vite, la splendeur de la terre tourne alentour ; une clarté paradisiaque alterne avec la profonde nuit pleine de frissons ; la mer écume en larges courants contre la base profonde des rochers, et rocher et mer sont entraînés dans la marche éternellement précipitée des sphères.

MICHEL.

Et les tempêtes mugissent à l'envi, de la mer à la terre, de la terre à la mer, et, furieuses, elles

forment tout autour une chaîne du plus profond effet ; là précède, en flamboyant, une foudroyante dévastation sur le chemin du coup de tonnerre ; mais tes messagers, Seigneur, révèrent la paisible marche de ta journée.

LES TROIS.

Cet aspect donne de la vigueur aux anges, bien que nul ne puisse l'approfondir, et toutes tes œuvres sublimes sont superbes comme au premier jour.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Puisque tu t'approches une fois encore, ô Seigneur ! et que tu demandes comment tout se trouve chez nous, et que jadis tu me voyais habituellement volontiers, tu me vois donc aussi parmi la valetaille. Pardonne, je ne puis pas faire de grandes phrases, et même si tout le cercle me bafoue ; mon pathos te porterait certainement au rire, si du rire tu ne t'étais pas désaccoutumé. Je ne sais rien à dire du soleil et des mondes, je vois seulement comme les humains se tracassent. Le petit dieu de la terre reste toujours de même trempe et il est aussi bizarre qu'au premier jour. Il vivrait un peu mieux si tu ne lui avais pas donné le semblant de la lumière céleste ; il le nomme Raison, et il ne s'en sert que pour être plus brute que toute brute. Il me paraît, avec la permission de votre Seigneurie, tel qu'une de ces sauterelles aux longues jambes qui toujours vole et saute en volant et qui, dans l'herbe, chante aussitôt sa vieille chansonnette. Et si seulement encore il était toujours étendu dans l'herbe ! Dans toute ordure il enfouit son nez !

LE SEIGNEUR.

N'as-tu rien de plus à me dire? Ne viens-tu toujours que pour accuser? Est-ce qu'éternellement rien n'est à ton gré sur la terre?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Non, Seigneur! Là, comme toujours, je trouve cela cordialement mauvais. Les humains me font pitié dans leurs jours de misère; de plus, je ne veux même pas tourmenter ces malheureux.

LE SEIGNEUR.

Connais-tu Faust?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Le docteur?

LE SEIGNEUR.

Mon serviteur!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

En vérité! il vous sert de façon singulière. Terrestres ne sont ni le manger ni le boire de ce fou; la fermentation le pousse dans le lointain, il est à demi conscient de sa démence; au ciel il demande les plus belles étoiles et à la terre chaque suprême jouissance et toute proximité et tout lointain ne satisfont pas cette poitrine profondément agitée.

LE SEIGNEUR.

Quoique maintenant il ne me serve que confusément, je le conduirai bientôt dans la clarté. Le jardinier sait pourtant, quand l'arbrisseau verdit, que fleur et fruit embellissent les années futures.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Que pariez-vous ? Celui-là encore vous devez le perdre, si vous me donnez la permission de le conduire doucement sur ma route.

LE SEIGNEUR.

Qu'aussi longtemps qu'il vit sur la terre, aussi longtemps cela ne te soit point défendu. L'homme s'égare aussi longtemps qu'il aspire à quelque chose.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Alors je vous remercie; car des morts je ne me suis volontiers jamais embarrassé. Ce que j'aime le plus, ce sont les joues pleines, fraîches, pour un cadavre je ne suis pas au logis: il m'arrive comme au chat avec la souris.

LE SEIGNEUR.

C'est bien, que cela te soit abandonné ! Détourne cet esprit de sa source originelle, et si tu peux le saisir, mène-le avec toi, vers en bas sur ta route, et reste honteux s'il te faut avouer qu'un homme bon, en son impulsion confuse, est bien conscient du droit chemin.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Soit, seulement cela ne durera pas longtemps. Je ne suis pas du tout inquiet sur mon pari. Si j'atteins mon but, vous me permettrez un triomphe à pleine poitrine. Il doit manger la poussière, et avec plaisir, comme mon cousin l'illustre serpent!

LE SEIGNEUR.

Il t'est permis alors aussi de n'apparaître que librement; je n'ai jamais haï ton pareil : de tous les Esprits qui nient, le Malicieux m'est le moins à charge. L'activité de l'homme peut trop facilement s'amollir; il aime bientôt le repos absolu; c'est pourquoi je lui adjoins volontiers le compagnon qui stimule et produit effet et qui doit agir comme diable. Mais vous, les vrais fils divins, réjouissez-vous de la riche beauté vivante! que le Devenir, qui agit et vit éternellement, vous entoure des gracieuses limites de l'amour, et ce qui plane en vacillante apparition, fixez-le en pensées durables!

(*Le ciel se ferme, les Archanges se séparent.*)

MÉPHISTOPHÉLÈS, *seul.*

De temps en temps je vois avec plaisir l'Ancien des jours, et je me garde de rompre avec lui. C'est bien beau, pour un grand seigneur, de parler si humainement avec le diable même.

LA TRAGÉDIE

PREMIÈRE PARTIE

LA NUIT

Dans une étroite chambre gothique, haut voûtée, FAUST, inquiet, sur son siège contre le pupitre.

FAUST.

J'ai maintenant, hélas ! étudié à fond, avec un ardent effort, la philosophie, la jurisprudence et la médecine, et, malheureusement aussi, la théologie ! Me voilà maintenant, pauvre fou, et je suis aussi avancé qu'auparavant ; on m'appelle maître, on m'appelle même docteur, et, depuis déjà près de dix ans, je traîne en haut, en bas, et à tort et à travers, mes élèves par le nez... et je vois que nous ne pouvons rien savoir. Cela va presque à me consumer le cœur. Je suis, il est vrai, plus intelligent que tous ces nigauds, docteurs, maîtres, clercs et prêtres ; nuls scrupules ni doutes ne me tourmentent ; je ne crains ni enfer ni diable... en revanche, toute joie m'est aussi ravie, je ne m'imagine pas savoir quelque chose de juste ; je ne m'imagine pas pouvoir enseigner quelque chose qui corrige et convertisse les humains ; je n'ai également ni bien, ni argent, ni honneurs et splendeurs du monde. Pas un chien ne voudrait vivre ainsi plus longtemps ! C'est pourquoi je me

suis adonné à la magie, pour savoir si, par la force et la bouche de l'Esprit, maint mystère ne me serait point révélé, afin que je n'aie plus besoin de dire, avec une sueur pénible, ce que je ne sais pas, afin de reconnaître ce qui tient ensemble le monde dans ce qu'il a de plus caché, afin de contempler toute force active et germe, et de ne plus faire étalage de mots.

Oh ! si tu regardais, pleine clarté de lune, pour la dernière fois sur mon tourment, toi que j'ai attendue à maint minuit veillant contre ce pupitre : alors, au-dessus des livres et du papier, tu m'apparaissais, triste amie ! Ah ! si je pouvais du moins dans ta chère lumière cheminer sur les hauteurs de la montagne, ou planer autour de la grotte de la montagne, avec les Esprits, me mouvoir sur les prairies dans ton crépuscule, me baigner sainement dans ta rosée, dégagé de toute l'épaisse fumée du savoir !

Malheur ! suis-je encore enfoncé dans ce cachot ? Exécrable taudis étouffé, où même la chère lumière du ciel se brise tristement à travers les vitres peintes ! Borné par cet amas de livres que rongent les vers, que la poussière recouvre, tout autour desquels, jusqu'en haut de la voûte élevée, est fichée une paperasse enfumée ; entouré de toutes parts de fioles, de boîtes, encombré d'instruments, bourré de l'ameublement des aïeux... Voilà ton monde ! Cela s'appelle un monde !

Et demandes-tu encore pourquoi ton cœur se serre inquiet dans ton sein ? pourquoi une douleur inexplicable réprime en toi tout mouvement vital ? Au lieu de la vivante nature, dans laquelle Dieu créa les humains, des squelettes d'animaux

et des ossements de morts t'entourent seuls dans la fumée et la moisissure.

Fuis ! debout ! dehors vers le vaste pays ! Et ce livre mystérieux, de la propre main de Nostradamus, n'est-il pas une sauvegarde suffisante pour toi ? Tu reconnais alors le cours des étoiles, et si la Nature t'instruit, alors s'ouvre à toi cette faculté de l'âme, comment un Esprit parle à un autre Esprit. Inutile qu'une aride méditation éclaircisse ici pour toi les symboles sacrés : vous planez, vous Esprits, à côté de moi ; répondez-moi si vous m'entendez ! (*Il ouvre le livre et aperçoit le symbole du macrocosme.*) Ah ! quelles délices coulent soudain, à cette vue, à travers tous mes sens ! Je sens un jeune, un saint bonheur de vivre, ruisseler, nouvellement ardent, à travers mes nerfs et mes veines. Était-ce un dieu, celui qui traça ces signes qui apaisent en moi le tumulte intérieur, remplissent le pauvre cœur d'allégresse, et par une impulsion mystérieuse dévoilent partout autour de moi les forces de la nature ? Suis-je un dieu ? Je deviens si lucide ! Je vois, dans ces traits nets, la nature agissante étendue devant mon âme. Maintenant seulement je reconnais ce que dit le Sage : « Le monde des Esprits n'est pas clos ; ta perception est fermée, ton cœur est mort ! Debout ! assidûment baigne, écolier, ta poitrine terrestre dans l'aurore ! » (*Il contemple le symbole.*) Comme tout se tisse pour l'ensemble, l'un agit et vit dans l'autre ! Comme les forces célestes montent et descendent et se tendent les seaux d'or ; avec des ailes parfumées de bénédictions, elles pénètrent du ciel à travers la terre ; toutes résonnent harmonieusement à travers le Tout !

Quel spectacle ! Mais, hélas ! seulement un spectacle ! Où te saisir, Nature infinie ? Vous mamelles, où ? Vous, sources de toute vie, auxquelles sont suspendus ciel et terre, là où se presse la poitrine flétrie... vous vous gonflez, vous abreuvez, et moi, languirai-je ainsi vainement ? (*Il tourne avec dépit le feuillet du livre et aperçoit le symbole de l'Esprit de la Terre.*) Comme autrement ce symbole agit sur moi ! Toi, Esprit de la Terre, tu m'es plus proche ; déjà je sens mes forces relevées, déjà je suis embrasé comme par un vin nouveau. Je sens le courage de m'aventurer dans le monde, de supporter la douleur terrestre, le bonheur terrestre, de me débattre avec les tempêtes et de ne pas avoir peur au milieu des craquements du naufrage. Des nuages se forment au-dessus de moi... la lune cache sa lumière... la lampe baisse ! Il s'exhale des vapeurs !... Des rayons rouges tracent des sillons autour de ma tête... de la voûte souffle un frisson vers en bas et il me saisit ! Je le sens, tu planes autour de moi, Esprit imploré ! Dévoile-toi ! Ah ! comme cela tiraille en mon cœur ! Vers des sentiments nouveaux se soulèvent tous mes sens ! A toi je sens mon cœur entièrement abandonné ! Tu es contraint, tu es contraint, et m'en coûtât-il la vie ! (*Il saisit le livre et prononce mystérieusement le signe de l'Esprit. Une flamme rougeâtre trace des sillons ;* l'ESPRIT *apparaît dans la flamme.*)

L'ESPRIT.

Qui m'appelle ?

FAUST, *se détournant.*

Visage effroyable !

L'ESPRIT.

Tu m'as puissamment attiré, tu as longuement sucé à ma sphère, et maintenant...

FAUST.

Malheur ! Je ne te supporte pas !

L'ESPRIT.

Haletant, tu implores pour me contempler, pour entendre ma voix, pour voir ma face ; la puissante invocation de ton âme m'incline vers toi : me voilà !... Quelle piteuse horreur te saisit, être surhumain ! Où est le cri de l'âme ? Où est la poitrine qui créait un monde en soi, et le portait et l'entretenait ? qui se gonflait, avec un tressaillement de joie, pour s'élever égale à nous, les Esprits ? Où es-tu, Faust, toi dont la voix résonnait vers moi, toi qui te pressais contre moi de toutes tes forces ? Est-ce bien toi celui qui, enveloppé des effluves de mon souffle, tremble dans toutes les profondeurs vitales, un ver qui se détourne craintivement recourbé !

FAUST.

Reculerai-je devant toi, configuration de flammes ? C'est moi, je suis Faust, je suis ton égal !

L'ESPRIT.

Dans les flots de la vie, dans la tourmente des faits, j'ondule en haut et en bas, je me meus de çà et delà ! Naissance et tombe, une mer éternelle, un tissage changeant, une vie ardente ; ainsi, au

métier bruissant du temps, je travaille et je tisse le vêtement vivant de la Divinité.

FAUST.

Toi qui erres autour de la terre étendue, Esprit actif, combien de toi je me sens proche !

L'ESPRIT.

Tu ressembles à l'Esprit que tu conçois, non pas à moi ! (*Il disparaît.*)

FAUST, *s'affaissant.*

Pas à toi ? A qui donc ? Moi, image de la Divinité ! Et pas même à toi ! (*On frappe.*)

O mort ! je connais cela... c'est mon *famulus*. Mon bonheur le plus beau va à néant ! Faut-il que ce sournois aride trouble cette plénitude de visions !

WAGNER, en robe de chambre, et en bonnet de nuit, une lampe à la main. Faust se tourne de mauvaise humeur.

WAGNER.

Pardonnez ! Je vous entends déclamer ; vous lisiez certainement une tragédie grecque ? Je voudrais profiter quelque peu en cet art ; car, de nos jours, cela produit beaucoup d'effet. Souvent j'ai entendu prôner qu'un comédien pouvait en remontrer à un curé.

FAUST.

Oui ! si le curé est un comédien, comme cela peut donc bien arriver de temps à autre.

WAGNER.

Hélas ! lorsqu'on est ainsi fixé comme par un

charme dans son musée et qu'on voit le monde à peine au jour de fête, à peine à travers une longue-vue, seulement de loin, comment le dirigera-t-on par la persuasion ?

FAUST.

Vous n'atteindrez pas cela en courant après, si vous ne le sentez pas, si cela ne se presse pas hors de l'âme, et, par un agrément originellement robuste, ne subjugue point les cœurs de tous les écoutants. Restez seulement toujours assis ! Collez ensemble, brassez un ragoût du festin des autres, et soufflez hors de votre petit tas de cendres les misérables flammes ! Admiration des enfants et des singes, si vous avez le palais à cela ; mais vous ne porterez jamais le cœur vers les cœurs, si cela ne vous vient pas du cœur.

WAGNER.

Mais la diction fait la chance de l'orateur ; je le sens bien, je suis encore loin en arrière.

FAUST.

Cherche le gain honnête ! Ne sois pas un fou aux bruyants grelots ! L'intelligence et le sentiment juste s'exposent eux-mêmes avec peu d'art, et, si vous voulez sérieusement dire quelque chose, est-il nécessaire de pourchasser les mots ? Oui ! vos discours, qui sont si flamboyants, dans lesquels vous frisez des rognures de papier pour l'humanité, sont non réconfortants, comme le vent brumeux qui murmure en automne à travers les feuilles sèches !

WAGNER.

Ah ! Dieu ! L'art est long et courte est notre vie. En mes efforts de critique, je suis au moins souvent inquiet pour ma tête et ma poitrine. Combien ne sont-ils pas pénibles à acquérir, les moyens par lesquels on s'élève aux sources ! Et, avant que l'on atteigne seulement la moitié du chemin, il faut peut-être qu'un pauvre diable meure.

FAUST.

Le parchemin, est-ce là la fontaine sainte, dont un seul trait étanche éternellement la soif ? Tu n'as point gagné de réconfort, s'il ne jaillit de ta propre âme.

WAGNER.

Pardonnez-moi ! C'est une grande réjouissance de se transporter dans l'esprit des temps, de considérer comment un homme sage a pensé avant nous, et combien ensuite nous sommes à la fin arrivés si magnifiquement loin.

FAUST.

Oh ! oui, loin jusqu'aux étoiles ! Mon ami, les temps du passé sont pour nous un livre aux sept sceaux ; ce que vous appelez l'esprit des temps, c'est, au fond, l'esprit particulier de ces messires, dans lequel les temps se miroitent. C'est donc là, en vérité, souvent une misère ! On vous fuit au premier coup d'œil. C'est un tonneau aux balayures, et une chambre à débarras, et tout au plus un « Fait capital et d'État », avec d'excellentes maximes pragmatiques, comme elles siéent bien dans la bouche des marionnettes !

WAGNER.

Mais le monde! Le cœur et l'esprit de l'homme! Chacun désirerait pourtant en connaître quelque chose.

FAUST.

Oui! ce qu'on appelle ainsi connaître! Qui ose nommer l'enfant par le vrai nom? Le petit nombre qui en a reconnu quelque chose, qui, assez insensé, n'a pas garé son cœur plein, qui a révélé au vulgaire ses sentiments, ses vues, de tout temps on l'a crucifié et brûlé. Je vous prie, ami, bien avancée est la nuit, il nous faut, cette fois interrompre cela.

WAGNER.

J'aurais volontiers seulement continué à toujours veiller pour m'entretenir si savamment avec vous. Demain, cependant, comme premier jour de Pâques, permettez-moi une question et une autre! Avec ardeur je me suis appliqué à l'étude, je sais beaucoup, il est vrai, cependant je voudrais tout savoir. (*Il sort.*)

FAUST, *seul.*

Comment toute espérance ne disparaît-elle donc pas de la tête de celui qui s'attache sans cesse à une matière insipide, qui, d'une main avide, fouille après des trésors, et qui est joyeux quand il trouve des vers de terre!

Une pareille voix humaine ose-t-elle résonner ici, où une plénitude d'Esprits m'entourait? Mais, hélas! pour cette fois je te remercie, toi le plus mesquin de tous les fils de la terre. Tu m'as arraché

au désespoir qui voulait déjà anéantir mes sens. Ah ! l'apparition était si gigantesque, qu'il m'a bien fallu me sentir comme un nain.

Moi, image de la Divinité, qui m'étais cru déjà tout proche du miroir de la vérité éternelle, qui jouissais de mon *moi* dans la splendeur du ciel et la clarté, et qui avais dépouillé le fils de la terre; moi, plus qu'un chérubin, moi, dont la libre force avait, pleine de pressentiments, la présomption de couler déjà à travers les artères de la nature, et, créant, de jouir d'une vie divine, comme il me faut expier cela ! Une parole foudroyante m'a anéanti !

Il ne m'est pas permis d'avoir la présomption de te ressembler. Si j'ai possédé la force de t'attirer, je n'avais nulle force pour te tenir. En cet instant bienheureux, je me sentais si petit, si grand ; tu me repoussas cruellement dans le sort incertain de l'homme. Qui m'instruira ? Que dois-je éviter ? Dois-je obéir à cette impulsion ? Hélas ! nos actions mêmes, aussi bien que nos souffrances, entravent la marche de notre vie.

Quoi que l'esprit ait conçu de plus magnifique, toujours de la matière s'y presse étrangèrement et plus étrangèrement; quand nous parvenons au bien de ce monde, le mieux s'appelle alors tromperie et illusion. Les admirables sentiments qui nous ont donné la vie, s'engourdissent dans le tumulte terrestre.

Si l'imagination s'élargit d'ordinaire, d'un vol hardi et plein d'espérance, vers ce qui est éternel, un petit espace lui suffit maintenant, lorsque, dans le tourbillon des temps, bonheur après bonheur fait naufrage. Le souci niche à l'instant dans le

cœur profond; là il produit des douleurs secrètes, inquiet il se berce et dérange plaisir et repos. Il se couvre toujours de nouveaux masques, qu'il apparaisse comme maison et biens, comme femme et enfant, comme feu, eau, poignard et poison. Tu trembles devant tout ce qui n'atteint pas, et ce que tu ne perds jamais, tu es obligé de le pleurer sans cesse.

Je ne ressemble pas aux dieux! C'est trop profondément senti; je ressemble au ver qui fouille la poussière, qu'anéantit et enterre, tandis qu'il vit se nourrissant dans la poussière, le pas du voyageur.

N'est-ce point de la poussière ce qui, hors de cent rayons, me rétrécit ce haut mur, cette friperie qui, par mille bagatelles, me serre dans ce monde de mites? Dois-je trouver ici ce qu'il me manque? Dois-je lire dans mille livres peut-être que partout les humains se sont tourmentés, qu'il y a eu ici et là un heureux? Pourquoi ricanes-tu de mon côté, crâne vide, de ce que ton cerveau, troublé jadis comme le mien, a cherché la journée facile et qu'il a, avec la passion pour la vérité, misérablement erré avec peine dans le crépuscule? Vous, instruments certes vous me narguez avec roue et dentelures, cylindre et levier. Je me tenais à la porte, vous deviez être les clefs; sans doute votre barbe est frisée, mais vous ne levez pas les pènes. Mystérieuse au plein jour, la Nature ne se laisse pas dépouiller de son voile, et ce qu'elle ne veut pas révéler à ton esprit, tu ne le lui arraches pas avec leviers et avec vis. Toi, vieil attirail dont je ne me suis pas servi, tu n'es ici que parce que mon père se servait de toi. Toi, vieux rôle, tu es enfumé

depuis aussi longtemps qu'à ce pupitre a filé la sombre lampe. Bien mieux eussé-je pourtant dissipé le peu que j'ai, qu'à suer chargé de ce peu ! Ce que tu as hérité de tes pères, gagne-le pour le posséder. Ce qu'on n'utilise pas est un lourd fardeau ; seulement ce que le moment crée, il peut l'utiliser.

Mais pourquoi mon regard se fixe-t-il à cette place ? Ce flacon-là est-il un aimant pour les yeux ? Pourquoi deviens-je tout à coup agréablement lucide, comme lorsque de nuit, dans la forêt, l'éclat de la lune nous inspire ?

Je te salue, fiole unique ! toi que je vais tirer maintenant d'en haut avec recueillement, en toi je révère l'ironie et l'art de l'homme. Toi, le contenu des sucs propices à l'assoupissement, toi, l'extrait de toutes les forces mortellement subtiles, témoigne à ton maître ta faveur ! Je te vois, la douleur est adoucie ; je te saisis, l'aspiration est diminuée, la marée montante de l'esprit reflue peu à peu. Je suis expulsé en pleine mer, le flot miroitant brille à mes pieds, vers de nouveaux rivages attire un jour nouveau.

Un char de feu plane vers moi sur des ailes légères ! Je me sens prêt à pénétrer, à travers l'Éther, sur une voie nouvelle, vers de nouvelles sphères d'activité pure. Cette haute existence-là, ces délices divines ! tu n'étais encore que ver, et tu les mériterais ? Oui, tourne donc résolument ton dos à l'aimable soleil de la terre ! Aie l'audace d'ouvrir brusquement les portes devant lesquelles chacun passe volontiers en s'esquivant. Voici le moment de prouver par des faits que la dignité de l'homme ne le cède point à la grandeur divine, de ne pas

trembler devant cette sombre caverne dans laquelle l'imagination se damne pour son propre tourment, de tendre vers ce passage autour de la bouche étroite duquel flamboie l'enfer entier ; de se décider gaiement à ce pas, et fût-ce avec péril de s'épandre dans le néant.

Descends maintenant, sors de ton vieil étui, pure coupe de cristal, à laquelle je n'ai pas songé pendant bien des années ! Tu étincelais aux fêtes joyeuses des aïeux, tu égayais les hôtes graves quand l'un t'avait porté à la santé de l'autre. L'éclat artistement riche des nombreuses images, le devoir du buveur de les expliquer en rimes, de vider la cavité d'un seul trait, me rappellent mainte nuit de jeunesse. Je ne te tendrai à présent à aucun voisin, je ne montrerai pas mon esprit sur ton art. Voici un suc qui rend promptement ivre. D'un flot brun il remplit ta cavité. Que cette boisson que j'ai préparée, que je choisis, la dernière, soit maintenant de toute âme, comme un haut salut de fête, portée au Matin ! (*Il met la coupe à la bouche.*)

SON DE CLOCHES ET CHANT EN CHŒUR.

CHŒUR DES ANGES.

Christ est ressuscité ! Joie au mortel que les défectuosités fatales, latentes, étreignaient.

FAUST.

Quel profond bourdonnement, quel son clair retire avec violence le verre de ma bouche ? Annoncez-vous déjà, sourdes cloches, la première heure solennelle de la fête de Pâques ? Vous, chœurs, entonnez-vous déjà le chant consolateur

qui jadis, autour de la nuit du sépulcre, retentit de lèvres d'anges, certitude d'une alliance nouvelle ?

CHOEUR DES FEMMES.

Avec des aromates nous avions pris soin de lui ; nous, ses fidèles, nous l'avions étendu, nous roulâmes proprement autour toiles et bandes, et, hélas ! nous ne trouvons plus Christ ici.

CHOEUR DES ANGES.

Christ est ressuscité ! Bienheureux celui qui aime, celui qui a soutenu l'épreuve attristante, salutaire et exerçante !

FAUST.

Pourquoi me cherchez-vous avec puissance et douceur, sons célestes, moi, contre la poussière ? Résonnez alentour, là où il y a des humains sensibles ! J'entends bien le message, mais la foi me manque ; le miracle est le plus cher enfant de la foi. Je n'ose pas tendre vers ces sphères d'où retentit la bonne nouvelle ; et pourtant, accoutumé à ce son depuis la jeunesse, il me rappelle aussi maintenant à la vie. Autrefois le baiser d'amour du ciel fondait sur moi dans le grave silence du Sabbat ; alors résonnait, toute remplie de pressentiments, la plénitude du son de la cloche et une prière était fervente jouissance ; une aspiration inconcevablement gracieuse me poussait à aller à travers bois et prairies, et, sous mille larmes brûlantes, je sentais un monde naître pour moi. Ce chant annonçait les jeux alertes de la jeunesse, le libre bonheur de la fête du printemps ; maintenant le souvenir me retient, avec un sentiment d'enfant,

de la suprême, de la grave démarche. Oh ! continuez à retentir, vous doux chants du ciel ! Une larme jaillit, la terre m'a de nouveau !

CHŒUR DES DISCIPLES.

L'Enseveli, le sublime en vivant, s'est déjà vers en haut magnifiquement élevé ; dans le plaisir du Devenir, il est proche de la joie créatrice ; nous sommes là, hélas ! au sein de la terre pour la souffrance. Il nous a laissés, nous les siens, ici en arrière languissants ; ah ! Maître ! nous donnons des larmes à ton bonheur !

CHŒUR DES ANGES.

Christ est ressuscité du sein de la corruption ! Arrachez-vous joyeusement des entraves ! Pour vous, qui le célébrez activement, qui témoignez de l'amour, qui nourrissez fraternellement, qui voyagez en prêchant, qui promettez des délices, pour vous le Maître est proche, pour vous il est là !

DEVANT LA PORTE DE LA VILLE

Des promeneurs de tout genre vont dehors.

QUELQUES COMPAGNONS OUVRIERS.

Pourquoi donc sortir par là ?

D'AUTRES.

Nous montons à la Vénerie.

LES PREMIERS.

Mais nous, nous voulons cheminer vers le Moulin.

UN COMPAGNON OUVRIER.

Je vous conseille d'aller au Château-d'Eau.

UN SECOND.

Le chemin n'en est pas beau du tout.

LES DEUXIÈMES

Que fais-tu donc ?

UN TROISIÈME.

Je vais avec les autres.

UN QUATRIÈME.

Venez en haut à Burgdorf ! Pour sûr vous trouvez là les plus belles filles et la meilleure bière, et des querelles de premier ordre.

UN CINQUIÈME.

Camarade par trop gai !... la peau te démange-t-elle pour la troisième fois ? Je ne veux pas y aller, j'ai horreur de l'endroit.

UNE SERVANTE.

Non, non ! je retourne en ville.

UNE AUTRE.

Nous le trouverons pour sûr, se tenant près de ces peupliers.

LA PREMIÈRE.

Pour moi ce n'est point un grand bonheur ; il marchera à ton côté, avec toi seulement il danse sur l'esplanade ! Que m'importent tes joies !

L'AUTRE.

Aujourd'hui il n'est certainement pas seul ; le frisé, disait-il, serait avec lui.

UN ÉCOLIER.

Sapristi ! Quelles enjambées font ces braves filles ! Messire frère, viens ! Il nous faut les accompagner. Une bière forte, un tabac mordant et une servante endimanchée, voilà qui est bien de mon goût.

JEUNE FILLE BOURGEOISE.

Regarde-moi donc là ces beaux garçons! C'est vraiment une honte; ils pourraient avoir la meilleure société, et ils courent après ces servantes!

UN DEUXIÈME ÉCOLIER, *au premier.*

Pas si vite! Deux viennent là derrière, elles sont très gentiment mises, ma voisine en est; j'ai beaucoup d'affection pour cette fille. Elles vont de leur pas tranquille et nous prendront pourtant aussi à la fin avec elles.

LE PREMIER.

Non, Messire frère! je n'aime pas à être gêné. Vite! que nous ne perdions pas le gibier! La main qui tient son balai le samedi, te caressera au mieux le dimanche.

UN BOURGEOIS.

Non! il ne me plaît pas, le nouveau bourgmestre! A présent qu'il l'est, il ne devient journellement que plus effronté. Et pour la ville, que fait-il donc? Cela ne va-t-il pas tous les jours plus mal? Plus qu'en tout temps il faut obéir et plus payer que jamais auparavant.

UN MENDIANT *chante.*

Vous, bons Messires, vous, belles dames, si bien habillées et aux joues roses, qu'il vous plaise de me regarder, et voyez et adoucissez ma misère! Ne me laissez pas ici vieiller en vain! Celui-là seulement est joyeux, qui aime à donner. Qu'un jour que tout le monde fête, soit pour moi un jour de récolte!

UN AUTRE BOURGEOIS.

Pour moi, je ne sais rien de mieux, les jours de dimanches et de fêtes, qu'une conversation de guerre et de bruits de guerre, lorsqu'à l'extrémité, au loin, en Turquie, les peuples s'entre-battent. On se tient à la fenêtre, on vide son petit verre, et l'on voit les bateaux bariolés glisser en descendant le fleuve ; on revient ensuite gaiement le soir à la maison, et l'on bénit la paix et les temps pacifiques.

TROISIÈME BOURGEOIS.

Oui, Messire voisin! Ainsi je laisse de même cela se passer : ils peuvent se fendre les têtes, tout peut aller à tort et à travers ; mais seulement qu'à la maison cela reste à l'antique.

UNE VIEILLE, *aux filles bourgeoises.*

Eh ! comment attifées ! Le beau jeune sang ! Qui ne s'amouracherait point de vous?... Pas si fières seulement ! C'est bon ! Et ce que vous désirez, je saurai bien vous le procurer.

UNE DES FILLES BOURGEOISES.

Agathe, va-t-en ! Je me garde d'aller publiquement avec de pareilles sorcières ; il est vrai qu'elle me fit voir, pendant la nuit de Saint-André, le futur bien-aimé en personne,

L'AUTRE.

Elle me l'a montré dans le cristal, en soldat, avec plusieurs audacieux ; je regarde autour de

moi, je le cherche partout, mais il ne pense pas à me rencontrer.

DES SOLDATS.

Châteaux forts aux murailles élevées et à créneaux, filles aux sentiments hautains, dédaigneux, je voudrais conquérir! Hardi est l'effort, superbe la récompense!

Et nous laissons la trompette racoler pour la joie comme pour la ruine. Voilà un assaut! Voilà une vie! Filles et châteaux doivent se rendre. Hardi est l'effort, superbe la récompense! Et les soldats décampent.

FAUST et WAGNER.

FAUST.

Fleuve et ruisseaux sont délivrés de la glace par le regard gracieux, vivifiant du printemps; dans la vallée verdit le bonheur de l'espérance; le vieil hiver, dans sa faiblesse, s'est retiré en d'âpres montagnes. De là-bas il n'envoie, en fuyant, que d'impuissantes giboulées de grésil en stries sur la campagne verdoyante. Mais le soleil ne supporte point de blanc; partout se font sentir la formation et l'effort, il veut tout animer de couleurs; cependant il y a manque de fleurs dans le district, il prend, par contre, les humains endimanchés. Retourne-toi pour regarder en arrière, de ces hauteurs, vers la ville. De la porte creuse, sombre, pénètre au dehors une fourmilière bigarrée, chacun s'ensoleille aujourd'hui si volontiers. Ils célèbrent la résurrection du Seigneur, car ils sont eux-mêmes ressuscités; hors des mornes appartements des maisons basses, hors des entraves de métier et de commerce, hors de l'oppres-

sion de pignons et de toits, hors de l'étroitesse des rues, hors de la nuit vénérable des églises, ils sont tous transportés à la lumière. Vois donc, vois comme lestement se rompt la multitude à travers les jardins et les champs, comme la rivière, en largeur et longueur, agite mainte gaie nacelle, et, surchargée jusqu'à couler bas, s'éloigne cette dernière barque. Même des sentiers lointains de la montagne brillent vers nous des vêtements de couleur. J'entends déjà le tumulte du village; c'est ici le véritable ciel du peuple, contents jubilent grands et petits : ici je suis homme, ici j'ose l'être.

WAGNER.

Se promener avec vous, Messire docteur, est glorieux et il y a profit; cependant je ne m'égarerais pas seul ici, parce que je suis ennemi de tout ce qui est grossier. Le raclage du violon, les braillements, le jeu de quilles, sont pour moi un bruit tout à fait odieux; ils se déchaînent comme poussés par l'Esprit malin, et ils nomment cela joie, et ils nomment cela chant !

PAYSANS SOUS LE TILLEUL.

Danse et chant.

Le berger se para pour la danse, avec jaquette bariolée, ruban et couronne, il était joliment mis. C'était déjà plein autour du tilleul, et tous dansaient déjà comme des fous. Courage ! courage ! Vive la joie, la joie ! Ha ! Ainsi allait l'archet.

En toute hâte il se serra contre eux; de son coude il poussa alors une fille. La fraîche donzelle se retourna et dit : « Eh bien ! je trouve ça

bête ! » Courage ! courage ! Vive la joie, la joie ! Ha ! « Ne soyez pas si mal appris ! »

Mais prestement cela allait dans le cercle ; ils dansaient à droite, ils dansaient à gauche, et toutes les jupes volaient. Ils étaient rouges, ils avaient chaud, et, haletants, ils se reposaient bras sous bras. Courage ! courage ! Vive la joie, la joie ! Ha ! Et hanches contre coudes.

« Et n'en use pourtant pas avec moi si familièrement ! Combien n'ont pas menti à leur fiancée et ne l'ont pas trompée ! » A l'écart cependant il la cajola, et du tilleul cela résonnait au loin : Courage ! courage ! Vive la joie, la joie ! Ha ! Cris et coups d'archet.

UN VIEUX PAYSAN.

Messire docteur, c'est beau à vous de ne point nous dédaigner aujourd'hui, et, pour un si grand savant, d'aller parmi cette presse de peuple. Prenez donc aussi le plus beau cruchon, que nous avons rempli de boisson fraîche. Je le lève à votre santé et souhaite à haute voix qu'il n'apaise pas seulement votre soif : que le nombre des gouttes qu'il renferme, soit ajouté à vos jours !

FAUST.

Je prends la boisson réconfortante, je rends à vous tous salut et remerciement. (*Le peuple s'assemble autour en cercle.*)

LE VIEUX PAYSAN.

En vérité ! c'est très bien à vous de paraître en cette joyeuse journée ; vous avez été pourtant jadis,

en de mauvais jours, bien intentionné pour nous! Plus d'un est ici vivant, que votre père arracha encore à la fin à l'ardente fureur de la fièvre, quand il eut mis un terme à l'épidémie. Vous aussi, jeune homme alors, vous alliez dans chaque maison de malade ; on emporta bien plus d'un cadavre, mais vous êtes sorti sainement de là ; vous avez soutenu maintes dures épreuves : à celui qui aida, vint en aide Celui d'en haut qui aide.

TOUS.

Santé à l'homme qui a fait ses preuves, afin que longtemps encore il puisse aider.

FAUST.

Devant Celui d'en-haut tenez-vous inclinés, lui qui enseigne à aider et envoie l'aide. (*Il va plus loin avec Wagner.*)

WAGNER.

Quel sentiment tu dois avoir, ô grand homme! en présence de la vénération de cette multitude. Oh! heureux qui de ses dons peut tirer un tel avantage! Le père te montre à son garçon, chacun questionne, et presse et se hâte, le violon reste court, le danseur s'arrête. Tu marches, ils se tiennent en rangs, les bonnets volent en l'air, et peu s'en faut que les genoux ne se ploient comme si passait le Saint-Sacrement.

FAUST.

Seulement quelques pas encore, en haut vers cette pierre! Là, nous voulons nous reposer de notre marche. Là, je m'assis souvent seul, pensif, et je me tourmentai par la prière et par le jeûne,

Riche d'espérance, ferme dans la foi, je pensais par des larmes, des soupirs, en tordant les mains, arracher au Seigneur du ciel la fin de cette peste. L'approbation de la foule me résonne maintenant comme une dérision. Oh ! si tu pouvais lire au-dedans de moi, combien peu le père et le fils ont été dignes d'une telle renommée ! Mon père était un honnête homme obscur qui méditait, avec une peine chimérique, sur la Nature et ses cercles sacrés, loyalement, à sa manière toutefois ; en société d'adeptes, il s'enfermait dans la Cuisine noire, et, d'après des recettes infinies, versait ensemble les contraires. Là, un Lion rouge, épouseur audacieux, était marié dans le bain tiède à la Fleur de lys, et tous deux ensuite, par un feu à pleines flammes, étaient tourmentés d'une chambre nuptiale à l'autre. Si, là-dessus, la jeune Reine apparaissait dans le verre en des couleurs variées, là était le médicament, les malades mouraient et personne ne demandait qui était guéri. Ainsi, avec des électuaires infernaux, nous nous sommes déchaînés, en ces vallées, en ces montagnes, bien plus furieusement que la peste. J'ai moi-même administré le poison à des milliers : ils dépérissaient... il me faut être témoin qu'on loue les assassins effrontés !

WAGNER.

Comment pouvez-vous vous attrister de cela ! Un honnête homme ne fait-il pas assez en exerçant, avec conscience et exactitude, l'art qu'on lui a transmis ? Si, comme adolescent, tu honores ton père, tu retiendras volontiers de lui ; si, comme homme, tu as la science, ton fils peut atteindre un but plus élevé.

FAUST.

Oh ! heureux qui peut encore espérer remonter à la surface de cette mer d'erreur ! Ce que l'on ne sait pas, cela précisément on l'emploierait, et ce que l'on sait, on ne peut l'employer. Mais ne troublons point le grand bien de cette heure par une telle mélancolie ! Contemple comme, à l'ardeur du soleil couchant, reluisent les chaumières entourées de verdure. Il avance et se retire, la journée est vécue ; il se hâte vers ce côté et active une nouvelle vie. Oh ! faut-il qu'aucune aile ne me soulève du sol, pour tendre vers lui et toujours vers lui ! Je verrais, dans l'éternel rayon du soir, le monde silencieux à mes pieds, embrasées toutes les hauteurs, apaisée chaque vallée, le ruisseau argentin couler en flots d'or. La montagne sauvage, avec tous ses ravins, n'entraverait point alors cette course à la manière des dieux ; déjà, devant les yeux surpris s'ouvre la mer aux anses réchauffées. Toutefois le dieu semble finalement s'enfoncer au loin ; mais la nouvelle impulsion se réveille, je me hâte en avant pour boire son éternelle lumière, devant moi le jour et derrière moi la nuit, le ciel au-dessus de moi et au-dessous de moi les ondes. Une belle vision tandis qu'il disparaît ! Hélas ! aux ailes de l'esprit ne se joindra aussi facilement aucune aile corporelle. Néanmoins il est inné en chacun que sa faculté de sentir pénètre en haut et en avant, lorsqu'au-dessus de nous, perdue dans l'espace bleu, l'alouette entonne son chant éclatant, lorsqu'au-dessus des hautes pinières abruptes, l'aigle plane les ailes étendues, et que, par-dessus les plaines, par-dessus les mers, la grue tend vers le pays natal.

WAGNER.

J'ai eu souvent moi-même des heures chimériques, mais je n'ai jamais encore éprouvé pareille impulsion. On se rassasie aisément de la vue de la forêt et des champs, je n'envierai jamais l'aile de l'oiseau ! Combien autrement nous portent les plaisirs de l'esprit, de livre en livre, de feuillet en feuillet ! Alors les nuits d'hiver deviennent agréables et belles ; une vie bienheureuse réchauffe tous les membres, et si tu déroules même un vénérable parchemin, ah ! le ciel entier descend vers toi.

FAUST.

Tu n'es conscient que d'une seule impulsion; oh ! n'apprends jamais à connaître l'autre ! Deux âmes résident, hélas ! dans ma poitrine : l'une veut se séparer de l'autre ; l'une s'attache au monde en une vigoureuse passion d'amour par des organes qui se cramponnent ; l'autre s'élève violemment de la poussière vers les contrées de sublimes aïeux. Oh ! s'il est des Esprits dans l'air qui, entre terre et ciel, se meuvent en dominateurs, descendez de la vapeur d'or et emmenez-moi au loin pour une nouvelle vie variée ! Oui ! si seulement un manteau enchanté était à moi, et qu'il me portât en pays étrangers, je ne le céderais pas pour les vêtements les plus précieux, pas pour un manteau de roi !

WAGNER.

N'appelle point la troupe bien connue qui s'étend en grands flots dans l'atmosphère, et qui, de tous côtés, prépare à l'homme des dangers de mille

espèces. Du Nord fond sur toi la dent aiguë des Esprits, aux langues acérées comme des flèches ; de l'Orient ils approchent desséchants et se nourrissent de tes poumons ; quand le Midi envoie du désert ceux qui amassent feux sur feux autour de ta tête, l'Occident alors amène l'essaim qui d'abord réconforte, pour te noyer, toi, et le champ et la prairie même. Ils écoutent volontiers, tournés gaiement vers le nuisible, ils obéissent volontiers, parce que volontiers ils nous trompent ; ils se posent comme envoyés par le Ciel et chuchotent angéliquement quand ils mentent. Mais, allons ! grisâtre est déjà la terre, l'air rafraîchi, le brouillard tombe ! Le soir, on apprécie avant tout le logis... Pourquoi te tiens-tu ainsi et regardes-tu par là avec étonnement ? Qu'est-ce qui peut tellement t'impressionner dans le crépuscule ?

FAUST.

Vois-tu ce chien noir rôder à travers blés et chaumes ?

WAGNER.

Depuis longtemps déjà je l'ai vu ; il ne m'a pas paru d'importance.

FAUST.

Examine-le bien ! Pour quoi tiens-tu cette bête ?

WAGNER.

Pour un barbet qui, à sa manière, se tourmente sur la piste du maître.

FAUST.

Remarques-tu comme, en large spirale, il galope

autour de nous et toujours plus proche ? Et si je ne me trompe, un tourbillon de feu traîne en arrière sur ses sentiers.

WAGNER.

Je ne vois rien qu'un barbet noir ; ce peut bien être chez vous une illusion des yeux.

FAUST.

Il me semble qu'il trace autour de nos pieds de légers lacets magiques pour un futur lien.

WAGNER.

Je le vois, incertain et craintif, bondir autour de nous parce que, au lieu de son maître, il voit deux inconnus.

FAUST.

Le cercle devient étroit ; déjà il est proche !

WAGNER.

Tu vois qu'un chien, et non point un fantôme, est là. Il grogne et doute, se couche sur le ventre, il remue la queue. Toutes coutumes de chien.

FAUST.

Joins-toi à nous ! Viens ici !

WAGNER.

C'est un animal drôle comme un barbet. Tu t'arrêtes, il fait le beau ; tu lui parles, il se dresse contre toi ; perds quelque chose, il le rapportera ; il sautera à l'eau après ta canne.

FAUST.

Tu as bien raison ; je ne trouve pas la trace d'un Esprit, et tout est dressage.

WAGNER.

Au chien, quand il est bien élevé, même un homme sage s'affectionnera. Oui ! il mérite tout à fait ta faveur, lui, l'excellent écolier des étudiants. (*Ils passent sous la porte de la ville.*)

CABINET D'ÉTUDES

FAUST, entrant avec le barbet.

FAUST.

J'ai quitté la campagne et les prairies que recouvre une nuit profonde ; avec une sainte appréhension, pleine de pressentiments, elle réveille en nous la meilleure âme. Endormies sont maintenant de fougueuses impulsions, avec toute activité impétueuse : l'amour de l'humanité s'est fait sentir, l'amour de Dieu se fait sentir maintenant.

Sois tranquille, barbet ! Ne cours pas çà et là ! Ici sur le seuil, que flaires-tu ? Couche-toi derrière le poêle ! Je te donne mon meilleur coussin. De même que dehors, sur le chemin montueux, tu nous as réjouis par tes courses et tes bonds, de même accepte maintenant aussi de moi les soins, comme un hôte bienvenu, tranquille.

Ah ! quand, dans notre cellule étroite, la lampe brûle de nouveau aimablement, alors il fait clair dans notre sein, dans le cœur qui se connaît soi-même. La raison recommence à parler et l'espérance à refleurir ; on soupire après les ruisseaux de la vie, ah ! après la source de la vie.

Ne grogne pas, barbet ! Avec les sons sacrés qui embrassent à présent mon âme entière, ce bruit

de bête ne peut s'accorder. Nous sommes habitués à ce que les humains se moquent de ce qu'ils ne comprennent pas ; à ce qu'ils murmurent devant le bien et le beau, qui leur sont souvent à charge ; contre cela le chien veut-il grogner comme eux?

Mais, hélas ! déjà je ne sens plus, avec la meilleure volonté, le contentement jaillir de mon sein. Mais pourquoi faut-il que le fleuve tarisse si tôt et que nous gisions de nouveau dans la soif? De cela j'ai tant d'expérience. A ce manque toutefois on peut suppléer ; nous apprenons à apprécier le supraterrestre, nous soupirons après une Révélation qui ne flamboie nulle part plus digne et plus belle que dans le Nouveau Testament. Je suis poussé à consulter le texte fondamental, à transporter une fois, avec un sentiment intègre, l'original sacré dans ma chère langue allemande. (*Il ouvre un volume et se prépare.*)

Il est écrit : « Au commencement était la Parole. » Ici déjà j'hésite ! Qui m'aide à passer plus avant? Il m'est impossible d'estimer si haut la parole ; il me faut autrement traduire cela, si je suis bien éclairé par l'Esprit. Il est écrit : « Au commencement était la Pensée. » Pèse bien la première ligne ; que ta plume ne se hâte pas trop ! Est-ce la pensée qui effectue et crée tout? Il devrait y avoir : « Au commencement était la Force. » Mais, de même, tandis que je mets ceci par écrit, déjà quelque chose m'avertit de ne pas en rester là. L'Esprit m'aide ! Tout à coup, je vois un moyen, et j'écris avec assurance : « Au commencement était le Fait ! »

Si je dois partager la chambre avec toi, barbet, cesse de hurler, cesse d'aboyer ! Je ne puis sup-

porter dans le voisinage un compagnon aussi gênant : il faut qu'un de nous fuie la cellule. A contre-cœur je lève le droit d'hospitalité ; la porte est ouverte, tu as libre carrière. Mais que me faut-il voir ! Cela peut-il arriver naturellement ? Est-ce ombre ? Est-ce réalité ? Comme mon barbet devient long et large ! Il se soulève avec force, ce n'est pas la forme d'un chien ! Quel fantôme ai-je amené à la maison ! Déjà il ressemble à un hippopotame aux yeux flamboyants, à la denture effroyable. Oh ! à coup sûr je te tiens ! Pour une pareille engeance demi-infernale est bonne la *Clef de Salomon*.

ESPRITS, *dans le corridor.*

Un est pris là-dedans ! Restez dehors ! Que nul ne le suive ! Comme le renard dans le piège, un vieux lynx d'enfer perd courage ! Mais faites attention ! Planez de ci, planez de là, en haut et en bas, et il se dépêtrera. Si vous pouvez lui être utile, ne le plantez pas là, car déjà il a fait beaucoup pour nous complaire à tous.

FAUST.

D'abord, pour aller à l'encontre de la bête, je me sers de la formule des Quatre :

Que la salamandre s'embrase, que l'ondine serpente, que le sylphe disparaisse, que le gnôme se donne de la peine !

Celui qui ne connaîtrait pas ces éléments, leur force et leur propriété, ne serait point maître des Esprits.

Disparais en flammes, salamandre ! En bruis-

sant, ondine ! coule en un tout. Luis avec la beauté météorique, sylphe ! Apporte une aide domestique, Incubus ! Incubus ! Parais et forme la conclusion !

Aucun des Quatre ne se trouve dans la bête. Elle est couchée toute tranquille et ricane à mon encontre ; je ne lui ai pas encore fait mal. Tu dois m'entendre conjurer plus vigoureusement.

Si tu es, compagnon, un fugitif de l'enfer, vois ce signe devant lequel se courbent les noires phalanges !

Déjà elle se gonfle, le poil hérissé.

Être réprouvé ! peux-tu le déchiffrer, l'Incréé, l'Inexprimable, le Répandu à travers tous les cieux, le Transpercé sacrilégement ?

Fascinée derrière le poêle, elle se gonfle comme un éléphant ; elle remplit tout l'espace, elle veut se dissoudre en brouillard. Ne t'élève pas au plafond ! Couche-toi aux pieds du maître ! Tu vois que je ne menace pas en vain ! Je te roussis avec une braise sacrée ! N'attends pas la lumière trois fois ardente ! N'attends pas le plus puissant de mes artifices !

MÉPHISTOPHÉLÈS, vêtu en écolier voyageur, s'avance de derrière le poêle, tandis que le brouillard tombe.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

A quoi bon ce bruit ? Qu'y a-t-il pour le service de messire ?

FAUST.

C'était donc là le noyau du barbet ! Un écolier voyageur ? Le cas me fait rire.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je salue le docte Messire ! Vous m'avez bravement fait suer.

FAUST.

Comment te nommes-tu ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

La question me paraît mesquine, pour quelqu'un qui méprise tellement la parole ; qui, grandement éloigné de toute forme, ne recherche que le fond des êtres.

FAUST.

Chez vous autres, Messires, on peut déchiffrer ordinairement l'être par le nom, où il se montre par trop distinct, quand on vous appelle : Dieu-Mouche, Corrupteur, Menteur. C'est bien ! qui es-tu donc ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Une partie de cette force qui toujours veut le mal et toujours crée le bien.

FAUST.

Qu'y a-t-il à entendre par cette parole énigmatique ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je suis l'Esprit qui toujours nie ! Et cela avec raison, car tout ce qui prend naissance, est digne de périr ; c'est pourquoi il serait mieux que rien ne prît naissance. Ainsi donc, tout ce que vous nommez péché, destruction, bref, le mal, est mon propre élément.

FAUST.

Tu te nommes une partie, et tu te tiens pourtant entier devant moi?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je te dis une modeste vérité. Quand l'homme, ce fou petit monde, se considère ordinairement comme un Tout, je suis une partie de la partie qui, au commencement, était tout; une partie des Ténèbres qui enfanta par elle-même l'orgueilleuse Lumière qui maintenant conteste l'antique rang, l'espace, à sa Mère la Nuit. Et cependant cela ne lui réussit point, puisque, pour autant qu'elle s'efforce, elle est fixement adhérente aux corps; des corps elle ruisselle, elle embellit les corps, un corps l'enraie en son cours. Ainsi j'espère qu'elle ne dure pas longtemps, et qu'avec les corps elle périra.

FAUST.

A présent je connais tes dignes devoirs! Tu ne peux rien anéantir en grand, et tu l'entreprends maintenant en petit.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Et certainement il n'est pas fait beaucoup par ce moyen. Ce qui s'oppose au néant, ce quelque chose, ce monde massif, pour autant que j'aie déjà entrepris, je n'ai pas su lui porter atteinte avec flots, tempêtes, secousses, incendies; paisibles restent finalement mer et terre! Et sur cette maudite matière, l'engeance des animaux et des humains, il n'y a maintenant point du tout de prise à avoir.

Combien en ai-je déjà enterré ! Et toujours circule un sang nouveau, frais. Ainsi cela continue, on voudrait devenir furieux ! De l'air, de l'eau, de même que de la terre, se dégagent mille germes, dans le sec, l'humide, le chaud, le froid ! Si je ne m'étais pas réservé la flamme, je n'aurais rien d'à part pour moi.

FAUST.

Ainsi, tu opposes à la puissance éternellement active, salutairement créatrice, le poing glacé du diable, qui en vain perfidement se crispe ? Cherche à entreprendre quelque chose d'autre, fils étrange du Chaos !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Nous voulons effectivement réfléchir davantage sur cela les prochaines fois. Cette fois-ci, me serait-il bien permis de m'éloigner ?

FAUST.

Je ne vois pas pourquoi tu questionnes. A présent, j'ai appris à te connaître ; fais-moi maintenant visite comme tu veux. Voici la fenêtre, voici la porte, un tuyau de cheminée aussi t'est assuré.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Que je l'avoue simplement, un petit obstacle m'interdit de sortir : le pied de sorcier sur votre seuil...

FAUST.

Le pentagramme te cause-t-il du tourment ? Eh ! dis-moi, toi, fils de l'enfer ! si cela te fascine, comment donc es-tu entré ? Comment pareil Esprit a-t-il été trompé ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Examinez-le bien ! Il n'est pas tracé parfaitement ; l'un des angles, celui vers le dehors est, comme tu vois, un peu ouvert.

FAUST.

Le hasard a bien rencontré cela ! Et tu serais donc mon prisonnier ? C'est fortuitement réussi !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Le barbet ne s'est aperçu de rien lorsqu'il est entré en bondissant. La chose paraît autre à présent ; le diable ne peut sortir de la maison.

FAUST.

Mais pourquoi ne passes-tu pas par la fenêtre ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

C'est une loi pour les diables et les fantômes : par où ils se sont glissés dedans, par là ils sont obligés de sortir. Le premier est loisible, du second nous sommes esclaves.

FAUST.

L'enfer même a-t-il ses droits ? Je trouve cela bien ! On pourrait alors, et sûrement peut-être, conclure un pacte avec vous, Messires ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

De ce que l'on promet, tu jouiras nettement ; il ne t'en sera rien rogné. Cela toutefois n'est pas si bref à dire, et prochainement nous en parle-

rons. Mais à présent je vous prie grandement, et très grandement, de me congédier pour cette fois-ci.

FAUST.

Reste donc au moins un moment de plus pour me dire d'abord une bonne histoire.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Maintenant lâche-moi ! Je reviens bientôt ; tu peux ensuite questionner à volonté.

FAUST.

Je ne t'ai pas tendu de piège, mais tu es entré de toi-même dans le filet. Retienne le diable qui le tient ! Il ne l'attrapera pas de sitôt pour la seconde fois.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Si cela te plaît, je suis prêt de même à rester ici pour te tenir compagnie ; à condition toutefois de te faire passer diguement le temps par mes artifices.

FAUST.

Permis à toi, je vois cela volontiers ; seulement qu'agréable soit l'artifice !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Tu gagneras davantage, mon ami, pour tes sens en cette heure-ci, que dans l'uniformité de l'année. Ce que te chantent les délicats Esprits, les belles images qu'ils produisent, ne sont pas un vide jeu magique. Aussi, ton odorat sera réjoui, puis tu délecteras ton palais, et alors ta faculté de sentir

sera dans le ravissement. Il n'est point besoin de préparation, nous sommes réunis, commencez !

ESPRITS.

Disparaissez, vous là-haut sombres voûtes ! Qu'ici dedans, avec plus de charme, aimablement, regarde l'Éther bleu ! Que les obscurs nuages ne sont-ils dispersés ! De petites étoiles scintillent, de plus doux soleils luisent là-dedans.

La beauté spirituelle des fils célestes, courbe vacillante, passe en planant ; l'inclination passionnée suit au delà, et les rubans qui flottent, recouvrent les campagnes, recouvrent le berceau où les amoureux, profondément rêveurs, se donnent l'un à l'autre pour la vie.

Berceau contre berceau ! Pampres bourgeonnantes ! La lourde grappe tombe dans le réservoir des cuves qui la pressent, des vins écumants se précipitent en ruisseaux, ils murmurent à travers des pierres pures, précieuses ; ils laissent les hauteurs derrière eux, ils s'élargissent en lacs à la satisfaction des verdoyantes collines.

Et la gent ailée savoure les délices, vole à l'encontre du soleil, vole à l'encontre des îles lumineuses qui se meuvent sur les ondes comme un mirage, là où nous entendons en chœurs des jubilants, où, sur les prairies, nous voyons des danseurs qui tous se dissipent en pleine campagne.

Quelques-uns grimpent par delà les hauteurs, d'autres traversent les lacs en nageant, d'autres planent ; tous vers la vie, tous vers le lointain d'étoiles aimantes, d'une faveur bienheureuse.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Il dort! Ainsi c'est bien, vous jeunesse aérienne, délicate! Vous l'avez fidèlement endormi par vos chants! Pour ce concert je suis en dette avec vous. Tu n'es pas encore l'homme à tenir ferme le diable! Faites voltiger de douces visions autour de lui, submergez-le dans un océan d'illusions; mais, pour rompre l'enchantement de ce seuil, j'ai besoin d'une dent de rat. Il ne m'est pas nécessaire de conjurer longtemps, un déjà s'agite ici et il m'écoutera tout de suite. Le Seigneur des rats et des souris, des mouches, grenouilles, punaises, poux, t'ordonne de te risquer dehors et de ronger ce seuil, tel qu'il le touche d'huile... voilà que déjà tu viens en sautillant dehors! Seulement vite à l'œuvre! La pointe qui m'a retenu par une force magique, se trouve tout en avant sur l'arête. Encore un coup de dent, ainsi c'est fait. Maintenant, ô Faust! continue à rêver jusqu'à ce que nous nous revoyions!

FAUST, *se réveillant.*

Suis-je donc de nouveau trompé? Est-ce de la sorte que disparaît l'abondante foule des Esprits, de façon qu'un rêve m'a simulé le diable, et qu'un barbet m'échappait?

CABINET D'ÉTUDES

FAUST, MÉPHISTOPHÉLÈS.

FAUST.

On frappe? Entrez! Qui cherche à me tourmenter de nouveau?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

C'est moi!

FAUST.

Entre!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Il te faut le dire trois fois.

FAUST.

Entre donc!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Ainsi, tu me plais! J'espère que nous nous entendrons; car, pour chasser tes chimères, je suis ici en noble damoiseau, dans un habit rouge bordé d'or, le petit manteau de soie raide, la plume de coq au chapeau, une longue épée acérée, et je te conseille maintenant, bref et bien, de mettre aussi quelque chose d'analogue, afin que, dégagé, libre, tu expérimentes ce qu'est la vie.

FAUST.

Dans chaque habit je sentirai sans doute le tourment de l'étroite existence terrestre. Je suis trop vieux pour seulement m'amuser, trop jeune pour être sans désir. Que peut bien m'accorder le monde ? Tu dois te priver! Il faut que tu te prives! C'est l'éternelle chanson qui résonne aux oreilles de chacun; qu'enrouée, toute heure nous chante pendant notre vie entière. Avec effroi seulement je me réveille le matin; je voudrais pleurer des larmes amères en voyant la journée qui, dans son cours, n'accomplira pas pour moi un seul souhait, pas un seul; qui amoindrit même le pressentiment de chaque jouissance par une pointilleuse critique obstinée; qui contrarie la création de ma poitrine active par mille caricatures de la vie. Il me faut aussi, quand la nuit tombe, m'étendre anxieusement sur la couche; là de même, nul repos n'est accordé, des rêves déréglés m'épouvanteront! Le dieu qui réside dans mon sein, peut exciter profondément le plus secret de mon être; celui qui trône au-dessus de toutes mes facultés, celui-là ne peut rien mouvoir au dehors; et ainsi l'existence est un fardeau pour moi, la mort désirée, odieuse m'est la vie.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Et cependant, la mort n'est jamais un hôte tout à fait bien venu.

FAUST.

Oh! bienheureux celui à qui elle ceint, dans l'éclat de la victoire, les lauriers ensanglantés

autour de la tempe; celui qu'elle trouve dans les bras d'une fille, après une danse furieusement vite traversée! Oh! devant la puissance de ce haut Esprit, que ne suis-je, en extase, tombé là inanimé!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Et pourtant quelqu'un n'a pas vidé, en cette nuit-là, une liqueur brune.

FAUST.

L'espionnage, paraît-il, est ta passion.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je ne suis pas omniscient, mais bien des choses me sont connues.

FAUST.

Si un son doucement familier m'a retiré de l'affreux tumulte, a trompé le reste de sentiment candide par la réminiscence d'un temps joyeux, je maudis tout ce qui enserre l'âme d'un attirail de leurre et de jonglerie, et la retient fascinée dans cet antre de deuil par des forces qui éblouissent et qui flattent! Maudite à l'avance la haute opinion dont l'esprit s'entoure lui-même! Maudit le prestige de l'apparition qui se presse contre nos sens! Maudit ce qui en nous s'insinue hypocritement en rêves, l'illusion de la gloire, de la durée du nom! Maudit ce qui nous flatte comme possession, comme femme et enfant, comme valet et charrue! Maudit soit Mammon quand, par des trésors, il nous meut à des actions hardies, quand il nous arrange les coussins pour le plaisir oisif!

Malédiction soit au jus balsamique des raisins! Malédiction à cette faveur suprême de l'amour! Malédiction soit à l'espérance! Malédiction à la foi, et, avant tout, malédiction à la patience!

CHŒUR D'ESPRITS, *invisibles.*

Malheur! malheur! tu l'as détruit, ce beau monde, d'un poignet puissant; il se précipite, il s'écroule! Un demi-dieu l'a mis en pièces! Nous portons au delà, dans le néant, les décombres, et nous nous lamentons sur le Beau perdu. Puissant parmi les fils de la terre, reconstruis-le plus splendide; en ton sein, reconstruis-le! Commence un nouveau cours de vie avec un sens clair et que là-dessus retentissent de nouveaux chants!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Ce sont les petits d'entre les miens. Écoute comme avec une sagesse de vieillard ils conseillent le plaisir et les actions! Dans le monde, loin de la solitude où la pensée et la sève s'arrêtent, ils veulent t'attirer.

Cesse de jouer avec ton chagrin qui, comme un vautour, te ronge la vie; la plus mauvaise compagnie te fait sentir que tu es un homme avec les hommes. Toutefois il n'est pas ainsi entendu de te pousser parmi la canaille. Je ne suis point un des grands; cependant, si tu veux, uni à moi, prendre tes allures à travers la vie, je veux m'accommoder volontiers d'être à toi sur-le-champ. Je suis ton compagnon, et, si je fais cela à ton gré, je suis ton serviteur, je suis ton valet!

FAUST.

Et que dois-je, par contre, accomplir pour toi ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Pour cela tu as encore un long délai.

FAUST.

Non ! non ! le diable est un égoïste et ne fait pas aisément pour l'amour de Dieu ce qui est profitable à autrui. Exprime la condition clairement ; un tel serviteur porte péril dans la maison.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je veux m'engager *ici* à ton service, à ton signal, n'avoir ni cesse ni repos ; quand nous nous retrouvons *au delà*, tu dois me rendre la pareille.

FAUST.

L'au delà ne peut guère me chagriner ; si tu mets d'abord ce monde en décombres, que l'autre prenne ensuite naissance. De cette terre jaillissent mes joies, et ce soleil luit à mes souffrances ; si je puis une fois m'en séparer, advienne alors ce qui voudra et pourra. Je ne veux rien entendre davantage de cela, si l'on hait et l'on aime aussi dans l'avenir, et si, dans ces sphères, il y a aussi un en haut ou un en bas.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Dans ce sentiment, tu peux risquer cela. Engage-toi ; ces jours-ci tu verras avec plaisir mes arti-

fices. Je te donne ce qu'aucun humain n'a vu encore.

FAUST.

Que peux-tu donner, pauvre diable? L'esprit de l'homme, dans sa haute aspiration, a-t-il jamais été compris par ton pareil? Tu as pourtant de la nourriture qui ne rassasie pas, tu as de l'or rouge qui sans relâche, semblable au vif-argent, s'écoule dans ta main; un jeu auquel on ne gagne jamais; une fille qui, contre ma poitrine, s'unit déjà par des œillades au voisin; le beau plaisir divin de la gloire qui disparaît comme un météore. Montre-moi le fruit qui pourrit avant qu'on ne le cueille, et les arbres qui journellement se couvrent à nouveau de verdure!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Une telle mission ne m'effraie pas, je puis fournir de semblables trésors. Mais, cher ami, le temps approche aussi où nous aimons à manger en repos quelque chose de bon.

FAUST.

Si jamais je m'étends, apaisé, sur un lit de paresse, qu'aussitôt il en soit fait de moi! Si jamais, en flattant, tu peux me mentir au point que je me complaise à moi-même, si tu peux me tromper par la jouissance, que ce soit là pour moi le dernier jour! Le pari, je l'offre!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Tope!

FAUST.

Et tope pour tope ! Si je dis au Moment : Arrête-toi donc ! tu es si beau ! Alors tu peux me charger de chaînes, alors je consens volontiers à périr ! Alors peut retentir la cloche funèbre, alors tu es affranchi de ton service, l'horloge peut s'arrêter, l'aiguille tomber ; que le temps soit révolu pour moi !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Songes-y bien ! Nous ne l'oublierons point.

FAUST.

Tu en as un plein droit ; je n'ai pas présumé témérairement de moi. De telle façon que je persiste, je suis esclave ; qu'ai-je à demander si c'est de toi ou de quiconque.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je remplirai dès aujourd'hui, au banquet des docteurs, mon devoir de valet. Une chose seulement !... A cause de la vie ou de la mort, je sollicite deux lignes.

FAUST.

Tu demandes aussi quelque chose d'écrit, pédant ? N'as-tu connu encore aucun homme, ni une parole d'homme ? N'est-ce pas assez que ma parole prononcée doive disposer à perpétuité de mes jours ? Le monde ne se démène-t-il pas, sans discontinuer, dans tous les courants, et un engagement doit me tenir ? Mais cette illusion est placée dans notre cœur ; qui ose s'en affranchir volontiers ? Heureux

est celui qui porte pure la loyauté dans le sein, nul sacrifice ne lui causera jamais de regrets! Mais, un parchemin, écrit et scellé, est un spectre devant lequel tous s'effarouchent. La parole expire déjà dans la plume, la cire et la peau exercent le pouvoir. Que veux-tu de moi, Esprit malin? Airain, marbre, parchemin, papier? Dois-je écrire avec poinçon, ciseau, plume? Je te laisse tout choix libre.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Comment peux-tu donc outrer aussitôt ton verbiage si fougeusement? Mais chaque feuillet est bon. Tu soussignes d'une gouttelette de ton sang.

FAUST.

Si cela te donne pleinement satisfaction, va pour la grimace.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Le sang est un suc tout particulier.

FAUST.

Point de crainte seulement que je rompe ce pacte. L'effort de mon énergie entière est précisément ce que je promets. Je me suis gonflé trop haut; à ton rang seulement j'appartiens. Le grand Esprit m'a dédaigné; devant moi se ferme la nature. Le fil de la pensée est rompu; depuis longtemps j'ai le dégoût de toute science. Apaisons d'ardentes passions dans les profondeurs de la sensualité! Qu'en des enveloppes magiques impénétrables, chaque merveille soit immédiatement prête! Précipitons-nous dans le bruisse-

ment du temps, dans le roulis de l'événement ! Que douleur et jouissance, réussite et dépit, alternent donc alors réciproquement, comme cela peut; seulement par une activité continue, l'homme se manifeste.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Il ne vous est point posé de mesure et de bornes. Vous plaît-il d'être partout friand, d'attraper quelque chose en fuite, grand bien vous fasse ce qui vous réjouit. Mais mettez la main dessus et ne soyez pas timide !

FAUST.

Tu entends bien, il n'est pas question de joie. A l'étourdissement je me voue, à la plus douloureuse jouissance, à la haine d'amour, au dépit réconfortant. Mon sein, qui est guéri de l'impulsion du savoir, ne doit se fermer désormais à aucune souffrance, et ce qui est départi à l'humanité entière, je veux en jouir dans mon Moi intime, saisir avec mon esprit ce qu'il y a de plus haut et de plus profond, accumuler sur mon sein le bien et le mal qui sont en elle, et ainsi élargir mon propre Moi à son Moi, et, comme elle-même, moi aussi faire à la fin naufrage.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Oh ! crois-moi, crois celui qui, depuis maints milliers d'années, mâche ce dur aliment, aucun homme, du berceau jusqu'au cercueil, ne digère ce vieux levain ! Crois des gens de notre espèce ; ce Tout n'est fait que pour un Dieu ; celui-ci se trouve dans une splendeur éternelle, il nous a mis

dans les ténèbres, et à vous conviennent uniquement le jour et la nuit.

FAUST.

Mais je veux !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Cela ne sonne pas mal ! Je ne crains toutefois qu'une seule chose ; le temps est court, l'art est long. Je pense que vous devriez prendre avis. Associez-vous à un poète, laissez le sire errer en pensées et entasser sur votre respectable chef toutes les nobles qualités : le courage du lion, la rapidité du cerf, le sang ardent de l'Italien, la solidité du Nord ! Laissez-lui vous trouver le secret d'allier la grandeur d'âme et l'astuce et de vous amouracher, avec de chaudes impulsions de jeunesse, suivant un plan ! Je désirerais même connaître un pareil sire, je le nommerais sire Microcosme.

FAUST.

Que suis-je donc, s'il n'est pas possible de remporter la couronne de l'humanité, vers laquelle tous les sens se pressent ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Tu es finalement... ce que tu es. Mets-toi des perruques aux millions de boucles, mets ton pied sur des socques hautes d'une aune, tu restes cependant toujours ce que tu es.

FAUST.

Je le sens, en vain j'ai ramassé sur moi tous les trésors de l'esprit humain, et lorsqu'à la fin je

m'assieds, aucune force nouvelle ne jaillit pourtant intérieurement; je ne suis pas plus élevé de l'épaisseur d'un cheveu, je ne suis pas plus proche de l'infini.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Bon Messire, vous voyez les choses précisément comme on voit les choses; il nous faut faire cela plus intelligemment, avant que le plaisir de la vie ne nous fuie. Que diantre ! mains et pieds et tête et c.., certes ! ceux-là sont à toi ; mais tout ce dont je jouis allègrement, est-ce pour cela moins à moi ? Si je puis me payer six étalons, leurs forces ne sont-elles pas les miennes ? Je cours vite et je suis un homme de conséquence, comme si j'avais vingt-quatre jambes. Courage donc ! Laisse-là toute réflexion et entrons tout droit dans le monde. Je te le dis : un garçon qui spécule, est comme une bête conduite en cercle par un mauvais Esprit sur une lande aride, et tout autour s'étend un beau pâturage vert.

FAUST.

Comment nous y prenons-nous ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Nous partons tout à l'heure. Qu'est-ce que ce lieu de torture ? Qu'appelle-t-on cela mener une vie, s'ennuyer soi-même et ennuyer les jeunes gens ? Laisse cela à Messire voisin le Pansu ! Que veux-tu t'échiner à battre la paille ? Le mieux que tu peux savoir, tu n'oses cependant pas le dire à ces garçons. A l'instant j'en entends un dans le corridor !

FAUST.

Il ne m'est pas possible de le voir.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Le pauvre enfant attend longtemps, celui-là ne peut partir sans consolation. Viens, donne-moi ta robe et ton bonnet; ce masque doit m'aller magnifiquement. (*Il change de costume.*) Remets-en-toi maintenant à ma malice. Comme temps, je n'ai besoin que d'un petit quart d'heure; en attendant, prépare-toi pour le beau voyage. (*Faust sort.*)

MÉPHISTOPHÉLÈS, *dans la longue robe de Faust.*

Méprise seulement la raison et la science, forces suprêmes de l'homme, laisse-toi seulement affermir, par l'Esprit de mensonge, dans les œuvres d'illusion et de magie; de la sorte je te possède déjà sans condition. Le destin lui a donné un esprit... qui, indompté, pénètre toujours en avant, et dont l'effort trop précipité saute par-dessus les joies de la terre. Celui-là, je le traînerai à travers la vie déréglée, à travers la plate insignifiance; il faut que par moi il se débatte, se raidisse, s'englue, et, pour son insatiabilité, nourriture et boisson planeront devant ses lèvres avides. Il implorera en vain du soulagement, et si même il ne s'était pas livré au diable, il devrait pourtant aller à fond!

UN ÉCOLIER ENTRE EN SCÈNE.

L'ÉCOLIER.

Je ne suis que depuis peu de temps ici, et je viens, plein de dévouement, pour parler et faire

connaissance avec un homme dont tous me disent le nom avec respect.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Votre courtoisie me réjouit fort ! Vous voyez un homme comme tant d'autres. Vous êtes-vous déjà mis en quête sans cela ?

L'ÉCOLIER.

Je vous prie, prenez intérêt à moi ! J'arrive avec tout bon courage, passablement d'argent et un sang frais ; ma mère voulait à peine m'éloigner ; je souhaiterais volontiers apprendre, ici dehors, quelque chose de bien.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Alors vous êtes précisément juste à l'endroit.

L'ÉCOLIER.

Franchement, je désirerais déjà repartir : en ces murs, sous ces portiques, je ne me plais en aucune façon. C'est un espace très rétréci, on ne voit rien de vert, pas un arbre, et dans les salles, sur les bancs, s'évanouissent en moi ouïe, vue et pensée.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Cela ne tient qu'à l'habitude. Ainsi, un enfant ne prend pas de bon gré, dès le commencement, le sein de la mère, bientôt pourtant il se nourrit avec délice. De même, aux mamelles de la science, chaque jour seront excités davantage vos désirs.

L'ÉCOLIER.

A son cou je veux me suspendre avec joie ; mais dites-moi seulement comment puis-je y parvenir ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Expliquez-vous avant d'aller plus loin ; quelle Faculté choisissez-vous ?

L'ÉCOLIER.

Je désirerais devenir très savant, et j'aimerais bien à comprendre ce qui est sur la terre et dans le ciel, la science et la nature.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Vous êtes alors sur la bonne voie ; il ne faut cependant pas vous laisser distraire.

L'ÉCOLIER.

J'y suis corps et âme ; il est vrai toutefois qu'un peu de liberté et de distraction me plairaient aux beaux jours de fêtes de l'été.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Employez le temps, il s'en va si vite ; mais l'ordre vous enseigne à gagner du temps. Mon cher ami, je vous conseille pour cela d'abord le *Collegium logicum*. Là, votre esprit sera bien dressé, étreint dans des brodequins espagnols, pour qu'ainsi, dorénavant, plus réfléchi, il se traîne sur le chemin des idées, et pour qu'il ne se meuve point par hasard à tort et à travers, çà et là comme un feu-follet. Alors on vous enseigne, pendant maintes journées, que pour ce que vous aviez fait ordinairement d'un seul coup, librement, comme le manger et le boire, un, deux, trois, sont pour cela nécessaires. Sans doute, il en est de la fabri-

cation des idées comme d'une pièce de maîtrise du tisserand, où une seule impulsion du pied fait mouvoir mille fils, où les navettes s'élancent de ci, de là, où les fils coulent inaperçus, où un coup unique frappe mille combinaisons. Le philosophe, lui, entre et vous prouve que cela doit être ainsi : le premier était ainsi, le second ainsi, et pour cela le troisième et le quatrième sont ainsi ; et si le premier et le deuxième n'étaient pas, le troisième et le quatrième ne seraient jamais. Les écoliers de tous endroits prônent cela, mais ils ne sont point devenus tisserands. Qui veut connaître et décrire quelque chose de vivant, cherche d'abord à en faire sortir l'esprit, il a alors les parties dans sa main, il ne manque malheureusement que le lien spirituel. La chimie nomme cela : *Encheiresin naturæ,* se moque d'elle-même et ne sait de quelle façon.

L'ÉCOLIER.

Je ne puis pas précisément vous comprendre tout à fait.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Cela ira déjà mieux prochainement, si vous apprenez à tout réduire et convenablement classifier.

L'ÉCOLIER.

De tout cela je deviens stupide, comme si une roue de moulin me tournait dans la tête.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Ensuite, avant toutes les autres choses, il faut vous mettre à la métaphysique ! Là, tâchez de sai-

sir d'un esprit profond ce qui ne s'adapte pas au cerveau de l'homme ; pour ce qui y entre et pour ce qui n'y entre pas, un mot magnifique est à vos ordres. Mais avant tout, pendant cette demi-année, observez bien la meilleure règle. Vous avez cinq heures chaque jour ; soyez dedans au coup de cloche ! Soyez bien préparé à l'avance, ayez bien appris le paragraphe, afin de mieux voir ensuite qu'il n'est dit rien que ce qui est dans le livre ; toutefois appliquez-vous vraiment à écrire comme si le Saint-Esprit vous dictait !

L'ÉCOLIER.

Vous ne me direz pas cela deux fois ! Je m'imagine combien c'est utile ; car ce que l'on possède, noir sur blanc, on peut l'emporter avec assurance à la maison.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Choisissez pourtant une Faculté !

L'ÉCOLIER.

De la jurisprudence je ne puis m'accommoder.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je ne puis le prendre tellement en mauvaise part de vous ; je sais ce qu'il en est de cet enseignement. Lois et droits se transmettent en héritage comme une éternelle maladie ; ils se traînent de génération en génération et avancent lentement de lieu en lieu. La raison devient non-sens, le bienfait tourment ; malheur à toi d'être un petit-fils ! Du droit qui est né avec nous, de celui-là, hélas ! il n'est jamais question.

L'ÉCOLIER.

Mon aversion est accrue par vous. Oh ! heureux celui que vous instruisez ! Maintenant, je voudrais presque étudier la théologie.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je ne désirerais pas vous fourvoyer. En ce qui concerne cette science, il est bien difficile d'éviter la fausse route, il gît en elle tant de poison caché, et il est à peine à distinguer du remède. Ici de même, le mieux est que vous n'écoutiez qu'un seul et que vous juriez sur la parole du maître. En résumé... tenez-vous aux mots ! Vous entrez alors par la porte sûre dans le temple de la certitude.

L'ÉCOLIER.

Mais une idée doit être avec le mot ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

C'est bien ! Mais il ne faut pas se tourmenter par trop anxieusement ; car, juste où les idées manquent, là se présente un mot au temps convenable. Avec des mots, on peut parfaitement disputer ; avec des mots, préparer un système ; aux mots, on peut parfaitement croire ; d'un mot on ne peut enlever un iota.

L'ÉCOLIER.

Pardonnez, je vous retiens par beaucoup de questions ; mais il me faut vous importuner encore. Ne voulez-vous pas me dire aussi un petit mot énergique sur la médecine ? Trois années sont un

temps court, et, mon Dieu ! le champ est par trop étendu. Si l'on a seulement une indication, cela permet déjà plus tôt de sonder plus avant.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *à part.*

Je suis maintenant las de ce ton aride; il me faut de nouveau bien jouer le rôle du diable. (*A haute voix.*) L'esprit de la médecine est facile à saisir; vous étudiez à fond le grand et le petit monde, pour laisser aller, à la fin, les choses comme il plaît à Dieu. Inutile que vous erriez scientifiquement tout autour, chacun n'apprend que ce qu'il peut apprendre; mais celui qui saisit le moment, voilà le véritable homme ! Vous êtes, de plus, passablement bien bâti, vous ne manquerez pas aussi de hardiesse, et pourvu que vous ayez confiance en vous-même, les autres âmes ont confiance en vous. Apprenez spécialement à diriger les femmes ; leurs éternels Aïe ! et Ah ! de mille façons diverses, sont à guérir par un point unique. Et pour peu que vous agissiez décemment, vous les avez toutes dans la manche. Un titre doit d'abord leur rendre familier que votre art surpasse beaucoup d'arts ; pour la bienvenue, vous tâtonnez alors après toutes les sept choses autour desquelles un autre rôde nombre d'années. Entendez-vous à bien presser le petit pouls, et, avec des regards ardemment rusés, saisissez-les bien autour de la svelte taille, librement, pour voir combien fort elle est lacée.

L'ÉCOLIER.

Cela paraît déjà mieux ! On voit au moins où et comment !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Toute théorie, cher ami, est grise, et vert est l'arbre d'or de la vie !

L'ÉCOLIER.

Je vous jure que c'est pour moi tel qu'un rêve. Me serait-il bien permis de vous importuner une autre fois pour écouter à fond votre sagesse ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Ce qui est en mon pouvoir, se fera volontiers.

L'ÉCOLIER.

De nouveau il m'est impossible d'aller; je dois encore vous présenter mon album. Que votre faveur m'accorde ce témoignage !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Très bien ! (*Il écrit et rend l'album.*)

L'ÉCOLIER, *lisant.*

Eritis sicut Deus, scientes bonum et malum. (*Il ferme respectueusement l'album et prend congé.*)

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Suis seulement la vieille sentence et mon cousin le serpent, tu seras certainement une fois inquiet, malgré ta ressemblance divine !

FAUST ENTRE EN SCÈNE.

FAUST.

Où faut-il aller maintenant ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Où il te plaît. Nous voyons le petit, puis le grand monde. Avec quelle joie, quel profit tu écorniflera ce cours d'études !

FAUST.

Mais, avec ma longue barbe, il me manque le savoir-vivre facile. L'essai ne me réussira pas ; je n'ai jamais su m'accommoder au monde ; devant les autres je me sens si petit ; je serai toujours embarrassé.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Mon bon ami, tout cela s'arrangera ; dès que tu as confiance en toi, dès lors tu sais vivre.

FAUST.

Comment sortons-nous donc du logis ? Où as-tu chevaux, valet et voiture ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Nous déployons seulement ce manteau, qui doit nous porter à travers les airs. Seulement, en cette démarche hardie, ne prends aucun grand paquet. Un peu d'air inflammable, que je préparerai, nous soulève lestement de cette terre. Et si nous sommes légers, cela monte rapidement ; je te félicite de cette nouvelle carrière.

LA TAVERNE D'AUERBACH, A LEIPZIG

Une réunion de joyeux compagnons.

FROSCH.

Personne ne veut-il boire ? Personne ne veut-il rire ? Je vous apprendrai à faire des grimaces ! Vous êtes vraiment aujourd'hui comme de la paille mouillée, et d'ordinaire vous brûlez toujours à pleine flamme.

BRANDER.

Cela tient à toi ; tu n'apportes vraiment rien, pas une bêtise, aucune cochonnerie !

FROSCH.

(*Il lui verse un verre de vin sur la tête.*) Tu as là les deux.

BRANDER.

Double cochon !

FROSCH.

Vous le voulez bien, il faut l'être !

SIEBEL.

A la porte, qui se brouille ! A libre poitrine

chantez à la ronde, soûlez-vous et braillez ! Sus ! holà ! ho !

ALTMAYER.

Malheur à moi ! je suis perdu ! Du coton ici ! Le drôle me crève le tympan !

SIEBEL.

Quand la voûte résonne, on sent, bien avant tout, la puissance de fond de la basse.

FROSCH.

C'est bien, dehors celui qui prend quelque chose en mal ! Ha ! tara lara da !

ALTMAYER.

Ha ! tara lara da !

FROSCH.

Les gosiers sont d'accord. (*Il chante.*) Le cher Saint-Empire romain, comment tient-il seulement encore ensemble ?

BRANDER.

Une vilaine chanson ! Fi ! une chanson politique ! Une pitoyable chanson ! Chaque matin remerciez Dieu qu'il ne vous faille pas prendre soin de l'Empire romain ! Je tiens au moins pour un riche profit de ne pas être empereur ou chancelier. Mais il ne faut pas non plus qu'un chef nous manque ; nous voulons élire un pape. Vous savez quelle qualité en décide, rehausse l'homme.

FROSCH, *chantant.*

Prends ton essor, seigneur Rossignol ! Dix mille fois salue ma bien-aimée !

SIEBEL.

A la bien-aimée point de salut ! Je ne veux rien entendre de cela !

FROSCH.

A la bien-aimée salut et baiser ! Tu ne m'en empêcheras pas !

(*Il chante.*)

Verrou tiré ! dans la nuit silencieuse. Verrou tiré ! le bien-aimé veille. Verrou poussé ! le matin de bonne heure.

SIEBEL.

Oui ! chante, chante seulement, et fais son éloge et vante-la ! Je rirai déjà à mon heure ! Elle m'a trompé, elle fera ainsi de même pour toi. Qu'un gnôme lui soit donné pour amant ! Celui-là peut folâtrer avec elle en un carrefour ; qu'un vieux bouc, quand il revient du Blocksberg, lui chevrotte encore au galop bonne nuit ! Un brave garçon, de vraie chair et de vrai sang, est beaucoup trop bon pour la gueuse. D'aucun salut, que de ses vitres cassées, je ne veux avoir connaissance.

BRANDER, *frappant sur la table.*

Prenez garde ! Prenez garde ! Obéissez-moi ! Avouez, Messires, que je sais vivre ; ici des gens amoureux sont assis, et à ceux-là il me faut offrir, d'après les égards dus au rang, quelque chose en régal pour la bonne nuit. Faites attention ! Une chanson de la dernière coupe ! Et prenez vigoureusement part au refrain !

(*Il chante.*)

Il était un rat dans un trou de cave, il ne vivait que de graisse et de beurre; il s'était engraissé une petite panse, ainsi que le docteur Luther. La cuisinière avait mis pour lui du poison; alors il se sentit tout à l'étroit dans le monde, comme s'il avait l'amour dans le corps.

LE CHOEUR, *en jubilant.*

Comme s'il avait l'amour dans le corps!

BRANDER.

Il se précipita à l'entour, il se précipita dehors et s'abreuva à toutes les flaques, rongea, érafla la maison entière; à rien ne put servir sa fureur, il fit bien plus d'un bond de détresse, bientôt la pauvre bête en eut assez, comme si elle avait l'amour dans le corps.

LE CHOEUR.

Comme si elle avait l'amour dans le corps.

BRANDER.

D'angoisse il vint courir en plein jour vers la cuisine, tomba près du fourneau, et il gigota et resta étendu et haleta à faire pitié! Alors rit encore l'empoisonneuse : Ha! il siffle sur le dernier trou, comme s'il avait l'amour dans le corps.

LE CHOEUR.

Comme s'il avait l'amour dans le corps.

SIEBEL.

Comme les plats camarades se réjouissent! Voilà,

pour moi, un vrai talent, semer du poison aux pauvres rats !

BRANDER.

Ils sont bien fort dans ta faveur ?

ALTMAYER.

Le gros ventru à la plaque chauve ! L'infortune le rend apprivoisé et doux; il voit dans le rat gonflé son image toute naturelle.

FAUST ET MÉPHISTOPHÉLÈS.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Il me faut te conduire maintenant, avant toutes choses, en joyeuse compagnie, afin que tu voies combien il est facile de vivre. Pour ce peuple-ci, chaque jour devient une fête. Avec peu d'esprit et beaucoup de contentement, chacun tourne dans la ronde serrée, comme de jeunes chats avec la queue. Quand ils ne se plaignent pas du mal de tête, ils sont gais et insouciants aussi longtemps que l'hôte fait crédit.

BRANDER.

Ceux-là arrivent juste de voyage, on le voit à leur façon singulière. Il n'y a pas une heure qu'ils sont ici.

FROSCH.

Vraiment tu as raison ! Parle-moi de mon Leipzig ! C'est un petit Paris et il forme ses gens.

SIEBEL.

Pour quoi prends-tu ces étrangers ?

FROSCH.

Laisse-moi seulement tranquille ! Près d'un verre plein je tire facilement, comme une dent d'enfant, les vers du nez à ces camarades. Ils me semblent d'une noble maison ; ils ont l'air fier et mécontent.

BRANDER.

Ce sont pour sûr des charlatans, je parie.

ALTMAYER.

Peut-être.

FROSCH.

Fais attention ! je les berne !

MÉPHISTOPHÉLÈS, *à Faust.*

Cette espèce ne flaire jamais le diable, et la tiendrait-il au collet.

FAUST.

Nous vous saluons, Messires !

SIEBEL.

Grand merci avec retour de salut. (*A demi-voix, en regardant Méphistophélès de côté.*) Pourquoi le drôle boite-t-il d'un pied ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Est-il permis de nous asseoir aussi auprès de

vous? Au lieu d'une bonne boisson qu'on ne peut avoir, la société nous réjouira.

ALTMAYER.

Vous paraissez un homme très gâté?

FROSCH.

Vous avez sans doute quitté tard Rippach? Avez-vous auparavant encore soupé avec maître Jean?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Aujourd'hui, en voyageant, nous avons passé devant chez lui; nous lui avons parlé la dernière fois. Sur ses cousins il a su beaucoup dire, de beaucoup de salutations il nous a chargés pour chacun d'eux. *(Il s'incline vers Frosch.)*

ALTMAYER, *à demi-voix.*

Tu as ton affaire! Celui-là s'y entend!

SIEBEL.

Un rusé compère!

FROSCH.

Maintenant attends seulement! je l'attrape déjà!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Si je ne me suis pas trompé, nous avons entendu des voix exercées chanter en chœur? Certes! de cette voûte le chant doit parfaitement résonner ici!

FROSCH.

Êtes-vous peut-être même virtuose !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Oh ! non ! la puissance est faible, mais la passion est grande.

ALTMAYER.

Donnez-nous une chanson !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

En quantité, si vous désirez.

SIEBEL.

Mais aussi une pièce battant neuf !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Nous revenons seulement d'Espagne, le beau pays du vin et des chansons.

(*Il chante.*)

Il était une fois un roi qui avait une grosse puce...

FROSCH.

Écoutez ! une puce ! avez-vous bien saisi cela ? Une puce est pour moi un joli convive !

MÉPHISTOPHÉLÈS, *chantant.*

Il était une fois un roi qui avait une grosse puce, qu'il aimait comme son propre fils, pas peu du tout. Il appela alors son tailleur; le tailleur s'approcha : « Tiens ! mesure des vêtements au jeune gentilhomme, et mesure-lui des culottes. »

BRANDER.

Seulement n'oubliez pas d'inculquer au tailleur de mesurer très exactement, et, aussi chère que lui est sa tête, que les culottes ne fassent point de plis !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

De velours et de soie l'insecte était à présent vêtu; il avait des rubans à l'habit, il y avait aussi une croix, et sur-le-champ il fut ministre et il eut une grande plaque. Alors ses frères et sœurs devinrent aussi de grands personnages à la cour.

Et seigneurs et dames à la cour étaient très incommodés; la reine et la soubrette piquées et rongées, et ils n'osaient point les écraser et point les chasser en se grattant. Nous les écrasons et les étouffons au moins tout de suite, quand l'une d'elles nous pique.

LE CHOEUR, *en jubilant*,

Nous les écrasons et les étouffons au moins tout de suite, quand l'une d'elles nous pique.

FROSCH.

Bravo ! bravo ! c'était joli !

SIEBEL.

Ainsi advienne-t-il à chaque puce !

BRANDER.

Les doigts en pointe, et saisissez-les délicatement !

ALTMAYER.

Vive la liberté ! Vive le vin !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je boirais volontiers un verre pour honorer grandement la liberté, si vos vins étaient seulement un peu meilleurs.

SIEBEL.

Nous ne voulons pas entendre cela de nouveau !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je crains que l'aubergiste ne se plaigne ; autrement je régalerais ces estimables convives de quelque chose de notre cave.

SIEBEL.

Donnez seulement toujours ! Je le prends sur moi.

FROSCH.

Si vous procurez un bon verre, nous ferons votre éloge. Mais ne donnez pas de trop petits échantillons ; car, si je dois juger, je demande à avoir aussi la gueule bien pleine.

ALTMAYER, *à demi-voix.*

Ils sont du Rhin, à ce que je flaire ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Procurez une vrille !

BRANDER.

Que faut-il en faire ? Vous n'avez pourtant pas les tonneaux devant la porte ?

ALTMAYER.

Là derrière, l'aubergiste tient une corbeille d'outils.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *prenant la vrille.*

(*A Frosch.*) Dites maintenant, que désirez-vous déguster ?

FROSCH.

Comment entendez-vous cela ? En avez-vous de tant de sortes ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je laisse cela à la liberté de chacun.

ALTMAYER.

Ah ! ah ! Tu commences déjà à te pourlécher les lèvres.

FROSCH.

C'est bien ! S'il me faut choisir, je veux avoir du vin du Rhin. La patrie accorde les meilleurs de tous les dons.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

(*Il perce un trou au bord de la table, à la place où Frosch est assis.*) Procurez un peu de cire pour faire tout de suite les bouchons !

ALTMAYER.

Ah ! ce sont des tours d'escamoteur !

MÉPHISTOPHÉLÈS, *à Brander.*

Et vous ?

BRANDER.

Je veux du vin de Champagne, et qu'il soit bien mousseux ! (*Méphistophélès perce ; l'un, en attendant, a fait les tampons de cire et il bouche.*) On ne peut pas toujours éviter ce qui est étranger ; ce qui est bon, est souvent si loin de nous ! Un homme vraiment allemand ne peut point souffrir de Français, mais il boit volontiers leurs vins.

SIEBEL.

(*Pendant que Méphistophélès s'approche de sa place.*) Il me faut avouer que je n'aime pas le verjus ; donnez-moi un verre de vrai doux !

MÉPHISTOPHÉLÈS, *perçant.*

Pour vous, du Tokay coulera tout de suite.

ALTMAYER.

Non, Messires, regardez-moi en face ! Je m'aperçois que vous vous moquez seulement de nous.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Hé ! hé ! Avec d'aussi nobles convives, ce serait un peu trop risqué. Vite ! mais parlez franchement ! Avec quel vin puis-je être serviable ?

ALTMAYER.

Avec chacun ! Mais ne questionnez pas longuement !

(*Après que les trous sont tous percés et bouchés.*)

MÉPHISTOPHÉLÈS, *avec des gestes étranges.*

La vigne porte des grappes, le bouc des cornes ! Le vin est juteux, de bois sont les ceps ; la table de bois peut aussi donner du vin. Un regard profond dans la nature ! Voilà un miracle, croyez seulement !

Maintenant tirez les bouchons et savourez !

TOUS.

(*Tandis qu'ils tirent les bouchons et qu'à chacun le vin demandé coule dans le verre*). O la belle fontaine qui ruisselle pour nous !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Mais prenez garde de ne rien me répandre ! (*Ils boivent à coups redoublés.*)

TOUS, *chantant.*

Nous nous sentons tout cannibalement à l'aise, tels que cinq cents cochons !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Le peuple est libre, voyez comme il va bien !

FAUST.

J'aurais maintenant envie de partir.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Fais seulement d'abord attention ! La bestialité va très magnifiquement se manifester.

SIEBEL.

(*Il boit sans précaution, le vin coule à terre et*

devient flamme.) Au secours ! au feu ! au secours ! l'enfer flambe !

MÉPHISTOPHÉLÈS, *conjurant la flamme.*

Sois tranquille, amical élément ! (*Aux Compagnons.*) Pour cette fois, ce n'était qu'une goutte du Purgatoire.

SIEBEL.

Qu'est-ce que cela signifie ? Gare ! vous le payerez cher ! Il paraît que vous ne nous connaissez pas ?

FROSCH.

Garde-toi de nous faire cela une seconde fois !

ALTMAYER.

Je crois que nous devrions lui dire de s'écarter tout doucement.

SIEBEL.

Quoi, Messire ! tu veux t'enhardir et exercer ici ton *hocuspocus ?*

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Silence, vieux tonneau à vin !

SIEBEL.

Manche à balai ! tu veux même encore nous traiter grossièrement ?

BRANDER.

Attends seulement ! Il pleuvra des coups !

ALTMAYER.

(*Il tire un bouchon de la table, le feu jaillit contre lui.*) Je brûle ! je brûle !

SIEBEL.

Sortilège ! Frappez ! Le drôle est hors la loi. (*Ils tirent les couteaux et fondent sur Méphistophélès.*)

MÉPHISTOPHÉLÈS, *d'un geste grave.*

Image et parole feintes changent esprit et lieu. Soyez çà et là ! (*Ils s'arrêtent étonnés et se regardent les uns les autres.*)

ALTMAYER.

Où suis-je ? Quel beau pays !

FROSCH.

Des côteaux de vignes ! Vois-je bien ?

SIEBEL.

Et des grappes tout de suite à portée de la main !

BRANDER.

Ici, sous ce vert feuillage, voyez quel cep ! Voyez quelle grappe ! (*Il saisit Siebel par le nez ; les autres le font réciproquement et lèvent les couteaux.*)

MÉPHISTOPHÉLÈS, *comme ci-dessus.*

Erreur, lâche le bandeau des yeux ! Et souvenez-vous comment le diable plaisante ! (*Il disparaît avec Faust ; les compagnons se séparent brusquement.*)

SIEBEL.

Qu'y a-t-il ?

ALTMAYER.

Comment?

FROSCH.

Était-ce ton nez?

BRANDER, *à Siebel.*

Et j'ai le tien dans la main!

ALTMAYER.

C'était un coup qui allait à travers tous les membres! Procurez un siège, je m'affaisse!

FROSCH.

Non! dites-moi seulement qu'est-il arrivé?

SIEBEL.

Où est le drôle? Si je le dépiste, il ne m'échappera pas vivant!

ALTMAYER.

Je l'ai vu moi-même sortir par la porte de la cave... à cheval sur un tonneau..... j'ai comme du plomb dans les pieds. (*Se tournant vers la table.*) Ma foi! le vin coulerait-il peut-être encore?

SIEBEL.

Tout était tromperie, mensonge et illusion.

FROSCH.

Il me semblait pourtant que je buvais du vin.

BRANDER.

Mais qu'en était-il des grappes?

ALTMAYER.

Que quelqu'un maintenant me dise qu'on ne doit croire à aucun miracle!

CUISINE DE SORCIÈRE

Sur un âtre bas est posée une grande marmite au-dessus du feu. Dans la vapeur qui s'en élève, se montrent des figures différentes. UNE GUENON est assise près de la marmite, et l'écume et prend soin qu'elle ne déborde pas. LE SINGE, avec les jeunes, est assis à côté et se chauffe. Murs et plafond sont ornés des plus étranges ustensiles de ménage de sorcières.

FAUST, MÉPHISTOPHÉLÈS.

FAUST.

Ce bizarre caractère de magie me répugne ! Me promets-tu que je guérirai dans cet amas d'extravagances? Ai-je à demander conseil à une vieille femme? Et ce gargotage malpropre enlève-t-il bien trente années de mon corps? Malheur à moi si tu ne sais rien de mieux! Déjà l'espérance a disparu pour moi. La nature et un noble esprit n'ont-ils point découvert quelque baume?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Mon ami, maintenant tu parles de nouveau sagement! Pour te rajeunir, il y a aussi un remède naturel; mais il se trouve dans un autre livre et c'est un chapitre étrange.

FAUST.

Je veux le connaître.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Bien! Un remède à avoir sans argent et sans médecin et sans sortilège : rends-toi tout de suite dehors, à la campagne; commence à piocher et à creuser, maintiens-toi, ainsi que ton esprit, dans un cercle tout borné, nourris-toi d'aliments purs, vis en bête avec le bétail, et ne considère pas comme rapine de fumer toi-même le champ dont tu récoltes; c'est le meilleur remède, crois-le, pour te rajeunir jusqu'à quatre-vingts ans!

FAUST.

A cela je ne suis pas habitué, je ne puis m'accommoder à prendre la bêche en main; l'existence étroite ne me convient pas du tout.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Il faut donc pourtant alors en passer par la sorcière.

FAUST.

Pourquoi donc précisément cette vieille femme? Ne peux-tu pas brasser toi-même le breuvage?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Ce serait un beau passe-temps! Je pourrais bien bâtir, en attendant, un millier de ponts. Non seulement l'art et le savoir veulent être de l'œuvre, mais aussi la patience. Un esprit silencieux est actif pendant des années, le temps seul rend éner-

gique la fine fermentation. Et tout ce qu'il faut pour cela, ce sont des choses très merveilleuses! Le diable, à la vérité, lui a enseigné cela, mais le diable ne peut le faire. (*Apercevant les bêtes.*) Regarde quelle gentille famille! Voici la servante, voilà le valet. (*Aux bêtes.*) Il paraît que la femme n'est pas à la maison?

LES BÊTES.

Au festin, hors de la maison, sortie par la cheminée!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Combien longtemps a-t-elle bien coutume de courir çà et là?

LES BÊTES.

Aussi longtemps que nous nous chauffons les pattes.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *à Faust*,

Comment trouves-tu ces délicates bêtes?

FAUST.

Aussi insipides que je vis jamais quelqu'un!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Non! un babil comme celui-là, est précisément celui que je tiens avec le plus de plaisir. (*Aux bêtes.*) Ainsi dites-moi donc, maudites poupées! qu'avez-vous à tourner cette bouillie?

LES BÊTES.

Nous cuisinons de longues soupes de gueux.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Vous avez alors un grand public!

LE SINGE.

(*Il s'approche et flatte Méphistophélès.*) Oh! joue seulement tout de suite aux dés et rends-moi riche, et laisse-moi gagner! Cela va très mal, et si j'avais de l'argent, je serais dans mon bon sens.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Comme le singe s'estimerait heureux s'il pouvait seulement jouer aussi à la loterie! (*Pendant ce temps, les jeunes singes ont joué avec une grosse boule, et ils la roulent en avant.*)

LE SINGE.

Voilà la terre! Elle monte et retombe, et roule constamment; elle résonne comme verre; combien vite ne se brise-t-elle pas? Elle est creuse en dedans; ici elle brille beaucoup, et là encore plus. Je suis vivant! Mon cher fils, tiens-toi à l'écart! Tu dois mourir! Elle est d'argile, elle donne des tessons.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

A quoi bon ce sas?

LE SINGE, *le décrochant.*

Serais-tu un voleur, je te reconnaîtrais à l'instant. (*Il court vers la guenon et la fait regarder au travers.*) Vois à travers le sas! Reconnais-tu le voleur et n'oses-tu pas le nommer?

MÉPHISTOPHÉLÈS, *s'approchant du feu.*

Et ce pot?

LE SINGE ET LA GUENON.

Le sot imbécile! Il ne connaît pas le pot, il ne connaît pas la marmite!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Animal impoli!

LE SINGE.

Prends ici l'éventoir et assieds-toi sur ce siège. (*Il invite Méphistophélès à s'asseoir.*)

FAUST.

(*Pendant ce temps, il s'est tenu devant un miroir, duquel il s'est tantôt approché, tantôt éloigné.*) Que vois-je? Quelle image céleste se montre dans ce magique miroir! O Amour! prête-moi la plus rapide de tes ailes et conduis-moi dans sa contrée! Ah! si je ne reste pas à cette place, si je me hasarde à approcher, je ne puis la voir que comme dans le brouillard!... La plus belle image de femme! Est-ce possible, la femme est-elle aussi belle? Dans ce corps étendu, me faut-il voir le contenu de tous les enchantements? Quelque chose de tel se trouve-t-il sur la terre?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Naturellement, quand un Dieu se tracasse d'abord pendant six jours, et que même à la fin il dit bravo, il faut alors que cela devienne quelque chose de sensé. Pour cette fois, rassasie-toi toujours par la

vue; je sais où dépister pour toi un tel petit trésor, et bien heureux qui a le bon destin de l'amener chez lui en fiancé! (*Faust regarde sans cesse dans le miroir. Méphistophélès, s'étirant sur le siège et jouant avec l'éventoir, continue à parler.*) Comme le roi, ici je suis assis sur le trône; je tiens ici le sceptre, la couronne seulement manque encore.

LES BÊTES.

(*Jusqu'à présent, elles ont fait confusément toutes sortes de mouvements bizarres; elles apportent, avec de grands cris, une couronne à Méphistophélès.*) Oh! sois donc assez bon pour coller cette couronne avec de la sueur et du sang! (*Elles manient maladroitement la couronne et la brisent en deux morceaux, avec lesquels elles sautillent de côté et d'autre.*) Maintenant c'est arrivé! Nous parlons et voyons; nous écoutons et rimons!

FAUST, *vers le miroir.*

Malheur à moi! Je deviens à peu près fou.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *désignant les bêtes.*

A présent ma tête commence presque même à vaciller.

LES BÊTES.

Et si cela nous réussit, si cela s'arrange, ce sont des pensées!

FAUST, *comme ci-dessus.*

Mon sein commence à me brûler! Éloignons-nous seulement vite!

MÉPHISTOPHÉLÈS, *dans la position précédente.*

Après cela il faut au moins reconnaître que ce sont des poètes sincères.

(*La marmite, que la guenon avait laissée jusque-là sans surveillance, commence à déborder; une grande flamme en résulte, qui s'élance en haut hors de la cheminée.* LA SORCIÈRE *arrive, descendant à travers la flamme avec d'épouvantables cris.*)

LA SORCIÈRE.

Aïe! aïe! aïe! aïe! Bête damnée! Maudite truie! Tu négliges la marmite, tu roussis la maîtresse! Maudite bête! (*Apercevant Faust et Méphistophélès.*) Qu'est-ce que cela ici? Vous ici, qui êtes-vous? Que voulez-vous là? Qui s'est furtivement introduit? A vous le tourment du feu dans les os! (*Elle plonge brusquement l'écumoir dans la marmite et lance des flammes sur Faust, Méphistophélès et les bêtes. Celles-ci gémissent.*)

MÉPHISTOPHÉLÈS.

(*Il retourne l'éventoir qu'il tient à la main, et frappe au milieu des verres et des pots.*) Cassé! Cassé! Là gît la bouillie, là gît le verre! Ce n'est que badinage, la mesure, charogne, à la mélodie! (*Pendant que la Sorcière recule, pleine de fureur et d'épouvante.*) Me reconnais-tu? Carcasse! épouvantail que tu es! reconnais-tu ton seigneur et maître? Qu'est-ce qui me retient que je ne te frappe, que je ne t'écrase, toi et tes Esprits singes! N'as-tu pas davantage de respect devant le pourpoint rouge? Ne sais-tu pas reconnaître la plume de coq? Ai-je caché ce visage? Dois-je peut-être me nommer moi-même?

LA SORCIÈRE.

O Maître! pardonnez le grossier salut! Je ne vois pourtant pas de pied de cheval. Où sont donc vos deux corbeaux?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Pour cette fois, tu en es quitte ainsi; car, en vérité! il y a déjà un certain temps que nous ne nous sommes vus. La civilisation, qui lèche le monde entier, s'est étendue aussi jusqu'au diable. Le fantôme septentrional n'est maintenant plus visible ; où vois-tu cornes, queue et griffes? Et en ce qui concerne le pied, dont je ne puis me passer, celui-là me ferait tort auprès des gens; c'est pourquoi, depuis nombre d'années, je me sers, comme maint jeune homme, de faux mollets.

LA SORCIÈRE, *dansant.*

Je perds presque esprit et raison, quand je vois ici de nouveau le damoiseau Satan !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Ne t'avise plus, femme, de me donner ce nom!

LA SORCIÈRE.

Pourquoi! Que vous a-t-il fait?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Depuis longtemps déjà il est inscrit au livre des fables; mais les humains ne s'en trouvent pas mieux : du Méchant ils sont délivrés, les méchants sont restés. Si tu me nommes Messire baron, la

chose est bien; je suis gentilhomme comme les autres gentilshommes. Tu ne doutes pas de mon noble sang; regarde ici, voilà le blason que je porte! (*Il fait un geste indécent.*)

LA SORCIÈRE, *riant démesurément.*

Ha! ha! c'est dans votre genre. Vous êtes un coquin, comme vous l'avez seulement toujours été.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *à Faust.*

Mon ami, apprends à bien comprendre cela! Ceci est la façon de se conduire avec les sorcières.

LA SORCIÈRE.

Dites maintenant, Messires, ce que vous commandez!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Un bon verre du suc connu! Mais il me faut vous demander ce qu'il y a de plus vieux; les années doublent sa force.

LA SORCIÈRE.

Très volontiers! Ici j'ai une bouteille dont je suis moi-même de temps en temps friande, qui aussi n'a plus la moindre puanteur; je vous donnerai avec plaisir un petit verre. (*A demi-voix.*) Cependant, si cet homme le boit sans y être préparé, il ne peut, vous savez bien, vivre une heure.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

C'est un bon ami à qui cela doit profiter; je lui accorde volontiers le meilleur de ta cuisine. Trace ton cercle, prononce tes sentences et donne-lui une tasse pleine!

La SORCIÈRE trace, avec des gestes étranges, un cercle et y pose des objets bizarres; sur ces entrefaites, les verres commencent à tinter, les marmites à résonner, et ils font de la musique. Finalement, elle apporte un grand livre, place les singes dans le cercle, ceux-ci lui servent de pupitre et doivent lui tenir la torche. Elle fait signe à Faust de se mettre auprès d'elle.

FAUST, *à Méphistophélès.*

Non ! dis-moi, qu'est-ce que cela doit devenir? Cet attirail insensé, ces gestes frénétiques, cette tromperie très insipide, me sont connus et assez odieux.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Eh ! farces ! Ce n'est que pour rire ; ne sois donc pas un homme si sévère ! Elle doit, comme médecin, faire un *hocuspocus*, afin que le suc puisse bien te profiter. (*Il oblige Faust à se mettre dans le cercle.*)

LA SORCIÈRE.

(*Elle commence à déclamer dans le livre avec grande emphase.*) Il faut que tu comprennes ! De un fais dix et laisse aller deux, et rend pair trois, de cette façon tu es riche. Perds les quatre ! De cinq et de six, ainsi dit la Sorcière, fais sept et huit ; de la sorte, c'est terminé ; et neuf est un, et dix est nul. Voilà la table de multiplication des sorcières !

FAUST.

Il me semble que la vieille parle dans la fièvre.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

De longtemps encore ce n'est pas fini ; je le con-

nais bien, ainsi sonne le livre entier; j'ai perdu à cela beaucoup de temps, car une contradiction complète reste également mystérieuse pour les intelligents comme pour les sots. Mon ami! l'art est ancien et nouveau. A toutes les époques, ce fut l'usage de propager par trois et un, et par un et trois, l'erreur au lieu de la vérité. Ainsi l'on babille et l'on enseigne sans être inquiété! Qui cherche à s'occuper des fous? D'ordinaire l'homme croit, quand il entend seulement des mots, qu'il faille pourtant aussi pouvoir s'imaginer avec cela quelque chose.

LA SORCIÈRE, *continuant.*

La haute vertu de la science cachée au monde entier! Et à celui qui ne pense pas, à celui-là elle est donnée; il l'a sans soucis.

FAUST.

Quel non-sens nous conte-t-elle? Ma tête va tout de suite se rompre. Il me semble entendre parler un chœur de cent mille fous.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Assez! assez, ô excellente sybille! Donne ici ton breuvage et remplis vite la coupe jusqu'au bord; car à mon ami ne nuira point cette boisson : c'est un homme ayant beaucoup de grades, qui a bu maints bons coups.

LA SORCIÈRE.

(*Elle verse, avec de nombreuses cérémonies, le breuvage dans une coupe; lorsque Faust la porte*

à la bouche, il naît une légère flamme.) En bas seulement avec courage! Va toujours! cela te réjouira à l'instant le cœur. Tu es à tu et à toi avec le diable, et tu peux t'effaroucher de la flamme? (*La Sorcière défait le cercle, Faust en sort.*)

MÉPHISTOPHÉLÈS.

A présent, vivement dehors! Tu ne dois pas rester en repos.

LA SORCIÈRE.

Puisse la petite gorgée bien vous convenir.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *à la Sorcière,*

Et si je puis quelque chose pour te faire plaisir, tu n'as qu'à me le dire à la Walpurgis.

LA SORCIÈRE.

Voici une chanson! Si vous la chantez de temps en temps, vous éprouverez un effet particulier.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *à Faust.*

Viens seulement vite et laisse-toi conduire! Il te faut nécessairement transpirer, pour que l'efficacité pénètre l'intérieur et l'extérieur. Je t'enseigne ensuite à apprécier la noble oisiveté, et bientôt tu ressens, avec une réjouissance intime, comment Cupidon se meut et bondit de ci et de là.

FAUST.

Laisse-moi seulement encore regarder vite dans le miroir! L'image de femme était par trop belle!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Non ! non ! Tu verras maintenant bientôt en personne le modèle de toutes les femmes devant toi. (*A demi-voix.*) Tu vois bientôt, avec ce breuvage dans le corps, Hélène dans chaque femme.

UNE RUE

FAUST, MARGUERITE *passant.*

FAUST.

Ma belle Demoiselle, est-ce que j'ose hasarder de vous proposer mon bras et ma conduite?

MARGUERITE.

Je ne suis ni Demoiselle, ni belle ; je puis aller à la maison non accompagnée. (*Elle se dégage et s'éloigne.*)

FAUST.

Par le ciel, belle est cette enfant ! Je n'ai jamais vu une telle chose. Elle est si riche en modestie et en vertus, et en même temps toutefois un peu piquante. Le vermeil de la lèvre, la clarté de la joue, je n'oublie point cela durant les jours terrestres ! Profondément en mon cœur s'est gravée la manière dont elle baisse les yeux ; de quelle façon elle fut brusque, cela enfin est tout à fait à ravir !

MÉPHISTOPHÉLÈS PARAIT.

FAUST.

Écoute, il faut que tu me procures cette fille !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Eh bien ! laquelle ?

FAUST.

Elle vient juste de passer.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Celle-là ? Elle venait de chez son prêtre, qui l'a absoute de tous péchés ; j'ai passé furtivement tout près du confessionnal ; c'est une enfant bien innocente, qui est précisément allée pour rien à confesse ; sur celle-là je n'ai aucun pouvoir !

FAUST.

Elle est pourtant âgée de plus de quatorze ans.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Tu parles vraiment comme Jean Liederlich, qui souhaite pour soi chaque aimable fleur, et il lui semble qu'il ne serait nul honneur et nulle faveur qui ne fussent à cueillir ; mais cela n'est pas toujours faisable.

FAUST.

Messire magister Lobesan, laisse-moi en paix avec la loi ! Et je te le dis bref et bien, si cette douce jeune personne ne repose pas cette nuit dans mes bras, à minuit nous sommes séparés.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Songez à ce qui est faisable et tenable ! J'ai besoin de quinze jours au moins, seulement pour dépister l'occasion.

FAUST.

Si j'avais seulement sept heures de tranquillité, je n'aurais pas en cela besoin du diable pour séduire une telle petite créature.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Vous parlez déjà presque comme un Français; mais je demande que cela ne vous rebute point. A quoi sert-il de jouir tout d'abord ? Le plaisir n'est pas de beaucoup aussi grand que si, avant tout, vous avez en haut, autour, par toutes sortes de brimborions, massé et préparé la petite poupée comme l'enseigne mainte histoire italienne.

FAUST.

J'ai appétit aussi sans cela.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Maintenant, sans raillerie et sans plaisanterie, je vous dis qu'avec la belle enfant, cela ne va pas vite, une fois pour toutes. Il n'y a là rien à prendre d'assaut; il faut nous accommoder à la ruse.

FAUST.

Procure-moi quelque chose de ce trésor angélique ! Mène-moi vers son lieu de repos ! Procure-moi un fichu de sa poitrine; procure une jarretière à ma passion amoureuse !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Pour que vous voyiez que je veux être utile et serviable à votre peine, nous ne voulons point

perdre un instant; aujourd'hui même je veux vous conduire dans sa chambre.

FAUST.

Et je la verrai? Je l'aurai?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Non! elle sera chez une voisine. En attendant vous pourrez, tout à fait seul, vous repaître à satiété, dans son atmosphère, de tout l'espoir des joies futures.

FAUST.

Pouvons-nous y aller?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Il est encore trop tôt.

FAUST.

Toi, prends soin pour moi d'un présent pour elle. (*Il s'éloigne.*)

MÉPHISTOPHÉLÈS

Tout de suite faire des présents? C'est honnête! Alors il réussira! Je connais mainte belle place et maint trésor anciennement enfoui; il me faut un peu vérifier. (*Il s'éloigne.*)

LE SOIR

Une petite chambre proprette.

MARGUERITE.

(*Elle tresse et relève ses nattes.*) Je donnerais quelque chose pour savoir seulement quel était aujourd'hui ce seigneur ! Il avait l'air bien honnête et il est d'une maison noble ; j'ai pu le lire sur son front... il n'aurait pas été non plus si hardi. (*Elle sort.*)

MÉPHISTOPHÉLÈS, FAUST.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Entrez, tout doucement, entrez seulement !

FAUST.

(*Après quelque silence.*) Je te prie, laisse-moi seul !

MÉPHISTOPHÉLÈS, *furetant.*

Chaque jeune fille ne tient pas si propre.

(*Il sort.*)

FAUST, *levant les yeux tout autour.*

Sois bienvenue, douce lueur du crépuscule, toi qui entrelaces ce sanctuaire ! Saisis mon cœur, toi

douce peine d'amour, toi qui vis langoureusement de la rosée de l'espérance ! Comme tout à l'entour respire le sentiment du calme, de l'ordre, du contentement ! Dans cette pauvreté, quelle abondance. Dans cette prison, quelle béatitude ! (*Il se jette dans le fauteuil en cuir, près du lit.*) Oh ! accueille-moi, toi qui, dans la joie et la douleur, as déjà reçu le monde passé dans tes bras ouverts ! Ah ! combien souvent déjà une troupe d'enfants s'est suspendue autour de ce trône des aïeux ! Peut-être que, reconnaissante à la sainte fête de Noël, ma bien-aimée, avec de pleines joues enfantines, a pieusement baisé ici la main flétrie de l'aïeul. Je sens gazouiller autour de moi, ô jeune fille ! ton esprit d'abondance et d'ordre, qui t'instruit maternellement chaque jour, qui t'appelle à étendre avec netteté le tapis sur la table, à onduler même le sable à tes pieds. O main chérie ! si divine ! La cabane devient par toi un royaume céleste. Et ici ! (*Il soulève un rideau du lit.*) Quel frémissement de volupté me saisit ! Ici je voudrais m'attarder de pleines heures. Nature ! ici tu formas, en de légers rêves, cet ange unique. Ici l'enfant était étendu, le sein délicat rempli d'une chaude vie, et ici, par une activité saintement pure, se développa cette image divine !

Et toi ! qu'est-ce qui t'a amené ? Combien je me sens intimement ému ! Que veux-tu ici ? Pourquoi ton cœur devient-il oppressé ? Pitoyable Faust ! je ne te connais plus.

Un parfum magique m'entoure-t-il ici ? J'étais poussé à jouir si directement, et je me sens fondre en un rêve d'amour ! Sommes-nous un jouet pour toute pression de l'air ?

Et si elle entrait en ce moment, comme tu porterais la peine de ta témérité! Le Gros-Jean, ah! comme bien petit il se prosternerait, attendri, à ses pieds.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Vite! je la vois venir en bas.

FAUST.

Partons! partons! Jamais plus je ne reviens!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Voici une cassette passablement lourde; je l'ai prise en quelque autre endroit. Posez-la seulement toujours ici dans l'armoire, je vous jure que les sens lui défaillent: j'y ai mis, à votre intention, de petites choses qui gagneraient une autre. Il est vrai qu'enfant est enfant, et jeu est jeu.

FAUST.

Je ne sais pas, dois-je?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Questionnez-vous beaucoup? Avez-vous peut-être en vue de conserver le trésor? Alors je conseille à votre convoitise d'épargner le cher beau temps de la journée, et, à moi, la peine ultérieure. Je ne m'attends pas à ce que vous soyez avare! Je me gratte la tête, je frotte mes mains — (*Il place la cassette dans l'armoire et referme en appuyant sur la serrure.*) mais partons! vite! — pour tourner la douce jeune enfant d'après le désir et la volonté de votre cœur, et vous avez une mine comme si vous deviez entrer dans l'auditoire, comme si là

devant vous, grisonnantes, se tenaient en personne la Physique et la Métaphysique! Mais partons!... (*Ils sortent.*)

MARGUERITE, *avec une lampe.*

Il fait si étouffant, si renfermé ici (*Elle ouvre la fenêtre.*), et pourtant il ne fait précisément pas chaud dehors. Je me sens comme cela, je ne sais comment... je voudrais que ma mère vînt à la maison. Il me court un frisson par tout le corps... je suis pourtant une femme sottement craintive! (*Elle commence à chanter tandis qu'elle se déshabille.*)

Il était un roi en Thulé, très fidèle jusqu'à la tombe, à qui son amante, en mourant, donna un gobelet d'or.

Pour lui rien n'allait au-dessus, il le vidait à chaque festin; ses yeux débordaient aussi souvent qu'il y buvait.

Et lorsqu'il vint à mourir, il compta les villes de son royaume, accorda tout à son héritier, non pas le gobelet en même temps.

Il était assis au banquet royal, les chevaliers autour de lui, dans la salle élevée des ancêtres, là au château près de la mer.

Là se tint debout le vieux buveur, il huma la dernière ardeur de vie et jeta le gobelet sacré en bas dans le flot.

Il le vit se précipiter, s'emplir et s'enfoncer profondément dans la mer. Ses yeux s'enfoncèrent. Plus une goutte jamais il ne but.

(*Elle ouvre l'armoire pour ranger ses vêtements et aperçoit la cassette aux bijoux.*) Comment cette belle cassette est-elle entrée ici ? J'ai pourtant bien sûr fermé l'armoire. C'est toutefois étrange ! Que peut-il bien y avoir dedans ? Peut-être quelqu'un l'a-t-il apportée comme gage, et ma mère a prêté dessus. Là, au ruban, est suspendue une petite clef ; je pense bien que j'ouvre cela ! Qu'est-ce ? Dieu du ciel ! Regarde, de mes jours je n'ai vu pareille chose ! Une parure ! Avec celle-là une dame noble pourrait aller au plus grand jour de fête ! Comment m'irait la chaîne ? A qui peut appartenir cette splendeur ? (*Elle s'en orne et s'avance devant le miroir.*) Si seulement les boucles d'oreilles étaient à moi ! On a pourtant aussitôt tout autre air. A quoi vous servent beauté, jeunesse ? Tout cela, assurément, est bel et bon, mais on laisse aussi tout cela de côté ; on vous loue moitié par compassion ! Vers l'or se presse, à l'or s'attache donc tout ! Ah ! pauvres nous !

UNE PROMENADE

FAUST, pensif, allant et venant. MÉPHISTOPHÉLÈS allant vers lui.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Par tout amour dédaigné ! par l'élément infernal ! Je voudrais savoir quelque chose de pire par quoi je pourrais jurer.

FAUST.

Qu'as-tu ? Qu'est-ce donc qui te pince si fort ? De ma vie je n'ai vu ainsi aucun visage !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je voudrais tout de suite me livrer au diable, si seulement je n'étais point un diable moi-même !

FAUST.

Quelque chose s'est-il dérangé dans ta tête ? Cela te sied, de te démener comme un furieux !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Pensez donc que la parure procurée pour la petite Marguerite, un prêtre l'a raflée !... La mère vient à voir la chose, aussitôt elle commence à avoir peur secrètement : cette femme a un odorat

très fin, elle renifle toujours dans le livre de prières, et elle sent en chaque meuble si l'objet est saint ou profane ; et, dans la parure, elle flaira clairement qu'il n'y avait pas là beaucoup de bénédiction. Mon enfant, s'écria-t-elle, un bien injuste trouble l'âme, consume le sang. Nous voulons le consacrer à la Mère de Dieu, elle nous réjouira de la manne céleste. La petite Marguerite fit la grimace ; ma foi ! pensa-t-elle, c'est un cheval donné, et, en vérité, pervers n'est pas celui qui l'a si gentiment apporté ici. La mère fit venir un prêtre ; celui-ci eut à peine appris la plaisanterie, qu'il se complut bien à cette vue. Il dit : Ainsi l'on est droitement intentionné ! Qui se fait violence, celui-là gagne. L'Église a un bon estomac ; elle a dévoré des pays entiers et ne s'est pourtant encore jamais donné d'indigestion. L'Église seulement, mes chères femmes, peut digérer un bien injuste.

FAUST.

C'est un usage universel, juif et roi le peuvent aussi.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Il ramassa là-dessus agrafe, chaîne et anneaux, comme si c'étaient précisément des bagatelles, il ne remercia ni plus ni moins que si c'était un panier plein de noix, il leur promit toute récompense céleste... et elles en furent fort édifiées.

FAUST.

Et la petite Marguerite ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Elle se tient maintenant assise pleine d'inquiétude, elle ne sait ni ce qu'elle veut, ni ce qu'elle doit faire, elle pense aux bijoux jour et nuit, plus encore à celui qui les lui a apportés.

FAUST.

Le chagrin de la bien-aimée me fait peine. Procure-lui tout de suite une nouvelle parure ! La première vraiment n'était pas grand'chose.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Oh ! oui, tout est jeu d'enfant pour Messire !

FAUST.

Et fais et arrange cela d'après mon idée ! Accroche-toi à sa voisine. Diable, ne sois donc pas seulement comme de la bouillie, et fournis une nouvelle parure.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Oui ! gracieux maître ! volontiers, de tout cœur. (*Faust s'éloigne.*) Un pareil fou amoureux vous ferait détonner dans l'air le soleil, la lune et toutes les étoiles, comme passe-temps pour la bien-aimée !

LA MAISON DE LA VOISINE

MARTHE, *seule.*

Que Dieu pardonne cela à mon cher mari, il n'a pas bien agi envers moi ! Il entre là résolument dans le monde, et me laisse seule sur la paille ! En vérité, je ne lui ai cependant pas fait de chagrin, je l'ai, Dieu sait, bien cordialement aimé ! (*Elle pleure.*) Peut-être même est-il mort !... O supplice !... Que n'ai-je seulement un extrait mortuaire !

MARGUERITE, *arrivant.*

Dame Marthe !

MARTHE.

Qu'y a-t-il, Margoton ?

MARGUERITE.

Il ne s'en faut guère que mes genoux ne s'affaissent ! Voilà que je trouve encore dans mon armoire une cassette pareille, en bois d'ébène, beaucoup plus riche que n'était la première, et des choses tout à fait superbes.

MARTHE.

Tu ne dois pas le dire à ta mère ; elle le colporterait tout de suite de nouveau à confesse.

MARGUERITE.

Ah ! vois donc ! Ah ! regarde donc !

MARTHE, *la parant.*

O bienheureuse créature que tu es !

MARGUERITE.

Je n'ose malheureusement pas me laisser voir avec cela dans la rue, ni à l'église.

MARTHE.

Passe seulement souvent chez moi, et mets ici en secret la parure, promène-toi pendant une petite heure devant le miroir, nous y aurons notre plaisir ; et ensuite il y a un prétexte, il y a une fête où on laisse voir ainsi peu à peu cela aux gens, d'abord une chaînette, puis la perle à l'oreille ; ta mère ne voit sans doute pas cela, on lui en fait aussi accroire.

MARGUERITE.

Qui donc a pu apporter les deux cassettes ? Cela ne se passe pas naturellement ! (*On frappe.*) Ah ! Dieu ! serait-ce ma mère ?

MARTHE.

(*Elle regarde à travers le petit rideau.*) C'est un seigneur étranger. — Entrez !

MÉPHISTOPHÉLÈS ENTRE EN SCÈNE.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je prends la liberté d'entrer tout droit, il me faut solliciter le pardon de ces dames. (*Il se retire*

respectueusement en arrière devant Marguerite.) Je voulais demander après dame Marthe Schwerdtlein !

MARTHE.

C'est moi ! Que Messire a-t-il à dire ?

MÉPHISTOPHÉLÈS, *à Marthe, à demi-voix.*

Je vous connais maintenant, cela me suffit ; vous avez là une visite très distinguée. Pardonnez la liberté que j'ai prise, je reviendrai dans l'après-midi.

MARTHE, *à haute voix.*

Pour tout au monde, pense, enfant ! Messire te tient pour une Demoiselle.

MARGUERITE.

Je suis une pauvre jeune personne ; ah ! Dieu ! Messire est par trop bon : parure et bijoux ne sont pas à moi.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Ah ! ce n'est pas seulement la parure ; vous avez un air, un regard si pénétrant ! Comme cela me réjouit, qu'il me soit permis de rester.

MARTHE.

Qu'apportez-vous donc ? J'ai grand désir de...

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Que je voudrais avoir une nouvelle plus gaie ! J'espère que vous ne me le ferez pas expier pour cela : votre mari est mort et vous fait saluer.

MARTHE.

Il est mort? Ce cœur fidèle! O malheur! mon mari est mort! Ah! je me sens défaillir!

MARGUERITE.

Ah! chère dame, ne désespérez pas!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Écoutez donc la triste histoire!

MARGUERITE.

A cause de cela, je voudrais de mes jours ne point aimer; la perte m'affligerait à mourir.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

La joie doit avoir sa peine, la peine doit avoir sa joie.

MARTHE.

Racontez-moi la fin de sa vie!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Il est enterré à Padoue, près de Saint-Antoine, en un endroit bien consacré pour le lit de repos éternellement frais.

MARTHE.

N'avez-vous rien d'autre à m'apporter?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

En effet! une prière grande et lourde : oui, certainement, faites chanter pour lui trois cents messes! Pour le surplus, mes poches sont vides.

MARTHE.

Quoi! pas une médaille? pas de bijoux? Ce que chaque compagnon ouvrier épargne au fond de l'escarcelle, conserve pour souvenir, souffrant plutôt la faim, demandant plutôt l'aumône.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Madame cela me fait cordialement de la peine; mais il n'a réellement pas gaspillé son argent. Il s'est bien repenti aussi de ses fautes, oui! et il a déploré beaucoup plus encore son infortune.

MARGUERITE.

Ah! faut-il que les humains soient si malheureux! Sûrement, je dirai pour lui plus d'un *Requiem* encore.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Vous seriez digne d'entrer tout de suite en ménage; vous êtes une aimable enfant.

MARGUERITE.

Oh! non, cela ne va pas encore maintenant.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Si ce n'est pas un mari, que ce soit dans l'intervalle un galant. C'est un des plus grands dons du Ciel que d'avoir au bras un si cher objet.

MARGUERITE.

Ce n'est pas l'usage du pays.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Usage ou non! Cela s'arrange aussi.

MARTHE.

Racontez-moi donc !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je me tenais à son lit de mort; c'était quelque chose de mieux que du fumier, de la paille à demi pourrie ; mais il mourut en chrétien et trouva qu'il avait bien davantage encore à son écot. Combien, s'écriait-il, dois-je me détester à fond d'avoir ainsi abandonné mon métier, ma femme ! Ah ! ce souvenir me tue. Si elle me pardonnait au moins encore en cette vie !

MARTHE, *pleurant.*

Le cher homme ! Je lui ai depuis longtemps pardonné.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Seulement, Dieu sait qu'elle fut plus fautive que moi.

MARTHE.

En cela il ment ! Quoi ! mentir au bord de la tombe !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Il radotait assurément à l'agonie, si je suis seulement à demi connaisseur. Je n'avais pas, disait-il, à badauder comme passe-temps : d'abord lui faire avoir des enfants, et ensuite du pain, et du pain dans l'acception la plus large, et je ne pouvais pas une fois manger ma part en paix !

MARTHE.

Est-il devenu ainsi oublieux de toute fidélité, de

tout amour, de la tracasserie de jour et de nuit ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Mais non, il y a cordialement pensé. Il disait : Quand enfin je partis de Malte, je priai alors avec ferveur pour ma femme et mes enfants, aussi le Ciel nous fut donc propice, de sorte que notre vaisseau prit un navire turc, qui transportait un trésor du grand Sultan. La bravoure eut là sa récompense, et j'en reçus donc aussi, comme il était convenable, ma part bien mesurée.

MARTHE.

Eh ! comment ? Eh ! où ? A-t-il peut-être enfoui cela ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Qui sait où les quatre vents tiennent cela maintenant ! Une belle demoiselle s'intéressa à lui, lorsqu'en étranger il se promenait çà et là à Naples, elle lui a fait tant de choses agréables et fidèles, qu'il s'en est ressenti jusqu'à sa bienheureuse fin.

MARTHE.

Le coquin ! Le voleur envers ses enfants ! Même toute misère, toute détresse, n'ont pu empêcher sa vie honteuse !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Voyez donc ! A cause de cela il est maintenant mort ! Si enfin j'étais à présent à votre place, je passerais pour lui dans le deuil une pudique année, je viserais ensuite, entre temps, à un nouveau trésor.

MARTHE.

Ah! Dieu! tel pourtant que mon premier était, je ne trouverai guère l'autre en ce monde! Il pouvait à peine y avoir un plus aimable écervelé. Il aimait seulement par trop les voyages et les femmes étrangères, le vin étranger et le maudit jeu de dés.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Soit! soit! Ainsi, cela pouvait aller et durer si, de son côté, il vous en avait passé à peu près autant. Je vous jure qu'à cette condition, j'échangerais moi-même avec vous l'anneau!

MARTHE.

Oh! il plaît à Messire de plaisanter!

MÉPHISTOPHÉLÈS, *à part.*

Après cela, que je me sauve à temps! Celle-ci prendrait bien le diable même au mot. (*A Marguerite.*) Qu'en est-il donc de votre cœur?

MARGUERITE.

Qu'entend par là Messire?

MÉPHISTOPHÉLÈS, *à part.*

Bonne, innocente enfant! (*Haut.*) Adieu, Mesdames.

MARGUERITE.

Adieu!

MARTHE.

Oh! dites-moi donc vite! Je voudrais bien avoir

une pièce justifiant où, comment et quand mon trésor mourut et fut enterré. De tout temps j'ai été amie de la régularité ; je voudrais aussi le lire comme mort dans la petite feuille de la semaine.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Oui ! bonne dame, par la bouche de deux témoins, la vérité devient partout notoire ; j'ai même encore un gentil compagnon que je veux faire comparaître pour vous devant le juge. Je l'amènerai ici.

MARTHE.

Oh ! faites-le sans faute.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Et la jeune fille que voici, sera aussi là ?... Un bravé garçon ! il a beaucoup voyagé ; aux demoiselles il témoigne toute courtoisie.

MARGUERITE.

Il me faudrait rougir de honte devant ce seigneur.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Devant aucun roi de la terre !

MARTHE.

Là, derrière la maison, dans mon jardin, nous voulons attendre ces seigneurs ce soir.

UNE RUE

FAUST, MÉPHISTOPHÉLÈS.

FAUST.

Qu'en est-il ? Cela avance-t-il ? Cela ira-t-il bientôt ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Ah ! bravo ! Est-ce que je vous trouve en feu ? Dans peu de temps la petite Marguerite est à vous. Ce soir vous la verrez chez Marthe, la voisine : c'est une femme comme choisie pour l'état d'entremetteuse et de bohémienne !

FAUST.

C'est bien !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Mais on demande aussi quelque chose de nous.

FAUST.

Un service vaut bien l'autre.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Nous déposerons seulement un témoignage valable, comme quoi les membres étirés de son seigneur et maître reposent à Padoue, en lieu saint.

FAUST.

Très intelligent! Il nous faudra d'abord faire le voyage!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Sancta simplicitas! Il ne s'agit pas de cela; attestez seulement sans beaucoup savoir!

FAUST.

Si tu n'as rien de mieux, alors le projet est rompu.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

O saint homme! Là vous le seriez maintenant! Est-ce la première fois dans votre vie que vous avez déposé un faux témoignage? N'avez-vous pas sur Dieu, le monde et ce qui s'y meut, sur l'homme, ce qui s'agite dans sa tête et son cœur, donné des définitions, avec une grande énergie, avec un visage effronté, une poitrine hardie? Et si vous voulez bien rentrer en vous-même, vous avez su de cela, il vous faut l'avouer franchement, tout autant que sur la mort du sieur Schwerdtlein!

FAUST.

Tu es et tu restes un menteur, un sophiste.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Oui! si l'on ne savait pas les choses un peu plus à fond. Car demain, en tout honneur, ne tromperas-tu pas la pauvre petite Marguerite, et ne lui jureras-tu pas tout l'amour de ton âme?

FAUST.

Et cela de tout cœur.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Bel et bon ! Alors de fidélité et d'amour éternels, de penchant unique, puissant au-dessus de tout, il sera..... Cela viendra-t-il bien aussi du cœur ?

FAUST.

Laisse cela ! ce sera !... Quand je ressens, quand pour ce sentiment, pour ce tumulte, je cherche des noms, que je n'en trouve aucun, quand j'erre ensuite avec tous les sens à travers le monde, quand j'essaie de saisir toutes les paroles les plus élevées et que j'appelle infinie, éternelle, éternelle cette ardeur dont je brûle, cela est-il un diabolique jeu mensonger ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

J'ai pourtant raison !

FAUST.

Écoute ! retiens ceci : — je te prie et ménage mes poumons, — qui veut gagner sa cause et a seulement une langue, la gagne sûrement. Et viens, j'ai à satiété du bavardage ; car tu as raison, surtout parce qu'il me faut en arriver là.

UN JARDIN

MARGUERITE, au bras de FAUST ; MARTHE, se promenant de long en large avec MÉPHISTOPHÉLÈS.

MARGUERITE.

Je le sens bien, Messire me ménage seulement, il condescend jusqu'à me rendre confuse ! Un voyageur est si habitué à se contenter par bienveillance ; je sais trop bien que ma pauvre conversation ne peut amuser un homme tellement expérimenté.

FAUST.

Un regard, un mot de toi, amusent davantage que toute la sagesse de ce monde. (*Il lui baise la main.*)

MARGUERITE.

Ne prenez pas cette peine ! Comment pouvez-vous seulement la baiser ? Elle est si laide, elle est si rugueuse ! A quoi n'ai-je pas dû déjà travailler ! Ma mère est par trop stricte. (*Ils passent.*)

MARTHE.

Et vous, Messire, vous voyagez ainsi continuellement ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Hélas ! pourquoi le métier et le devoir nous

poussent-ils ! Avec combien de douleur on quitte maint endroit, et pourtant on ne peut absolument pas rester.

MARTHE.

Dans les fougueuses années, cela va bien de courir ainsi librement de tous côtés à travers le monde ; mais l'époque fâcheuse approche, et se traîner seul en célibataire vers la tombe, cela n'a encore fait bien à personne.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Avec horreur je vois cela de loin.

MARTHE.

C'est pourquoi, digne seigneur, délibérez à temps. (*Ils passent.*)

MARGUERITE.

Oui ! loin des yeux, loin du cœur. La politesse vous est familière ; mais vous avez des amis en quantité, ils sont plus intelligents que je ne suis.

FAUST.

O la meilleure ! crois que ce que l'on nomme intelligent, est souvent plutôt vanité et esprit borné.

MARGUERITE.

Comment ?

FAUST.

Ah ! faut-il que la simplicité, que l'innocence ne se connaissent jamais elles-mêmes et ne reconnaissent point leur sainte valeur ! Faut-il que la modes-

tie, l'humilité, les dons les plus élevés de la nature, distribuant pleine de bonté...

MARGUERITE.

Pensez seulement à moi un petit instant, j'aurai assez de temps pour penser à vous.

FAUST.

Vous êtes sans doute beaucoup seule ?

MARGUERITE

Oui ! notre ménage n'est que petit, et cependant on doit y pourvoir. Nous n'avons point de servante, il me faut cuire, balayer, tricoter et coudre et courir matin et soir, et ma mère est si exacte en tous points ! Non pas précisément qu'elle ait tant à se restreindre ; nous pourrions nous agiter bien plutôt que d'autres ; mon père a laissé après lui un joli avoir, une maisonnette et un jardinet près de la ville. J'ai toutefois maintenant des journées passablement tranquilles ; mon frère est soldat, ma petite sœur est morte. J'ai eu sans doute avec l'enfant bien du souci ; mais je me chargerais volontiers encore une fois de toute cette peine, si chère m'était l'enfant.

FAUST.

Un ange, si elle te ressemblait !

MARGUERITE.

Je l'élevais, et elle me chérissait de tout cœur. Elle était née après la mort de mon père ; nous donnions la mère pour perdue, si chétive elle était à cette époque, et elle se rétablit lentement,

peu à peu. Elle ne pouvait donc songer alors à allaiter elle-même le pauvre petit être, et ainsi, avec du lait et de l'eau, toute seule je l'élevais ; de la sorte elle devint mienne. Sur mon bras, dans mon giron, elle était aimable, frétillait, devenait grande.

FAUST.

Tu as certainement éprouvé le plus pur bonheur.

MARGUERITE.

Mais certainement aussi maintes heures très pénibles. Le berceau de la petite était, de nuit, contre mon lit; pour peu qu'elle se remuât, j'étais éveillée ; tantôt je devais lui donner à boire, tantôt la placer auprès de moi, tantôt, si elle ne se taisait pas, me lever du lit et la promener de long en large dans la chambre en sautillant, et déjà au point du jour me tenir devant la cuve à lessiver; ensuite me soucier du marché et du fourneau, et sans cesse, demain comme aujourd'hui. Alors cela ne va pas toujours avec courage, Messire ; mais, en revanche, bon est le manger, bon est le repos. (*Ils passent.*)

MARTHE.

Les pauvres femmes sont pourtant dans une fâcheuse situation : un célibataire est difficilement à convertir.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Il ne tiendrait qu'à vos pareilles de me désabuser.

MARTHE.

Dites sincèrement. Messire, n'avez-vous encore rien trouvé ? Le cœur ne s'est-il pas attaché quelque part ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Le proverbe dit : Foyer à soi et brave femme valent or et perles.

MARTHE.

J'entends s'il ne vous a jamais pris envie.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

On m'a reçu partout bien poliment.

MARTHE.

Je voulais dire : n'y a-t-il jamais eu de sérieux dans votre cœur?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Avec les femmes, on ne doit jamais s'aviser de badiner.

MARTHE.

Ah! vous ne me comprenez pas!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

J'en suis cordialement fâché! Mais je comprends... que vous êtes très bienveillante. (*Ils passent.*)

FAUST.

Tu m'as reconnu, ô petit ange! dès que je suis venu dans le jardin?

MARGUERITE.

Ne l'avez-vous pas vu? J'ai baissé les yeux.

FAUST.

Et tu pardonnes la liberté que j'ai prise? ce que

s'est permis l'effronterie quand, tout récemment, tu es sortie de la cathédrale?

MARGUERITE.

Je fus déconcertée, cela ne m'était jamais arrivé; personne ne pouvait dire du mal de moi. Ah! pensai-je, a-t-il vu dans ta conduite quelque chose d'effronté, d'inconvenant? Cela semblait seulement le prendre à l'instant, d'agir sans détour avec cette fille. Que je l'avoue toutefois! Je ne savais pas ce qui commença tout de suite à s'agiter ici à votre avantage; mais, pour sûr, j'étais bien fâchée contre moi, de ne pouvoir me fâcher davantage contre vous.

FAUST.

Douce bien-aimée!

MARGUERITE.

Permettez un peu! (*Elle cueille une marguerite et en arrache les feuilles les unes après les autres.*)

FAUST.

Qu'est-ce que cela? Un bouquet?

MARGUERITE.

Non! ce n'est qu'un jeu.

FAUST.

Comment?

MARGUERITE.

Allez! vous vous moquerez de moi. (*Elle effeuille et murmure.*)

FAUST.

Que murmures-tu ?

MARGUERITE, *à demi-voix.*

Il m'aime... il ne m'aime pas.

FAUST.

Gracieux visage céleste !

MARGUERITE, *continuant.*

Il m'aime... pas... il m'aime... pas... (*En arrachant la dernière feuille, avec une joie charmante.*) Il m'aime !

FAUST.

Oui, mon enfant ! Que cette parole d'une fleur soit pour toi un oracle divin ! Il t'aime ! Comprends-tu ce que cela veut dire ? Il t'aime ! (*Il lui prend les deux mains.*)

MARGUERITE.

Il me passe un frisson !

FAUST.

Oh ! ne tressaille pas ! Laisse ce regard, laisse cette pression de mains te dire ce qui est inexprimable : s'abandonner entièrement et éprouver une extase qui doit être éternelle ! Eternelle ! la fin serait le désespoir. Non, pas de fin ! pas de fin ! (*Marguerite lui serre les mains, se dégage et s'enfuit. Il s'arrête un instant, pensif, puis il la suit.*)

MARTHE, *arrivant.*

La nuit tombe.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Oui ! et nous voulons partir.

MARTHE.

Je vous prierais de rester plus longtemps ici, mais c'est un endroit par trop méchant. C'est comme si personne n'avait à s'occuper de rien, et rien à faire qu'à épier les pas et les démarches du voisin, et de quelque façon que toujours on s'y prenne, on arrive dans les commérages. Et notre couple?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Il a pris son vol, là dans l'allée. De folâtres papillons !

MARTHE.

Il paraît avoir de l'affection pour elle.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Et elle aussi pour lui. C'est le courant du monde.

UN PAVILLON DE JARDIN

MARGUERITE entre d'un bond, se cache derrière la porte, tient le bout du doigt sur ses lèvres et regarde par la fente.

MARGUERITE.

Il vient !

FAUST, *arrivant.*

Ah ! espiègle ! ainsi tu me taquines ! Je t'attrape ! (*Il l'embrasse.*)

MARGUERITE.

(*Elle le saisit et lui rend le baiser.*) O le meilleur des hommes ! Je t'aime de tout cœur ! (*Méphistophélès frappe à la porte.*)

FAUST, *battant du pied.*

Qui est là ?...

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Un bon ami !

FAUST.

Une brute !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Il est bien temps de se séparer.

MARTHE, *arrivant.*

Oui, il est tard, Messire.

FAUST.

Ne m'est-il pas permis de vous reconduire ?

MARGUERITE.

Ma mère me... Adieu !

FAUST.

Me faut-il donc aller ? Adieu !

MARTHE.

Adieu !

MARGUERITE.

Au revoir, à bientôt ! (*Faust et Méphistophélès s'éloignent.*) Dieu bon ! que de choses, que de choses un pareil homme ne peut-il penser ! Confuse seulement, je reste là devant lui, et à toutes choses je dis oui. Je suis pourtant une pauvre enfant ignorante, je ne comprends pas ce qu'il trouve en moi. (*Elle sort.*)

FORÊT ET CAVERNE

FAUST, *seul.*

Esprit sublime! tu m'as donné tout ce que je demandais. Tu n'as pas tourné en vain ta face vers moi dans la flamme. Tu m'as donné pour royaume la magnifique nature, la force pour la sentir, pour en jouir. Tu ne permets pas seulement de froides visites d'étonnement, tu m'accordes de regarder dans sa poitrine profonde comme dans le sein d'un ami. Tu fais passer devant moi la succession des êtres vivants et tu m'apprends à connaître mes frères, dans le buisson tranquille, dans l'air et dans l'eau. Et quand la tempête mugit et craque dans la forêt, quand le pin géant, précipité, abat branches et troncs voisins en les meurtrissant, et qu'à sa chute, la colline tonne sourdement creuse ; alors tu me conduis vers la caverne sûre, tu me montres alors à moi-même, et les secrètes, profondes merveilles de ma propre poitrine s'épanouissent. Et quand, de ce côté, la lune pure monte tranquillisante devant mon regard, les formes argentées du passé s'élèvent pour moi dans les airs, hors des parois de rochers, hors du buisson humide, et elles tempèrent le plaisir austère de la méditation.

Oh ! j'éprouve maintenant que rien de parfait n'échoit à l'homme. A ce ravissement qui me porte près et plus près des dieux, tu m'as adjoint le compagnon dont je ne puis déjà plus me passer, bien que, froid et effronté, il me rabaisse devant moi-même, et que, d'un souffle de sa parole, il transforme tes dons à néant. Il attise activement, dans ma poitrine, un feu déréglé pour cette belle image. Ainsi je chancelle du désir à la jouissance, et dans la jouissance je languis après le désir.

MÉPHISTOPHÉLÈS PARAIT.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Avez-vous enfin bientôt assez mené cette vie-là? Comment peut-elle vous plaire à la longue? Il est bon assurément de l'essayer une fois; mais, ensuite, à quelque chose de nouveau encore !

FAUST.

Je voudrais que tu eusses mieux à faire qu'à me tourmenter en un jour agréable.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Enfin ! enfin ! je te laisse volontiers en repos ; tu n'as pas besoin de me le dire au sérieux. Avec toi, compagnon peu aimable, brusque et insensé, il y a vraiment peu à perdre. On a plein les mains toute la journée ! Ce qui lui plaît et ce qu'on doit laisser, on ne peut jamais le découvrir à la mine de Messire.

FAUST.

C'est précisément ainsi le vrai ton ! Il veut encore un remerciement de ce qu'il m'ennuie.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Comment aurais-tu, pauvre fils de la terre, conduit ta vie sans moi? Du mie-mac de l'imagination je t'ai cependant guéri pour un long terme, et si je n'étais pas, tu serais déjà allé te promener loin de ce globe. Qu'as-tu à perdre ton temps, juché comme un hibou, là dans les cavernes, dans les fentes des rochers? Qu'as-tu à humer, comme un crapaud, la nourriture de la mousse humide et des pierres qui suintent? Un beau, doux passe-temps! Le docteur t'est toujours planté dans le corps.

FAUST.

Comprends-tu quelle nouvelle force vitale me procure cette marche dans la solitude? Oui! si tu pouvais le pressentir, tu serais assez diable pour envier mon bonheur.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Un plaisir supra-terrestre! S'étendre sur les monts dans la nuit et la rosée, et embrasser avec ravissement terre et ciel, se gonfler en divinité, fouiller de part en part la moelle de la terre avec l'impulsion du pressentiment, sentir dans ce sein toute l'œuvre des six jours, dans une force superbe jouir de je ne sais quoi, bientôt s'épandre voluptueusement dans tout, le fils de la terre entièrement disparu, et clore ensuite cette haute intuition, (*Avec un geste.*) je n'ose dire comment...

FAUST.

Fi de toi!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Cela ne vous convient pas; vous avez le droit de dire décemment fi. On ne doit pas nommer, devant de chastes oreilles, ce dont de chastes cœurs ne peuvent se priver. Et bref et bien, je t'accorde le plaisir de te mentir un peu à toi-même à l'occasion; mais tu ne le supporteras pas longuement. Déjà tu es de nouveau harassé, et, si cela dure plus longtemps, tu te consumeras de démence ou d'angoisse et d'horreur. Assez de cela! Ta bien-aimée se tient dedans, et tout lui devient étroit et sombre. Tu ne sors pas du tout de son esprit; elle t'aime excessivement. D'abord ta fureur amoureuse vint à s'épancher comme, par la neige fondue, déborde un petit ruisseau; tu la lui as versée dans le cœur, maintenant de nouveau ton petit ruisseau est bas. Il me semble qu'au lieu de trôner dans les forêts, il siérait bien à ce grand seigneur de récompenser le pauvre tendron pour son amour. Le temps lui devient pitoyablement long; elle se tient à la fenêtre, regarde passer les nuages au-dessus du vieux mur de la ville. Si j'étais petit oiseau, ainsi va son chant, pendant des journées, pendant des moitiés de nuit. Une fois elle est gaie, le plus souvent affligée, une autre fois elle a bien pleuré, puis elle est de nouveau calme, à ce qu'il semble, et toujours amoureuse.

FAUST.

Serpent! serpent!

MÉPHISTOPHÉLÈS, *à part*.

Pour sûr! je t'attrape.

FAUST.

Scélérat! va-t-en d'ici et ne nomme point cette belle femme! Ne ramène pas, devant mes sens à demi égarés, la convoitise pour son doux corps!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Qu'adviendra-t-il donc? Elle s'imagine que tu es en fuite, et tu l'es presque déjà.

FAUST.

Je suis près d'elle, et, si loin encore que je fusse, jamais je ne puis l'oublier, jamais la perdre. Oui! déjà je porte envie au corps du Seigneur pendant que ses lèvres le touchent.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Fort bien, mon ami! Je vous ai souvent envié le couple jumeau paissant parmi les roses.

FAUST.

Sauve-toi, entremetteur!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Bien! vous insultez et il me faut rire. Le Dieu qui créa garçons et filles, reconnut tout de suite la vocation la plus noble : produire même aussi l'occasion. Mais, partons! C'est un grand malheur! vous devez aller dans la chambre de votre bien-aimée, non par hasard à la mort.

FAUST.

Qu'est-ce que la joie céleste dans ses bras? Que

je me réchauffe contre sa poitrine, est-ce que je ne sens pas toujours sa détresse ? Ne suis-je pas le fugitif, l'être sans foyer, le monstre sans but et sans repos qui, comme une chute d'eau, de rochers en rochers, a mugi, avidement furibond, vers l'abîme ? Et elle, à côté, avec les sens enfantinement insensibles; dans la cabane sur le petit champ alpestre, et tout son agissement domestique enlacé dans ce petit monde. Et pour moi, le haï de Dieu, ce n'était pas assez de saisir les rochers et de les réduire en décombres ! C'est elle qu'il me fallait miner, son repos ! Toi, enfer, il te fallait avoir cette victime ! Aide-moi, démon, à abréger le temps de l'angoisse ! Que ce qui doit arriver, arrive sur-le-champ ! Que son destin s'effondre sur moi et qu'avec moi elle périsse !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Comme cela bout de nouveau, flambe de nouveau ! Entre et console-la, fou que tu es ! Où une pareille petite tête ne voit point d'issue, tu te représentes aussitôt la fin. Vive celui qui se tient vaillamment ! Tu es pourtant sans cela bien assez endiablé ! Je ne trouve rien au monde de plus insipide qu'un diable qui désespère.

LA CHAMBRE DE MARGUERITE

MARGUERITE, *seule, au rouet.*

Ma tranquillité est perdue, lourd est mon cœur ; je ne la trouverai jamais, et jamais plus.

Où je ne l'ai pas, lui, c'est pour moi la tombe, le monde entier est pour moi enfiellé.

Ma pauvre tête est bouleversée, mon pauvre esprit est morcelé.

Ma tranquillité est perdue, lourd est mon cœur ; je ne la trouverai jamais, et jamais plus.

Seulement après lui je regarde par la fenêtre ; seulement après lui je vais hors de la maison.

Sa fière allure, sa noble taille, le sourire de sa bouche, la puissance de ses yeux

Et le flot magique de sa parole, sa pression de main, ah ! et son baiser !

Ma tranquillité est perdue, lourd est mon cœur ; je ne la trouverai jamais, et jamais plus.

Mon sein se presse vers lui ; ah ! que ne puis-je le saisir et le tenir !

Et l'embrasser ainsi que je voudrais, dussé-je mourir de ses baisers !

LE JARDIN DE MARTHE

MARGUERITE, FAUST.

MARGUERITE.

Promets-moi, Henri !...

FAUST.

Ce que je puis !

MARGUERITE.

Voyons, dis, comment te conduis-tu par rapport à la religion ? Tu es un homme cordialement bon, mais je crois que tu n'en fais pas beaucoup de cas.

FAUST.

Laisse cela, mon enfant ! Tu sens que j'ai de l'affection pour toi ; pour ceux que j'aime, je laisserais corps et sang ; je n'entends ravir à personne son sentiment et son Église.

MARGUERITE.

Ce n'est pas cela, il faut y croire !

FAUST.

Faut-il ?

MARGUERITE.

Ah! si je pouvais quelque chose sur toi! Tu ne vénères pas non plus les saints sacrements.

FAUST.

Je les vénère.

MARGUERITE.

Mais sans désir. A la messe, à la confession, tu n'es pas allé depuis longtemps. Crois-tu en Dieu?

FAUST.

Ma bien-aimée! Qui ose dire : Je crois en Dieu? Tu peux interroger prêtres ou sages, et leur réponse ne semble être qu'une ironie sur le questionneur.

MARGUERITE.

Ainsi, tu ne crois pas?

FAUST.

Ne m'entends pas mal, ô gracieux visage! Qui ose le nommer et professer : Je crois à lui? Qui ose sentir et s'aviser de dire : Je ne crois pas à lui? Celui qui tout embrasse, Celui qui tout conserve, ne contient-il pas, toi, moi, lui-même? Le ciel ne s'étend-il pas là-haut en voûte? Ici, en bas, la terre ne repose-t-elle pas solidement? Regardant avec douceur, d'éternelles étoiles ne montent-elles pas? Est-ce que je ne te contemple point œil dans œil, et tout ne se presse-t-il pas vers ta tête et ton cœur, et ne se meut-il pas dans un éternel mystère, invisiblement, visiblement, près de toi? Si grand que cela soit, remplis-en ton cœur, et quand tu

es tout heureuse dans ce sentiment, nomme-le alors comme tu veux, nomme-le bonheur ! cœur ! amour ! Dieu ! Je n'ai point de nom pour cela ! Le sentiment est tout ; le nom est résonnance et fumée embrumant l'ardeur du ciel.

MARGUERITE.

Tout cela est fort bel et bon ; le curé le dit à peu près de même, seulement avec des mots un peu autres.

FAUST.

En tous lieux, sous le jour céleste, tous les cœurs le disent, chacun en sa langue, pourquoi pas moi dans la mienne ?

MARGUERITE.

A l'entendre ainsi, cela pourrait sembler supportable, mais reste pour cela néanmoins toujours de travers, car tu n'as point de christianisme.

FAUST.

Chère enfant !

MARGUERITE.

Depuis longtemps déjà, cela me fait mal de te voir en cette compagnie.

FAUST.

Comment donc ?

MARGUERITE.

L'homme que tu as là auprès de toi, m'est odieux du fond intime de l'âme ; rien dans ma vie ne m'a porté un tel coup au cœur, comme le visage répugnant de cet homme.

FAUST.

Chère poupée, ne le crains pas !

MARGUERITE.

Sa présence me remue le sang. Autrement j'ai de l'affection pour tout le monde ; mais, de même que je languis de te voir, j'ai une secrète horreur de cet homme, et, de plus, je le tiens pour un coquin ! Que Dieu me pardonne si je lui fais tort !

FAUST.

Il faut aussi qu'il y ait de ces oiseaux-là.

MARGUERITE.

Je ne voudrais pas vivre avec son pareil ! Vient-il une fois à franchir la porte, il jette toujours un regard si moqueur et à demi courroucé ! On voit qu'il ne prend aucun intérêt ; il est écrit sur son front qu'il n'aime pas une âme. Je suis si bien en ton bras, si libre, si chaude d'abandon, et sa présence me serre le cœur.

FAUST.

O toi, ange plein de pressentiments !

MARGUERITE.

Cela m'accable si fort que, où que ce soit qu'il s'approche de nous, je m'imagine même ne plus t'aimer. Lorsqu'il est là, je ne pourrais aussi jamais prier. Et cela me ronge le cœur ; pour toi, Henri, ce doit être aussi de même.

FAUST.

Enfin, tu as cette antipathie !

MARGUERITE.

Il me faut partir à présent.

FAUST.

Ah ! ne puis-je jamais, pour une petite heure, me suspendre à ton sein, la poitrine pressée contre la poitrine, et l'âme pénétrant l'âme ?

MARGUERITE.

Ah ! si du moins je dormais seule ! Je laisserais volontiers pour toi, cette nuit, le verrou tiré ; mais ma mère ne dort pas profondément, et si nous étions surpris par elle, je serais morte tout de suite sur place !

FAUST.

Ange ! il n'y a aucun danger. Voici une fiole ; trois gouttes seulement dans sa boisson enveloppent agréablement l'organisme dans un profond sommeil.

MARGUERITE.

Que ne fais-je pas pour l'amour de toi ? Cela ne lui nuira point, j'espère !

FAUST.

Te le conseillerais-je autrement, chérie ?

MARGUERITE.

Quand seulement je te regarde, toi le meilleur des hommes, je ne sais pas ce qui me pousse selon ta volonté ; j'ai déjà tant fait pour toi, qu'il ne me reste presque rien de plus à faire. (*Elle sort.*)

MÉPHISTOPHÉLÈS PARAIT.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

La guenuche ! Est-elle partie ?

FAUST.

Tu as de nouveau espionné ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

J'ai entendu cela bien en détail, Messire docteur a été là catéchisé ; j'espère que cela vous fera du bien. Les filles sont toujours très intéressées à ce que quelqu'un soit pieux et simple selon la vieille coutume. Si là il plie, pensent-elles, il nous obéira de même aussi.

FAUST.

Monstre que tu es, tu ne reconnais pas comme cette fidèle, chère âme, remplie de sa foi qui, toute seule, est pour elle sanctifiante, se tourmente saintement de devoir tenir pour perdu l'homme le plus cher.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Galant au-dessus des sens et sensuel que tu es ! par le nez une fillette te conduit.

FAUST.

Créature ridicule d'ordure et de feu !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Et elle comprend magistralement la physionomie. Elle devient ne sait comment en ma présence ; mon petit masque-là présage un sens caché, elle

sent que je suis très sûrement un génie, peut-être bien même le diable. Eh bien ! cette nuit !...

FAUST.

Qu'est-ce que cela te regarde ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

J'y ai pourtant ma joie !

A LA FONTAINE

MARGUERITE et LISETTE, avec des cruches.

LISETTE.

N'as-tu rien appris sur la petite Barbe?

MARGUERITE.

Pas un mot. Je vois fort peu de gens.

LISETTE.

Pour sûr, Sibylle me le disait aujourd'hui. Celle-là s'est finalement aussi égarée. Voilà les grands airs!

MARGUERITE.

Comment donc?

LISETTE.

Ça pue! Elle en nourrit deux, quand elle mange et boit maintenant.

MARGUERITE.

Hélas!

LISETTE.

Ainsi il lui est finalement arrivé comme de juste. Combien longtemps elle s'est accrochée à ce garçon! C'étaient des promenades, des accompa-

gnements au village et au rond de danse. Il lui fallait partout être la première ; il la courtisait toujours avec des petits pâtés et du vin ; elle se figurait quelque chose de sa beauté, néanmoins elle était tellement sans honneur, qu'elle n'avait pas honte d'accepter de lui des cadeaux. C'étaient caresses et gâteries ; voilà donc aussi la fleurette disparue !

MARGUERITE.

La pauvre fille !

LISETTE.

Tu la plains même encore ! Quand nous autres nous étions à filer, que notre mère ne nous laissait pas descendre de nuit, elle se tenait délicieusement auprès de son amoureux ; sur le banc à la porte et dans le couloir obscur, aucune heure n'était trop longue pour eux. Elle peut donc alors se courber maintenant, faire pénitence publique dans la haire !

MARGUERITE.

Il la prendra certainement pour femme.

LISETTE.

Il serait fou ! Un garçon éveillé a encore autre part suffisamment d'air. Aussi est-il parti.

MARGUERITE.

Ce n'est pas beau !

LISETTE.

Si elle l'attrape, elle s'en trouvera mal. Les garçons lui arracheront la petite couronne, et nous sèmerons devant sa porte de la paille hachée. (*Elle s'en va.*)

MARGUERITE, *allant à la maison.*

Comme autrefois je pouvais gronder vaillamment quand une pauvre fille tombait en faute ! Comme je ne pouvais pas trouver, contre les péchés d'autrui, assez de mots sur la langue ! Comme cela me paraissait noir, et je le noircissais même encore, toujours cependant ce n'était pas assez noir pour moi, et je me signais et je me glorifiais tellement, et je suis à présent moi-même dénudée par le péché ! Mais... tout ce qui m'y a poussée, mon Dieu ! était si bien, ah ! était si beau !

LES REMPARTS

Dans la cavité du mur, une image de dévotion de la *Mater dolorosa ;* devant, des vases de fleurs.

MARGUERITE.

(*Elle met des fleurs fraîches dans les vases.*)

Ah ! incline favorablement ton visage sur ma détresse, toi, accablée de douleurs !

Le glaive dans le cœur, tu élèves le regard, avec mille souffrances, à la mort de ton Fils.

Tu regardes vers le Père, et tu envoies en haut des soupirs, à cause de sa détresse et de la tienne.

Qui sent combien la douleur creuse mes os ? Ce qui angoisse ici mon pauvre cœur, pourquoi il tremble, ce qu'il demande, il n'est que toi, que toi seule qui le sache.

Où que ce soit que j'aille, quelle douleur, quelle douleur, quelle douleur j'éprouve ici dans le sein ! A peine suis-je seule, ah ! je pleure, je pleure, je pleure ! Le cœur se brise en moi.

De la rosée de mes larmes, hélas ! j'ai mouillé les vases ébréchés devant ma fenêtre, lorsque, de grand matin, j'ai cueilli pour toi ces fleurs.

Quand, lumineux, le soleil brillait de bonne heure en haut dans ma chambre, j'étais déjà assise dans toute ma misère sur mon lit.

Viens en aide! Sauve-moi de l'opprobre et de la mort! Ah! incline favorablement ton visage sur ma détresse, toi, accablée de douleurs!

LA NUIT

Une rue devant la porte de Marguerite.

VALENTIN, *soldat, frère de Marguerite.*

Quand il m'arrivait de m'asseoir à un banquet où plus d'un aime à se vanter, et que les camarades avaient hautement exalté devant moi la fleur des jeunes filles, arrosé la louange à plein verre, accoudé, j'étais assis dans mon calme assuré, j'écoutais toutes ces fanfaronnades. Et, souriant, je caresse ma barbe et je prends le verre plein à la main, et je dis : Tout selon son genre ! Mais, dans le pays entier, en est-il une qui ressemble à ma chère Margot, qui aille à la cheville de ma sœur ? Tope ! tope ! din ! dan ! Cela allait à la ronde ! Les uns s'écriaient : Il a raison ! Elle est l'ornement de tout le sexe ! Alors tous les louangeurs se tenaient coi. Et maintenant !... C'est à s'arracher les cheveux et à monter aux murs ! Avec des propos piquants, des froncements de nez, tout gredin m'injuriera ! Il me faut rester assis comme un mauvais débiteur, suer à chaque mot imprévu ! Et voudrais-je les jeter les uns sur les autres, que je ne pourrais pourtant point les appeler menteurs.

Qu'est-ce qui avance ? Qu'est-ce qui approche

en tapinois? Si je ne me trompe, ils sont deux. Si c'est lui, je le saisis aussitôt par la peau. Il ne s'en ira pas vivant de la place.

FAUST, MÉPHISTOPHÉLÈS.

FAUST.

De même que là-bas, de la fenêtre de la sacristie, la lueur de la petite lampe éternelle s'élève vacillante et éclaire de plus en plus faiblement de côté, et que tout à l'entour se pressent les ténèbres, ainsi il fait nuit dans mon sein.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Et moi, je me sens langoureux comme le petit chat qui se glisse le long des échelles contre l'incendie, qui passe ensuite doucement autour des murailles. Je me sens avec cela tout vertueux, un brin de convoitise de larron, un brin de paillardise. Ainsi, déjà la magnifique nuit de Walpurgis me hante à travers tous les membres. Celle-ci nous revient après-demain; là, au moins, on sait pourquoi l'on veille.

FAUST.

En attendant, le trésor que je vois scintiller là derrière, monte-t-il bien vers en haut?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Tu peux bientôt ressentir la joie de tirer dehors le petit chaudron. J'ai ainsi l'autre jour lorgné dedans, il contient de superbes écus à l'effigie du Lion.

FAUST.

Pas de bijoux? Pas une bague pour en orner ma chère amante?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

J'y ai bien vu quelque chose comme une espèce de collier de perles.

FAUST.

Ainsi c'est bien! Cela me fait de la peine quand je vais chez elle sans cadeaux.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Cela ne devrait précisément pas vous chagriner, de jouir gratuitement aussi de quelque chose. Maintenant que le ciel resplendit plein d'étoiles, vous allez entendre un vrai chef-d'œuvre : je vais lui chanter une chanson morale afin de la séduire plus sûrement. (*Il chante avec accompagnement de guitare.*)

Que fais-tu ici, Catherinette, devant la porte du bien-aimé, au premier regard du jour? Laisse, laisse cela! Il te laisse entrer, entrer comme fille, non pas retourner comme fille!

Prenez garde à vous! Est-ce accompli, bonne nuit alors, pauvres, pauvres petites! Si vous vous êtes chères, ne faites seulement rien pour l'amour d'aucun larron, qu'avec l'anneau au doigt.

VALENTIN, *s'avançant.*

Qui leurres-tu ici? Par la foudre! Maudit preneur de rats! Au diable d'abord l'instrument! au diable ensuite le chanteur!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

La guitare est brisée ! Il n'y a rien à en retenir.

VALENTIN.

Maintenant, il faut en venir à se pourfendre les crânes !

MÉPHISTOPHÉLES, *à Faust.*

Messire docteur, pas de reculade ! Courageusement tout près de moi, ainsi que je vous dirige ! Dégainez votre houssoir ! Poussez seulement ! je pare.

VALENTIN.

Pare celui-là !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Pourquoi donc pas ?

VALENTIN.

Celui-là aussi !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Certainement !

VALENTIN.

Je crois que le diable combat ! Qu'est-ce donc ? Déjà ma main s'engourdit.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *à Faust.*

Pousse ferme !

VALENTIN, *tombant.*

O malheur !

MÉPHISTOPHÉLES.

A présent, le rustre est maté ! Mais maintenant

partons ! Il nous faut disparaître sur-le-champ ; car déjà naissent des cris épouvantables. Je sais m'arranger à merveille avec la police ; mais mal avec la juridiction criminelle.

MARTHE, *à la fenêtre.*

Dehors ! dehors !

MARGUERITE, *à la fenêtre.*

Par ici, une lumière !

MARTHE, *comme ci-dessus.*

On querelle et l'on ferraille, on crie et l'on se bat.

LE PEUPLE.

En voilà déjà un étendu mort.

MARTHE, *sortant.*

Les assassins se sont-ils donc enfuis ?

MARGUERITE, *sortant.*

Qui est étendu ici ?

LE PEUPLE.

Le fils de ta mère.

MARGUERITE.

Dieu tout-puissant ! quelle détresse !

VALENTIN.

Je meurs ! C'est bientôt dit et encore plus tôt fait. Pourquoi vous tenez-vous là, femmes, à pleurer et à gémir ? Approchez et écoutez-moi ! (*Tous*

l'entourent.) Ma petite Marguerite, vois, tu es encore jeune, tu n'es pas du tout encore assez intelligente, tu fais mal tes affaires. Je te le dis seulement en confidence : tu es pourtant une fois maintenant une catin, sois-le bien alors aussi tout à fait.

MARGUERITE.

Mon frère ! Dieu ! qu'est-ce que cela signifie ?

VALENTIN.

Laisse le Seigneur notre Dieu en dehors de la plaisanterie ! Ce qui est arrivé, est malheureusement à présent arrivé, et comme cela peut aller, cela ira. Avec un seul tu as commencé en cachette, bientôt plusieurs viennent à leur tour, et si seulement une douzaine te possèdent, alors te possèdera aussi toute la ville. Quand la honte vient à naître, elle est mise au monde secrètement, et l'on tire le voile de la nuit sur sa tête et ses oreilles ; oui ! on voudrait bien l'assassiner. Mais croît-elle et se fait-elle grande, alors elle va aussi de jour à découvert et elle n'est pourtant pas devenue plus belle. Plus sa face devient laide, d'autant plus elle cherche la lumière du jour.

Je vois vraiment déjà le temps où tous les honnêtes bourgeois se retireront de côté devant toi, gouine que tu es, comme devant un cadavre empesté. Le cœur te défaillera dans le corps, lorsqu'ils te regarderont dans les yeux ! Tu ne dois plus porter aucune chaîne en or, plus te tenir près de l'autel dans l'église, plus te complaire à la danse dans un beau col en dentelles ! Il te faudra te cacher dans un obscur coin de misère, parmi les mendiants et

les estropiés, et si même ensuite Dieu te pardonne, être maudite sur la terre!

MARTHE.

Recommandez votre âme à la grâce de Dieu! Voulez-vous encore assumer sur vous la calomnie?

VALENTIN.

Si je pouvais seulement arriver à ton maigre corps, infâme entremetteuse que tu es, j'espérerais alors trouver le pardon de mes péchés en une riche mesure.

MARGUERITE.

Mon frère! Quel supplice infernal!

VALENTIN.

Je te dis, laisse-là les larmes! Lorsque de l'honneur tu t'es affranchie, tu m'as porté au cœur le coup le plus accablant. A travers le sommeil de la mort, je passe vers Dieu en soldat, et honnête.

(*Il meurt.*)

LA CATHÉDRALE

Office, Orgue et Chant.

MARGUERITE, parmi la foule. Un MALIN ESPRIT, derrière Marguerite.

L'ESPRIT MALIN.

Comme tu te sentais autre, Marguerite, lorsque, pleine d'innocence encore, tu t'approchais ici de l'autel, lorsque du petit livre usé tu balbutiais des prières, à demi des jeux d'enfant, à demi Dieu dans le cœur! Marguerite! où as-tu la tête? Quel méfait dans ton cœur? Pries-tu pour l'âme de ta mère qui, par toi, s'est endormie vers l'au-delà pour le long, le long tourment? De qui le sang sur ton seuil? Et sous ton cœur cela ne s'agite-t-il pas déjà, se gonflant, et cela ne cause-t-il pas de l'angoisse, à toi et à soi-même, par une présence remplie de pressentiments?

MARGUERITE.

Malheur! malheur! Que ne suis-je délivrée des pensées qui viennent à moi, de çà et de là, malgré moi!

LE CHŒUR.

Dies iræ, dies illa
Solvet sæclum in favilla.

SONS DE L'ORGUE.

L'ESPRIT MALIN.

Ce courroux te saisit! La longue trompette résonne! Les tombes tressaillent! Et ton cœur, créé à nouveau du repos de la cendre pour les tourments des flammes, tressaille en sursaut!

MARGUERITE.

Que ne suis-je loin d'ici! C'est comme si l'orgue m'enlevait la respiration, comme si le chant détachait mon cœur au plus profond.

LE CHŒUR.

Judex ergo cum sedebit,
Quidquid latet adparebit,
Nil inultum remanebit.

MARGUERITE.

Je me sens si oppressée! Les piliers des murs m'étreignent! La voûte m'enserre!... De l'air!

L'ESPRIT MALIN.

Cache-toi! Péché et honte ne restent point cachés. De l'air? De la lumière? Malheur à toi!

LE CHŒUR.

Quid sum miser tunc dicturus?
Quem patronum rogaturus,
Cum vix justus sit securus?

L'ESPRIT MALIN.

Les transfigurés détournent de toi leur visage. Te tendre les mains, fait frémir les purs. Malheur!

LE CHŒUR.

Quid sum miser tunc dicturus?

MARGUERITE

Voisine ! votre flacon !... (*Elle tombe en défaillance.*)

LA NUIT DE WALPURGIS

Chaîne de montagnes du Harz, région de Schierke et d'Elend.

FAUST, MÉPHISTOPHÉLÈS.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Ne soupires-tu pas après un manche à balai? Je désirerais pour moi le bouc le plus vigoureux. Sur ce chemin, nous sommes encore loin du but.

FAUST.

Aussi longtemps que je me sens encore frais sur les jambes, ce bâton noueux me suffit. A quoi bon raccourcir la route! Traîner dans le labyrinthe des vallées, gravir ensuite ce roc, duquel la source se précipite perpétuellement bouillonnante, voilà le plaisir qui assaisonne de tels sentiers! Déjà le printemps travaille dans les bouleaux, et déjà le pin même le ressent; ne devrait-il pas aussi agir sur nos membres?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

En vérité! je n'éprouve rien de cela! Je me sens hivernal dans le corps; je désirerais neige et glace sur mon chemin. Combien tristement monte,

avec un embrasement tardif, le disque incomplet de la lune rouge, et il éclaire mal, de sorte qu'à chaque pas on court à un arbre, à un rocher! Permets-moi d'inviter un feu follet! Là j'en vois un qui juste brûle gaiement. Holà, mon ami! est-ce que j'ose t'appeler vers nous? Que veux-tu flamboyer ainsi inutilement? Sois donc assez bon pour nous éclairer là en haut!

LE FEU FOLLET.

Par respect, j'espère que cela me réussira de contraindre mon naturel léger; seulement en zig-zag va ordinairement notre course.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Eh! eh! tu t'imagines imiter les hommes. Va seulement droit, au nom du diable! autrement, j'éteins d'un souffle ta vacillante vie.

LE FEU FOLLET.

Je m'aperçois bien que vous êtes le maître de céans, et je veux avec plaisir m'accommoder d'après vous. Mais, songez-y! la montagne est aujourd'hui follement ensorcelée, et si un feu follet doit vous indiquer les chemins, il ne vous faut pas y regarder de trop près.

FAUST, MÉPHISTOPHÉLÈS, LE FEU FOLLET,
en chant alterné.

Dans la sphère du rêve et de la magie, nous sommes, semble-t-il, entrés. Guide-nous bien et fais-toi honneur, afin que nous avancions promptement dans ces espaces étendus, déserts!

Je vois les arbres derrière les arbres, comme ils passent avec vitesse, et les escarpements qui s'inclinent, et les longs nez de rochers, comme ils ronflent, comme ils soufflent !

A travers les pierres, à travers l'herbe, ruisseau et ruisselet se hâtent vers en bas. Entends-je des bruissements ? Entends-je des chants ? Entends-je une gracieuse plainte d'amour, voix de ces journées célestes ? Ce que nous espérons, ce que nous aimons ! Et l'écho résonne comme la légende des anciens temps.

Hou hou ! chou hou ! Cela retentit plus proche ; chouette et vanneau, et le geai, sont-ils tous restés éveillés ? Sont-ce des salamandres à travers la broussaille ? De longues jambes, de gros ventres ! Et telles que des serpents, les racines se tordent hors du roc et du sable, elles tendent des liens étranges pour nous effrayer, pour nous prendre ; hors de madrures animées, vigoureuses, elles tendent vers le voyageur des tentacules de polypes. Et les souris à mille couleurs, en bandes, à travers la mousse et à travers la bruyère ! Et les lucioles volent, par essaims serrés en colonnes, vers le troublant cortège.

Mais dis-moi si nous nous tenons immobiles ou si nous avançons ? Tout, tout paraît tourner ; roche et arbres, qui font des grimaces, et les feux follets qui se multiplient, qui se déploient.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Saisis bravement le bout de mon manteau ! Voici une sorte de sommet central d'où l'on voit

avec étonnement comme Mammon s'embrase dans la montagne.

FAUST.

Comme étrangement miroite, à travers les vallées, un éclat terne de rougeur matinale ! Et même jusque dans les gouffres profonds de l'abîme, il jette des éclairs. Là monte une vapeur, par là se traînent des mofettes, ici resplendit la braise hors des exhalaisons et du voile, elle se glisse ensuite comme un fil délicat, puis elle fait irruption comme une source. Ici elle s'entrelace sur toute une étendue, par cent artères à travers la vallée, et ici, dans le coin resserré, elle s'isole tout à coup. Là, dans le voisinage, jaillissent des étincelles, pareilles à du sable d'or répandu. Mais, regarde ! la paroi de rochers s'enflamme dans toute son élévation.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Le seigneur Mammon n'illumine-t-il pas splendidement le palais pour cette fête ? Une chance que tu aies vu cela ; je flaire déjà les hôtes impétueux.

FAUST.

Comme la bourrasque se déchaîne à travers l'air ! De quels coups elle frappe ma nuque !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Il te faut empoigner les vieux flancs du roc, sinon elle te précipite dans le tombeau de ces gouffres. Un brouillard épaissit la nuit. Écoute comme cela craque à travers les forêts ! Épouvantés s'envolent

les hiboux. Écoute ! Les colonnes des palais éternellement verts se fendent en éclats. Gémissement et rupture des branches ! Ébranlement puissant des troncs ! Grincement et entrebâillement des racines ! Dans la chute horriblement enchevêtrée, ils s'abattent tous avec fracas les uns par-dessus les autres, et, à travers les abîmes parsemés de débris, sifflent et hurlent les vents. Entends-tu des voix dans la hauteur ? dans le lointain, dans le voisinage ? Oui ! tout le long de la montagne ruisselle un furieux chant magique !

SORCIÈRES, *en chœur.*

Les sorcières s'avancent vers le Brocken; le chaume est jaune, la semaille est verte. Là se rassemble le grand tas, le seigneur Urian se tient en tête. Ainsi cela va par-dessus pierres et souches; la sorcière —, le bouc pue.

UNE VOIX.

La vieille Baubo vient seule; elle chevauche sur une truie.

LE CHŒUR.

Ainsi donc, honneur à qui revient honneur ! Dame Baubo, en avant ! et conduisez ! Un robuste cochon et la mère dessus, alors suit tout le tas des sorcières.

UNE VOIX.

Par quel chemin arrives-tu ici ?

AUTRE VOIX.

Par l'Ilsenstein ! Là, j'ai guigné dans le nid de la chouette. Celle-là a fait une paire d'yeux !

UNE VOIX.

Oh! va en enfer! Pourquoi chevauches-tu si vite!

AUTRE VOIX.

Elle m'a écorchée, vois seulement là les blessures!

CHŒUR DE SORCIÈRES.

Le chemin est large, le chemin est long; qu'est-ce que cette furieuse poussée? La fourche pique, le balai égratigne, l'enfant étouffe, la mère crève.

SORCIERS. *demi-chœur.*

Nous nous traînons comme l'escargot dans la coquille, les femmes sont toutes en avant; car, si cela va vers la maison du Malin, la femme a mille pas d'avance.

L'autre moitié du chœur.

Nous n'y regardons pas si exactement. Mais pour autant qu'elle puisse se hâter, ce qu'avec mille pas fait la femme, avec un seul bond le fait l'homme.

UNE VOIX, *en haut.*

Du bas des rochers, venez avec nous, venez avec nous!

PLUSIEURS VOIX, *d'en bas.*

Nous voudrions bien aller avec vous dans la hauteur. Nous lavons, et nous sommes absolument reluisants, mais aussi éternellement stériles.

LES DEUX CHŒURS.

Le vent se tait, l'étoile fuit, la lune assombrie se cache volontiers; dans le bruissement le chœur magique fait jaillir des milliers d'étincelles.

UNE VOIX, *d'en bas.*

Arrête ! arrête !

UNE VOIX, *d'en haut.*

Qui appelle là, hors de la crevasse du rocher ?

UNE VOIX, *dans le bas.*

Prenez-moi avec vous ! prenez-moi avec vous ! Depuis déjà trois cents ans je monte et je ne peux atteindre le sommet. Je serais volontiers auprès de mes égaux.

LES DEUX CHOEURS.

Le balai porte, le bâton porte, la fourche porte, le bouc porte. Qui ne peut s'élever aujourd'hui, est un homme à jamais perdu.

UNE DEMI-SORCIÈRE, *dans le bas.*

Je trottine derrière depuis si longtemps, comme bien loin déjà sont les autres ! Je n'ai aucun repos à la maison, et ici cependant je n'y arrive pas.

CHOEUR DES SORCIÈRES.

L'onguent donne du courage aux sorcières : un chiffon est bon pour la voile, chaque auge est un bon bateau, celui-là ne prend jamais son vol, qui ne s'est pas envolé aujourd'hui.

LES DEUX CHOEURS.

Et quand nous passerons autour de la cime, rasez le sol et couvrez la lande, en long et en large, de tout votre essaim de sorcières.

(*Elles descendent à terre.*)

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Cela serre et pousse, cela bruit et cliquette, cela bouillonne et tournoie, cela passe et jabote, cela luit, étincelle et pue et brûle. Un véritable élément de sorcières! Seulement ferme contre moi! autrement nous sommes aussitôt séparés. Où es-tu?

FAUST, *dans l'éloignement.*

Ici!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Quoi! déjà entraîné là-bas? Il me faudra alors user du droit domestique. Place! le jeune gentilhomme Voland arrive. Place! douce canaille, place! Ici, docteur, empoigne-moi! Et maintenant, en un seul bond, échappons-nous hors de la cohue; c'est par trop insensé, même pour mon pareil. Là, à côté, brille quelque chose avec une clarté toute particulière; quelque chose m'attire vers ces broussailles. Viens, viens! nous nous glissons là-dedans.

FAUST.

Esprit de contradiction que tu es! en avant seulement! Tu peux me conduire; je pense néanmoins que c'était fort judicieusement fait : nous allons au Brocken pendant la nuit de Walpurgis, pour maintenant nous isoler ici même à plaisir!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Vois donc là quelles flammes bariolées! Un cercle joyeux est réuni. Dans le petit monde on n'est pas seul!

FAUST.

J'aimerais mieux cependant être en haut ! Déjà j'aperçois un brasier et une fumée tourbillonnante. Là afflue la multitude vers le Malin ; là, plus d'une énigme doit se dénouer !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Mais mainte énigme se noue aussi. Laisse seulement bruire le grand monde ! Nous voulons demeurer ici dans le calme. Il est au moins depuis longtemps reçu que, dans le grand monde, on crée des petits mondes. Je vois là de jeunes sorcières absolument nues, et des vieilles qui se voilent prudemment. Soyez aimable seulement pour l'amour de moi ! La peine est petite, l'amusement est grand. J'entends résonner quelque chose comme des instruments ! Bourdonnement maudit ! il faut s'y habituer. Viens avec moi ! viens avec moi ! Il ne peut en être autrement, je m'approche et je t'introduis, et je suis de nouveau obligeant pour toi. Que dis-tu, ami ? Ce n'est pas un petit espace. Regarde seulement là ! tu vois à peine la fin. Une centaine de feux brûlent à la file. On danse, on jase, on cuit, on boit, on fait l'amour; dis-moi à présent où y a-t-il quelque chose de mieux ?

FAUST.

Veux-tu maintenant, pour nous présenter ici, te produire en magicien ou en diable ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je suis, il est vrai, très habitué à aller incognito;

toutefois, au jour de gala, on fait voir sa décoration. Une jarretière ne me distingue pas, mais le pied de cheval est ici honorablement chez lui. Vois-tu là cette limace? Elle s'approche en rampant; de sa vue tâtonnante elle a déjà flairé quelque chose en moi. Même si je veux, je ne puis me renier ici. Viens seulement! nous allons de feu en feu; je suis le racoleur, et tu es le prétendant.

(A quelques-uns qui sont assis autour de charbons s'éteignant peu à peu.)

Vous, vieux Messires, que faites-vous ici au bout? Je vous louerais si je vous trouvais gentiment au milieu, encerclés par la dissipation et le vacarme de la jeunesse; chacun est bien assez seul chez soi.

UN GÉNÉRAL.

Qui peut se fier aux nations! autant même que l'on ait fait pour elles; car chez le peuple, comme chez les femmes, la jeunesse est constamment au premier rang.

UN MINISTRE.

On est maintenant par trop éloigné de ce qui est juste; je prône les bons vieux; car vraiment lorsque nous étions tout, c'était là le véritable âge d'or.

UN PARVENU.

Nous ne fûmes, en vérité, pas sots non plus, et nous fîmes souvent ce que nous n'aurions pas dû faire; mais, à présent, tout se retourne sens dessus dessous, et précisément quand nous voulions le maintenir durable.

UN AUTEUR.

Qui veut bien, surtout à présent, lire un écrit d'un contenu passablement sensé ! Et, en ce qui concerne la chère jeunesse, jamais encore elle n'a été aussi impertinente.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

(*Il apparaît tout à coup très vieux.*) Je sens le peuple mûr pour le jugement dernier, alors que, pour la dernière fois, je gravis la montagne des sorcières, et, puisque mon petit tonneau coule trouble, ainsi le monde tire également à sa fin.

UNE SORCIÈRE BROCANTEUSE.

Vous, Messires, ne passez pas de la sorte ! Ne laissez point échapper l'occasion ! Regardez attentivement mes marchandises ! Il y en a ici de très diverses, et pourtant il n'est rien dans ma boutique, à laquelle ne ressemble aucune autre sur la terre, qui n'ait une fois causé grand dommage aux hommes et au monde. Il n'est ici nul poignard duquel le sang n'ait ruisselé, nulle coupe de laquelle, dévorant, ne se soit déversé, dans un corps entièrement sain, un ardent poison, nulle parure qui n'ait séduit une femme aimable, nulle épée qui n'ait rompu l'alliance, qui n'ait peut-être transpercé traîtreusement l'adversaire.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Dame cousine ! tu comprends mal les temps. Ce qui est fait, est arrivé ! Ce qui est arrivé, est fait ! Mets-toi aux nouveautés ! Il n'y a que les nouveautés qui nous attirent.

FAUST.

Pourvu seulement que je ne m'oublie pas moi-même ! Voilà au moins ce que j'appelle une foire !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Tout le tourbillon tend vers en haut; tu crois pousser, et tu es poussé.

FAUST.

Qui donc est cela ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Examine-la minutieusement ! C'est Lilith.

FAUST.

Qui ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

La première femme d'Adam. Garde-toi de ses beaux cheveux, de cette parure avec laquelle elle est unique à briller ! Quand elle atteint avec cela le jeune homme, elle ne le lâche pas si vite.

FAUST.

Deux sont là assises, la vieille avec la jeune ; celles-là ont déjà bien sauté !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Cela n'a certes aucun repos aujourd'hui. On passe à la nouvelle danse ; viens donc, nous mettons la main dessus.

FAUST, *dansant avec la jeune.*

Jadis, j'eus un beau rêve ; je vis alors un pom-

mier, deux belles pommes y brillaient, elles me tentèrent, j'y grimpai.

LA BELLE.

Vous convoitez fort les petites pommes, et déjà depuis le paradis. Je me sens émue de joie de ce que mon jardin en porte aussi de pareilles.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *avec la vieille.*

Jadis, j'eus un vilain rêve; je vis alors un arbre fendu, qui avait un — — ; si — qu'il fût, il me plut quand même.

LA VIEILLE.

J'offre mon meilleur salut au chevalier du pied de cheval! Qu'il tienne prêt un — —, s'il ne craint pas — — —.

UN PROCTOPHANTASMISTE.

Maudite engeance! de quoi vous avisez-vous? Ne vous a-t-on pas prouvé longuement qu'un Esprit ne se tient jamais sur des pieds réels? A présent, vous dansez tout à fait comme nous autres humains!

LA BELLE, *dansant.*

Que veut donc celui-là dans notre bal?

FAUST, *dansant.*

Eh! celui-là est précisément partout. Ce que les autres dansent, il doit l'évaluer. S'il ne peut bavarder sur chaque pas, le pas est tout comme non arrivé. Cela le vexe le plus, dès que nous allons en avant. Si vous vouliez tourner en rond, ainsi qu'il le fait dans son vieux moulin, il l'ap-

prouverait encore au pis aller ; surtout si vous deviez pour cela lui demander permission.

LE PROCTOPHANTASMISTE.

Vous êtes toujours encore là ! Non ! c'est inouï. Disparaissez donc ! Nous avons pourtant propagé la lumière ! La racaille des démons ne se soucie d'aucune règle ! Nous sommes si perspicaces et néanmoins il y a des revenants à Tegel. Combien longuement n'ai-je pas travaillé à balayer cette illusion, et jamais cela ne devient propre, c'est pourtant inouï !

LA BELLE.

Finissez donc de nous ennuyer ici !

LE PROCTOPHANTASMISTE.

Je vous le dis en face, Esprits : je ne tolère pas le despotisme de l'esprit; mon esprit ne peut l'exercer. (*On continue à danser.*) Aujourd'hui, je le vois, rien ne veut me réussir ; j'emporte cependant toujours un *Voyage*, et j'espère encore, avant mon dernier pas, dompter les diables et les poètes.

MEPHISTOPHÉLÈS.

Il va tout de suite s'asseoir dans une mare, c'est la façon dont il se soulage, et quand des sangsues se délectent à son croupion, il est guéri des Esprits et de l'esprit. (*A Faust, qui est sorti de la danse.*) Pourquoi laisses-tu aller la belle fille qui a chanté si agréablement pour toi à la danse ?

FAUST.

Ah ! au milieu du chant, une petite souris rouge a sauté hors de sa bouche.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Voilà quelque chose d'extraordinaire ! On n'y regarde pas de près ; enfin, la souris n'était au moins pas grise ! Qui s'informe de cela à l'heure du berger ?

FAUST.

J'ai vu ensuite...

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Quoi ?

FAUST.

Méphisto, vois-tu là, debout, seule et à l'écart, une pâle, belle enfant ? Elle ne se déplace que lentement ; elle semble marcher les pieds enchaînés. Je dois avouer qu'il me paraît qu'elle ressemble à la bonne petite Marguerite.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Laisse cela seulement ! Personne ne s'en trouve bien. C'est une figure magique, elle est sans vie, une idole. Il n'est pas bon de la rencontrer ; par son regard fixe, se fige le sang de l'homme, et celui-ci est presque changé en pierre ; tu as certainement entendu parler de Méduse.

FAUST.

En vérité ! ce sont les yeux d'une morte, qu'une main aimante n'a point fermés, c'est la poitrine que Marguerite m'a offerte, c'est le doux corps dont j'ai joui.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

C'est de la magie, fou facilement séduit ! Car elle paraît à chacun comme sa bien-aimée.

FAUST.

Quel délice ! quelle souffrance ! Je ne puis me séparer de ce regard. Qu'il est étrange qu'un unique petit cordon rouge, pas plus large que le dos d'un couteau, doive orner ce beau cou !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Tout à fait juste ! Je le vois de même. Elle peut aussi porter la tête sous le bras, car Persée la lui a tranchée. — Toujours seulement ce penchant pour l'illusion ! Gravis donc le monticule ! C'est aussi gai ici qu'au Prater ; et si l'on ne m'a point ensorcelé, je vois vraiment un théâtre. Qu'y a-t-il donc là?

SERVIBILIS.

On recommence tout de suite. Une nouvelle pièce, la dernière pièce de sept ; c'est en ce lieu-ci la coutume d'en donner autant. Un amateur l'a écrite, et des dilettantes aussi la jouent. Pardonnez, Messires ! si je disparais; c'est mon dilettantisme de lever le rideau.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Si je vous trouve sur le Blocksberg, je trouve cela bon, car là vous êtes à votre place.

LE

SONGE DE LA NUIT DE WALPURGIS

OU LES NOCES D'OR D'OBÉRON ET DE TITANIA

INTERMÈDE

LE MACHINISTE DU THÉATRE.

Nous nous reposons une fois aujourd'hui, nous vaillants fils de Mieding. Une antique montagne et une humide vallée, voilà tout le décor !

UN HÉRAUT.

Pour que les noces soient d'or, cinquante ans doivent être révolus ; mais la brouille est-elle passée, cet or-là est pour moi préférable.

OBÉRON.

Esprits ! si vous êtes là où je suis, montrez-le en ces heures. Le Roi et la Reine sont de nouveau unis.

PUCK.

Puck vient et se tourne de travers et traîne le pied dans la ronde ; cent viennent derrière pour se réjouir aussi avec lui.

ARIEL.

Ariel anime le chant en sons célestement purs ; sa mélodie attire beaucoup de visages grotesques, mais elle attire également les belles.

OBÉRON.

Les époux qui veulent vivre d'accord, l'apprennent de nous deux ! Quand deux doivent s'aimer, on n'a besoin que de les séparer.

TITANIA.

Le mari boude-t-il et la femme est-elle capricieuse, saisissez-les seulement vite, conduisez-les, elle au Midi, et lui, à l'extrémité du Nord.

L'ORCHESTRE. *Tutti, fortissimo.*

Trompes de mouches et nez de moustiques, avec leurs apparentés, rainette dans le feuillage et grillon dans l'herbe, voilà les musiciens !

SOLO.

Voyez ! là vient le cornemuseux ! c'est la bulle de savon. Écoutez le galimatias de la spire à travers son nez camard.

UN ESPRIT, *qui prend forme.*

Patte d'araignée, et ventre de crapaud et ailerons à ce bout d'homme ! Il est vrai que cela ne donne pas une petite bête, mais cela donne une petite poésie.

UN PETIT COUPLE.

Petit pas et bond élevé à travers une rosée de

miel et des senteurs ; certes ! tu piétines assez, toutefois cela ne va pas dans les airs.

UN VOYAGEUR CURIEUX.

N'est-ce pas une plaisanterie de mascarade ? Dois-je me fier aux yeux ? Voir Obéron, ce beau dieu, également ici aujourd'hui !

UN ORTHODOXE.

Point de griffes, point de queue ! Cependant, cela reste hors de doute : tout comme les dieux de la Grèce, celui-ci aussi est un diable.

UN ARTISTE DU NORD.

Ce que je saisis, n'est aujourd'hui, en vérité, qu'esquissé ; mais je me prépare à temps pour le voyage d'Italie.

UN PURISTE.

Ah ! ma malechance me conduit en ce lieu : combien n'est-on pas déréglé ici ! Et de toute l'armée des sorcières, deux seulement sont poudrées.

UNE JEUNE SORCIÈRE.

La poudre, ainsi que la robe, sont pour les femmelettes âgées et grises ; c'est pourquoi je m'assieds nue sur mon bouc, et je montre un petit corps ferme.

UNE MATRONE.

Nous avons trop de savoir-vivre pour vous bouder ici ; mais j'espère que vous pourrirez, jeunes et délicates telles que vous êtes.

LE CHEF D'ORCHESTRE.

Trompes de mouches et nez de moustiques, ne

folâtrez pas autour de celle qui est nue ! Rainette et grillon dans l'herbe, restez donc aussi en mesure.

UNE GIROUETTE, *tournée d'un côté.*

Une société comme on peut désirer : rien que des fiancées, en vérité ! et des célibataires, tous gens de très grande espérance.

LA GIROUETTE, *tournée de l'autre côté.*

Et si le sol ne s'ouvre pas pour les engloutir tous, je veux, d'une course agile, sauter immédiatement en enfer.

LES XÉNIES.

En insectes nous sommes là, avec des petites pinces tranchantes, pour honorer Satan, notre seigneur papa, d'après sa dignité.

HENNINGS.

Voyez comme en troupe serrée elles plaisantent naïvement ensemble ! A la fin, elles disent même encore qu'elles avaient bon cœur.

LE MUSAGÈTE.

J'aime par trop volontiers à m'égarer dans cette armée de sorcières ; car assurément je saurais plutôt conduire celles-ci, que conduire les muses.

LE CI-DEVANT *GÉNIE DU TEMPS.*

Avec les gens qu'il faut, on devient quelque chose. Arrive, saisis mon vêtement par un bout ! Le Blocksberg, comme le Parnasse allemand, a un bien large sommet.

LE VOYAGEUR CURIEUX.

Dites, comment se nomme cet homme empesé? Il marche à pas orgueilleux. Il flaire ce qu'il peut flairer : « Il est en quête de jésuites. »

UNE GRUE.

En eau claire j'aime volontiers à pêcher, et aussi en eau trouble ; c'est pourquoi vous voyez le pieux sire se mêler aussi parmi les diables.

UN MONDAIN.

Oui, tout est véhicule, croyez-moi, pour les dévots. Ici, sur le Blocksberg, ils forment bien plus d'un conventicule.

UN DANSEUR.

Là vient sans doute un nouveau chœur? J'entends de lointains tambours. En paix seulement! ce sont, dans les roseaux, les monotones butors.

LE MAITRE DE DANSE.

Comme chacun pourtant lève les jambes, se tire d'affaire comme il peut! Le bancal saute, le lourdaud sautille, et ils ne demandent pas quel effet cela produit.

UN MÉNÉTRIER.

Il se hait profondément, ce tas de gueux, et il se donnerait volontiers le petit coup de grâce ; la cornemuse les unit ici, comme la lyre d'Orphée unissait les fauves.

UN DOGMATIQUE.

Je ne me laisse égarer ni par les cris, ni par la critique, ni par le doute. Le diable doit pourtant

être quelque chose ; sinon, comment y aurait-il donc des diables ?

UN IDÉALISTE.

L'imagination est cette fois par trop impérieuse dans mon esprit ; en vérité ! si je suis tout cela, alors je suis fou aujourd'hui !

UN RÉALISTE.

La substance est bien pour moi un tourment et doit singulièrement me fâcher ; ici, pour la première fois, je ne tiens pas ferme sur mes pieds.

UN SUPERNATURALISTE.

Avec beaucoup de plaisir je suis là et je me réjouis avec ceux-ci ; car, par les démons, je puis certes conclure aux bons Esprits.

UN SCEPTIQUE.

Ils vont sur la trace des flammèches et se croient près du trésor. Diable rime avec fable ; là, je suis juste à la place.

LE CHEF D'ORCHESTRE.

Rainette dans le feuillage et grillon dans l'herbe, exécrables amateurs ! Trompes de mouches et nez de moustiques, vous êtes au moins des musiciens !

LES HABILES.

Sans-Souci, ainsi s'appelle la troupe de ces joyeuses créatures ; cela ne va plus sur les pieds, c'est pourquoi nous allons sur la tête.

LES MALADROITS.

Autrefois, nous avons gagné maint morceau par

la courtisanerie ; mais, à présent, à la grâce de Dieu ! Nos souliers sont usés à force de danser, nous courons à nu sur la plante des pieds.

DES FEUX FOLLETS.

Nous arrivons du marais, où nous avons d'abord pris naissance ; mais, ici dans la ronde, nous sommes tout de suite les brillants galants.

UNE ÉTOILE FILANTE.

De la hauteur je m'élançai ici dans la clarté de l'étoile et du feu, je suis maintenant étendue en travers dans l'herbe ; qui me remettra sur les jambes ?

LES MASSIFS.

Place et place ! et tout à l'entour ! Ainsi sont couchées les petites herbes. Esprits ils arrivent, même Esprits ils ont les membres lourds.

PUCK.

Ne marchez pas si empâtés, comme de jeunes éléphants ! et que le plus pesant en cette journée soit Puck lui-même, le dru !

ARIEL.

Si la nature aimante, si l'esprit vous ont donné des ailes, suivez ma trace légère vers le haut de la colline aux roses !

L'ORCHESTRE, *pianissimo*.

La marche des nuages et le voile de brume s'éclaircissent par en haut. De l'air dans la feuillée, et du vent dans les roseaux, et tout est dissipé.

JOURNÉE SOMBRE

La campagne.

FAUST, MÉPHISTOPHÉLÈS.

FAUST.

Dans la misère ! se désespérant ! longtemps égarée sur la terre, à faire pitié, et maintenant emprisonnée ! Enfermée au cachot, comme malfaitrice, pour d'horribles tourments, la gracieuse, l'infortunée créature ! Jusque-là ! là !... Esprit traître, vil, et tu m'as tenu cela caché !... Reste seulement, reste ! roule dans ta tête tes diaboliques yeux, dévoré par une rage secrète ! Reste et brave-moi par ta présence insupportable ! Emprisonnée ! Dans l'irréparable misère ! Livrée aux mauvais Esprits et à l'insensible humanité qui juge. Et pendant ce temps tu me berces dans des distractions insipides, tu me caches sa désolation croissante et tu la laisses périr sans secours !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Elle n'est pas la première !

FAUST.

Chien ! horrible monstre !... Transforme-le,

toi, Esprit infini, transforme à nouveau ce ver en sa figure de chien, ainsi qu'il s'est souvent complu, dans sa manière nocturne, à trotter devant moi, à gronder furieux devant les pieds du paisible voyageur et à s'accrocher aux épaules de celui qui était précipité à terre! Transforme-le à nouveau en sa forme de prédilection, afin que, dans le sable, il rampe sur le ventre devant moi, afin que je le foule aux pieds, le réprouvé! — Pas la première!... Désolation! désolation à n'être saisie par aucune âme humaine, que plus d'une seule créature soit tombée dans la profondeur de cette misère; que la première n'ait point satisfait pour la faute de toutes les autres, dans la détresse mortelle qui la tordait, aux yeux de Celui qui pardonne éternellement! La misère de cette unique me pénètre de part en part la moelle et la vie; tu ricanes, imperturbable, sur le sort de milliers!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Nous sommes déjà maintenant de nouveau à la limite de notre esprit, là où à vous, humains, le sens s'égare. Pourquoi entres-tu en relation avec nous, si tu ne peux la soutenir jusqu'à la fin? Tu veux prendre le vol, et tu n'es pas en sûreté contre le vertige? Nous sommes-nous imposé à toi, ou toi à nous?

FAUST.

Ne grince pas ainsi tes dents voraces à mon encontre! Cela me dégoûte! — Grand, magnifique Esprit, toi qui as daigné m'apparaître, toi qui connais mon cœur et mon âme, pourquoi me river au compagnon éhonté qui se repaît au dommage et se délecte à la perdition?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Finis-tu ?...

FAUST.

Sauve-la, ou malheur à toi ! la plus effroyable malédiction sur toi pour des milliers d'années !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je ne puis détacher les liens du Vengeur, ni tirer ses verroux. — Sauve-la ! — Qui fut celui qui la précipita dans la perdition? Moi, ou toi ? (*Faust jette des regards sauvages autour de lui.*)

Saisis-tu la foudre ? Il est bien qu'à vous, misérables mortels, elle n'ait pas été donnée. Écraser l'innocent qui réplique, telle est la coutume des tyrans, pour se dégager dans les embarras.

FAUST.

Mène-moi chez elle ! Il faut qu'elle soit libre !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Et le danger auquel tu t'exposes ? Sache que sur la ville pèse encore l'homicide commis par ta main. A l'endroit où est tombé celui qui a été tué, planent des Esprits vengeurs, et ils guettent le retour du meurtrier.

FAUST.

Encore cela de toi? Destruction et mort d'un monde sur toi, monstre ! Conduis-moi chez elle, dis-je, et délivre-la !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je te conduis, et écoute ce que je puis faire ! Ai-je tout pouvoir dans le ciel et sur terre? Je veux

obscurcir les sens du guichetier; empare-toi des clefs, et conduis-la dehors de main humaine! Je veille; les chevaux enchantés sont prêts, je vous enlève. Cela, je le peux!

FAUST.

Partons, et vite!

NUIT

Rase campagne.

FAUST et MÉPHISTOPHÉLÈS arrivent sur des chevaux noirs frémissants.

FAUST.

Qu'ont celles-là à faire la navette autour du lieu du supplice ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je ne sais ce qu'elles cuisinent et font.

FAUST.

Elles planent en haut, elles planent en bas, se penchent, se courbent,

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Une corporation de sorcières.

FAUST.

Elles saupoudrent et consacrent.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Passons ! passons !

UN CACHOT

FAUST, avec un trousseau de clefs et une lampe, devant une petite porte en fer.

FAUST.

Un frisson, dont j'étais depuis longtemps désaccoutumé, me prend ; toute la misère de l'humanité me saisit. Ici elle habite, derrière ce mur humide, et son crime fut une illusion du bien ! Tu hésites d'aller auprès d'elle ! tu crains de la revoir ! En avant ! ton irrésolution, par ses retards, rapproche la mort. (*Il met la main à la serrure.*)

CHANT A L'INTÉRIEUR.

Ma mère, la catin, qui m'a tué ! Mon père, le coquin, qui m'a mangé ! Ma jeune petite sœur conserva les os dans un endroit frais ; là, je devins un bel oiselet des bois. Envole-toi ! envole-toi !

FAUST, *ouvrant.*

Elle ne pressent pas que le bien-aimé écoute, qu'il entend cliqueter les chaînes, bruire la paille. (*Il entre.*)

MARGUERITE, *se cachant sur sa couche.*

Malheur ! malheur ! ils viennent ! Amère mort !

FAUST, *à demi-voix.*

Silence ! silence ! je viens pour te délivrer.

MARGUERITE, *se roulant devant lui.*

Si tu es un être humain, sens ma détresse.

FAUST.

Tu vas faire sortir les gardiens du sommeil par tes cris ! (*Il saisit les chaînes pour les ouvrir.*)

MARGUERITE, *à genoux.*

Qui t'a donné, bourreau, ce pouvoir sur moi ! Tu me cherches déjà à minuit. Aie pitié et laisse-moi vivre ! N'est-ce pas assez tôt demain matin ? (*Elle se lève.*) Je suis pourtant encore si jeune, si jeune ! et je dois déjà mourir ! Belle j'étais aussi, et ce fut ma perte. Proche était l'ami, maintenant il est loin ; déchirée gît la couronne, éparpillées gisent les fleurs. Ne me saisis pas si violemment ! ménage-moi ! que t'ai-je fait ? Ne me laisse point supplier en vain, je ne t'ai cependant pas vu de ma vie.

FAUST.

Surmonterai-je cette désolation !

MARGUERITE.

Je suis à présent tout à fait en ta puissance. Laisse-moi seulement d'abord allaiter l'enfant. Je l'ai pressé toute cette nuit sur mon cœur ; ils me l'ont pris pour me chagriner, et ils disent maintenant que je l'ai tué. Et jamais je ne serai de nouveau joyeuse. Ils chantent des chansons sur moi !

c'est mal à ces gens ! Un vieux conte finit ainsi, qui leur dit de l'expliquer ?

FAUST, *se jetant à genoux.*

Quelqu'un qui t'aime, est étendu à tes pieds pour ouvrir les fers de cette lamentable servitude.

MARGUERITE, *se jetant auprès de lui.*

Oh ! agenouillons-nous pour implorer les saints ! Vois ! sous ces marches, sous ce seuil, l'enfer bout ! Le Malin, avec une fureur terrible, fait un vacarme !

FAUST, *à haute voix.*

Marguerite ! Marguerite !

MARGUERITE. *attentive.*

C'était la voix de l'ami ! (*Elle se relève en sursaut ; les chaînes tombent.*) Où est-il ? Je l'ai entendu appeler. Je suis libre ! personne ne doit me faire opposition. Je veux à son cou m'élancer, reposer contre son sein ! Il a appelé Marguerite ! il se tenait sur le seuil. Au milieu des hurlements et des grincements de l'enfer, à travers la moquerie furieuse, diabolique, j'ai reconnu cet affectueux, ce doux son.

FAUST.

C'est moi !

MARGUERITE.

C'est toi ! oh ! dis-le encore une fois ! (*Le saisissant.*) C'est lui ! c'est lui ! Où est toute souffrance ? Où l'angoisse du cachot, des chaînes ? C'est toi ! tu viens pour me sauver ! Je suis sauvée !... Déjà est là, de nouveau, la rue dans laquelle je te vis

pour la première fois, et le riant jardin où moi et Marthe nous t'attendons.

FAUST, *continuant ses efforts.*

Viens avec moi ! viens avec moi !

MARGUERITE.

Oh ! arrête-toi ! Je m'arrête pourtant si volontiers où tu t'arrêtes ! (*Caressante.*)

FAUST.

Hâte-toi ! Si tu ne te hâtes pas, il nous faudra l'expier chèrement.

MARGUERITE.

Comment ? Tu ne sais plus embrasser ? Mon ami, depuis si peu éloigné de moi, et tu as désappris d'embrasser ? Pourquoi deviens-je si anxieuse à ton cou, quand jadis à tes paroles, à tes regards, tout un ciel fondait sur moi et que tu m'embrassais comme si tu voulais m'étouffer ? Embrasse-moi ! sinon je t'embrasse ! (*Elle l'étreint.*) Hélas ! tes lèvres sont froides, sont muettes ! Où est resté ton amour ? Qui me l'a fait perdre ? (*Elle se détourne de lui.*)

FAUST.

Viens ! suis-moi ! Bien-aimée, prends courage ! Je te caresse avec mille fois plus d'ardeur ; mais suis-moi ! Cela seulement je te demande !

MARGUERITE, *tournée vers lui.*

Et est-ce donc toi ? Et est-ce aussi toi pour sûr ?

FAUST.

C'est moi ! Viens avec moi !

MARGUERITE.

Tu détaches les entraves, tu me reprends en ton sein. D'où vient que tu ne t'effarouches pas devant moi?... Et sais-tu donc, mon ami! qui tu délivres?

FAUST.

Viens! viens! Déjà se retire la nuit profonde.

MARGUERITE.

J'ai tué ma mère, j'ai noyé mon enfant. Ne fut-il pas donné à toi et à moi? A toi aussi... C'est toi! je le crois à peine. Donne ta main! Ce n'est point un rêve! Ta chère main!... Ah! mais elle est humide! Essuie-la! A ce qu'il me semble, il y a du sang après. Ah! Dieu! qu'as-tu fait! Remets l'épée au fourreau; je t'en prie!

FAUST.

Que le passé soit passé! Tu me fais mourir!

MARGUERITE.

Non! il faut que tu survives! Je veux te décrire les tombes, de celles-là il faut que tu prennes soin, dès demain; donner à ma mère la meilleure place, mon frère tout de suite auprès, moi un peu de côté, mais non par trop loin! Et l'enfant contre mon sein droit. Personne autre ne reposera auprès de moi!... Me serrer à ton côté, c'était un suave, un gracieux bonheur! Mais cela ne veut plus me réussir; je me sens comme si je devais me contraindre pour aller vers toi, comme si tu me repoussais de toi. Et pourtant, c'est toi, et tu regardes, si bienveillamment, si paisiblement!

FAUST.

Si tu sens que c'est moi, viens !

MARGUERITE.

Par là ?

FAUST.

En plein air.

MARGUERITE.

Si dehors est la tombe, si la mort guette, viens ! D'ici au lit de repos éternel, et aucun pas plus loin... Tu t'en vas maintement? O Henri ! que ne puis-je te suivre !

FAUST.

Tu peux ! Veuille donc seulement ! La porte est ouverte.

MARGUERITE.

Il ne m'est pas permis de partir; pour moi il n'y a rien à espérer. Que sert-il de fuir ? Ils m'épient néanmoins. Il est si misérable d'être obligé de mendier, et, outre cela encore, avec mauvaise conscience ! Il est si misérable d'errer à l'étranger, et ils me saisiront pourtant !

FAUST.

Je reste auprès de toi.

MARGUERITE.

Vite ! vite ! sauve ton pauvre enfant ! Va ! Toujours en remontant le chemin contre le ruisseau, par-dessus la passerelle, au dedans de la forêt, à gauche, où se trouve la bonde dans l'étang.

Saisis-le seulement tout de suite! Il veut se soulever, il se débat encore! Sauve! sauve!

FAUST.

Reviens donc à toi! Rien qu'un pas, alors tu es libre!

MARGUERITE.

Si nous avions seulement dépassé la montagne! Là, ma mère est assise sur une pierre; un frisson me saisit à la chevelure. Là, ma mère est assise sur une pierre et branle la tête, elle ne fait pas de signe, elle ne l'incline pas; la tête lui est lourde, elle a dormi si longtemps, elle ne veille plus. Elle a dormi afin que nous nous réjouissions. Ce furent des temps heureux!

FAUST.

Si nulle supplication ne sert ici, si nulle parole ne sert, je me hasarde à t'emporter.

MARGUERITE.

Laisse-moi! Non, je ne souffre point de violence! Ne me saisis pas si cruellement! Autrefois j'ai bien fait tout pour l'amour de toi.

FAUST.

Le jour commence à poindre. Bien-aimée! bien-aimée!

MARGUERITE.

Jour! oui! il se fait jour! Le dernier jour pénètre; ce devait être mon jour de noces! Ne dis à personne que déjà tu as été chez la petite Marguerite. Malheur à ma couronne! C'est juste arrivé!

Nous nous reverrons ; mais pas à la danse. La foule se presse, on ne l'entend pas. La place, les rues ne peuvent la contenir. La cloche appelle, la baguette est brisée. Comme ils m'attachent et m'empoignent ! Déjà je suis transportée vers l'estrade sanglante. Déjà palpite en chaque nuque le tranchant qui se lève vers la mienne. L'univers gît muet comme la tombe !

FAUST.

Oh ! si je n'étais jamais né !

MÉPHISTOPHÉLÈS APPARAIT DEHORS.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Alerte ! ou vous êtes perdus. Hésitation inutile, indécision et bavardage ! Mes chevaux tressaillent, le jour commence à poindre.

MARGUERITE.

Qu'est-ce qui s'élève hors du sol ? Celui-là ! celui-là ! renvoie-le ! Que veut celui-là au saint lieu ? Il me veut !

FAUST.

Il faut que tu vives !

MARGUERITE.

Justice de Dieu ! à toi je me suis livrée !

MÉPHISTOPHÉLÈS, *à Faust.*

Viens ! viens ! Je te laisse là avec elle.

MARGUERITE.

Je suis à toi, Père ! Sauvez-moi ! Vous, anges !

vous, troupes sacrées, étendez-vous à l'entour pour me sauvegarder ! Henri ! tu me fais horreur !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Elle est jugée !

UNE VOIX, *d'en haut.*

Elle est sauvée !

MÉPHISTOPHÉLÈS, *à Faust.*

Ici, vers moi ! (*Il disparaît avec Faust.*)

UNE VOIX, *de l'intérieur en se perdant.*

Henri ! Henri !

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

LA TRAGÉDIE

DEUXIÈME PARTIE

EN CINQ ACTES

ACTE PREMIER

CONTRÉE AGRÉABLE

FAUST, couché sur une prairie parsemée de fleurs, fatigué, agité, cherchant le sommeil.

CRÉPUSCULE.

Cercle d'ESPRITS qui se meuvent en planant, gracieuses petites figures.

ARIEL.

Chant accompagné par des harpes éoliennes.

Quand la pluie printanière des fleurs descend sur tous en planant, quand la verte fécondité des champs resplendit à l'encontre de toutes les créatures terrestres, la grandeur spirituelle des petits Elfes accourt où elle peut aider; qu'il soit saint, qu'il soit méchant, l'homme malheureux excite leur compassion.

Vous qui planez autour de ce front dans le cercle aérien, montrez-vous ici suivant la noble manière des Elfes, apaisez la lutte furieuse du cœur, écartez les brûlantes, amères flèches du reproche, purifiez le fond de son être de l'horreur éprouvée. *Quatre* sont les pauses de la durée nocturne; maintenant, sans retard, remplissez-les gracieusement! Abaissez d'abord sa tête sur le

frais coussin, baignez-le ensuite dans la rosée des flots du Léthé ; bientôt seront flexibles les membres convulsivement raidis, si, fortifié, il repose à l'encontre du jour ; accomplissez le plus beau devoir des Elfes, rendez-le à la sainte lumière !

CHOEUR.

A un, à deux et plusieurs, alternant et ensemble.

Lorsque les airs s'emplissent de tiédeur autour de la plaine entourée de verdure, le crépuscule fait descendre proche de douces senteurs des voiles de brume ; murmurez à voix basse une douce paix, bercez le cœur dans un repos d'enfant, et, sur les yeux de ce fatigué, fermez la porte du jour.

La nuit s'est déjà abaissée, l'étoile saintement s'enchaîne à l'étoile ; de grandes lumières, de petites étincelles scintillent de près et brillent au loin ; elles scintillent ici, se mirant dans le lac ; elles brillent là-haut dans la nuit claire ; scellant le bonheur du plus profond repos, règne le plein éclat de la lune.

Déjà les heures sont éteintes, douleur et félicité ont disparu ; pressens-le ! tu guériras, fie-toi au nouveau regard du jour. Les vallées verdoient, les collines se gonflent, se buissonnent pour un repos ombragé, et, en vagues argentées fluctuantes, les semailles ondulent vers la moisson.

Pour atteindre souhait après souhait, regarde là cette lueur ! Tu n'es que légèrement enlacé, le sommeil est une écorce, rejette-la ! Ne tarde pas à t'enhardir quand la multitude erre en hésitant ; le noble esprit qui comprend et saisit vite, peut tout accomplir.

Un bruit prodigieux annonce l'approche du soleil.

ARIEL.

Écoutez ! écoutez l'ouragan des Heures ! Retentissant est né déjà, pour les oreilles de l'esprit, le jour nouveau. Les portes des rochers grincent avec fracas, les roues de Phœbus roulent en crépitant ; quel vacarme la lumière apporte ! Cela sonne le clairon, cela sonne la trompette, l'œil cligne et l'oreille s'étonne, l'inouï ne s'entend pas. Glissez vers les corolles des fleurs, plus profondément, pour loger tranquilles dans les rochers, sous le feuillage ; si cela vous atteint, vous êtes sourds.

FAUST.

Les pulsations de la vie battent fraîchement vives pour saluer doucement l'aube éthérée, cette nuit aussi, Terre ! tu as été stable, et, nouvellement ranimée, tu respires à mes pieds, déjà tu commences à m'entourer de plaisir, tu éveilles et tu actives une énergique résolution, celle d'aspirer sans cesse vers l'existence la plus élevée. — Dans une lueur crépusculaire, le monde est déjà ouvert, la forêt résonne d'une vie aux milliers de voix ; hors de la vallée, dans la vallée, est déversée une traînée de brume ; mais la clarté céleste s'abaisse dans les profondeurs, et branches et rameaux, fraîchement ranimés, ont commencé à poindre de l'abîme vaporeux où ils dormaient enfoncés ; aussi couleur contre couleur se détache clairement du fond, où fleur et feuille ruissellent de la perle tremblante. Le cercle autour de moi devient un paradis.

Regarde en haut ! — Les cimes géantes des montagnes annoncent déjà l'heure la plus solen-

nelle : il leur est permis de jouir de bonne heure de l'éternelle lumière, qui se tourne plus tard en bas vers nous. Maintenant, aux vertes prairies en pente de l'Alpe, sont distribués un nouvel éclat et la précision, et par degrés, de haut en bas, cela a réussi. — Il apparaît ! — et, hélas ! déjà ébloui, je me détourne, pénétré de douleur aux yeux.

Ainsi donc est-il, lorsqu'un ardent espoir, s'étant cordialement porté par la lutte jusqu'au souhait le plus élevé, trouve, battants ouverts, les portes de l'accomplissement ; mais à présent, de ces profondeurs éternelles, fait irruption une surabondance de flammes, nous restons interdits ; nous voulions allumer la torche de la vie, un océan de feu nous étreint, quel feu ! Est-ce l'amour, est-ce la haine qui, brûlants, nous enlacent, alternant prodigieusement douleurs et joies, de telle sorte que nous regardons de nouveau vers la terre pour nous abriter sous le voile le plus juvénil?

Qu'ainsi donc le soleil me reste dans le dos ! Je regarde avec un ravissement croissant la chute d'eau bouillonnant à travers le récif. De chutes en chutes elle roule maintenant en mille courants, se déversant ensuite en mille encore, faisant mugir, haut dans les airs, écume contre écume. Mais combien magnifique, naissant de cette tempête, s'arrondit la durée changeante de l'arc diapré, tantôt purement dessiné, tantôt se fondant en air, répandant à l'entour des ondées vaporeusement fraîches ! Celui-ci reflète l'aspiration humaine. Médite là-dessus, et tu comprends plus exactement : dans ce reflet coloré, nous avons la vie.

PALAIS IMPÉRIAL

SALLE DU TRÔNE.

LE CONSEIL D'ÉTAT dans l'attente de l'Empereur.

SONNERIE DE TROMPETTES.

DES COURTISANS de toute espèce entrent magnifiquement vêtus. L'EMPEREUR arrive vers le trône; à sa droite, L'ASTROLOGUE.

L'EMPEREUR.

Je salue les féaux, les amés, rassemblés du voisinage et du lointain ; — à côté de moi je vois le sage, mais où est resté le fou ?

UN JEUNE GENTILHOMME.

Immédiatement derrière la traîne de ton manteau, il s'est affaissé sur l'escalier ; on a emporté ce poids de graisse, mort ou ivre, on ne sait.

DEUXIÈME GENTILHOMME.

Aussitôt, avec une merveilleuse promptitude, un autre se dresse à la place ; il est très magnifiquement paré, mais grotesque au point que chacun reste interdit; la garde tient devant lui, sur le seuil, les hallebardes en croix... le voilà pourtant, cet audacieux insensé !

MÉPHISTOPHÉLÈS, *s'agenouillant près du trône.*

Qu'est-ce qui est exécré et toujours bienvenu ? Qu'est-ce qui est désiré, attendu et toujours chassé ? Qu'est-ce qui est constamment pris en protection ? Qu'est-ce qui est durement blâmé et accusé ? Qui n'oses-tu pas convoquer ? Qui chacun entend-il volontiers nommer ? Qu'est-ce qui s'approche des marches de ton trône ? Qu'est-ce qui s'est banni soi-même ?

L'EMPEREUR.

Pour cette fois, épargne tes paroles. Ici, les énigmes ne sont pas à leur place, c'est l'affaire de ces seigneurs. — Tiens, résous toi-même ! j'écouterais cela volontiers. Mon ancien fou est allé, je le crains, loin dans le lointain ; prends sa place et viens à mon côté. (*Méphistophélès monte et se place à sa gauche.*)

MURMURES DE LA FOULE.

Un nouveau fou — Pour tourment nouveau — D'où vient-il — Comment est-il entré — L'ancien est tombé — Celui-là est fini — C'était un tonneau — Maintenant c'est un échalas —

L'EMPEREUR.

Et ainsi, vous féaux, amés, bienvenus du voisinage et du lointain, vous vous assemblez sous une étoile propice ; là-haut sont écrits pour nous bonheur et prospérité. Mais dites pourquoi, en ces jours où nous nous débarrassons des soucis, où nous portons carnavalesquement des barbes postiches et où nous ne voulions jouir que de choses gaies, pourquoi nous devrions nous tourmenter à délibérer ? Mais

puisque vous pensez qu'il n'en pouvait être autrement c'est arrivé, que ce soit fait !

LE CHANCELIER.

La suprême vertu, comme une auréole, entoure la tête de l'Empereur, il n'y a que lui seul qui puisse l'exercer valablement : la Justice ! — Ce qu'aiment tous les humains, ce que tous demandent, souhaitent, dont ils se passent difficilement, il dépend de lui de l'accorder au peuple. Mais, hélas ! à quoi servent à l'esprit humain l'intelligence, au cœur la bonté, à la main la bonne volonté, si cela se déchaîne tout à fait fièvreusement dans l'État et si le mal se surcouve en maux ? Pour celui qui, de ce haut lieu, regarde en bas dans le vaste Empire, cela lui paraît un pénible rêve, où la difformité agit à sa fantaisie dans des difformités, où l'illégalité prédomine légalement, et où se déploie un monde d'erreurs.

Celui-ci enlève des troupeaux à son profit, celui-là une femme, un calice, une croix et les chandeliers de l'autel ; il s'en vante durant maintes années avec la peau saine et le corps sauf. Voilà que des plaignants se pressent vers le portique, le juge parade sur un coussin élevé ; pendant ce temps-là ondule, dans un débordement furieux, le tumulte croissant de la révolte. Celui-là ose se targuer d'opprobre et de forfait, qui s'appuie sur de plus grands complices, et tu entends proclamer *coupable*, où l'innocence se protège seulement elle-même. Ainsi tout le monde veut se morceler, anéantir ce qui est convenable ; comment se développera alors le sens qui nous conduit uniquement vers le juste ? Finalement, un homme bien intentionné s'incline

vers le flatteur, vers le corrupteur ; un juge qui ne peut punir, s'associe à la fin au criminel. J'ai dépeint en noir ; mais j'aimerais mieux tirer un crêpe plus épais devant le tableau. (*Pause.*)

Des résolutions sont inévitables ; quand tous causent du dommage, quand tous souffrent, la Majesté même devient une proie.

LE GRAND-MAITRE DE L'ARMÉE.

Comme cela se déchaîne en ces journées tumultueuses ! Chacun frappe et est assommé, et l'on reste sourd au commandement. Le bourgeois derrière ses murailles, le chevalier en son aire, ont comploté de s'opiniâtrer contre nous, et ils tiennent fermes leurs forces. Le soldat mercenaire devient impatient, avec violence il réclame sa solde, et si nous ne lui devions plus rien, il s'enfuirait tout à fait. Que quelqu'un interdise ce que tous voudraient, celui-là a fouillé dans le guêpier ; l'Empire, qu'ils devaient protéger, gît pillé et dévasté. On supporte leur déchaînement, leurs furieux ravages ; déjà la moitié du monde est gaspillée ; il y a encore des rois là dehors, mais pas un ne pense que cela le regarde en quoi que ce soit.

LE GRAND-TRÉSORIER.

Qui se targuera d'alliés ! Les subsides qu'on nous avait promis, restent en arrière comme l'eau des conduites. Aussi dans tes vastes États, Sire, à qui est passée la propriété ? En quelque lieu que l'on arrive, là un nouveau-venu tient ménage, et il prétend vivre indépendant ; il faut voir comme il le fait ; nous avons abandonné tant de droits, qu'il ne nous reste plus un droit sur rien. Sur les partis aussi, de

quelque façon qu'ils s'appellent, il n'y a de nos jours point à se fier; ils peuvent blâmer ou louer, amour et haine sont devenus indifférents. Les Gibelins aussi bien que les Guelfes se cachent pour se reposer; qui veut maintenant aider son voisin? Chacun a pour soi à faire. Les portes de l'or sont barricadées; chacun gratte et enfouit et amasse, et nos caisses demeurent vides.

LE MARÉCHAL DE LA COUR.

Quel mal me faut-il aussi expérimenter! Nous voulons économiser tous les jours, et tous les jours nous usons davantage. Et journellement croît pour moi un tourment nouveau. Aux cuisiniers nulle privation ne cause de douleur: sangliers, cerfs, lièvres, chevreuils, dindons, poulets, oies et canards, ces dîmes, revenus assurés, rentrent encore passablement. Mais à la fin le vin manque. Si jadis tonneau contre tonneau s'accumulaient dans la cave, des meilleurs coteaux et des meilleures années, la buvaillerie interminable des nobles seigneurs hume la dernière goutte. Le Conseil de ville doit également détailler son entrepôt, on se saisit de hanaps, on se saisit de jattes et sous la table gît le banquet. Maintenant il me faut payer, solder tous; le juif ne me ménagera pas, celui-là fournit des anticipations qui mangent à l'avance année après année. Les porcs n'arrivent pas à s'engraisser, le matelas du lit est engagé, et sur la table vient du pain mangé avant terme.

L'EMPEREUR.

(*A Méphistophélès, après quelque réflexion.*) Dis, fou, ne sais-tu pas aussi une misère encore?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Moi, aucunement, à contempler l'éclat à l'entour, toi et les tiens !... La confiance manquerait-elle, où la Majesté ordonne sans résistance, où le pouvoir est en état de disperser ce qui est hostile ; où la bonne volonté, forte par l'intelligence, et une activité multiple, sont à la main ? Qu'est-ce qui pourrait alors s'unir pour le mal, pour les ténèbres, où brillent de telles étoiles ?

MURMURES.

C'est un finaud — Qui s'y entend bien — Il s'insinue par le mensonge — Aussi longtemps que cela va — Je sais déjà ce qu'il y a là-dessous — Et quoi donc de plus — Un projet —

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Où n'y a-t-il pas manque quelque part en ce monde ? A celui-ci ceci, à celui-là cela ; mais ici manque l'argent. Il n'est pas à ramasser, il est vrai, sur le plancher ; la sagesse sait toutefois faire sortir ce qui est au plus profond. Dans les veines des montagnes, dans les fondements des murailles, on trouve de l'or monnayé et non monnayé ; et me demandez-vous qui l'amène au jour : la force de nature et d'esprit d'un homme doué.

LE CHANCELIER.

Nature et esprit... on ne parle pas ainsi à des chrétiens. C'est pour cela qu'on brûle des athées, parce que de tels discours sont extrêmement dangereux. La nature, c'est le péché ; l'esprit, c'est le

diable ; ils entretiennent au milieu d'eux le doute, leur difforme enfant hermaphrodite. Il n'en est pas ainsi de nous ! — Des antiques pays de l'Empereur, deux raees seulement ont tiré leur origine, elles soutiennent dignement son trône : ee sont les eonsaerés et les ehevaliers; ils bravent chaque orage et prennent en récompense l'Église et l'Etat. Du sens vulgaire d'esprits embrouillés se développe une oppositîon, ee sont les hérétiques ! les sorciers ! et ils eorrompent la ville et la eampagne. Ceux-là, tu veux maintenant, par d'impudentes plaisanteries, les faire passer en fraude dans ees eereles élevés ; vous vous dorlotez, Sire, à un eœur corrompu, au fou ils sont apparentés de près.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

A eela je reeonnais le docte seigneur ! Ce que vous ne palpez pas, est à des lieues loin de vous ; ee que vous ne saisissez pas, cela vous manque tout à fait ; ee que vous ne ealeulez pas, vous eroyez que ee n'est pas vrai ; ee que vous ne pesez pas, n'a nul poids pour vous ; ee que vous ne monnayez pas, vous vous imàginez que eela ne vaille rien.

L'EMPEREUR.

Par là, nos misères ne sont pas terminées. Que prétends-tu maintenant, avee ton sermon de earême ? J'ai à satiété du Comment et du Si éternels ; il y a manque d'argent, eh bien ! proeure-le done !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je proeure ce que vous voulez, et je procure davantage, e'est facile, en vérité, pourtant le faeile

est difficile. Il est bien là, mais qui sait s'y prendre pour l'atteindre? voilà l'art! Réfléchissez donc seulement de quelle façon, dans ces courants de terreur où des flots humains submergeaient pays et nation, celui-ci et celui-là, si fort qu'ils en fussent effrayés, cachaient ici et là, quelque part, ce qui leur était le plus cher. Il en fut toujours ainsi à la puissante époque des Romains, et ainsi dès ce moment jusques hier, jusqu'aujourd'hui même. Tout cela gît silencieusement enseveli dans le sol; le sol est à l'Empereur, c'est Lui qui doit avoir cela.

LE GRAND-TRÉSORIER.

Pour un fou, il ne parle pas du tout mal; c'est assurément le droit de l'antique Empereur.

LE CHANCELIER.

Satan vous tend des lacets tissus d'or; cela ne se passe pas par des moyens pieux, droits.

LE MARÉCHAL DE LA COUR.

Qu'il nous procure seulement des dons bien venus à la cour; je voudrais avec plaisir avoir un tant soit peu d'injustice.

LE GRAND-MAITRE DE L'ARMÉE.

Le fou est avisé, il promet ce qui profite à chacun; le soldat ne demande pourtant pas d'où cela vient.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Et si vous vous croyez peut-être trompés par moi, voici un homme. Tenez! questionnez l'astrologue. Orbes après orbes, il connaît l'heure et le

logis. Ainsi donc, parle : quelle apparence y a-t-il au ciel ?

MURMURES.

Ce sont deux coquins — Ils se comprennent déjà — Fou et visionnaire — Si près du trône — Un vieux poème — Rabâché — Le fou souffle — Le sage parle —

L'ASTROLOGUE.

(*Il parle ; Méphistophélès souffle.*) Le Soleil même est de l'or épuré; Mercure, le messager, sert pour la faveur et la solde ; dame Vénus vous a tous ensorcelés, tôt aussi bien que tard elle vous regarde aimablement ; la chaste Lune est chimériquement capricieuse ; si Mars ne vous atteint pas, sa force vous menace, et Jupiter reste pourtant la plus belle lumière. Saturne est grand, lointain et petit pour l'œil; nous ne l'honorons pas beaucoup comme métal, de valeur modique, mais lourd en poids. Oui ! si au Soleil s'associe délicatement la Lune, à l'argent l'or, c'est là un monde joyeux ; tout le reste peut s'obtenir : palais, jardins, petits seins, joues roses, tout cela est procuré par l'homme très savant qui est capable de faire ce que ne peut aucun de nous.

L'EMPEREUR.

J'entends doublement ce qu'il dit, et cependant cela ne me convainc pas.

MURMURES.

Qu'est-ce que cela nous fait — Plaisanterie rebattue — Astrologie — Alchimie — J'ai souvent entendu cela — Et faussement espéré — Et viendrait-il même — Alors c'est un imposteur —

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Ils se tiennent là autour et s'ébahissent, ils n'ont pas confiance dans la haute trouvaille ; l'un extravague sur les mandragores, l'autre sur le chien noir. A quoi sert-il que l'un fasse de l'esprit, qu'un autre accuse la sorcellerie, si pourtant une fois aussi la plante des pieds les démange, si le pas assuré leur manque !

Vous éprouvez tous l'action secrète de la Nature éternellement agissante, et des régions les plus basses se glisse en haut un indice de vie. S'il y a tiraillement dans tous les membres, si la place devient peu rassurante, résolus seulement tout de suite, creusez et piochez; là gît le ménétrier, gît le trésor.

MURMURES.

J'ai comme un poids de plomb dans le pied — Des crampes dans le bras — C'est la goutte — J'ai des chatouillements dans l'orteil — Tout le dos me fait mal — D'après de tels indices, ici serait le terrain le plus riche en trésors.

L'EMPEREUR.

Vite donc ! Tu n'échappes pas de nouveau, mets à l'épreuve tes bulles de mensonges, et montre-nous sur-le-champ ces nobles espaces. Je dépose épée et sceptre, et je veux de mes propres, augustes mains, si tu ne mens pas, accomplir l'œuvre; si tu mens, t'envoyer en enfer !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

En tout cas, je saurais en trouver le chemin...

Mais je ne puis assez publier ce qui, sans possesseur, gît partout dans l'attente. Le paysan qui creuse le sillon, soulève avec la glèbe un pot plein d'or ; du mur en pisé il espère le salpêtre, et il trouve, effrayé, réjoui, un rouleau de bel et bon or dans sa main misérable. Quelles voûtes il y a à faire sauter, en quelles cavités, quelles galeries doit se presser, vers le voisinage du monde souterrain, celui qui a conscience des trésors ! Dans des caves spacieuses, entièrement garanties, il voit, placées devant lui, des files de hanaps, de plats, d'assiettes en or ; des coupes en rubis sont là, et, s'il veut s'en servir, à côté repose un liquide extra-vieux. Mais, — croirez-vous le connaisseur, — pourri depuis longtemps est le bois des douves, le tartre a produit un tonneau au vin. Les essences de si nobles vins, et non pas seulement l'or et les joyaux, s'enveloppent de ténèbres et d'horreur. Ici le sage fait assidûment des recherches ; reconnaître de jour, ce sont des farces ; dans l'obscurité, les mystères sont chez eux.

L'EMPEREUR.

Ceux-ci je te les laisse ! A quoi peut être utile le sombre ? Si quelque chose a de la valeur, il faut que cela vienne au jour. Qui distingue exactement le coquin dans la nuit profonde ? Noires sont les vaches, de même que gris sont les chats. Tire ta charrue et laboure-les à la lumière, ces pots-là en bas, pleins du poids de l'or !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Prends pioche et bêche, creuse toi-même ; le travail de paysan te fait grand, et un troupeau de

veaux d'or s'arrache du sol. Alors sans hésitation, avec ravissement, tu peux te parer toi-même, tu pareras la bien-aimée; une pierrerie resplendissante de couleur et d'éclat rehausse la beauté comme la Majesté.

L'EMPEREUR.

Mais tout de suite, mais tout de suite ! Combien de temps cela va-t-il durer ?

L'ASTROLOGUE, *comme ci-dessus.*

Sire, modère un désir si pressant ! Laisse d'abord passer la réjouissance bigarrée; une humeur distraite ne nous conduit pas au but. Il nous faut d'abord en bonne disposition d'esprit nous réconcilier, mériter le bas par le haut. Que celui qui veut le bien, soit premièrement bon; que celui qui veut du plaisir, apaise son sang ; que celui qui demande du vin, pressure des grappes mûres ; que celui qui espère des miracles, fortifie sa foi.

L'EMPEREUR.

Que le temps soit donc gaspillé en gaîté ! et tout à souhait arrive le mercredi des cendres. Pendant ce temps, en tout cas, ne fêtons que plus joyeusement le tumultueux carnaval. (*Sonnerie de trompettes. — Ils sortent.*)

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Comment s'enchaînent le mérite et la chance, cela n'entre jamais dans l'esprit des sots ; s'ils avaient la pierre philosophale, le philosophe manquerait à la pierre.

VASTE SALLE

AVEC PIÈCES ATTENANTES

DÉCORÉE ET ORNÉE POUR LA MASCARADE

UN HÉRAUT.

Ne pensez pas que vous soyez dans les limites allemandes de danses de diables, de fous et de morts ; une fête gaie vous attend. Le Maître, dans ses expéditions à Rome, a franchi pour son utilité, pour votre plaisir, les Alpes élevées ; il s'est conquis un gai royaume. Lui, l'Empereur, a demandé d'abord aux saintes mules le droit au pouvoir, et lorsqu'il est allé se chercher la couronne, il nous a rapporté aussi la cape. Nous sommes tous à présent nouvellement nés ; tout homme ayant l'habitude du monde, la tire commodément sur la tête et les oreilles ; elle le fait ressembler aux fous extravagants, il est sage là-dessous ainsi qu'il peut. Je vois déjà comme ils se groupent, se séparent en se balançant, s'apparient familièrement ; avec importunité un chœur s'attache à un chœur. Entrez, sortez, seulement infatigables ; avec ses cent mille bouffonneries, le monde, reste pourtant à la fin, après comme avant, un unique grand fou.

JARDINIÈRES.

Chant accompagné de mandoline.

Pour gagner votre approbation, nous nous sommes parées cette nuit ; jeunes Florentines, nous avons suivi la splendeur de la Cour allemande.

Nous portons dans de brunes boucles l'ornement de mainte gaie fleur ; fils de soie, flocons de soie, jouent ici leur rôle.

Car nous tenons cela pour méritoire, tout à fait louable ; nos fleurs, artificiellement éclatantes, continuent à fleurir toute l'année.

A toutes sortes de découpures coloriées il a été fait droit symétriquement ; vous pouvez railler pièce par pièce, l'ensemble néanmoins vous attire.

Nous sommes gentilles à regarder, jardinières et gracieuses ; car le naturel des femmes est très proche apparenté à l'art.

LE HÉRAUT.

Laissez voir les riches corbeilles que vous portez sur vos têtes et qui, bigarrées, se gonflent au bras ; que chacun choisisse ce qui plaît. Vite ! que dans le feuillage et les allées se révèle un jardin ! Dignes d'être entourées sont les marchandes comme la marchandise.

LES JARDINIÈRES.

En ce joyeux endroit, demandez maintenant les prix, mais qu'aucun marchandage n'ait lieu ! Et qu'avec une courte parole ingénieuse, chacun sache ce qu'il a.

BRANCHE D'OLIVIER, *avec fruits.*

Je n'envie aucune floraison, j'évite toute contes-

tation ; cela est contraire à ma nature : je suis toujours la moelle des pays, et, comme gage sûr, un signe de paix pour tout territoire. Aujourd'hui, j'espère qu'il me réussira d'orner dignement un beau front.

COURONNE D'ÉPIS DORÉS.

Les dons de Cérès, pour vous parer, siéront gracieux et charmants : que le plus désirable pour l'utilité, soit beau comme ornement pour vous.

COURONNE DE FANTAISIE.

Des fleurs diaprées, semblables aux mauves, une floraison miraculeuse hors de la mousse ! Ce n'est pas habituel à la nature, mais la mode produit cela.

BOUQUET DE FANTAISIE.

Vous dire mon nom, Théophraste ne l'oserait pas, et cependant j'espère, sinon à toutes, plaire au moins à plus d'une à laquelle je voudrais bien m'approprier, si elle m'entrelaçait dans sa chevelure, si elle pouvait se décider, m'accorder une place sur son cœur.

DÉFI.

Que des fantaisies bigarrées fleurissent pour la mode du jour, qu'elles soient formées étrangement merveilleuses comme la nature ne se déploie jamais : tiges vertes, campanules d'or, montrez-vous en avant des riches boucles ! — Mais nous,

BOUTONS DE ROSES,

nous nous tenons cachés; heureux qui nous découvre frais ! Lorsque l'été s'annonce, le bouton

de rose s'enflamme ; qui veut se priver de pareil bonheur ? Dans le royaume de Flore, promettre, accorder, dominent en même temps regard, esprit et cœur.

(*Sous de verles allées en berceaux, les jardinières étalent élégamment leurs marchandises.*)

JARDINIERS.

Chant accompagné de théorbes.

Voyez les fleurs paisiblement germer, orner attrayantes votre tête ! Les fruits ne cherchent pas à séduire, on aime à en jouir en les goûtant.

De brunâtres visages offrent cerises, pêches, reines-claude ; achetez ! car, en ce qui concerne la langue et le palais, l'œil se comporte mal comme juge.

Venez manger, avec goût et plaisir, des fruits les plus mûrs. Sur les roses on peut poétiser ; dans les pommes il faut mordre !

Qu'il soit permis de nous associer à votre riche floraison de jeunesse, et, en voisins, nous faisons monter en ornement l'abondance des marchandises mûres.

Sous de joyeuses guirlandes, dans le sein de berceaux décorés, on trouve tout à la fois : bouton, feuilles, fleur, fruit.

(*En un chant alterné, accompagné de guilares et de théorbes, les deux Chœurs continuent à ornementer en hauteur, de gradin en gradin, leurs marchandises et à les offrir.*)

MÈRE et FILLE.

LA MÈRE.

Fillette ! lorsque tu vins à la lumière, je te parai en petit bonnet ; tu étais si agréable de visage

et si délicate du petit corps. Je t'imaginais aussitôt en fiancée, mariée tout de suite au plus riche ; je t'imaginais en petite femme.

Ah ! maintenant s'est envolé déjà plus d'un an inutilisé ; la troupe bigarrée des épouseurs a défilé avec rapidité ; tu as dansé, alerte, avec l'un ; tu as fait à l'autre, avec le coude, un signe muet.

Quelque fête que l'on imaginât, était en vain célébrée ; le jeu des gages et celui de main-chaude n'arrivaient point à faire effet ; aujourd'hui, les fous sont lâchés, chérie, ouvre ton giron, un peut-être reste-t-il accroché.

DES COMPAGNES

jeunes et belles viennent s'associer ; une causerie intime devient bruyante.

PÊCHEURS et OISELEURS

avec filets, lignes et gluaux, d'autres engins aussi, entrent, se mêlent parmi les belles enfants. Des tentatives réciproques pour gagner, attraper, échapper et retenir, donnent occasion aux dialogues les plus agréables.

DES BUCHERONS, *entrant avec brusquerie et rudesse.*

Place seulement ! de l'éclaircie seulement ! Nous avons besoin d'espace, nous coupons des arbres qui s'abattent avec craquement ; et quand nous portons, il y a des heurts, car si les grossiers n'agissaient pas aussi dans le pays, comment les délicats viendraient-ils en situation par eux-mêmes, pour autant qu'ils fissent de l'esprit? De ceci soyez instruits ; car vous gêleriez si nous ne suions pas.

DES POLICHINELLES, *gauches, presque niais.*

Vous êtes les sots, nés courbés ! Nous sommes les rusés, qui jamais ne portèrent quoi que ce soit ;

car nos bonnets, nos jaquettes et nos chiffons, sont légers à porter ; et avec satisfaction toujours oisifs, pantoufles aux pieds, nous sommes à courir à travers le marché et la foule, à nous tenir à badauder, à nous coquériquer ; à de tels cris nous nous glissons comme l'anguille, à travers la pressée et la multitude, pour sautiller ensemble, pour nous déchaîner réunis. Vous pouvez faire notre éloge, vous pouvez nous blâmer ; nous ne nous y opposons pas.

DES PARASITES, *flatteurs cupides.*

Vous, vaillants porteurs, et vos amis les charbonniers, voilà nos hommes ; car toute courbette, tout signe de tête affirmatif, les phrases contournées, le double souffle qui chauffe et rafraîchit comme le sent un seul, à quoi cela pourrait-il être utile ? Viendrait-il du ciel un feu même prodigieux, il n'y aurait pas de bûches et de charges de charbons pour attiser en braise la largeur de l'âtre. Là, cela rôtit et cela étuve ; là, cela cuit et cela frit. Le vrai gourmet, le lèche-assiettes, celui-là flaire le rôti, il pressent les poissons ; cela excite aux exploits à la table du protecteur.

IVROGNE, *inconscient.*

Qu'aujourd'hui rien ne me soit contraire ! Je me sens tellement franc et libre ; de la joie nouvelle et de gaies chansons ! c'est pourtant moi qui suis allé les chercher. Et ainsi je bois, je bois, je bois ! Trinquez, vous autres ! Tinte, tinte ! Toi, là-bas derrière, approche ! Trinquez ! Ainsi c'est fait.

Ma petite femme a cependant crié avec indignation ; elle a fait la mine à cet habit bariolé, et si

fort que je me sois rengorgé, elle m'a traité de mannequin. Néanmoins je bois, je bois, je bois! Choquez les verres! Tinte! tinte! Mannequins, trinquez! Si cela résonne, c'est fait.

Ne dites pas que je suis égaré, je suis au moins là où il me plaît. Si l'hôte ne fait pas crédit, l'hôtesse fait crédit, et, à la fin, la servante fait crédit. Toujours je bois, je bois, je bois! Debout, vous autres! Tinte, tinte! Chacun à chacun! ainsi sans relâche! Mais il me semble que c'est fait.

Comment et où je me divertis, que cela toujours arrive; laissez-moi étendu où je suis étendu, car je n'ai pas envie de rester debout plus longtemps.

CHŒUR.

Que tout frère boive, boive! Tostez allégrement un tinte, tinte! Restez assis, fermes sur le banc et la cale! Pour celui sous la table, c'est fait!

LE HÉRAUT

annonce différents poètes : poètes de la nature, poètes de cour et de chevalerie, des tendres aussi bien que des enthousiastes. Dans la foule des concurrents de tout genre, aucun ne laisse arriver l'autre à la déclamation. Un seul passe en tapinois avec quelques mots.

UN SATIRIQUE.

Savez-vous ce qui d'abord me réjouirait bien, moi poète? Pouvoir chanter et dire ce que personne ne voudrait entendre.

LE HÉRAUT

annonce que les poètes de la Nuit et des Tombeaux se font excuser, parce qu'ils sont précisément occupés par la plus intéressante conversation avec un Vampire nouvellement ressuscité,

de laquelle pourrait peut-être se développer un nouveau genre de poésie. Le héraut doit admettre cela, et il appelle dehors, en attendant, la mythologie grecque qui, même sous le masque moderne, ne perd ni caractère, ni agrément.

LES GRACES.

AGLAÉ.

Nous apportons de la grâce dans la vie, mettez de la grâce dans l'offrande.

HÉGÉMONE.

Mettez de la grâce à recevoir ; il est agréable d'atteindre le désir.

EUPHROSINE.

Et que, dans les limites des jours tranquilles, le remerciement soit souverainement gracieux.

LES PARQUES.

ATROPOS.

Moi, la plus âgée, on m'a invitée cette fois à filer ; il y a beaucoup à penser, beaucoup à méditer, auprès du fil délicat de la vie.

Afin qu'il soit pour vous flexible et souple, j'ai su trier le lin le plus fin ; pour qu'il soit lisse et délié et égal, le doigt intelligent l'aplanira.

Voudriez-vous, avec le plaisir et les danses, vous montrer par trop voluptueux, songez aux bornes de ce fil ! Méfiez-vous ! il pourrait se rompre.

CLOTHO.

Sachez qu'en ces derniers jours les ciseaux

m'ont été confiés, car on n'était pas édifié de la conduite de notre vieille.

Longuement elle tiraille, à la lumière et à l'air, les tissus les plus inutiles; en coupant, elle traîne au tombeau l'espérance des profits les plus magnifiques.

Mais moi aussi, dans l'agissement juvénile, je me suis déjà cent fois trompée; aujourd'hui, pour me tenir en bride, les ciseaux restent dans l'étui.

Et de la sorte, je suis liée volontiers, je regarde cet endroit avec bienveillance; vous, en ces libres heures, vaguez seulement toujours sans interruption.

LACHESIS.

A moi, qui suis la seule raisonnable, l'ordonnance est restée en partage; mon dévidoir, sans cesse animé, ne s'est jamais encore trop pressé.

Les fils viennent, les fils se dévident; je guide chacun d'eux dans sa voie, je ne laisse dépasser aucun ; qu'il s'adapte au cercle.

S'il m'arrivait une fois de m'oublier, je serais inquiète pour le monde; les heures comptent, les années mesurent, et le tisserand prend l'écheveau.

LE HÉRAUT.

Celles qui viennent maintenant, vous ne les connaîtrez pas, quelque érudit que vous seriez dans les lettres anciennes ; à les voir, elles qui suscitent tant de maux, vous les nommeriez des hôtes bienvenus.

Ce sont les Furies, personne ne nous croira, jolies, bien formées, aimables, jeunes d'années ; entrez en relations avec elles, vous expérimenterez,

combien, à la manière des serpents, blessent de telles colombes.

Il est vrai qu'elles sont perfides; mais où chaque sot se glorifie de ses imperfections, elles non plus ne demandent la renommée d'ange; elles se reconnaissent comme fléau de ville et de pays.

ALECTO.

A quoi cela vous sert-il? Vous vous fierez à nous; car nous sommes jolies et jeunes et chattemites. Si quelqu'un parmi vous a un petit trésor d'amour, nous lui chatouillerons les oreilles,

Jusqu'à ce qu'il nous soit permis de lui dire, œil dans œil : qu'elle fait simultanément aussi des signes à celui-ci et à celui-là; qu'elle est sotte de tête, courbe de dos et qu'elle boite et, si elle est sa fiancée, qu'elle ne vaut absolument rien.

De la sorte, nous savons également obséder la fiancée : l'ami même, il y a quelques semaines, a parlé avec mépris d'elle à celle-là. Se réconcilie-t-on, il reste pourtant quelque chose d'accroché.

MÉGÈRE.

Ce n'est que plaisanterie! car, sont-ils d'abord unis, je relève cela, et je sais en tous cas enfiellcr par des chimères, le bonheur le plus parfait; l'homme est inégal, inégales sont les heures. Et personne n'a ferme dans les bras le désirable, qui, du suprême bonheur auquel il s'était habitué, n'aspirerait follement après plus désirable encore; il fuit le soleil, il veut réchauffer le gel.

Avec tout cela je sais agir, et j'amène Asmodée,

le fidèle, pour semer le funeste en temps opportun ; je ruine ainsi par couple la race humaine.

TISIPHONE.

Pour le traître je mélange, j'aiguise, au lieu de mauvaises langues, poison et poignard; en aimes-tu d'autres, plus tôt, plus tard, la destruction t'a pénétré.

Ce qu'il y a de plus doux dans les instants, doit-il se transformer en bave et en fiel! Ici, point de marchandage, ici, point de transactions; comme il l'a commis, il l'expie.

Que nul ne chante le pardon! Aux rochers je porte ma doléance; écoute, l'écho répond : Vengeance! Et qui varie, ne doit pas vivre!

LE HÉRAUT.

Qu'il vous plaise de vous retirer de côté ; car ce qui vient à présent, n'est pas de vos pareils. Vous voyez comme un mont s'est approché en fendant la foule, les flancs superbement garnis de tapis bigarrés; une tête aux dents longues, une trompe en serpent, c'est mystérieux, mais je vous indique la clef. Sur sa nuque est assise une femme gracieuse, délicate, d'une fine baguette elle le guide avec précision; l'autre qui dessus, se tient debout, magnifique, auguste, est entourée d'un éclat qui m'éblouit par trop. Sur le côté marchent enchaînées de nobles femmes, l'une inquiète, l'autre joyeuse au regard; l'une se désire libre, l'autre se sent libre. Que chacune déclare qui elle est.

LA CRAINTE.

Torches fumeuses, lampes, flambeaux, arrivent

à poindre à travers la fête désordonnée; parmi ces visages trompeurs, la chaîne, hélas! me tient fixée comme par un charme.

Loin, vous, ridicules rieurs! Votre ricanement donne du soupçon; tous mes adversaires me pressent en cette nuit.

Ici! un ami est devenu un ennemi, je connais déjà son masque; celui-là voulait m'assassiner, maintenant découvert, il s'esquive.

Ah! comme volontiers je fuirais dehors par le monde, en toute direction; mais au delà, la destruction menace, elle me tient entre la fumée et l'effroi.

L'ESPÉRANCE.

Salut, vous, chères sœurs! Si vous vous êtes plu déjà, aujourd'hui et hier, en des déguisements, je sais pourtant avec certitude, sur toutes, que demain vous vous dévoilerez. Et si, à la lueur des torches, nous ne nous plaisons pas particulièrement, nous cheminerons, en des jours sereins, tout à fait selon notre propre volonté, tantôt en compagnie, tantôt seules, libres à travers de belles campagnes; nous nous reposerons et nous agirons à notre gré, et, dans une existence exempte de soucis, jamais nous ne serons privées, nous parviendrons sans cesse au but par nos efforts. Hôtes bienvenus partout, nous entrons avec confiance; assurément le mieux doit se trouver quelque part.

LA PRUDENCE.

Deux des plus grandes ennemies des humains, la Crainte et l'Espérance, enchaînées, sont tenues par moi loin de la communauté; faites place! vous êtes sauvés!

Je conduis le colosse vivant, vous voyez, chargé d'une tour, et il chemine sans se rebuter, pas à pas, sur des sentiers escarpés.

Mais là-haut, sur le pinacle, cette déesse aux ailes agiles, larges, pour se tourner de tous côtés à la conquête,

A l'entour l'environnent l'éclat et l'auréole, resplendissant au loin de toutes parts, et elle se nomme la Victoire, déesse de toutes les activités.

ZOÏLO-THERSITE.

Hou ! hou ! j'arrive là juste à point ! Je vous traite tous ensemble de mauvais ! Mais ce que je me suis choisi pour but, c'est, là-haut, dame Victoire. Avec sa paire d'ailes blanches, elle s'imagine sans doute qu'elle est un aigle, et que, vers quelque endroit seulement qu'elle se soit tournée, tout peuple et tout pays lui appartiennent ; mais où quelque chose de glorieux réussit, cela me met aussitôt en colère. Le bas en haut, le haut en bas, le tortu droit, le droit tortu, cela tout seul me rend bien portant, ainsi je le veux sur le globe terrestre.

LE HÉRAUT.

Que t'atteigne donc, chien de gueux, le coup de maître de la docile baguette ! Tords-toi et recourbe-toi-là à l'instant ! — Comme la double forme de nain se pelotonne rapidement en une masse répugnante ! — Mais, ô prodige ! — la masse devient un œuf qui se gonfle et éclate en deux. Maintenant en tombe un couple jumeau, la vipère et la chauve-souris ; l'une s'éloigne en rampant dans la poussière, l'autre s'envole, noire, vers le plafond ; elles

sortent en hâte pour une association, là je ne voudrais pas être le troisième.

MURMURES.

Courage ! là-bas derrière on danse déjà — Non ! je voudrais être loin d'ici — Sens-tu comme cela nous enlace, l'engeance des spectres ? — Cela mugit du moins par-dessus ma chevelure — Je m'en étais du moins aperçu au pied — Aucun de nous n'est blessé — Tous pourtant sont pris de crainte — Le divertissement est tout à fait gâté — Et ces bêtes brutes l'ont voulu.

LE HÉRAUT.

Depuis que, dans les mascarades, les devoirs de héraut me sont imposés, je veille sérieusement à la porte, afin qu'ici, au joyeux endroit, rien de pernicieux ne vous surprenne ; je ne chancelle ni ne cède. Mais je crains que par les fenêtres ne passent des fantômes aériens, et de revenants et de sortilèges je ne saurais vous délivrer. Si le nain s'était rendu suspect, à présent, là derrière, cela fluctue avec puissance. Je voudrais développer d'office la signification des figures. Mais ce qui est incompréhensible, je ne saurais non plus l'expliquer. Aidez-moi tous à m'instruire ! — Voyez-vous ce qui erre à travers la foule ? Attelé à quatre, un char magnifique est porté à travers tout, mais il ne sépare pas la multitude. Nulle part je ne vois de poussée ; cela scintille coloré dans le lointain, errantes luisent des étoiles diaprées, comme d'une lanterne magique ; cela approche en soufflant avec la violence de la tempête. Faites place ! Je frissonne !

UN ADOLESCENT, CONDUCTEUR DE CHAR.

Halte ! Coursiers, retenez vos ailes, sentez le frein accoutumé, maîtrisez-vous comme je vous maîtrise, passez avec bruit quand j'exalte... honorons ces lieux ! Regardez alentour comme les admirateurs se multiplient, cercle après cercle. Alerte, héraut, pour nous dépeindre, pour nous nommer suivant la coutume, avant que nous ne fuyions loin de vous ! Car nous sommes des allégories, et ainsi tu devrais nous connaître.

LE HÉRAUT.

Je ne saurais te désigner ; je pourrais plutôt te décrire.

L'ADOLESCENT CONDUCTEUR.

Essaie-le donc !

LE HÉRAUT.

Il faut l'avouer : d'abord tu es jeune et beau. Tu es un garçon à demi formé ; mais les femmes, elles, voudraient te voir entièrement formé. Tu me sembles un futur galant, vraiment bien un séducteur de race.

L'ADOLESCENT CONDUCTEUR.

Cela ne sonne pas mal ! continue, à toi de trouver le joyeux mot de l'énigme.

LE HÉRAUT.

Le noir éclair des yeux, la nuit des boucles, égayée par un ruban de pierreries ! Et quel gracieux vêtement flotte de tes épaules jusqu'aux socques, avec un ourlet de pourpre et d'étincelantes pail-

lettes ! On pourrait te qualifier de fille ; mais, pour le bien et pour le mal, tu aurais du prix, déjà même à présent, auprès des filles ; elles t'enseigneraient l'A, B, C.

L'ADOLESCENT CONDUCTEUR.

Et celui-là qui, en forme magnifique, parade ici sur le trône du char ?

LE HÉRAUT.

Il semble un roi opulent et doux ; heureux celui qui obtient sa faveur ! Il n'a rien de plus à ambitionner. En quelque lieu où il y aurait manque, son regard épie, et son plaisir pur à donner, est plus grand que possession et bonheur.

L'ADOLESCENT CONDUCTEUR.

Il ne t'est pas permis d'en rester là ; tu dois le décrire bien exactement.

LE HÉRAUT.

La dignité ne se décrit pas. Mais cette saine face de lune, une bouche charnue, des joues fleuries qui brillent sous la parure du turban, dans la robe à plis une riche aisance ! Que dirai-je du maintien ? Comme souverain il me paraît connu.

L'ADOLESCENT CONDUCTEUR.

Plutus, appelé le dieu de la Richesse ; il s'avance avec faste, l'auguste Empereur le désire grandement.

LE HÉRAUT.

Dis aussi le Quoi et le Comment sur toi-même.

L'ADOLESCENT CONDUCTEUR.

Je suis la Prodigalité, je suis la poésie ; je suis le poète qui se complète lorsqu'il prodigue son bien le plus intime. Je suis aussi immensément riche et je m'estime l'égal de Plutus ; j'anime et j'orne pour lui danse et festin ; ce qui lui manque, je le distribue.

LE HÉRAUT.

La vanterie te sied par trop bien, mais fais-nous voir tes talents.

L'ADOLESCENT CONDUCTEUR.

Voyez-moi seulement claquer ici des doigts, déjà cela reluit et scintille autour du char. Là, un collier de perles s'élance dehors. (*Claquant des doigts à l'entour, sans interruption.*) Prenez les bijoux d'or pour le cou et l'oreille ; aussi le peigne et la petite couronne sans défectuosité ; la joaillerie la plus précieuse en anneaux ; je distribue aussi de temps à autre des flammèches, attendant où cela peut embraser.

LE HÉRAUT.

Comme la chère multitude saisit et attrape ! Le donateur se trouve presque dans la poussée. Par des claquements de doigts, il lance des bijoux comme en rêve, et tous attrapent dans le vaste emplacement. Mais là j'assiste à de nouvelles finasseries : ce que l'un saisirait encore si empressé, il en a réellement mauvais salaire ; le don s'envole loin de lui. Le collier de perles se dénoue, des scarabées grouillent dans sa main ; il les rejette, le pauvre benêt, et ils bourdonnent autour de sa tête.

Les autres, au lieu de choses solides, attrapent de méchants papillons. Combien pourtant le fripon promet, et il n'accorde que ce qui a apparence d'or.

L'ADOLESCENT CONDUCTEUR.

A la vérité, je remarque que tu sais annoncer les masques, mais approfondir la nature de l'écorce, ce ne sont pas les fonctions de cour du héraut; cela exige une vue plus perçante. Cependant je me garde de toute hostilité; à toi, Maître, j'adresse question et discours. (*Tourné vers Plutus.*) Ne m'as-tu pas confié le tempétueux quadrige? Ne conduis-je pas heureusement, comme tu diriges? Ne suis-je pas là où tu indiques? Et n'ai-je pas su, avec des ailes hardies, remporter pour toi la palme? Pour autant de fois que j'ai combattu pour toi, en tout temps cela m'a réussi; si le laurier orne ton front, ne l'ai-je pas tressé avec la pensée et la main?

PLUTUS.

S'il est nécessaire que je porte témoignage pour toi, je dis volontiers : tu es l'esprit de mon esprit. Tu agis toujours d'après ma pensée, tu es plus riche que je ne le suis moi-même. J'estime, pour récompenser ton service, le rameau vert avant toutes mes couronnes. A tous je proclame une parole vraie : Mon cher fils! en toi j'ai complaisance.

L'ADOLESCENT CONDUCTEUR.

(*A la foule.*) Les plus grands dons de ma main, regardez, je les ai envoyés tout alentour; sur cette tête-ci et celle-là brûle une flammèche que j'ai fait jaillir, elle sautille de l'un à l'autre, à celui-ci

elle s'attache, à celui-là elle échappe, très rarement toutefois elle s'élève en flamboyant et brille vite en une courte floraison ; mais chez un grand nombre, avant qu'on l'ait reconnue encore, elle s'éteint, tristement consumée.

COMMÉRAGE DE FEMMES.

Là haut, sur l'attelage à quatre, c'est pour sûr un charlatan; juché là par derrière, Paillasse, mais amaigri par la faim et la soif, comme on ne le vit jamais encore ; il ne sent peut-être pas quand on le pince.

L'AMAIGRI.

Loin de mon corps, écœurant sexe féminin ! Je sais que, pour toi, je ne viens jamais à propos. — Quand la femme administrait encore le foyer, alors ou m'appelait l'Avarice ; alors c'était bien pour notre maison : beaucoup seulement dedans, et rien dehors ! Je témoignais du zèle pour le coffre et l'armoire ; ce devait peut-être même être un vice ! Mais comme, dans les années toutes récentes, la femme n'a plus coutume d'épargner, et, de même que tout mauvais payeur, a bien plus de convoitises que d'écus, il reste alors au mari beaucoup à endurer ; de quelque côté qu'il regarde, il y a des dettes. Si, en dévidant, elle peut gagner quelque chose, elle l'emploie pour son corps, pour son amant; elle mange aussi mieux, boit plus encore avec la foule fâcheuse des galants ; cela accroît en moi l'attrait de l'or ; je suis de sexe masculin : l'Avare !

LA FEMME PRINCIPALE.

Avec les dragons, le dragon peut lésiner ; c'est

pourtant à la fin mensonge et duperie ! Il vient pour irriter les maris ; ils sont déjà assez gênants.

LES FEMMES EN MASSE.

L'épouvantail ! Donne-lui une tape ! Que prétend-il nous menacer, ce bois de potence ? Devons-nous craindre sa face grotesque ! Les dragons sont en bois et en carton ; courage et pénétrez jusqu'à lui !

LE HÉRAUT.

Par mon bâton ! tenez-vous en repos ! — Mais il est à peine besoin de mon aide ; voyez comme les monstres furieux, mus dans l'espace rapidement gagné, déploient la double paire d'ailes ! Irritées se secouent les gueules des dragons entourées d'écailles, crachant le feu ; la multitude fuit, nette est la place.

Plutus descend du char.

LE HÉRAUT.

Il descend, combien royalement ! Il fait un signe, les dragons se meuvent ; du char ils ont apporté ici le coffre avec l'or et l'Avare ; il est là, à ses pieds. C'est une merveille comme cela est arrivé.

PLUTUS, *au Conducteur.*

Maintenant tu es délivré du poids par trop gênant, tu es libre et affranchi ; courage à présent vers ta sphère ! Elle n'est pas ici ! Confuse, bariolée, sauvage, une création grotesque ici nous enserre. Seulement là, où tu regardes clairement dans la douce clarté, où tu t'appartiens, et ne te confies qu'en toi, là-bas, où ne plaisent que le Beau, le Bien, vers la solitude ! — Là crée ton monde !

L'ADOLESCENT CONDUCTEUR.

Ainsi je me considère comme un digne envoyé, ainsi je t'aime comme un très proche parent. Où tu séjournes, il y a abondance ; où je suis, chacun se sent dans le gain le plus magnifique ; aussi hésite-t-il souvent en cette vie absurde : est-ce à toi, est-ce à moi qu'il doit s'abandonner ? Les tiens, il est vrai, peuvent se reposer oisifs, mais qui me suit, a toujours quelque chose à faire. Je n'accomplis point en secret mes actions, je respire seulement, et déjà je suis trahi. Adieu donc ! tu m'accordes certainement mon bonheur ; mais chuchote doucement, et aussitôt je suis de retour. (*Il s'éloigne comme il est venu.*)

PLUTUS.

Maintenant il est temps de dégager les trésors. Je touche les serrures avec la baguette du héraut ! Cela s'ouvre ! Regardez là ! Dans des chaudrons d'airain cela se développe et bouillonne de sang d'or ; premièrement les parures en couronnes, chaînes, anneaux ; cela enfle et menace de les engloutir en les fondant.

CLAMEURS ALTERNÉES DE LA FOULE.

Voyez ici ! oh ! là, comme cela gonfle abondamment, remplit le coffre jusqu'au bord ! — Des vases en or se fondent, des rouleaux monnayés tournoient, — des ducats bondissent comme frappés, oh ! comme cela m'agite le sein... comme je contemple toute ma convoitise ! Là ils arrivent en roulant sur le sol — On vous offre cela ; utilisez-le seulement tout de suite, et baissez-vous seulement et devenez

riches. — Nous autres, prompts comme l'éclair, nous prenons possession du coffre.

LE HÉRAUT.

Qu'y a-t-il, sots que vous êtes? Qu'est-ce que cela signifie? Ce n'est vraiment qu'une plaisanterie de masques. Ce soir il n'est pas demandé davantage ; croyez-vous qu'on vous donne de l'or et de la valeur? En ce jeu, même des jetons sont pourtant de trop pour vous. Lourdauds que vous êtes ! une aimable apparence doit tout de suite être la vérité massive. Que vous importe la vérité? — Vous empoignez une creuse illusion par tous les bouts. — Plutus masqué, héros de carnaval, fais-moi déguerpir ce peuple de la place.

PLUTUS.

Ton bâton est bien disposé pour cela, prête-le-moi pour peu de temps. — Je le trempe vite dans la fusion et le brasier. — A présent, masques, soyez sur vos gardes ! Comme cela jette des éclairs et éclate, jaillit en étincelles ! Déjà le bâton est embrasé. Celui qui a tâché d'aborder de trop près, est sans pitié aussitôt roussi... Maintenant je commence ma tournée.

CLAMEUR ET POUSSÉE.

Aïe ! C'en est fait de nous. — S'enfuie qui peut s'enfuir ! — Recule, recule, toi là derrière ! — Cela me jaillit brûlant au visage. — La pesanteur du bâton rougi m'oppresse... Nous sommes perdus, tous et toutes. — Arrière, arrière, flot de masques ! Arrière, arrière, troupe insensée... Oh ! si j'avais des ailes, je prendrais mon essor. —

PLUTUS.

Déjà le cercle est repoussé, et personne, je crois, n'est roussi. La multitude recule, elle est effarouchée... Toutefois je tire un cordon invisible, gage de pareil ordre.

LE HÉRAUT.

Tu as accompli une œuvre superbe ; combien je rends grâce à ton sage pouvoir !

PLUTUS.

La patience, noble ami, est encore nécessaire ; maint tumulte menace encore.

L'AVARE.

Ainsi l'on peut donc, si cela plaît, regarder joyeusement ce cercle, car les femmes sont au premier rang, où il y a quelque chose à s'ébahir, où il y a quelque chose pour être friand. Je ne suis pas encore si complètement rouillé ! Une belle femme est toujours belle ; et aujourd'hui, parce que cela ne me coûte rien, nous voulons donc avec assurance faire le galant. Mais, puisqu'en ce lieu trop rempli, toutes les paroles ne sont pas perceptibles pour chaque oreille, j'essaie habilement, et j'espère que cela me réussira, de m'exprimer avec clarté en pantomime. Main, pied, geste, ne m'y suffisent pas, je dois alors me mettre en peine d'une facétie. Comme de l'argile humide je veux manier l'or, car ce métal se laisse transformer en tout.

LE HÉRAUT.

Qu'entreprend-il, ce maigre fou ! Un tel famélique a-t-il l'humeur plaisante ? Il pétrit en pâte

tout or, qui devient mou sous ses mains ; de quelque façon qu'il le presse et que cela se pelotonne, cela ne reste pourtant toujours qu'informe. Il se tourne là vers les femmes, elles crient toutes, elles voudraient s'en aller, elles affectent des allures très revêches ; le coquin se montre achevé dans le mal. Je crains qu'il ne s'amuse quand il blesse la moralité. A cela, il ne m'est pas permis de rester silencieux, donne mon bâton pour le chasser.

PLUTUS.

Il ne pressent pas ce qui nous menace du dehors ; laisse-lui faire cette farce, il ne lui restera point d'espace pour ses bouffonneries. La loi est puissante, plus puissante est la nécessité.

TUMULTE ET CHANT.

La troupe sauvage vient principalement du haut de la montagne et de la vallée forestière ; elle approche irrésistible : ils fêtent leur grand Pan. Ils savent au moins ce que nul ne sait, et ils poussent dans le cercle vide.

PLUTUS.

Je vous connais bien, vous et votre grand Pan ! Vous avez fait ensemble une démarche hardie. Je sais fort bien ce que chacun ne sait pas et j'ouvre, comme il est dû, ce cercle étroit. Qu'un sort heureux les accompagne ! Ce qu'il y a de plus étrange peut arriver ; ils ne savent pas où ils s'avancent, ils n'ont pas pris leurs précautions.

CHANT TUMULTUEUX.

O toi, troupe attifée, exposition d'oripeaux ! Ils

arrivent grossiers, ils arrivent rudes, en bond élevé, en course rapide ; ils marchent fermes et vigoureux.

FAUNES.

La troupe des Faunes, en la danse joyeuse, la couronne de chêne dans la chevelure frisée, une oreille délicate, pointue, pénètre hors de la tête bouclée, un petit nez camus, une face large, tout cela ne nuit pas auprès des femmes. Lorsqu'il tend la menotte, la plus belle ne refuse pas la danse facilement au Faune.

UN SATYRE.

Le Satyre bondit maintenant par derrière avec le pied de chèvre et la jambe sèche, il les lui faut maigres et à tendons. Et, semblable au chamois sur les cimes de la montagne, il se récrée à regarder tout à l'entour. Réconforté ensuite à l'air de la liberté, il raille enfant et femme et mari qui, profondément dans la vapeur et la fumée de la vallée, s'imaginent à l'aise qu'ils vivent aussi, lorsqu'à lui pourtant le monde là-haut, pur et non troublé, appartient seul.

GNOMES.

Là entre en piétinant la petite troupe, elle ne se tient pas volontiers couple par couple ; dans le vêtement de mousse, avec de petites lampes claires, cela se remue vite pêle-mêle, où chacun travaille pour soi-même, grouillant comme des fourmis lumineuses ; et assidûment cela se trémousse deçà, delà, occupé en tout sens.

Apparentés de près aux doux Gutèles, bien connus comme chirurgiens des rochers, nous scarifions les hautes montagnes, nous puisons en pleines artères ;

tout or, qui devient mou sous ses mains ; de quelque façon qu'il le presse et que cela se pelotonne, cela ne reste pourtant toujours qu'informe. Il se tourne là vers les femmes, elles crient toutes, elles voudraient s'en aller, elles affectent des allures très revêches ; le coquin se montre achevé dans le mal. Je crains qu'il ne s'amuse quand il blesse la moralité. A cela, il ne m'est pas permis de rester silencieux, donne mon bâton pour le chasser.

PLUTUS.

Il ne pressent pas ce qui nous menace du dehors ; laisse-lui faire cette farce, il ne lui restera point d'espace pour ses bouffonneries. La loi est puissante, plus puissante est la nécessité.

TUMULTE ET CHANT.

La troupe sauvage vient principalement du haut de la montagne et de la vallée forestière ; elle approche irrésistible : ils fêtent leur grand Pan. Ils savent au moins ce que nul ne sait, et ils poussent dans le cercle vide.

PLUTUS.

Je vous connais bien, vous et votre grand Pan ! Vous avez fait ensemble une démarche hardie. Je sais fort bien ce que chacun ne sait pas et j'ouvre, comme il est dû, ce cercle étroit. Qu'un sort heureux les accompagne ! Ce qu'il y a de plus étrange peut arriver ; ils ne savent pas où ils s'avancent, ils n'ont pas pris leurs précautions.

CHANT TUMULTUEUX.

O toi, troupe attifée, exposition d'oripeaux ! Ils

arrivent grossiers, ils arrivent rudes, en bond élevé, en course rapide ; ils marchent fermes et vigoureux.

FAUNES.

La troupe des Faunes, en la danse joyeuse, la couronne de chêne dans la chevelure frisée, une oreille délicate, pointue, pénètre hors de la tête bouclée, un petit nez camus, une face large, tout cela ne nuit pas auprès des femmes. Lorsqu'il tend la menotte, la plus belle ne refuse pas la danse facilement au Faune.

UN SATYRE.

Le Satyre bondit maintenant par derrière avec le pied de chèvre et la jambe sèche, il les lui faut maigres et à tendons. Et, semblable au chamois sur les cimes de la montagne, il se réerée à regarder tout à l'entour. Réconforté ensuite à l'air de la liberté, il raille enfant et femme et mari qui, profondément dans la vapeur et la fumée de la vallée, s'imaginent à l'aise qu'ils vivent aussi, lorsqu'à lui pourtant le monde là-haut, pur et non troublé, appartient seul.

GNOMES.

Là entre en piétinant la petite troupe, elle ne se tient pas volontiers couple par couple ; dans le vêtement de mousse, avec de petites lampes claires, cela se remue vite pêle-mêle, où chacun travaille pour soi-même, grouillant comme des fourmis lumineuses ; et assidûment cela se trémousse deçà, delà, occupé en tout sens.

Apparentés de près aux doux Gutèles, bien connus comme chirurgiens des rochers, nous scarifions les hautes montagnes, nous puisons en pleines artères ;

avec confiance nous jetons en tas des métaux, au salut de : Bonne chance ! bonne chance ! C'est de fond bien intentionné, nous sommes l'ami des braves gens. Toutefois nous mettons l'or au jour pour qu'on puisse voler et faire l'entremetteur, pour que le fer ne manque pas à l'homme superbe qui inventa l'assassinat universel. Et celui qui méprise les trois commandements, ne fait aussi aucun cas des autres. Tout cela n'est pas notre faute ; c'est pourquoi, continuez comme nous à avoir patience.

GÉANTS.

On les appelle les hommes sauvages, bien connus près de la chaîne du Harz ; simplement nus dans l'antique force, ils arrivent tous ensemble gigantesques. Le tronc de sapin dans la main droite et autour du ventre une bande bourrelée, le plus rude tablier de branches et de feuilles, une garde du corps comme le pape n'en a pas.

NYMPHES EN CHŒUR.

(*Elles entourent le grand Pan.*) Lui aussi arrive ! Le Tout du monde est représenté dans le grand Pan. Vous, les plus gaies, environnez-le, planez autour de lui dans la danse folâtre ; car, puisqu'il est à la fois sérieux et bon, ainsi veut-il que l'on soit joyeux. Aussi, sous le toit bleu en voûte, il s'est tenu constamment éveillé ; les ruisseaux pourtant murmurent vers lui, et de légers souffles le bercent doucement en repos. Et quand à midi il dort, la feuille ne s'agite pas à la branche ; l'arome balsamique de plantes salubres emplit l'air silencieusement calme ; la nymphe n'ose pas être

gaie, et où elle se tenait, là elle s'endort. Mais quand ensuite, inattendue, la voix du dieu retentit avec violence comme la crépitation de la foudre, le mugissement de la mer, personne alors ne sait où se tourner, une vaillante armée se disperse dans la plaine, et, dans la mêlée, tremble le héros. Honneur donc à qui l'honneur revient! Et salut à lui, qui nous a conduites ici !

DÉPUTATION DES GNOMES.

(*Au grand Pan.*) Quand le riche bien qui reluit, passe fil à fil par les crevasses, ne montre ses labyrinthes qu'à la sage baguette divinatoire,

Nous voûtons, en d'obscurs souterrains, troglodytiquement notre maison, et, aux souffles purs du jour, tu distribues gracieusement des trésors.

Maintenant, nous découvrons ici près une source merveilleuse, qui promet de donner aisément ce qui était à peine à atteindre.

Tu peux accomplir cela, Maître, prends-le en ta garde! Tout trésor dans tes mains devient profitable au monde entier.

PLUTUS, *au héraut.*

Il nous faut nous ressaisir dans le sens élevé, et laisser arriver avec assurance ce qui arrive ; tu es bien ordinairement rempli du plus ferme courage. A l'instant donc s'accomplira une chose très horrible ; avec opiniâtreté le monde et la postérité le nieront ; toi, décris-le fidèlement dans ton protocole !

LE HÉRAUT.

(*Il saisit le bâton que Plutus retient à la main.*) Les nains conduisent doucement le grand Pan vers

la source de feu ; elle monte, bouillonne du gouffre le plus profond, elle retombe ensuite dans l'abîme, et ténébreuse reste la béante bouche ; de nouveau elle se soulève en fournaise et en bouillonnement ; le grand Pan se tient debout de bonne humeur, il se réjouit de l'étonnante chose, et une écume de perles jaillit à droite et à gauche. Comment peut-il se fier à des êtres pareils ? Il se penche pour regarder profondément dedans. — Mais à présent sa barbe y tombe ! — Quel peut bien être ce menton lisse ? La main cache cela à notre regard. — Maintenant vient une grande maladresse : la barbe prend feu et vole en arrière, elle enflamme couronne et tête et poitrine, en souffrance se transforme le plaisir. — Pour éteindre accourt l'escorte ; nul toutefois ne reste exempt de flammes, et, tandis que cela claque et que cela frappe, un flamboiement nouveau est provoqué ; enchevêtré dans l'élément, tout un monceau de masques brûle. Mais, est-ce que j'entends, qu'est-ce qui nous est annoncé, d'oreille en oreille, de bouche en bouche ! O nuit éternellement sinistre, quel mal nous as-tu apporté ! La journée de demain publiera ce que personne ne peut ouïr volontiers ; mais j'entends crier de toutes parts : L'EMPEREUR souffre pareil tourment ! Oh ! si du moins une autre chose était vraie ! L'Empereur brûle, ainsi que son escorte. Qu'elle soit maudite, elle qui l'a entraîné, qui s'est fiée de ramilles résineuses, afin de se déchaîner ici avec des beuglements pour la ruine universelle ! O jeunesse, jeunesse, ne circonscriras-tu jamais la pure mesure de la joie ? O grandeur, grandeur, n'agiras-tu jamais raisonnablement, comme tu agis tout-puissamment ?

Déjà la forêt s'en va en flammes; pointues, elles dardent leurs langues, léchant en haut, vers les solives du plafond en bois entre-croisé; un incendie général nous menace. La mesure de la calamité est comble, je ne sais qui nous sauvera. Demain gît, monceau de cendres d'une nuit, la riche splendeur impériale.

PLUTUS.

L'épouvante est suffisamment répandue; que le secours soit maintenant préparé! — Frappe, puissance du bâton sacré, afin que le sol tremble et retentisse! Toi, air spacieusement étendu, emplis-toi de fraîche vapeur! Approchez, pour errer çà et là, exhalaisons brumeuses; stries imprégnées, couvrez un fouillis enflammé! Ruisselez, murmurez, moutonnez en petites nuées, glissez ondulantes, étouffez doucement, combattez partout en éteignant; vous, les calmantes, les humides, transformez en une fulguration un tel jeu de vaine flamme! — Si les Esprits menacent de nous léser, la magie doit faire ses preuves.

JARDIN DE PLAISANCE

SOLEIL DU MATIN

L'EMPEREUR, sa Cour, hommes et femmes; FAUST, MÉPHISTOPHÉLÈS, convenablement vêtus suivant l'usage, pas d'une façon voyante; tous deux s'agenouillent.

FAUST.

Pardonnes-tu, Sire, ce jeu magique de flammes?

L'EMPEREUR.

(*Leur faisant signe de se relever.*) Je me souhaite beaucoup de semblables badinages. — Tout à coup je me suis vu dans une sphère embrasée, il me semblait presque être Pluton. Un fond rocheux, de ténèbres et de charbons, gisait embrasé de flammèches. De ce gouffre-ci et de celui-là s'élevaient, en tourbillonnant, bien des milliers de flammes tumultueuses, et elles flamboyaient ensemble en une seule voûte. Cela serpentait vers le haut en un dôme très élevé, qui toujours se formait et toujours se perdait. A travers le lointain espace de colonnes ignées, torses, je voyais les longues files des gens en mouvement; ils se pressaient vers moi dans le vaste cercle, et rendaient hommage, comme ils l'ont toujours fait. Je reconnaissais celui-ci et celui-là de ma Cour; je paraissais un prince de mille salamandres.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

C'est ce que tu es, Sire ! puisque chaque élément reconnaît la Majesté comme absolue. Tu as maintenant expérimenté le feu obéissant; jette-toi dans la mer, là où elle se déchaîne le plus furieusement, et à peine mets-tu le pied sur le fond riche en perles, qu'un cercle magnifique se forme en ondoyant; tu vois des vagues vacillantes, d'un vert clair, à la bordure de pourpre, se gonfler et se dégonfler autour de toi, point central, pour la plus belle demeure. A chaque pas, où que tu ailles, les palais accompagnent. Les parois mêmes se réjouissent de la vie, du fourmillement rapide comme la flèche, de l'impulsion de va-et-vient. Les phénomènes de la mer se pressent vers la douce lueur nouvelle, ils s'élancent contre, impétueusement, et à aucun il n'est permis d'entrer. Là jouent des dragons de couleur écaillée d'or; le requin entrebâille les mâchoires, tu lui ris à la gueule. De quelle façon que la Cour soit ravie maintenant autour de toi, tu n'as pourtant jamais vu pareille presse. Mais tu ne restes pas séparé de ce qu'il y a de plus aimable : des Néréides curieuses s'approchent de la magnifique demeure dans la fraîcheur éternelle; les plus jeunes timides et lascives comme les poissons; celles plus âgées, prudentes. Déjà Thétis en a connaissance; elle tend la main et la bouche au second Pelée. — Ensuite le siège dans les champs de l'Olympe.....

L'EMPEREUR.

Les espaces éthérés, je t'en tiens quitte; on monte encore assez tôt sur ce trône-là.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Et, très haut Maître ! tu as déjà la terre.

L'EMPEREUR.

Quel bon destin t'a porté ici, directement des Mille et une Nuits ? Si tu ressembles en fertilité à Schéhérazade, je te garantis la plus élevée de toutes les faveurs. Sois constamment prêt quand votre monde de tous les jours, comme souvent cela arrive, m'offusque très déplaisamment.

LE MARÉCHAL DE LA COUR.

(*Il entre en hâte.*) Très auguste Maître, je ne pensais pas en ma vie donner, du plus beau succès, une communication comme celle-ci, qui me rend grandement heureux, me ravit en ta présence : compte après compte est acquitté, les griffes des usuriers sont apaisées, je suis délivré de pareil tourment d'enfer ; ce ne peut être plus gai dans le ciel.

LE GRAND-MAITRE DE L'ARMÉE.

(*Il suit en hâte.*) Par à-comptes, la solde est payée, toute l'armée engagée à nouveau, le lansquenet se trouve un sang frais, et aubergiste et filles l'ont bonne.

L'EMPEREUR.

Comme votre poitrine respire, élargie ! Comme égayé est votre visage plissé ! Comme vous vous approchez en hâte.

LE GRAND-TRÉSORIER, *paraissant.*

Questionne ceux-ci, eux qui ont fait l'œuvre !

FAUST.

Il est dû au chancelier d'exposer l'affaire.

LE CHANCELIER.

(*Il s'approche lentement.*) Assez comblé de bonheur en mes vieux jours. — Écoutez donc et regardez le feuillet, lourd de destinées, qui a transformé tout mal en bien. (*Il lit.*) « Qu'il soit à savoir à quiconque le désire : ce billet-ci vaut mille couronnes. Il lui est assuré, comme gage certain, un innombrable bien enfoui dans le territoire impérial. Il est pris soin maintenant que le riche trésor, aussitôt extrait, serve d'équivalent. »

L'EMPEREUR.

Je pressens un forfait, une monstrueuse fraude. Qui a falsifié ici le paraphe de l'Empereur ? Un pareil crime est-il resté impuni ?

LE GRAND-TRÉSORIER.

Rappelle-toi ! Tu as signé cela toi-même, pas plus tard que cette nuit. Tu étais debout en grand Pan ; le chancelier, s'approchant de toi avec nous, dit : « Accorde-toi ce haut plaisir de fête, la prospérité du peuple par quelques traits de plume. » Tu les traças nettement ; puis, en cette nuit, cela fut vite reproduit à milliers par des magiciens. Pour que le bienfait profite sur-le-champ à tous, nous avons timbré aussitôt la série entière ; les dix, trente, cinquante, cent, sont prêts. Vous ne vous imaginez pas comme cela a fait du bien au peuple. Voyez votre ville, à demi-moisie d'ordinaire dans la mort, comme tout vit et fourmille, goûtant le

plaisir ! Quoique depuis longtemps ton nom rende heureux le monde, jamais on ne l'a regardé avec tant de bienveillance. Seulement maintenant l'alphabet a de l'excédent ; en ce signe, chacun devient à présent bien heureux.

L'EMPEREUR.

Et pour mes gens, cela est valable comme bon or? A l'armée, à la Cour, cela suffit comme pleine solde? Si fort que cela m'étonne, il me faut l'admettre.

LE MARÉCHAL DE LA COUR.

Il serait impossible d'enclore les fuyards ; avec le signe rapide de l'éclair, cela s'est éparpillé dans la course. Les comptoirs des changeurs sont largement ouverts, on y fait honneur à chaque feuillet par or et argent, avec rabais, il est vrai. Cela va maintenant de là chez le boucher, le boulanger, le cabaretier ; la moitié du monde ne semble songer qu'à la bonne chère, tandis que l'autre se gonfle, à neuf dans les habits. Le mercier vend à la coupe, le tailleur coud. Avec « Vive l'Empereur ! » cela jaillit à flots dans les tavernes ; là cela cuit et rôtit et fait un cliquetis d'assiettes.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Celui qui se promène solitaire, en long et en large, sur les terrasses, avise la plus belle, magnifiquement parée, un œil caché par le superbe éventail en plumes de paon ; elle nous sourit et suit des yeux pareille cédule ; et, plus prestement que par l'esprit et l'art oratoire, se négocie la plus riche faveur d'amour. On ne se tourmentera pas avec

bourse et sacoche, une petite feuille est facile à porter dans le sein, avec un billet doux elle s'appareille là commodément. Le prêtre la porte dévotement dans le bréviaire, et le soldat, pour se tourner plus rapide, allége vite la ceinture autour de ses reins. Que la Majesté pardonne si, par le détail, je parais abaisser la grande œuvre.

FAUST.

La surabondance des trésors, laquelle, engourdie, attend en tes États, profonde dans le sol, se trouve inutilisée. La pensée la plus étendue est, pour une telle richesse, la plus misérable barrière; l'imagination, dans son vol le plus élevé, s'évertue et ne se satisfait jamais; toutefois, des esprits dignes de regarder profondément, prennent une confiance sans limites dans l'illimité.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Un tel papier, au lieu d'or et de perles, est si commode, on sait au moins ce que l'on a; on n'a pas besoin d'abord de trafiquer ni d'échanger; à plaisir on peut se griser d'amour et de vin. Veut-on du métal, un changeur est prêt, et manque-t-il là, on creuse alors un certain temps. Coupe et chaîne sont vendues aux enchères, et le papier, aussitôt amorti, confond le sceptique qui nous raille effrontément. On ne veut rien autre, on y est habitué. Ainsi, dès maintenant, il se trouve y avoir, pour tous les États de l'Empereur, suffisamment en bijoux, or, papier.

L'EMPEREUR.

Notre Empire vous doit ce grand bien; que la

récompense, s'il est possible, soit égale au service. Que l'intérieur du sol de l'Empire vous soit confié, vous êtes les plus dignes gardiens des trésors. Vous connaissez le refuge étendu, bien garanti, et quand on creuse, que ce soit d'après votre parole. Unissez-vous maintenant, vous les maîtres de notre trésor, remplissez avec plaisir les dignités de votre place, en laquelle, rendus heureux dans la concorde, s'associe au monde d'en haut celui d'en bas.

LE GRAND-TRÉSORIER.

Aucun différend ultérieur ne doit se faire sentir entre nous, il me plaît d'avoir le magicien pour collègue. (*Il s'éloigne avec Faust.*)

L'EMPEREUR.

Si je fais maintenant des cadeaux à la Cour, à l'un après l'autre, que chacun m'avoue à quoi il peut les employer.

UN PAGE, *recevant.*

Je vis joyeux, content, de bonne humeur.

UN AUTRE, *de même.*

Je procure aussitôt à la bien-aimée chaîne et bagues.

UN CAMÉRIER, *acceptant.*

Dès à présent je bois en double une meilleure bouteille.

UN AUTRE, *de même.*

Les dés me démangent déjà dans la poche.

UN BANNERET, *avec réflexion.*

Je rends libre de dettes mon château et mes champs.

UN AUTRE, *de même.*

C'est un trésor que je joins à des trésors.

L'EMPEREUR.

J'espérais du goût et du courage pour de nouveaux exploits; mais celui qui vous connaît, celui-là vous devinera aisément. Je m'en aperçois bien; avec la floraison de tous les trésors, vous resterez, après comme avant, tels que vous avez été.

LE FOU, *survenant.*

Vous dispensez des faveurs, accordez-m'en aussi!

L'EMPEREUR.

Et tu vis de nouveau? Déjà tu les dépenses à boire.

LE FOU.

Les feuilles magiques! je ne comprends pas cela au juste.

L'EMPEREUR.

Je le crois bien, car tu les emploies mal.

LE FOU.

D'autres tombent là, je ne sais que faire.

L'EMPEREUR.

Prends-les seulement; elles te sont bien échues! (*Il s'éloigne.*)

LE FOU.

Cinq mille couronnes me seraient entre les mains!

MÉPHISTOPHÉLÈS

Outre à deux jambes, es-tu ressuscité?

LE FOU.

Souvent cela m'arrive, mais pas aussi bien que maintenant.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Tu te réjouis tellement, que cela te met en sueur.

LE FOU.

Regardez donc seulement ici, cela est-il bien l'équivalent de l'argent?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Tu as en retour ce que le gosier et le ventre convoitent.

LE FOU.

Et je puis acheter champ, maison et bétail?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

C'est entendu! Offre seulement, cela ne te trompe jamais.

LE FOU.

Et château avec forêt et chasse et rivière à poissons?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Ma foi! j'aimerais bien à te voir en redouté seigneur!

LE FOU.

Ce soir, je me berce dans le bien-fonds ! (*Il s'éloigne.*)

MÉPHISTOPHÉLÈS, *seul.*

Qui doute encore de l'esprit de notre fou !

GALERIE OBSCURE

FAUST, MÉPHISTOPHÉLÈS.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Que m'entraînes-tu dans ces couloirs sombres? N'y a-t-il pas là-dedans assez de plaisirs, dans la presse serrée, bigarrée de la Cour, occasion pour le badinage et l'illusion?

FAUST.

Ne me dis pas cela, tu l'as, aux anciens jours, depuis longtemps usé jusqu'à la plante des pieds. A présent, toutefois, ton aller et venir est seulement pour ne pas me répondre. Mais je suis tourmenté pour agir, le maréchal et le camérier me poussent maintenant. L'Empereur veut, cela doit se faire tout de suite, il veut voir devant lui Hélène et Pâris; il veut contempler, en formes distinctes, l'idéal des hommes aussi bien que celui des femmes. Vite à l'œuvre! Il ne m'est pas permis de rompre ma parole.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Il était insensé, léger, de promettre.

FAUST.

Tu n'as point réfléchi, camarade, où nous con-

duisent tes artifices; d'abord nous l'avons rendu riche, maintenant il nous faut l'amuser.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Tu t'imagines que cela s'emboîte tout de suite; ici nous nous tenons devant des marches plus raides, tu mets la main dans un domaine très étranger; tu contractes audacieusement à la fin de nouvelles dettes, tu penses faire surgir Hélène aussi facilement que le papier fantôme des florins. — Avec des farces de sorcières, avec des trames à fantômes, avec des nains goitreux, je me tiens immédiatement à tes ordres; mais les bien aimées du diable, quoique non à décrier, ne peuvent passer pour des héroïnes.

FAUST.

Nous avons ici la vieille ritournelle ! Avec toi, on s'engage toujours dans l'incertain. Tu es le père de tous les obstacles, pour chaque expédient tu veux un nouveau salaire. Avec un peu de marmottage, je sais que c'est fait; le temps de se retourner, tu les amènes à l'endroit.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Le peuple païen ne me regarde en rien, il habite son propre enfer; il y a pourtant un moyen.

FAUST.

Parle, et sans retard !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Mal volontiers, je découvre un mystère plus élevé. — Des déesses trônent majestueuses dans

la solitude ; autour d'elles, point de lieu, de temps moins encore; il y a embarras à parler d'elles. Ce sont les Mères?

FAUST, *avec un mouvement de frayeur.*

Mères!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Cela te fait frémir?

FAUST.

Les Mères! Mères! — Cela sonne si étrange !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Cela l'est aussi. Des déesses, inconnues à vous, mortels, non volontiers nommées par nous. Au plus profond tu peux creuser pour découvrir leur demeure; toi-même es cause que nous avons besoin d'elles.

FAUST.

Par où le chemin?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Point de chemin dans l'infoulé, l'infoulable! Un chemin jusqu'à l'inimploré, l'inimplorable. Es-tu prêt? — Il n'y a pas de serrures, pas de verrous à tirer, tu seras errant en des solitudes. As-tu idée du désert et de la solitude?

FAUST.

Je pensais que tu épargnerais de pareilles sentences; ici, cela sent la cuisine des sorcières, cela sent une époque depuis longtemps passée. Ne me fallait-il pas être en relation avec le monde? apprendre le vide, enseigner le vide? — Parlais-

je raisonnablement, comme je l'avais envisagé, la contradiction retentissait doublement bruyante; il me fallut même, par suite de tours désagréables, m'esquiver vers la solitude, vers les lieux incultes, et pour ne pas vivre seul, entièrement oublié, me livrer pourtant à la fin au diable.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Et si tu avais traversé l'océan à la nage, contemplé là l'illimité, tu verrais là au moins arriver vagues sur vagues, même si tu frémis devant l'engloutissement. Tu verrais au moins quelque chose. Tu verrais sans doute, dans le vert des mers apaisées, des dauphins qui passent, tu verrais s'avancer les nuages, le soleil, la lune et les étoiles; tu ne verras rien dans un lointain éternellement vide, tu n'entendras point le pas que tu fais, tu ne rencontreras rien de solide où te reposer.

FAUST.

Tu parles comme le premier de tous les mystagogues qui aient jamais trompé de sincères néophytes, seulement à l'inverse. Tu m'envoies dans le vide pour y accroître tant l'art que la force; tu me traites comme le chat, pour que je te tire les châtaignes hors des braises. Continue toujours! nous voulons approfondir cela; dans ton Néant, j'espère trouver le Tout.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je te loue avant que tu ne te sépares de moi, et je vois bien que tu connais le diable; prends cette clef-ci.

FAUST.

Ce petit objet!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Saisis-la d'abord et ne l'estime pas peu.

FAUST.

Elle grandit dans ma main! Elle luit, jette des éclairs.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

T'aperçois-tu bientôt maintenant de ce qu'on possède en elle! La clef éventera la vraie place; suis-la en bas, elle te conduit chez les Mères.

FAUST, *frissonnant.*

Les Mères! Cela m'atteint toujours comme un coup! Qu'est-ce que ce mot que je ne puis entendre?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Es-tu borné, de sorte qu'un mot nouveau te dérange? Veux-tu n'entendre que ce que tu as déjà entendu? Que rien ne te dérange, de quelque façon même qu'ultérieurement cela résonne, toi, depuis longtemps déjà accoutumé aux choses les plus merveilleuses.

FAUST.

Mais dans l'engourdissement je ne cherche pas mon salut; le tressaillement est la meilleure part de l'homme. Pour autant que le monde lui enchérisse le sentiment; ému, il sent profondément le prodigieux.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Enfonce-toi donc ! Je pourrais dire aussi : monte ! C'est identique. Échappe au créé dans les royaumes détachés des formes ! Délecte-toi à ce qui, depuis longtemps, n'est plus présent ; l'agitation s'entrelace comme des traînées de nuages ; brandis la clef, tiens-les à distance du corps.

FAUST, *enthousiasmé.*

Bien ! En la saisissant ferme, je sens une vigueur nouvelle, la poitrine élargie, là vers la grande œuvre.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Un trépied embrasé te fait savoir finalement que tu es au très bas, au plus bas fond. A sa lueur tu verras les Mères ; les unes sont assises, d'autres sont debout et marchent, tout comme cela vient. Formation, transformation, éternel amusement de la Pensée éternelle. Autour flottent les images de toute créature, elles ne te voient pas, car elles ne voient que les schèmes. Prends alors courage, car le péril est grand, et va droit à ce trépied, touche-le avec la clef !

FAUST prend avec la clef une attitude décidée de commandement.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *le considérant.*

Ainsi c'est bien ! Il s'attache, il suit en fidèle valet ; calme, tu montes, la chance te soulève, et, avant qu'elles ne le remarquent, tu es de retour avec lui. Et l'as-tu une fois apporté ici, tu évoques alors de la nuit le héros et l'héroïne, toi qui, le premier, as l'audace de ce fait ; il est accompli, et tu

as effectué cela. Alors la brume d'encens doit désormais, après un traitement magique, se transformer en dieux.

FAUST.

Et enfin, quoi maintenant?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Que ton être tende vers en bas; enfonce-toi en frappant du pied, en frappant du pied tu remontes. (*Faust frappe du pied et s'enfonce.*)

Si seulement la clef lui est au mieux profitable! Je suis curieux de voir s'il revient.

SALLES BRILLAMMENT ÉCLAIRÉES

L'EMPEREUR et les PRINCES. La COUR en mouvement.

LE CAMÉRIER, *à Méphistophélès.*

Vous nous êtes encore redevable de la scène des Esprits; mettez-vous-y! Le Maître est impatient.

LE MARÉCHAL DE LA COUR.

Le très gracieux Souverain vient de demander après elle; vous, n'apportez point de retard en affront pour Sa Majesté !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Mais c'est pour cela que mon compagnon est parti, il sait déjà comment s'y prendre, et, silencieusement enfermé, il fait des expériences; il doit s'appliquer tout particulièrement; car, qui veut soulever ce trésor, le Beau, a besoin de l'art suprême, la magie des sages.

LE MARÉCHAL.

De quels artifices vous usez, c'est indifférent; l'Empereur veut que tout soit prêt.

UNE BLONDE, *à Méphistophélès.*

Un mot, Messire ! Vous voyez un visage clair,

il n'est toutefois pas ainsi pendant le malencontreux été ! Alors germent cent taches d'un roux brunâtre, lesquelles, pour le dépit, couvrent la peau blanche. Un remède !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Dommage ! un si brillant petit trésor moucheté, en mai, comme vos jeunes chats à robe de panthère ! Prenez du frai de grenouille, des langues de crapaud, cohobez, distillez soigneusement au plus plein éclat de lune, et, quand elle décroît, enduire proprement ; le printemps arrive, les mouchetures ont fui !

UNE BRUNE.

La foule s'approche en serrant pour vous flagorner. Je sollicite un remède ! Un pied engelé m'empêche de me promener, ainsi que de danser, je me remue même maladroitement pour faire la révérence.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Permettez une pression de mon pied.

LA BRUNE.

Soit ! cela arrive bien entre gens amoureux.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

La pression de mon pied, enfant, a une signification plus grande. Au semblable, le semblable, de quoi que l'on souffre ; le pied guérit le pied, ainsi est-il de tous les membres. Approchez ! Faites attention ! Vous ne devez pas y répondre.

LA BRUNE, *criant.*

Aïe ! aïe ! cela brûle ! C'était une rude pression, comme un sabot de cheval.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Vous emportez la guérison. Tu peux à présent pratiquer la danse à plaisir ; à table, en faisant bonne chère, joue du pied avec le bien-aimé.

UNE DAME, *s'efforçant d'approcher.*

Laissez-moi passer ! Trop grandes sont mes souffrances ; cuisantes, elles me déchirent au plus profond du cœur ; jusques hier, il cherchait le bonheur dans mes regards, il babille avec elle et me tourne le dos.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

C'est suspect, mais écoute-moi. Il te faut te presser doucement contre lui ; prends ce charbon, trace-lui une barre sur la manche, le manteau, l'épaule, comme cela se présente ; il sentira dans le cœur le favorable aiguillon du repentir. Mais tu dois aussitôt avaler le charbon, ne point porter aux lèvres de vin, d'eau ; cette nuit encore, il soupirera devant ta porte.

LA DAME.

Ce n'est pas du poison, au moins ?

MÉPHISTOPHÉLÈS, *indigné.*

Respect où cela est dû ! Loin il vous faudrait courir après un tel charbon ; il provient d'un bûcher que jadis nous avons attisé avec plus de zèle.

UN PAGE.

Je suis amouraché ; on ne me prend pas au sérieux.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *à part.*

Je ne sais plus où je dois écouter. (*Au page.*) Il ne faut pas placer votre bonheur dans la plus jeune. Les surannées savent vous apprécier. — (*D'autres cherchent à approcher.*) Déjà de nouveaux encore ! Quel rude assaut ! Je me tire finalement d'embarras par la vérité ; le pire expédient ! Grande est la détresse. — O Mères ! Mères ! lâchez seulement Faust ! (*Regardant autour.*) Les lumières brûlent déjà sombres dans la salle, toute la Cour se meut à la fois. Je les vois passer avec bienséance, en une suite, par les longs couloirs, les galeries éloignées. Bien ! ils s'assemblent dans le vaste espace de l'antique salle des chevaliers ; elle les contient à peine. Sur de larges parois, des tapis prodigués, encoignure et niches ornées d'une armure. Ici, j'imaginerais qu'il n'est besoin d'aucunes paroles magiques ; les Esprits se trouvent d'eux-mêmes sur place.

SALLE DES CHEVALIERS

ÉCLAIRAGE DEMI-SOMRRE.

L'EMPEREUR et la COUR sont entrés.

LE HÉRAUT.

Mon ancienne fonction d'annoncer le spectacle, m'est gâtée par l'action secrète des Esprits; on se hasarde en vain à s'expliquer, par des motifs raisonnables, cet agissement désordonné. Les sièges, les chaises sont déjà sous la main; l'Empereur est placé juste en face de la paroi; là, il peut à son aise contempler, sur les tapisseries, les batailles de la grande époque. Ici, tous sont assis maintenant, le Maître et la Cour en cercle; au fond, les bancs se serrent; le bien-aimé aussi a trouvé, en ces heures sombres des Esprits, agréablement un espace à côté de la bien-aimée. Et ainsi, puisque tous ont pris place convenablement, nous sommes prêts; que les Esprits viennent!

SONNERIE DE LONGUES TROMPETTES.

L'ASTROLOGUE.

Que le drame commence immédiatement son cours, le Maître l'ordonne; vous, murs, entr'ouvrez-vous! Rien ne gêne plus, la magie est ici au commandement; les tapisseries disparaissent

comme roulées par le feu ; la muraille se fend, elle se replie, un théâtre profond semble se dresser, une lueur nous éclairer mystérieusement, et je monte sur l'avant-scène.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

(*Il émerge du trou du souffleur.*) D'ici j'attends la faveur générale, les suggestions sont l'art oratoire du diable. (*A l'astrologue.*) Tu connais la mesure d'après laquelle marchent les étoiles, et tu comprendras en maître mon chuchotement.

L'ASTROLOGUE.

Par une force merveilleuse apparaît à la vue, en ce lieu-ci, une antique construction de temple passablement massive. Semblables à Atlas, qui jadis porta le ciel, se tiennent ici, par files, assez de colonnes ; elles peuvent bien suffire à ce poids de rocher, alors que deux déjà porteraient un grand édifice.

UN ARCHITECTE.

Ce serait antique ! Je ne saurais le vanter, ce devrait être appelé pesant et surchargé. On nomme noble ce qui est grossier, grand ce qui est lourd. J'aime les piliers minces, ascendants, illimités ; le zénith ogival élève l'esprit ; un pareil édifice surtout nous édifie.

L'ASTROLOGUE.

Accueillez avec respect des heures accordées par les étoiles ; que la raison soit liée par la parole magique ; par contre, que largement se meuve vers ici, libre, l'imagination superbe, hardie.

Contemplez maintenant avec les yeux ce que vous désirez audacieusement; c'est impossible; pour cela justement, digne de foi. (*Faust surgit de l'autre côté du proscenium.*) Dans la robe sacerdotale, couronné, un homme merveilleux, qui accomplit maintenant ce qu'il a commencé avec confiance. Un trépied monte avec lui d'un creux souterrain; je pressens déjà le parfum de l'encens hors de la coupe. Il s'apprête à bénir l'œuvre élevée, il ne peut arriver désormais rien que d'heureux.

FAUST, *avec majesté.*

En votre nom, Mères, vous qui trônez dans l'illimité, qui résidez éternellement solitaires et pourtant en société. Autour de vos têtes planent les images de la vie, mobiles, sans vie. Ce qui fut une fois en toute splendeur et lumière, se meut là; car cela entend être éternel. Et vous le répartissez, puissances irrésistibles, au pavillon du jour, au dôme des nuits. Le cours favorable de la vie saisit les uns, le hardi magicien va à la recherche des autres; en riche don il fait voir, plein de confiance, ce que chacun désire : le merveilleux.

L'ASTROLOGUE.

La clef embrasée touche à peine la coupe, qu'un brouillard vaporeux couvre immédiatement l'espace; il s'insinue, il ondule à la manière des nuages, étendu, pelotonné, entrelacé, divisé, appareillé. Et maintenant, reconnaissez un chef-d'œuvre d'évocation d'Esprits ! Dès qu'ils marchent, ils font de la musique. De sons aériens jaillit un je ne sais quoi; tandis qu'ils passent, tout devient mélodie. Le fût

de colonne retentit, le triglyphe également, je crois même que tout le temple chante. Le vaporeux s'abaisse ; hors du voile léger s'avance en mesure un bel adolescent. Ici cesse ma fonction, je n'ai pas besoin de le nommer : qui ne connaîtrait pas le gracieux Parîs !

UNE DAME.

Oh ! quelle splendeur d'épanouissante force juvénile.

UNE SECONDE.

Frais et plein de suc comme une pêche !

UNE TROISIÈME.

Des lèvres finement tracées, suavement gonflées !

UNE QUATRIEME.

Tu voudrais bien boire à petits traits à pareille coupe ?

UNE CINQUIÈME.

Il est fort joli, quoique pas précisément fin.

UNE SIXIÈME.

Il pourrait cependant avoir un peu plus d'aisance.

UN CHEVALIER.

Je crois flairer ici le garçon berger ; rien d'un prince et rien des manières de Cour.

UN AUTRE.

Eh bien ! A demi-nu, sans doute le garçon est beau, mais il nous faudrait d'adord le voir dans l'armure !

UNE DAME.

Il s'assied avec mollesse, d'une façon agréable.

LE CHEVALIER.

Sur ses genoux vous seriez probablement à l'aise.

UNE AUTRE DAME.

Il pose le bras si délicatement au-dessus de la tête.

UN CAMÉRIER.

L'impertinence! Je trouve cela non permis!

UNE DAME.

A tout, Messires, vous savez quelque chose à reprendre.

LE MÊME.

En présence de l'Empereur, se vautrer ainsi!

LA DAME.

Il ne fait que représenter cela! Il se croit tout seul.

LE MÊME.

Ici, le spectacle même devrait être honnête.

LA DAME.

Le sommeil a doucement pris possession de l'aimable adolescent.

LE MÊME.

Il va ronfler tout de suite; c'est naturel, parfait.

UNE JEUNE DAME, *ravie*.

A la vapeur de l'encens, quel parfum se mélange ainsi, qui me rafraîchit au plus intime du cœur ?

UNE PLUS AGÉE.

En vérité ! un souffle pénètre profondément dans l'âme ; il vient de lui.

LA PLUS AGÉE.

C'est la fleur de la croissance, préparée en ambroisie dans l'adolescent, et répandue tout autour dans l'atmosphère.

HÉLÈNE, s'avance.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Ce serait donc elle ! Devant celle-ci, je serais en repos ; elle est sans doute jolie, mais elle ne me convient pas.

L'ASTROLOGUE.

Pour moi, il n'y a cette fois rien de plus à faire ; en honnête homme je l'avoue, je le reconnais à présent. La belle vient, et que n'ai-je des langues de feu ! — Sur la beauté il fut beaucoup chanté de tout temps, — celui à qui elle apparaît, est transporté hors de lui-même, celui à qui elle a appartenu, a été trop grandement comblé de bonheur.

FAUST.

Ai-je encore des yeux ? La source de la Beauté se montre-t-elle, profondément déversée dans l'esprit, à plein courant ? Ma terrifiante démarche apporte le plus heureux avantage. Comme le monde était pour moi nul, non ouvert ! Qu'est-il mainte-

nant depuis mon sacerdoce ? Avant tout, désirable, fondé, solide ! Qu'en moi disparaisse la force du souffle de la vie, si jamais je me déshabitue de toi ! — La belle forme qui autrefois m'enchanta, qui me combla de bonheur en un reflet magique, n'était qu'une image mensongère de pareille beauté ! — C'est à toi que je paie en tribut l'élan de toute force, l'essence de la passion ; à toi penchant, amour, adoration, délire.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *du trou du souffleur.*

Mais ressaisissez-vous donc et ne sortez pas du rôle !

LA DAME PLUS AGÉE.

Grande, bien faite, la tête seulement trop petite.

LA JEUNE DAME.

Voyez seulement le pied ! Comment pourrait-il être plus massif ?

UN DIPLOMATE.

J'ai vu des princesses de ce genre, il me semble qu'elle est belle de la tête aux pieds.

UN COURTISAN.

Elle s'approche, malicieusement tendre, du dormeur.

UNE DAME.

Combien laide à côté d'une image de pure jeunesse !

UN POÈTE.

Il est éclairé par les rayons de sa beauté.

LA DAME.

Endymion et la Lune ! C'est comme peint !

LE POÈTE.

Très juste ! La déesse paraît s'abaisser, elle se penche sur lui pour boire son souffle ; enviable ! — Un baiser ! — La mesure est pleine.

UNE DUÈGNE.

Devant tout le monde ! C'est pourtant trop insensé !

FAUST.

Terrible faveur à ce garçon !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Du calme ! Silence ! Laisse donc le spectre faire ce qu'il veut.

LE COURTISAN.

Elle s'esquive d'un pied léger ; il se réveille.

LA DAME.

Elle tourne la tête ! Je l'ai bien pensé.

LE COURTISAN.

Il s'étonne ! C'est une merveille, ce qui lui arrive.

LA DAME.

Pour elle, ce n'est point une merveille, ce qu'elle voit devant elle.

LE COURTISAN.

Avec bienséance elle se retourne vers lui.

LA DAME.

Je m'aperçois déjà qu'elle le prend en apprentissage; en pareil cas, tous les hommes sont bêtes, il croit sans doute aussi qu'il serait le premier.

UN CHEVALIER.

Ne me contestez pas sa valeur! Majestueusement fine!...

LA DAME.

La courtisane! J'appelle pourtant cela vulgaire!

UN PAGE.

Je voudrais bien être à sa place!

LE COURTISAN.

Qui ne serait pas pris en pareil filet?

LA DAME.

Le joyau a passé par plus d'une main, aussi la dorure en est passablement usée.

UNE AUTRE.

Depuis la dixième année, elle n'a rien valu.

LE CHEVALIER.

A l'occasion chacun prend le mieux pour soi; je me tiendrais à ces beaux restes.

UN SAVANT.

Je la vois distinctement, mais j'avoue avec franchise qu'il est à douter si elle est la vraie. La pré-

sence entraîne à l'exagération, je me tiens avant tout à ce qui est écrit. Là donc je lis qu'elle a, en réalité, particulièrement plu à toutes les barbes grises de Troie ; et, à ce qu'il me semble, cela s'adapte parfaitement ici ; je ne suis pas jeune, et cependant elle me plaît.

L'ASTROLOGUE.

Plus un enfant ! Héros audacieux, il l'étreint, elle qui peut à peine se défendre. D'un bras fortifié, il l'élève haut. Va-t-il même l'enlever?

FAUST.

Fou téméraire ! tu oses ! tu n'écoutes pas ! Arrête ! C'est par trop.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Mais c'est toi-même qui produis cette pièce bouffonne des Esprits !

L'ASTROLOGUE.

Encore un mot seulement ! Après tout ce qui est arrivé, je nomme la pièce : *Le Rapt d'Hélène*.

FAUST.

Quoi, rapt ! Suis-je pour rien en cette place? Cette clef n'est-elle pas dans ma main? Elle m'a conduit, à travers l'horreur et le flot et l'onde des solitudes, ici à l'endroit ferme. Ici je prends pied ! Ici ce sont des réalités, d'ici l'esprit ose lutter avec les Esprits, se préparer le grand, le double empire. Si loin elle était ; comment peut-elle être plus proche ? Je la sauve et elle est doublement mienne. De l'audace ! Mères ! Mères, il vous faut accorder cela ! Celui qui la connaît, celui-là ne peut se passer d'elle.

L'ASTROLOGUE.

Que fais-tu, ô Faust ! ô Faust ! — Avec violence il la saisit, déjà la forme devient trouble. Il tourne la clef vers l'adolescent, le touche ! — Malheur à nous, malheur ! maintenant ! à l'instant ! (*Explosion ; Faust est étendu à terre. Les Esprits se dissipent en vapeur.*)

MÉPHISTOPHÉLÈS.

(*Il prend Faust sur l'épaule.*) Voilà ce que vous avez cherché ! Se charger de fous, porte finalement dommage, même au diable. (*Ténèbres. Tumulte.*)

ACTE DEUXIÈME

ÉTROITE CHAMBRE GOTHIQUE

A VOUTE ÉLEVÉE

Autrefois celle de Faust, sans changement.

MÉPHISTOPHÉLÈS s'avance de derrière une tenture. Tandis qu'il la soulève et regarde en arrière, on aperçoit FAUST étendu sur un lit à l'antique.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Repose ici, infortuné, séduit par un lien d'amour dénoué péniblement! Celui qu'Hélène paralyse, celui-là ne revient pas si aisément à la raison. (*Regardant autour de lui.*) Si je porte les yeux en haut, par ici, au delà, tout est tel quel, non endommagé; les vitraux coloriés sont, à ce qu'il me semble, plus ternes, les toiles d'araignée se sont multipliées, l'encre s'est coagulée, jauni est le papier; mais tout est resté en place; ici encore se trouve même la plume avec laquelle Faust s'est engagé par écrit envers le diable. Oui, plus à fond dans le tuyau est figée une gouttelette de sang, ainsi que je la lui ai soutirée par ruse. Pour une

telle pièce unique, je souhaiterais de la chance au plus grand collectionneur. La vieille pelisse est suspendue aussi à l'ancien crochet, elle me reporte à ces drôleries, de quelle façon j'ai instruit jadis le jeune garçon, ce dont il se nourrit peut-être encore comme adolescent. Uni à toi, enveloppe rugueusement chaude, il me vient vraiment le désir de me rengorger une fois encore en professeur, alors qu'on s'imagine avoir si complètement raison. Les érudits savent y arriver, depuis longtemps l'envie en est passée au diable. (*Il secoue la pelisse, qu'il a décrochée ; des grillons, des scarabées et des mites s'en échappent.*)

CHOEUR DES INSECTES.

Sois le bienvenu ! sois le bienvenu, toi, vieux patron ! Nous planons et bourdonnons et te connaissons déjà. Dans le silence, un à un seulement tu nous as semés ; par milliers, père, nous arrivons en dansant. Le fripon se cache à tel point dans le sein, que de la pelisse se démasquent plutôt les petits poux.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Comme avec surprise me réjouit cette jeune création ! Qu'on sème seulement, on récolte avec le temps. Je secoue encore une fois la vieille fourrure, un encore sort en volant ici et là. — En haut ! autour ! en cent mille recoins, vous vous empressez, bien-aimés, de vous cacher, là où sont rangées les vieilles boîtes ; ici, dans le parchemin bruni, dans les tessons poudreux de vieux pots, dans l'orbite creux de ces têtes de morts. En pareil fatras et pareille vie de moisissure, il doit y avoir

à perpétuité des araignées. (*Il se glisse dans la fourrure.*) Viens, couvre-moi encore une fois les épaules ! Aujourd'hui je suis de nouveau principal. Mais il ne sert à rien de me nommer ainsi, où sont les gens qui me reconnaissent pour tel ! (*Il tire la cloche, qui fait entendre un son aigu, pénétrant ; les galeries en tremblent, et brusquement s'ouvrent les portes.*)

UN FAMULUS.

(*Il s'approche en chancelant, par le long corridor sombre.*) Quel retentissement ! quelle horreur ! L'escalier vacille, la muraille tremble ; à travers le tressaillement bigarré des fenêtres, je vois une fulguration d'éclairs. Le plafond se fend, et d'en haut s'écroulent, déplacés, chaux et plâtras. Et la porte, solidement verrouillée, est descellée par une force merveilleuse. — Là ! combien terrible ! un géant se tient debout dans la vieille toison de Faust ! A ses regards, à son signe, je sens fléchir mes genoux. Dois-je fuir ? Dois-je rester ? Ah ! que va-t-il m'arriver ?

MÉPHISTOPHÉLÈS, *faisant signe.*

Approchez, mon ami ! — Vous vous appelez Nicodème.

LE FAMULUS.

Très digne Messire ! tel est mon nom. — *Oremus.*

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Laissons cela !

LE FAMULUS.

Combien joyeux que vous me connaissiez !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je le sais bien, avancé en âge et encore étudiant, un sire encroûté! Même un homme savant continue à étudier, parce qu'il ne peut faire autrement. Ainsi l'on se bâtit un passable château de cartes, toutefois le plus grand esprit ne l'achève pas pleinement. Mais votre maître, c'est un ferré : qui ne le connaît pas, le noble docteur Wagner, maintenant le premier dans le monde savant! C'est lui seul qui le tient uni, lui, le multiplicateur quotidien de la science. Auditeurs avides de tout savoir, disciples, s'assemblent en foule autour de lui. Unique, il rayonne de la chaire ; comme saint Pierre, il use des clefs, il ouvre le bas autant que le haut. Comme il flamboie et resplendit plus que tous, aucune renommée, aucune gloire ne tient plus ferme ; même le nom de Faust est obscurci, c'est lui exclusivement qui a inventé.

LE FAMULUS.

Pardonnez, révérendissime Messire, si je vous dis, si je me permets d'opposer que de tout cela il n'est point question ; la modestie est la part qui lui est échue. Il ne sait pas se résigner à la disparition incompréhensible de l'homme éminent ; de son retour il implore consolation et salut. Comme aux jours du docteur Faust, la chambre, encore intacte depuis qu'il est loin, attend son ancien maître. J'ose à peine m'y risquer. Quelle doit être l'heure sidérale? — La maçonnerie me semble tressaillir de peur ; les jambages des portes ont tremblé, les verrous ont sauté, autrement vous ne seriez pas entré vous-même.

vois la tête à la suédoise. Vous avez l'air tout résolu et vaillant; seulement ne revenez pas à la maison en adepte de l'Absolu.

LE BACHELIER.

Vieux Messire! nous sommes au vieil endroit; considérez toutefois le cours des temps renouvelés et épargnez des mots à double sens; nous nous tenons maintenant tout autrement en éveil. Vous avez raillé le bon, le sincère garçon; cela vous a réussi sans art, ce qu'aujourd'hui personne ne risque.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Si l'on dit à la jeunesse la pure vérité, celle-ci ne plaît nullement aux béjaunes; mais qu'ils expérimentent tout cela rudement ensuite, après des années, sur leur propre peau, alors ils s'imaginent présomptueusement que cela est venu de leur propre toupet; on dit donc en ce cas : le maître était un nigaud.

LE BACHELIER.

Un coquin peut-être! — Car quel professeur nous dit la vérité directement à la face? Chacun sait augmenter ainsi qu'amoindrir, tantôt sérieux, tantôt gaiement avisé envers de dociles enfants.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Pour apprendre, il est assurément un temps; pour enseigner, je m'aperçois que vous êtes même prêt. Depuis maintes lunes, quelques soleils, vous avez bien acquis la plénitude de l'expérience?

LE BACHELIER.

La nature de l'expérience! Écume et poussière!

Et pas de même condition que l'esprit! Avouez-le! Ce que l'on a su de tout temps, n'est nullement digne d'être su.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *après une pause.*

C'est ce qu'il me semble depuis longtemps. J'étais un fou, maintenant je me trouve bien insipide et niais.

LE BACHELIER.

Cela me réjouit fort! J'entends au moins là l'intelligence; le premier vieillard que j'ai trouvé raisonnable.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je cherchais un trésor d'or caché, et j'ai remporté d'horribles charbons.

LE BACHELIER.

Avouez seulement que votre crâne, votre calvitie, ne valent pas davantage que ces crânes vides là-bas?

MÉPHISTOPHÉLÈS, *débonnairement.*

Tu ne sais sans doute pas, mon ami, combien tu es grossier?

LE BACHELIER.

En allemand, c'est mentir lorsque l'on est poli.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

(*Il avance toujours plus près, avec son siège à roulettes, sur le proscenium; au parterre:*) Ici en haut, lumière et air me sont enlevés; auprès de vous je trouve sans doute un abri?

UN LABORATOIRE

dans l'esprit du moyen âge, appareils de grande dimension, pesants, pour des buts fantastiques.

WAGNER, *au fourneau.*

La cloche retentit, la terrible cloche fait frissonner les murs noirs de suie, plus longtemps ne peut durer l'incertain de la plus grave attente. Déjà s'éclaircissent les ténèbres; déjà, au centre de la fiole, cela s'embrase comme du charbon vif, oui, comme la plus magnifique escarboucle, faisant rayonner des fulgurations à travers l'obscurité. Une claire lumière blanche apparaît! Oh! que je ne perde point cela cette fois-ci! Ah! Dieu! quel est ce bruit à la porte?

MÉPHISTOPHÉLÈS, *entrant.*

Bienvenue! C'est avec bonne intention.

WAGNER, *inquiet.*

Bienvenue à l'étoile du moment! (*A demi-voix.*) Mais retenez ferme parole et souffle dans la bouche, une œuvre magnifique est tout de suite achevée.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *plus bas.*

Qu'y a-t-il donc?

WAGNER, *plus bas.*

Il se fait un être humain.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Un être humain? Et quel couple amoureux avez-vous enfermé dans le trou à fumée?

WAGNER.

A Dieu ne plaise! Nous déclarons vaine plaisanterie la procréation comme elle était de mode autrefois. Le point délicat d'où s'élançait la vie, la force charmante qui se pressait de l'intérieur, et prenait et donnait, destinée à se dessiner elle-même, à s'approprier d'abord ce qui est le plus proche, ensuite ce qui est étranger, celle-là est maintenant destituée de sa dignité; si la bête continue encore à y prendre plaisir, l'homme, avec ses grandes facultés, doit pourtant avoir à l'avenir une origine plus pure, plus élevée. (*Tourné vers le fourneau.*) Cela luit! Voyez! — A présent il est réellement à espérer que si, par le mélange de bien des centaines de substances, — car cela dépend du mélange, — nous composons commodément la substance humaine, si nous la lutons dans une cornue et la cohobons dûment, l'œuvre est ainsi accomplie dans le silence. (*De nouveau tourné vers le fourneau.*) Cela devient! La masse s'agite plus claire! Plus vraie, plus vraie la conviction! Ce que l'on prisait de mystérieux en la Nature, nous osons l'essayer raisonnablement, et ce qu'elle laissait s'organiser jadis, nous le faisons se cristalliser.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Qui vit longtemps, a beaucoup expérimenté; rien de nouveau ne peut arriver pour lui en ce monde; j'ai déjà vu, dans mes années de voyage, une race d'hommes par cristallisation.

WAGNER.

(*Jusque-là toujours attentif à la fiole.*) Cela monte, cela fulgure, cela s'agglomère, à l'instant c'est fait! Un grand projet semble insensé au commencement; mais nous voulons à l'avenir rire du hasard, et ainsi, un cerveau qui doit penser supérieurement, à l'avenir un penseur aussi le fera. (*Examinant avec ravissement la fiole.*) Le verre résonne d'une douce violence, il se trouble, il se clarifie; donc cela doit devenir! Je vois en une forme gracieuse gesticuler un gentil petit homme. Que voulons-nous, que veut maintenant de plus le monde? Car le mystère est mis à jour: prêtez seulement l'oreille à ce son, il devient voix, il devient langage.

HOMUNCULUS.

(*Dans la fiole, à Wagner.*) Eh bien! petit père; comment cela va-t-il? Ce n'était point une plaisanterie! Viens, presse-moi bien tendrement sur ton cœur! Mais pas trop fort, afin que le verre ne se brise pas. C'est le propre des choses: à ce qui est naturel, l'univers suffit à peine; ce qui est artificiel exige un espace fermé. (*A Méphistophélès.*) Mais toi, fripon, Messire cousin, es-tu là? Au moment opportun, je te remercie. Un bon destin t'introduit chez nous; puisque j'existe, il me faut aussi être actif. Je voudrais tout de suite me ceindre pour le travail, tu es apte à me raccourcir les chemins.

WAGNER.

Un mot seulement encore ! Jusqu'à présent j'ai dû avoir honte, car vieux et jeunes m'assaillent de problèmes. Pour exemple seulement : personne n'a pu encore saisir comment âme et corps s'adaptent si bien, se tiennent si ferme, comme pour ne jamais se séparer, et se gâtent pourtant sans cesse la journée. Puis...

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Arrête ! Je demanderais plutôt pourquoi mari et femme s'accordent si mal ? Tu n'arrives jamais, mon ami, au net là-dessus. Il y a ici à faire, le petit veut justement cela.

HOMUNCULUS.

Qu'y a-t-il à faire ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

(*Indiquant une porte latérale.*) Montre ici ton talent !

WAGNER.

(*Regardant toujours dans la fiole.*) En vérité, tu es un charmant garçon ! (*La porte latérale s'ouvre, on voit Faust étendu sur la couche.*)

HOMUNCULUS, *étonné.*

Significatif !... (*La fiole s'échappe des mains de Wagner, plane au-dessus de Faust et l'éclaire.*) Bien entouré ! Des eaux limpides dans le bois touffu ; des femmes qui se déshabillent ; les charmantes ! — Cela devient toujours mieux. Une toutefois se fait brillamment distinguer ; de la plus haute race des

héros, sans doute de celle des dieux. Elle pose le pied dans la clarté transparente; la gracieuse flamme vitale du noble corps se rafraîchit dans le souple cristal de l'onde. — Mais quel vacarme d'ailes rapidement agitées, quel bruissement, quel clapotement déchirent le miroir uni? Les jeunes filles fuient intimidées; seule, cependant, la reine regarde tranquille et voit, avec un orgueilleux plaisir féminin, se serrer à son genou le prince des cygnes, apprivoisé jusqu'à l'importunité. Il semble s'accoutumer. — Mais, tout à coup, une vapeur s'élève et couvre d'un voile au tissu serré la plus charmante de toutes les scènes.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Que de choses n'as-tu pas à raconter! Autant tu es petit, autant tu es grandement visionnaire. Je ne vois rien...

HOMUNCULUS.

Je le crois! Toi, du Nord, grandi dans l'âge des brouillards, dans le chaos de la chevalerie et de la moinerie, comment là ton œil serait-il libre! Dans le sombre seulement tu es chez toi. (*Regardant autour.*) Masse de pierres brunies, moisies, répugnantes, ogivales, très contournées, basses! — S'il nous arrive que celui-ci se réveille, cela donnera un souci nouveau, il restera aussitôt mort sur place. Sources des bois, cygnes, beautés nues, c'était son rêve plein de pressentiments; comment s'habituerait-il ici! Moi, le plus accommodant, je le supporte à peine. Maintenant, loin avec lui!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

L'expédient me fera plaisir.

HOMUNCULUS.

Ordonne au guerrier d'aller à la bataille, conduis la jeune fille à la danse, ainsi tout est aussitôt réglé. Juste à présent, ainsi que j'ai vite fait réflexion, c'est la nuit classique de Walpurgis ; le mieux qui pouvait se rencontrer, le porte vers son élément.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je n'ai jamais rien entendu de pareil.

HOMUNCULUS.

Comment cela pouvait-il aussi arriver à vos oreilles? Vous ne connaissez seulement que les fantômes romantiques ; un vrai fantôme doit être également classique.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Mais de quel côté donc s'effectuera le voyage? Déjà me répugnent les collègues à l'antique.

HOMUNCULUS.

Au Nord-Ouest, Satan, est la contrée de plaisance ; mais, cette fois, nous faisons voile vers le Sud-Est. — Le long d'une grande plaine coule librement le Pénée, entouré, en des anses tranquilles et humides, de buissons et d'arbres ; la plaine s'étend vers les gorges des montagnes, — et, en haut, est situé Pharsale, antique et moderne.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

O malheur ! arrière ! et laissez-moi de côté ces luttes de tyrannie et d'esclavage ! Cela m'ennuie ;

car, à peine est-ce terminé, qu'ils recommencent par le commencement, et nul ne s'aperçoit qu'il n'est cependant que harcelé par Asmodée, qui se tient là derrière. Ils se querellent, comme on dit, pour des droits de liberté ; exactement considéré, ce sont esclaves contre esclaves.

HOMUNCULUS.

Laisse aux humains leur nature revêche, il faut que chacun se défende comme il peut, à partir de l'enfant; ainsi cela devient finalement un homme. Ici on se demande seulement de quelle manière celui-là peut guérir. As-tu un moyen, essaie-le alors ici ; n'en as-tu pas en ton pouvoir, remets-toi alors à moi.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Mainte petite scène du Brocken serait à essayer l'une après l'autre, mais je trouve poussés des verrous païens. Le peuple grec ne valut jamais grand'chose ! Il vous éblouit cependant par un libre jeu des sens, il séduit la poitrine humaine par de gais péchés ; on trouvera toujours sombres les nôtres. Et maintenant, qu'y a-t-il ?

HOMUNCULUS.

Tu n'es certes pas timide ordinairement ; et si je parle de sorcières thessaliennes, je pense avoir dit quelque chose.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *avec convoitise.*

Des sorcières thessaliennes ! Bien ! ce sont des personnes dont je me suis longuement informé.

Habiter avec elles nuit après nuit, je ne crois pas que cela plaise ; mais pour la visite, l'essai...

HOMUNCULUS.

Ici le manteau, et qu'il soit mis autour du chevalier ! Ce lambeau vous portera, comme jusqu'à présent, l'un et l'autre. J'éclaire en avant.

WAGNER, *inquiet.*

Et moi ?

HOMUNCULUS.

Eh bien ! tu restes à la maison pour faire quelque chose de très important. Toi, déploie les vieux parchemins, rassemble, suivant la formule, des éléments vitaux, et réunis-les avec circonspection l'un à l'autre. Examine bien le Pourquoi, examine davantage le Comment ! Tandis que je parcours une parcelle du monde, je découvre peut-être le petit point sur l'i. Alors le grand but est atteint, un tel effort mérite une telle récompense : or, honneurs, gloire, vie saine, longue, et science et vertu... peut-être aussi. Adieu !

WAGNER, *attristé.*

Adieu ! Cela m'accable le cœur. Je crains déjà de ne jamais te revoir.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Maintenant, vivement en bas vers le Pénée ! Messire cousin n'est pas à dédaigner. (*Aux spectateurs.*) A la fin, nous dépendons pourtant de créatures que nous avons faites.

NUIT CLASSIQUE DE WALPURGIS

CHAMPS DE PHARSALE

Obscurité.

ERICHTO.

Pour l'horripilante fête de cette nuit, moi, la sombre Erichto, avec gravité je m'avance comme bien des fois déjà ; non point abominable, telle que me dénigrent à l'excès les fâcheux poètes... Ils n'en finissent pourtant jamais avec la louange et le blâme... Bien au loin la vallée me semble déjà couverte de blancheur par le flot des tentes grises, comme réapparition de la plus soucieuse et de la plus sinistre nuit. Combien souvent déjà cela se renouvelle ! Se renouvellera sans cesse à perpétuité... Chacun envie l'Empire à l'autre ; chacun l'envie à qui l'a gagné par la force et règne énergiquement. Car tel qui ne sait pas gouverner son moi intime, aimerait par trop à gouverner la volonté du voisin suivant son propre esprit orgueilleux... Mais, ici, un grand exemple fut rendu triomphant : comment à plus violent s'oppose la violence, comment de la liberté se déchire la gracieuse couronne aux mille fleurs, comment se ploie, autour de la tête du dominateur, le rigide laurier. Ici, Magnus rêva une journée fleurie de grandeur prématurée ; là, épiant la vacillante aiguille, veillait

César! Cela va se mesurer. Mais le monde sait qui a réussi.

Des feux de garde brûlent, donnant des flammes rougeâtres; le sol exhale le reflet de sang versé, et, attiré par le rare éclat merveilleux de la nuit, s'assemble la légion des traditions helléniques. Autour de tous les feux flotte incertaine, ou est assise à l'aise, la création fabuleuse des anciens jours... La lune, incomplète il est vrai, mais brillamment claire, s'élève, répandant partout une douce lueur; l'illusion des tentes disparaît; bleus brûlent les feux.

Mais, au-dessus de moi, quel est ce météore inattendu? Il luit et éclaire une pelote corporelle. Je flaire la vie. Alors il ne me sied pas d'approcher ce qui est vivant, je lui suis funeste; cela me porte mauvais renom et ne me profite pas. Déjà elle s'abaisse. Je m'échappe après mûre réflexion. (*Elle s'éloigne.*)

LES VOYAGEURS AÉRIENS, *en haut.*

HOMUNCULUS.

Que la ronde plane encore une fois au-dessus de l'horreur des flammes et du frissonnement; c'est pourtant, dans la vallée et le fond, très fantastique à regarder.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Quand, comme à travers la vieille fenêtre dans la boue et l'horreur du Nord, je vois de tout abominables spectres, ici comme là je suis chez moi.

HOMUNCULUS.

Regarde ! là chemine, d'un large pas, une longue femme devant nous.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

C'est au moins comme si elle avait peur, elle nous a vu passer à travers les airs.

HOMUNCULUS.

Laisse-la marcher ! Dépose-le, ton chevalier, et aussitôt la vie lui reviendra ; car il la cherche dans le royaume des fables.

FAUST, *touchant le sol.*

Où est-elle ?...

HOMUNCULUS.

Nous ne saurions le dire, mais vraisemblablement trouvable ici. En hâte tu peux, avant qu'il fasse jour, aller en quête de flamme en flamme : qui s'est risqué vers les Mères, n'a plus rien à surmonter.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je suis également ici pour ma part ; je ne saurais donc rien de mieux, pour notre bonheur, que chacun tente parmi les feux sa propre aventure. Ensuite, petit, pour nous réunir, fais briller avec résonnance ton falot.

HOMUNCULUS.

Ainsi cela doit étinceler, cela doit sonner. (*Le verre retentit et éclaire puissamment.*) Vite à présent vers de nouvelles choses merveilleuses !

FAUST, *seul.*

Où est-elle? — Maintenant ne t'informe pas davantage... Quand ce ne serait point la glèbe qui la porta, le flot qui battit à son encontre, c'est l'air qui parla sa langue. Ici! par un prodige, ici en Grèce! J'ai senti tout de suite le sol où je me tenais. De même qu'un Esprit m'a nouvellement embrasé de part en part, moi le dormeur, ainsi je suis debout, un Antée par l'âme. Et quand je trouverais ici réuni ce qu'il y a de plus étrange, j'explorerais gravement ce labyrinthe de flammes. (*Il s'éloigne.*)

MÉPHISTOPHÉLÈS, *furetant tout autour.*

Et de quelle façon que je rôde à travers ces petits feux, je me trouve pourtant tout à fait dépaysé, nu presque tout, ici et là seulement enchemisé : les sphinx éhontés, impudents les griffons, et qu'est-ce qui, bouclé et ailé, ne se reflète pas dans l'œil, par devant et par derrière... Il est vrai que nous sommes indécents aussi de cœur, mais je trouve l'antique trop vivant; on devrait asservir cela par l'esprit le plus moderne et l'encoller diversement, selon la mode. Un peuple répugnant! Cela ne doit pas néanmoins me chagriner, de les saluer convenablement comme nouvel hôte... Prospérité aux belles femmes, aux intelligents grisons!

UN GRIFFON, *craquetant.*

Pas grisons! griffons! — Personne n'entend volontiers qu'on l'appelle grison! Dans chaque mot résonne l'origine d'où il est tiré : gris, grimaud, grimelin, grisâtre, griveleur, grigou, étymologi-

quement semblables par le son, nous mettent de mauvaise humeur.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Et pourtant, sans faire de digression, la syllabe *gri* plaît dans le titre honorable de griffon.

LE GRIFFON.

(*Comme ci-dessus et toujours continuant.*) Naturellement ! la parenté est à toute épreuve ; souvent blâmée, il est vrai, toutefois louée davantage. Qu'on grippe seulement filles, couronnes, or ; au grippeur, la plupart du temps, la fortune est favorable.

DES FOURMIS, *de l'espèce colossale.*

Vous parlez d'or, nous en avions beaucoup rassemblé, enfoncé secrètement dans le roc et les cavernes ; le peuple des Arimaspes l'a dépisté, ils rient là-bas comme ils l'ont emporté loin.

LES GRIFFONS.

Nous les amènerons bien à l'aveu.

LES ARIMASPES.

Seulement pas en la libre nuit d'allégresse. Jusqu'à demain, tout est dissipé, cela nous réussira bien cette fois.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

(*Il s'est assis entre les Sphinx.*) Comme aisément et volontiers je m'habitue ici ! car je les comprends l'un après l'autre.

UN SPHINX.

Nous exhalons nos sons d'Esprits, et vous les corporifiez ensuite. Maintenant nomme-toi, en attendant que nous te connaissions davantage.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Par beaucoup de noms on croit me nommer. — Y a-t-il des Anglais ici ? Ils voyagent tant, d'ailleurs, en quête de champs de bataille, de chutes d'eau, de murs écroulés, de mornes lieux classiques ; ce serait ici pour eux un digne but. Ils témoigneraient aussi que, dans l'ancienne action théâtrale, on me voyait comme *Old Iniquity*.

LE SPHINX.

Comment en eut-on l'idée ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je ne le sais pas moi-même, comment.

LE SPHINX.

Soit ! As-tu quelque connaissance des étoiles ? Que dis-tu de l'heure présente ?

MÉPHISTOPHÉLÈS, *regardant en haut.*

Étoile file après étoile, la lune échancrée luit clairement, et moi, je me sens bien en cette chère place, je me chauffe contre ta peau de lion. S'égarer vers en haut serait à dommage, propose des énigmes, au besoin propose des charades.

LE SPHINX.

Explique-toi seulement sur toi-même, ce sera

déjà une énigme ; essaie une fois de t'analyser très intimement : Nécessaire à l'homme pieux comme au méchant, un plastron à celui-là pour s'escrimer ascétiquement, un compagnon à l'autre pour accomplir des extravagances, et les deux seulement pour amuser Zeus.

LE PREMIER GRIFFON, *grasseyant.*

Celui-là, je ne l'aime pas !

DEUXIÈME GRIFFON, *grasseyant plus fort.*

Que nous veut celui-là ?

TOUS DEUX.

Le vilain n'est pas à sa place ici.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *brutalement.*

Tu crois peut-être que les ongles de l'hôte ne chatouillent pas tout aussi bien que tes griffes acérées. Essaie-le une fois !

LE SPHINX, *avec douceur.*

Tu peux seulement toujours rester, tu seras poussé de toi-même hors de notre milieu ; dans ton pays tu te donnes du bon temps ; toutefois, si je ne me trompe, tu es ici mal à ton aise.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Tu es bien appétissant à regarder par le haut, mais, par en bas, la bête me fait horreur.

LE SPHINX.

Faux que tu es, tu viens pour ton amère péni-

tence, car nos griffes sont saines ; pour toi, au pied de cheval racorni, il n'y a pas d'agrément dans notre union.

DES SIRÈNES, *préludent d'en haut.*

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Quels sont les oiseaux bercés dans les branches des peupliers du fleuve ?

LE SPHINX.

Prenez seulement garde à vous ! Un tel clinquant musical a déjà vaincu les meilleurs de tous.

LES SIRÈNES.

Ah ! que voulez-vous vous amollir par le merveilleux difforme ! Ecoutez ! nous venons ici par troupes et en sons bien accordés ; ainsi sied-il aux Sirènes.

LES SPHINX.

(*Ils les raillent sur la même mélodie.*) Obligez-les à descendre ! Elles cachent dans les rameaux leurs vilaines serres d'épervier, pour vous attaquer pernicieusement si vous prêtez votre oreille.

LES SIRÈNES.

Loin la haine ! loin l'envie ! Réunissons les joies les plus évidentes disséminées sous le ciel ! Que sur l'eau, sur la terre, ce soit la mine la plus gaie que l'on offre au bienvenu.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Ce sont là les jolies nouveautés par lesquelles

un son du gosier, des cordes, s'entrelace à l'autre. Pour moi les fredons sont perdus, cela me chatouille bien autour des oreilles, mais cela ne pénètre pas au cœur.

LES SPHINX.

Ne parle pas du cœur ! c'est inutile ; une bourse de cuir ratatinée, voilà qui s'adapte plutôt à ton visage.

FAUST, *s'approchant.*

Combien merveilleux ! La contemplation me contente ; dans le repoussant, de grands, de robustes traits. Je pressens déjà un destin favorable ; où me transporte ce regard sévère ? (*Indiquant les Sphinx.*) Devant de pareils, Œdipe s'est tenu jadis. (*Indiquant les Sirènes.*) Devant de pareilles, Ulysse s'est tordu dans des liens de chanvre. (*Indiquant les Fourmis.*) Par de pareilles, le plus haut trésor fut amassé. (*Indiquant les Griffons.*) Par ceux-ci, il fut gardé fidèlement et sans défaillance. Je me sens pénétré par l'esprit nouveau, grandes les figures, grands les souvenirs.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Autrefois, tu aurais chassé les pareils avec des jurons ; mais, à présent, cela semble t'être profitable ; car, où l'on cherche la bien-aimée, les monstres mêmes sont bien venus.

FAUST, *aux Sphinx.*

Vous, images de femmes, il faut me répondre : l'un des vôtres a-t-il vu Hélène ?

LES SPHINX.

Nous n'atteignons pas jusqu'à son époque, Hercule a assommé les tout derniers. Tu pourrais apprendre cela par Chiron ; celui-là galope à l'entour en cette nuit d'Esprits ; s'il s'arrête pour toi, tu es arrivé loin.

LES SIRÈNES.

Il ne te manquerait pourtant rien non plus !... Quand Ulysse s'arrêta chez nous, il ne se hâta point de passer en invectivant ; il sut beaucoup raconter ; nous te confierions tout si tu voulais te rendre en nos districts, près de la verte mer.

UN SPHINX.

Ne te laisse pas tromper, noble cœur ! Au lieu d'Ulysse, qui se fit lier, laisse notre bon conseil te lier ; si tu peux trouver l'éminent Chiron, tu apprends ce que je t'ai promis. (*Faust s'éloigne.*)

MÉPHISTOPHÉLÈS, *avec humeur.*

Qu'est-ce qui passe, en croassant, avec un battement d'ailes, si rapide qu'on ne peut le voir, et toujours l'un après l'autre ? Ils fatigueraient le chasseur.

LE SPHINX.

Comparables à la tempête du vent d'hiver, à peine accessibles aux flèches d'Alcide, ce sont les Stymphalides agiles, au bec de vautour et à la patte d'oie, et bien intentionné est leur croassant salut. Elles désireraient volontiers se montrer dans nos cercles comme de race identique.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *comme effarouché.*

Autre chose encore siffle là au milieu.

LE SPHINX.

Devant celles-là, soyez sans aucune crainte ! Ce sont les têtes de l'hydre de Lerne, séparées du tronc, et elles croient être quelque chose. — Mais, dites, que va-t-il donc advenir de vous ? Quels gestes inquiets ? Où voulez-vous en venir ? Allez-vous-en !... Je vois que ce chœur-là vous change en torcol. Ne vous contraignez point, allez-y, saluez maint visage attrayant ! Ce sont les Lamies, filles raffinées dans le plaisir, à la bouche riante et au front impudent, comme elles plaisent à la race des satyres ; un pied de bouc peut là tout oser.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Vous restez au moins ici, pour que je vous retrouve ?

LE SPHINX.

Oui ! mêle-toi à la racaille évaporée ! Nous, de l'Égypte, nous sommes depuis longtemps habitués à ce que les nôtres trônent pendant des milliers d'années. Et respectez seulement notre position, nous réglons ainsi les jours lunaire et solaire. Nous sommes assis devant les pyramides pour le jugement suprême des peuples, l'inondation, la guerre et la paix, — et nous ne sourcillons point.

LE PÉNÉE

PÉNÉE, entouré d'eaux et de nymphes.

PÉNÉE.

Anime-toi, murmure du jonc! Souffle doucement, roseau frère; gazouillez, légers buissons de saules; chuchotez, rameaux du tremble, à l'encontre des rêves interrompus! Mais d'effrayants éclairs, un tremblement sourd, qui remue tout, me réveille du fleuve ondoyant et du repos.

FAUST, *s'approchant du fleuve.*

Si j'entends bien, il me faut croire que, derrière les berceaux entrelacés de ces branches, de ces arbustes, retentit un son qui paraît humain. La vague du moins semble un babillage, le vent léger, comme... un divertissement badin.

LES NYMPHES, *à Faust.*

Le mieux pour toi arriverait si tu t'étendais, si tu rétablissais dans la fraîcheur les membres fatigués, si tu jouissais du repos qui t'évite sans cesse; nous bruissons, nous ruisselons, nous chuchotons à ton encontre.

FAUST.

Je ne dors vraiment pas! Oh! qu'elles règnent,

ces formes incomparables, telles que mon œil les renvoie là-bas ! Je suis si merveilleusement pénétré ! Sont-ce des rêves ? Sont-ce des souvenirs ? Une fois déjà, tu fus ainsi comblé de bonheur. Des eaux glissent à travers la fraîcheur des épais buissons doucement agités, elles ne bruissent pas, elles ruissellent à peine ; de tous côtés cent sources s'unissent dans l'espace purement clair, légèrement approfondi pour le bain. Des membres de femmes saines et jeunes, doublement reportés par le miroir humide à l'œil récréé ! Se baignant alors en compagnie et joyeusement, nageant audacieuses, passant à gué craintives ; à la fin, cris et combat aquatique. Je devrais me contenter en celles-ci ; mon œil devrait ici jouir ; mais toujours plus loin tend ma pensée. Le regard se dirige, perçant, vers ce voile, le riche feuillage de la verte abondance cache l'éminente reine.

Merveilleux ! Des cygnes aussi arrivent à la nage hors des baies, se mouvant majestueusement purs. Flottant avec calme, délicatement sociables, mais comme fiers et contents d'eux-mêmes, têtes et becs se remuent... Toutefois, se rengorgeant avec hardiesse, un avant tous semble se complaire en lui-même, continuant à voguer rapide à travers tous ; son plumage se boursoufle en se gonflant, la vague même ondulant sur les ondes, il se presse vers le lieu sacré... Les autres nagent çà et là, le plumage tranquillement luisant, bientôt aussi en lutte mouvementée magnifique, pour détourner les filles effarouchées, afin qu'elles ne pensent point à leur service, seulement à leur propre sécurité.

LES NYMPHES

Posez, sœurs, votre oreille contre le gradin vert de la rive ; si j'entends bien, cela me paraît comme le bruit d'un sabot de cheval. Si je savais seulement qui, de cette nuit, a apporté le rapide message.

FAUST.

Il me semble du moins que la terre tremble, retentissant sous un cheval pressé. Vers là-bas mon regard ! Un destin favorable doit-il déjà m'atteindre ? O prodige sans pareil ! Un cavalier arrive au trot ; il paraît doué d'esprit et de courage, porté par un cheval éblouissamment blanc... Je ne me trompe point, je le connais déjà, le fils renommé de Philyre ! — Arrête, Chiron ! arrête ! J'ai à te dire...

CHIRON.

Qu'y a-t-il ? Qu'est-ce ?

FAUST.

Modère ton allure !

CHIRON.

Je ne prends pas de repos.

FAUST.

Alors, je te prie, emmène-moi.

CHIRON.

Monte ! Ainsi je puis demander à volonté : Où vas-tu ? Tu te tiens ici sur la rive, je suis prêt à te porter à travers le fleuve.

FAUST, *montant sur le centaure.*

Où tu veux. A jamais je t'en remercie... Le grand homme, le noble pédagogue qui, pour sa gloire, éleva une race de héros, le beau cercle des nobles Argonautes et tous ceux qui ont bâti le monde du poète.

CHIRON.

Laissons cela en son lieu ! Pallas même, en mentor, n'arrive point aux honneurs ; finalement ils continuent à agir à leur guise, comme s'ils n'étaient pas élevés.

FAUST.

Le médecin qui nomme chaque plante, qui connaît les racines bien à fond, qui procure la santé au malade, le soulagement au blessé, je l'étreins ici en vigueur d'esprit et de corps.

CHIRON.

Un héros était-il blessé à côté de moi, je savais alors procurer secours et conseil ; j'ai cependant, à la fin, laissé mon art aux chercheuses de racines et aux prêtres.

FAUST.

Tu es le vrai grand homme, qui ne peut entendre la parole louangeuse. Il cherche à esquiver modestement, et il fait comme s'il y avait son égal.

CHIRON.

Tu me sembles habile à feindre, à flatter le prince comme le peuple.

FAUST.

Ainsi tu m'avoueras donc pourtant que tu as vu les plus grands de ton époque, que tu t'es efforcé d'atteindre en actions le plus noble, que tu as traversé, grave comme un demi-dieu, les jours de la vie. Mais, parmi les figures héroïques, qui as-tu tenu pour le plus capable ?

CHIRON.

Dans le superbe cercle des Argonautes, chacun était vaillant à sa propre façon, et, d'après la force qui l'animait, il pouvait suffire où cela manquait aux autres. Les Dioscures ont triomphé sans cesse là où la plénitude de la jeunesse et la beauté sont prépondérantes. Décision et action rapide pour le salut d'autrui furent la belle part des Boréades. Méditatif, énergique, avisé, accommodant dans le Conseil, ainsi régna Jason, agréable aux femmes. Puis Orphée qui, délicatement et toujours silencieusement réfléchi, faisait résonner la lyre, supérieur en force à tous. Lyncée, à la vue perçante, qui, de jour et de nuit, a conduit le vaisseau sacré par écueil et rivage. En compagnie seulement s'expérimente le péril, si l'un agit, tous les autres font l'éloge.

FAUST.

D'Hercule ne veux-tu rien mentionner ?

CHIRON.

O douleur ! ne soulève pas mes regrets... Je n'avais jamais vu Phœbus, ni Arès, ni Hermès, ainsi qu'on les appelle. Je vis alors se tenir devant

mes yeux ce que tous les hommes célèbrent comme divin. Il était tel qu'un roi de naissance, comme adolescent superbe à contempler; assujéti au frère aîné et aussi aux femmes les plus charmantes. Géa n'enfantera pas de nouveau le second, Hébé ne l'introduira pas au ciel; en vain s'efforcent les chants, en vain tourmentent-ils la pierre.

FAUST.

Pour autant que les sculpteurs se targuent de lui, si admirable il n'est jamais arrivé à être exposé. De l'homme le plus beau tu as parlé, maintenant parle aussi de la plus belle femme!

CHIRON.

Quoi!... La beauté féminine ne signifie rien; elle est par trop souvent une image rigide; un tel être seulement je puis célébrer, qui se dilate content et joyeux de vivre. La beauté se tient heureuse en elle-même; la grâce rend irrésistible, telle Hélène, lorsque je la portai.

FAUST.

Tu l'as portée?

CHIRON.

Oui! sur ce dos.

FAUST.

Ne suis-je pas déjà suffisamment troublé, et une telle place doit me combler de bonheur!

CHIRON.

Elle me saisissait ainsi dans la chevelure, comme tu le fais.

FAUST.

Oh ! je m'égare tout à fait ! Raconte, comment? Elle est mon unique convoitise ! Ah ! d'où, où l'as-tu portée?

CHIRON.

Il est facile d'accorder la demande. Les Dioscures avaient délivré la jeune sœur, à cette époque, du poignet des ravisseurs. Mais ceux-ci, non accoutumés à être vaincus, prirent courage et s'élancèrent après. Alors les marais proches d'Eleusis arrêtèrent la course rapide des frères et sœur; les frères passèrent à gué, je pataugeai, je traversai à la nage ; alors elle sauta à terre et caressa la crinière humide, elle flatta et remercia, aimablement intelligente et consciente d'elle-même. Comme elle était charmante ! Jeune, la passion du vieillard.

FAUST.

Sept ans seulement !

CHIRON.

Je vois que les philologues t'ont trompé, comme ils se sont trompés eux-mêmes. C'est tout à fait particulier à la femme de la mythologie, que le poète la met en vue de la façon dont il en a besoin; jamais elle n'est hors de tutelle, elle ne vieillit pas, toujours de forme appétissante, elle est enlevée jeune ; dans l'âge, courtisée encore. Cela suffit ! aucun temps ne lie le poète.

FAUST.

Qu'elle aussi ne soit donc liée par aucun temps ! Achille l'a du moins trouvée à Phérès en dehors

même de toute époque. Quel rare bonheur : avoir conquis l'amour contre le destin ! Et moi, n'attirerais-je pas dans la vie, par la force la plus passionnée, la forme tout à fait unique, la créature éternelle, de naissance égale aux dieux, aussi grande que fine, aussi majestueuse qu'aimable ? Tu l'as vue jadis ; aujourd'hui même je l'ai vue, aussi belle qu'attrayante, aussi belle que vivement désirée. Maintenant ma pensée, mon être est strictement circonvenu, je ne vis pas, si je ne puis l'obtenir.

CHIRON.

Cher étranger ! Comme homme, tu es enthousiasmé ; mais, parmi les Esprits, tu parais bien fou. A présent, cela se rencontre ici pour ton bonheur ; car toutes les années, pendant quelques instants seulement, j'ai coutume de me présenter chez Manto, la fille d'Esculape ; en prière silencieuse, elle implore son père afin que, pour son honneur, il éclaire finalement au moins l'intelligence des médecins et les détourne du meurtre audacieux. La plus chère pour moi de la corporation des sibylles ; non grotesquement agitée, charitablement douce ; cela lui réussira bien, après quelque arrêt, de te guérir à fond par les vertus des racines.

FAUST.

Je ne veux pas être guéri ! Mon esprit est puissant ! je serais alors assurément vil comme d'autres.

CHIRON.

Ne laisse pas échapper le salut à la noble source ! Vite en bas ! nous sommes à l'endroit.

FAUST.

Dis! où m'as-tu, en une horrible nuit, à travers des torrents pierreux, mis à terre?

CHIRON.

Ici, Rome et la Grèce se défièrent au combat; le Pénée à droite, à gauche l'Olympe, sur le côté; le plus grand royaume qui se perd dans le sable. Le roi fuit, le citoyen triomphe. Regarde en haut! Ici, notablement proche, s'élève à la clarté de la lune, le temple éternel.

MANTO, *rêvant à l'intérieur.*

D'un sabot de cheval résonne le gradin sacré, des demi-dieux s'avancent.

CHIRON.

Très juste! Seulement les yeux ouverts!

MANTO, *se réveillant.*

Bienvenu! Je vois que tu ne restes pas absent.

CHIRON.

Ce temple, ta maison, est cependant aussi debout pour toi!

MANTO.

Erres-tu encore, sans cesse infatigable?

CHIRON.

Tu habites pourtant toujours tranquillement clôturée, tandis que faire des tournées me réjouit.

MANTO.

J'attends, autour de moi le temps tourne. Et celui-ci ?

CHIRON.

Cette nuit mal famée l'a, en tourbillonnant, apporté ici. Les sens égarés, c'est Hélène, Hélène qu'il veut conquérir, et il ne sait comment et par où commencer; digne avant d'autres d'une cure d'Esculape.

MANTO.

Celui-là je l'aime, qui convoite l'impossible. (*Chiron est déjà bien loin.*) Entre, téméraire ! tu te réjouiras ! Ce couloir obscur conduit vers Perséphone. Dans le pied creux de l'Olympe, elle épie secrètement un salut interdit. Ici, j'ai fait passer jadis en fraude Orphée, profites-en mieux ! Allons ! courage ! (*Ils descendent.*)

SUR LE HAUT PÉNÉE

COMME AUPARAVANT

—

LES SIRÈNES.

Précipitez-vous dans le flot du Pénée! Il convient d'y nager en battant l'eau, d'entonner chanson après chansons, pour le bien de la gent malheureuse. Sans eau, il n'est point de prospérité! Si nous nous transportions rapidement, en troupe éclatante, vers la mer Égée, tout plaisir serait notre partage.

TREMBLEMENT DE TERRE.

L'onde revient en écumant; elle ne coule plus en bas dans son lit; le fond tremble, l'eau est refoulée, gravier et rive fument en se crevassant. Sauvons-nous! Venez toutes, venez! A personne le prodige n'est profitable.

En avant, vous gais, nobles hôtes, vers la joyeuse fête marine, là où, étincelantes, les tremblotantes vagues, baignant le rivage, se gonflent doucement, là où doublement la lune luit, nous humecte d'une rosée sainte! Là, une existence librement mouvementée; ici, un angoissant tremblement de terre; que tout avisé parte en hâte! C'est horrible autour de ce lieu.

SEISMOS.

(*Grondant et faisant du vacarme dans la profon-*

deur.) Qu'encore une fois il soit poussé avec force, soulevé courageusement avec les épaules. Ainsi nous arrivons vers en haut, où tout doit nous céder.

LES SPHINX.

Quel tremblement désagréable, un temps laidement sinistre ! Quelle oscillation, quel tressaillement, un va-et-vient de vacillants efforts ! Quel insupportable ennui ! Nous ne changeons cependant pas de place, tout l'enfer se déchaînerait-il.

Maintenant s'élève une voûte merveilleuse ! C'est le même, ce vieillard, depuis longtemps blanchi, qui édifia l'île de Délos, la poussa en haut hors de l'onde pour l'amour d'une femme en mal d'enfant. Par des efforts, des serrements, des pressions, les bras raidis, le dos recourbé, tel un Atlas en attitude, il soulève sol, prairie, terre, cailloux et gravier, et sable et argile, lits calmes de notre rive. Il déchire ainsi en travers une étendue du tapis tranquille de la vallée. Très fortement tendu, jamais fatigué, cariatide colossale, il supporte, dans le sol encore jusqu'au buste, un formidable échafaudage de blocs de pierres ; mais cela ne viendra pas plus loin, les Sphinx ont pris place.

SEISMOS.

J'ai tout seul arrangé cela, on me l'accordera à la fin, et si je n'avais point secoué et ébranlé, comment ce monde serait-il si beau ? — Comment vos montagnes se tiendraient-elles là-haut, dans l'admirable bleu pur de l'éther, si je ne les avais pas poussées dehors en spectacle pittoresquement ravissant, lorsqu'en face des aïeux suprêmes, de la

Nuit, du Chaos, je me comportai avec vigueur, et que, en compagnie des Titans, je jouai comme aux balles avec Pélion et Ossa? Nous continuâmes à extravaguer en ardeur juvénile, jusqu'à ce que, lassés, nous eûmes encore à la fin posé sacrilègement, comme un double bonnet, les deux monts sur le Parnasse... Un gai séjour y retient maintenant Apollon avec le chœur bienheureux des Muses. A Jupiter même, et aux carreaux de sa foudre, je soulevai haut le siège. A présent, avec un immense effort, je me suis ainsi poussé hors du gouffre vers en haut, et j'invite avec bruit, pour une vie nouvelle, de joyeux habitants.

LES SPHINX.

Qu'extrêmement vieux soit ce qui a été ici soulevé en montagne, on devrait en convenir, si nous n'avions pas vu nous-mêmes de quelle façon cela s'est vomi du sol avec effort. Une forêt buissonneuse s'étend vers en haut; encore en mouvement, rocher sur rocher approche en se poussant; un sphinx ne s'en préoccupera pas: nous ne nous laissons pas déranger de l'emplacement sacré.

LES GRIFFONS.

Je vois trembler, à travers les fissures, de l'or en feuillets, de l'or en paillettes. Ne vous laissez pas dérober pareil trésor! Sus, fourmis, pour le trier!

CHŒUR DES FOURMIS.

Lorsque les gigantesques l'auront poussé en haut, vous, aux pattes frétillantes, montez vite vers le sommet! Très lestement dedans et dehors! En de

telles fissures, chaque petite miette est digne d'être possédée. Au plus vite, vous devez découvrir le plus minime dans tous les coins. Toutes diligentes vous devez être, vous fourmillantes troupes; faites seulement entrer l'or! Laissez courir la gangue!

LES GRIFFONS.

Entrez! entrez! Seulement l'or en un tas! Nous posons nos griffes dessus, ce sont des verrous de la meilleure espèce ; le plus grand trésor est bien gardé.

DES PYGMÉES.

Nous avons vraiment pris place, nous ignorons comment cela est arrivé. Ne demandez point d'où nous venons, car maintenant nous sommes une fois là! Pour demeure joyeuse de la vie, chaque pays convient ; se montre-t-il une fissure de rocher, déjà le nain est aussi au commandement. Nain et naine, prompts à l'application, chaque couple exemplaire. Je ne sais pas si de la même manière c'était déjà dans le paradis. Mais nous trouvons cela ici pour le mieux, nous bénissons, reconnaissants, notre étoile ; car, en Orient comme en Occident, la Terre-Mère procrée volontiers.

DES DACTYLES.

En une seule nuit, elle a produit les petits ; elle engendrera les plus petits, ils trouveront aussi leurs pareils.

LE PLUS AGÉ DES PYGMÉES.

Hâtez-vous de prendre une place commode! Vite à l'œuvre! Rapidité au lieu de force! Il y a

paix encore ; construisez-vous la forge pour fournir à l'armée cuirasses et armes !

Vous toutes, fourmis, actives dans la masse, procurez-nous des métaux ! Et à vous, Dactyles, les plus petits, si nombreux, qu'à vous il soit ordonné de chercher du bois ! Empilez ensemble des flammes cachées, procurez-nous des charbons !

LE GÉNÉRALISSIME.

Avec la flèche et l'arc, sortez vivement ! Auprès de cet étang, abattez-moi les hérons qui nichent innombrables, se rengorgeant avec orgueil ; d'un coup unique, tous comme un seul, afin que nous apparaissions avec casque et ornement.

LES FOURMIS ET LES DACTYLES.

Qui nous sauvera ! Nous procurons le fer ; ils forgent des chaînes. De nous émanciper, il n'est pas encore opportun, c'est pourquoi soyez souples.

LES GRUES D'IBYCUS.

Cris de meurtre et plaintes de mort ! Battement, trémoussement d'ailes plein d'angoisse ! Quels gémissements, quels soupirs pénètrent jusqu'à nos hauteurs ! Tous, ils sont déjà tués, le lac est rougi de leur sang ; une monstrueuse convoitise dérobe du héron la noble parure. Elle flotte pourtant déjà sur le casque de ces coquins à panse grasse, aux jambes tortues. A vous, compagnons de notre armée, voyageurs en files au-dessus de la mer, à vous, nous nous en remettons pour la vengeance dans une cause qui vous touche de si près. Que nul n'épargne force et sang ! Inimitié éternelle à

cette engeance! (*Elles se dispersent en croassant dans les airs.*)

MÉPHISTOPHÉLÈS, *dans la plaine.*

Je savais bien maîtriser les sorcières du Nord; je ne me sens pas à l'aise avec ces Esprits étrangers. Le Blocksberg reste une localité très commode; où même que l'on soit, on se trouve ensemble. *Ilse* veille pour nous sur sa *roche;* sur son *éminence*, *Henri* sera bien éveillé; les *Ronfleurs*, il est vrai, engueulent la *Misère*, mais tout est établi pour des milliers d'années. Ici, qui sait donc seulement où il marche et se tient, si le sol ne se gonflera pas sous lui? Je chemine joyeux à travers une vallée unie, et derrière moi s'élève tout à coup une montagne, à peine, il est vrai, à nommer montagne, mais déjà assez haute pour me séparer de mes Sphinx. — Ici, maint feu encore sillonne la vallée jusqu'en bas et flambe autour de l'aventure... encore danse et plane, m'attirant, reculant devant moi, folâtrant friponnement, le galant chœur. Mais doucement dessus! Par trop accoutumé à la friandise, on cherche, où même que ce soit, à attraper quelque chose.

LES LAMIES.

(*Elles attirent Méphistophélès après elles.*) Vite! plus vite! et toujours plus loin! Ensuite de nouveau hésitantes, causant en babillardes! Il est si gai d'entraîner après nous le vieux pécheur. Pour sévère pénitence, le pied raidi, il arrive en clochant, il approche en trébuchant; il traîne la jambe derrière nous, tandis que nous le fuyons.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *s'arrêtant.*

Maudite destinée ! Hommes trompés ! Jeannots séduits depuis Adam ! On devient vieux sans doute, mais qui devient sage ? N'as-tu pas déjà assez raffolé ! On sait que cette engeance ne vaut foncièrement rien ; lacées de corps, fardées de visage, elles n'ont rien de sain à donner en retour ; où on les empoigne, flasques dans tous les membres. On sait, on voit cela, on peut le saisir, et pourtant l'on danse quand ces carognes sifflent.

LES LAMIES, *s'arrêtant.*

Halte ! Il réfléchit, hésite, se tient immobile ; répliquez-lui, afin qu'il ne vous échappe pas.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *avançant.*

En avant donc, et ne t'engage pas sottement dans la trame de l'hésitation ! Car, s'il n'y avait point de sorcières, qui diable voudrait être diable !

LES LAMIES, *très gracieusement.*

Tournons autour de ce héros ; l'amour s'annoncera sûrement dans son cœur pour l'une de nous.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Certes, par une lueur incertaine, vous paraissez de jolies filles, et ainsi je ne voudrais pas lancer contre vous des invectives.

EMPUSE, *faisant irruption.*

Contre moi non plus ! Comme telle, laissez-moi entrer dans votre suite !

LES LAMIES.

Celle-là est de trop dans notre cercle; elle gâte du moins toujours notre jeu.

EMPUSE, *à Méphistophélès.*

Salué par la petite cousine Empuse, l'intime au pied d'âne! Tu as seulement un pied de cheval, et pourtant le plus beau salut, Messire cousin.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je ne m'imaginais ici que des inconnus, et je trouve malheureusement des proches parents; c'est un vieux livre à feuilleter: du Harz à l'Hellade, toujours des cousins!

EMPUSE.

Avec décision je sais aussitôt agir; de bien des manières je pourrais me transformer; en votre honneur, toutefois, j'ai mis maintenant la petite tête d'âne.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

J'observe que, auprès de ces gens, la parenté a grande signification; mais arrive ce qui peut, je voudrais renier la tête d'âne.

LES LAMIES.

Laisse cette vilaine, elle effarouche tout ce qui semble beau et aimable; tout ce qui serait beau et aimable, l'approche-t-elle, ce n'est plus.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Ces petites cousines aussi, délicates et fluettes,

me sont suspectes toutes ensemble; et, derrière les roses de telles petites joues, je crains pourtant aussi des métamorphoses.

LES LAMIES.

Essaie-le au moins! Nous sommes beaucoup de notre espèce. Mets la main dessus! et si tu as de la chance au jeu, attrape le meilleur lot! Que signifie cette lubrique ritournelle? Tu es un piètre galant, tu te pavanes gravement et tu fais le vantard! — Maintenant il se mêle à nos bandes; lâchez peu à peu les masques, et découvrez-lui votre être!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je me suis choisi la plus belle... (*L'entourant de ses bras.*) Oh! malheur à moi! Quel balai desséché! (*Saisissant une autre.*) Et celle-ci? Ignominieux visage!

LES LAMIES.

Mérites-tu mieux que cela? Ne le présume pas!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je voudrais prendre en gage la petite... une lacerte me glisse des mains, et, à la manière du serpent, la tresse lisse! Par contre, je saisis cette longue... j'empoigne alors une tige de thyrse, la pomme de pin en guise de tête! Où cela aboutira-t-il?... Une grosse encore, avec laquelle je me récréerai peut-être; risqué pour la dernière fois! Que cela soit! Bien potelée, dodue; les Orientaux paient cela un prix élevé... Mais, hélas! la vesse de loup crève!

LES LAMIES.

Dispersez-vous, flottez et planez ! Comme l'éclair, en volée noire entourez l'intrus fils de sorcière ! Des cercles incertains, horribles ! Des chauves-souris à l'aile silencieuse ! Il s'en tire pourtant à trop bon marché.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *se secouant.*

Beaucoup plus avisé, paraît-il, je ne suis pas devenu ; c'est absurde ici, absurde dans le Nord ; ici, comme là, des spectres détraqués, un peuple et des poètes insipides. C'est juste ici une mascarade, comme partout, une danse sensuelle ! J'ai étendu la main vers de charmantes files de masques, et j'ai saisi des êtres à me faire frissonner... Je voudrais bien me duper, si seulement cela durait plus longtemps. (*S'égarant entre les blocs de pierres.*) Où suis-je donc ? Où cela aboutit-il ? C'était un sentier, à présent ce sont des décombres. J'arrivai ici sur des chemins unis, et maintenant un éboulis se pose à mon encontre. En vain je grimpe et je descends ; où retrouver mes Sphinx ? Aussi insensé je ne me serais point imaginé cela, une telle chaîne de montagnes en une seule nuit ! Voilà ce que j'appelle une allègre chevauchée de sorcières ! Celles-là apportent leur Blocksberg avec elles.

UNE ORÉADE, *du rocher naturel.*

Monte ici ! Ma chaîne de montagnes est antique ; elle se tient dans sa forme primitive. Vénère des sentiers de rochers escarpés, dernières ramifications étendues du Pinde ! Déjà je me tenais ainsi

non ébranlée, lorsque, me franchissant, Pompée s'enfuyait. A côté, la formation illusoire, elle disparaîtra déjà avec le cri du coq. Je vois souvent de pareilles fables prendre naissance et s'anéantir de nouveau tout à coup.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Honneur soit à toi, tête vénérable, enfeuillée par la haute vigueur des chênes ! Le clair de lune le plus pur n'en pénètre point l'obscurité. — Mais, à côté du buisson, se traîne une lumière qui brûle très modestement. Comme tout cela doit se combiner ! En vérité ! c'est Homunculus ! D'où viens-tu, toi, petit compagnon ?

HOMUNCULUS.

Je plane ainsi de place en place, et je voudrais bien naître dans le sens le meilleur, plein d'impatience de briser mon verre ; mais ce que j'ai vu jusqu'ici, là-dedans je ne voudrais point me risquer. Seulement, pour te le dire en confidence, je suis sur la trace de deux philosophes ; j'écoutai, on disait : Nature ! Nature ! De ceux-ci je ne veux pas me séparer, ils doivent au moins connaître la substance terrestre, et j'apprendrai sans doute, à la fin, de quel côté me tourner vers ce qu'il y a de plus sage.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Fais cela de ton propre chef ! car, où les fantômes ont pris place, le philosophe aussi est bien venu. Pour que l'on se réjouisse de son art et de sa faveur, il en crée immédiatement une douzaine de nouveaux. Si tu ne t'égares pas, tu n'arrives

point à l'entendement. Veux-tu naître, nais de ton propre chef.

HOMUNCULUS.

Un bon conseil n'est également pas à mépriser.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Va donc ! nous verrons cela ultérieurement. (*Ils se séparent.*)

ANAXAGORE, *à Thalès.*

Ton esprit opiniâtre ne veut point se plier ; en faut-il davantage pour te convaincre ?

THALÈS.

La vague se plie volontiers à tout vent, mais elle se tient loin du rocher escarpé.

ANAXAGORE.

Par la vapeur du feu ce rocher est sous la main.

THALÈS.

Dans l'humide a pris naissance ce qui vit.

HOMUNCULUS, *entre les deux.*

Laissez-moi cheminer à côté de vous ! J'ai moi-même grand désir de prendre naissance !

ANAXAGORE.

As-tu jamais, ô Thalès ! tiré du limon, en une seule nuit, pareille montagne ?

THALÈS.

Jamais la Nature et sa vivante fluctuation ne

furent réduites au jour et à la nuit et aux heures. Elle façonne, en la réglant, chaque forme, et, même en grand, il n'y a point de violence.

ANAXAGORE.

Mais ici il y en eut ! Un furieux feu plutonien, la force explosive, énorme, des vapeurs éoliennes, fendirent l'ancienne croûte du sol uni, de sorte que, nouvellement, une montagne dut aussitôt prendre naissance.

THALÈS.

Qu'y a-t-il maintenant par là de poursuivi plus avant? Elle est là aussi, finalement c'est bien ! Avec pareille discussion on perd temps et loisir, et l'on ne conduit toutefois qu'un peuple patient en laisse.

ANAXAGORE.

Rapidement la montagne se gonfle de Myrmidons, devant habiter les fissures des rochers : Pygmées, Fourmis, Poucets et autres petits êtres actifs. (*A Homunculus.*) Tu n'as jamais aspiré après ce qui est grand, tu as vécu confiné en ermite ; peux-tu t'habituer à la domination, je te fais alors couronner roi.

HOMUNCULUS.

Que dit mon Thalès ?

THALÈS.

Je ne le conseillerai pas ; avec les petits on fait de petites actions ; avec les grands, le petit devient grand. Regarde ! La noire nuée des grues menace

ce peuple agité et menacerait ainsi le roi. Avec des becs tranchants, des pieds onglés, elles fondent sur les petits ; la fatalité lance déjà des éclairs. Un forfait tua les hérons qui entouraient le tranquille étang pacifique. Mais cette pluie de traits meurtriers crée une richesse cruellement sanglante de vengeance, excite la fureur des proches parents contre le sang criminel des Pygmées. A quoi servent maintenant bouclier et casque et lance ? A quoi sert aux nains l'aigrette des hérons ? Comme Dactyle et Fourmi se cachent ! Déjà l'armée chancelle, elle fuit, elle est culbutée.

ANAXAGORE.

(*Solennellement, après une pause.*) Si j'ai pu jusqu'ici faire l'éloge des puissances souterraines, je me tourne en cette occurrence vers en haut... Toi là-haut, éternellement non vieillie, au triple nom, à la triple forme, je t'implore en la détresse de mon peuple, Diane, Lune, Hécate ! Toi, qui élargis la poitrine, rêveuse dans l'extrême profondeur, toi qui parais calme, intimement violente, ouvre l'horrible gouffre de tes ombres ; que l'antique puissance se manifeste sans sortilège ! (*Pause.*)

Suis-je trop vite exaucé ? Ma supplication vers ces hauteurs a-t-elle troublé l'ordre de la nature ? Et plus grand, toujours plus grand, s'approche déjà le trône de la déesse, circulairement circonscrit, terrible, énorme à la vue !

En sombre s'empourpre son feu... Pas plus près ! cercle puissamment menaçant, tu nous détruis, nous et la terre et la mer ! Serait-il donc vrai que des femmes thessaliennes, en une confiance sacrilègement magique, t'auraient fait descendre de ta

route par leurs chants, t'auraient arraché ce qu'il y a de plus funeste ?... Le bouclier lumineux s'est obscurci, tout d'un coup il se déchire et jette des éclairs et étincelle. Quelle crépitation ! Quel sifflement ! Un fracas de tonnerre, un vent monstrueux entremêlés !... Humblement vers les marches du trône... pardonnez ! c'est moi qui ai appelé cela ! (*Il se jette la face contre terre.*)

THALÈS.

Que de choses cet homme n'a-t-il point entendues et vues ! Je ne sais pas au juste ce qui nous est arrivé ; je ne l'ai pas non plus ressenti avec lui. Avouons que ce sont des heures folles, et la lune se balance tout à l'aise à sa place ainsi qu'auparavant.

HOMUNCULUS.

Regardez vers la résidence des Pygmées ! La montagne était ronde, à présent elle est pointue. J'ai éprouvé un choc prodigieux. Le rocher était tombé de la lune, il a aussitôt, sans s'informer, meurtri, assommé tant amis qu'ennemis. Mais il me faut louer pareils artifices qui, créateurs en une seule nuit, sont venus à bout, tout à la fois d'en bas et d'en haut, de cette construction montagneuse.

THALÈS.

Sois tranquille ! ce n'a été qu'imaginé. Qu'elle s'en aille, la vilaine engeance ! C'est bien que tu n'aies pas été roi. Partons maintenant vers la joyeuse fête marine ! Là, on attend et honore des hôtes merveilleux. (*Ils s'éloignent.*)

MÉPHISTOPHÉLÈS.

(*Il grimpe du côté opposé.*) Là, il faut que je me traîne, à travers les gradins escarpés des rochers, à travers les racines raidies des vieux chênes ! Sur mon Harz, l'exhalation résineuse a quelque chose de la poix, et celle-ci a ma faveur; avant tout, le soufre... Ici, chez ces Grecs, à peine y a-t-il la trace de choses semblables à flairer; je serais pourtant curieux de rechercher avec quoi ils attisent le tourment et la flamme de l'enfer.

UNE DRYADE.

Dans ton pays sois intelligent à la façon du pays; à l'étranger, tu n'es pas assez dégagé. Tu ne devrais point tourner l'esprit vers le pays natal, vénérer ici la dignité des chênes sacrés.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

On pense à ce que l'on a quitté; ce à quoi l'on était habitué, reste un paradis. Mais, dites ce qui, là dans la caverne, par une faible lueur, s'est accroupi en triple.

LA DRYADE.

Les Phorchyades! Hasarde-toi vers l'endroit et adresse-leur la parole, si cela ne te fait pas frissonner!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Pourquoi donc pas! — Je vois quelque chose et je suis stupéfait! Si arrogant que je sois, il faut m'avouer à moi-même que je n'ai jamais vu rien de pareil. Celles-là sont certainement pires que des mandragores... Trouvera-t-on les péchés réprouvés

dès le principe le moindrement hideux encore, quand on aperçoit ce triple monstre? Nous ne le souffririons pas sur les seuils des plus horribles de nos enfers. Ici, cela prend racine, dans le pays du Beau ; cela est avec gloire appelé antique... Elles se remuent, elles paraissent me flairer, elles gazouillent en sifflant, chauves-souris vampires.

UNE PHORCHYADE.

Donnez-moi l'œil, mes sœurs, pour qu'il s'enquière qui se hasarde si proche de nos temples.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Très vénérées ! Permettez-moi d'approcher de vous et de recevoir en triple votre bénédiction. Je m'avance comme un inconnu encore, il est vrai ; mais, si je ne me trompe, en parent éloigné. J'ai déjà aperçu des dieux respectablement âgés ; je me suis très profondément incliné devant Ops et Rhéa ; les Parques mêmes, sœurs du Chaos, les vôtres, je les ai vues hier... ou avant-hier ; je n'ai cependant jamais aperçu vos pareilles, maintenant je me tais et je me sens ravi.

LES PHORCHYADES.

Il paraît avoir de l'intelligence, cet Esprit.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je m'étonne seulement qu'aucun poète ne vous célèbre. — Et dites comment cela est-il venu, comment cela pouvait-il arriver? Je ne vous ai jamais vues en image, vous les plus méritantes ; que le ciseau donc cherche à vous atteindre, et non pas Junon, Pallas, Vénus et de pareilles.

LES PHORCHYADES.

Plongées dans la solitude et la nuit la plus silencieuse, notre triade n'y a jamais encore songé!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Comment cela serait-il aussi, alors qu'éloignées du monde, vous ne voyez personne ici et que personne ne vous voit? Il vous faudrait, dans ce cas, résider en tels endroits où la splendeur et l'art trônent sur le même siège, où chaque jour, prestement, au pas redoublé, un bloc de marbre entre dans la vie en héros, où...

LES PHORCHYADES.

Tais-toi et ne nous donne aucune envie! Et si nous connaissions mieux, à quoi cela nous servirait-il? Nées dans la nuit, apparentées à ce qui est de la nuit, presque inconnues à nous-mêmes, entièrement à tous.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

En pareil cas, cela n'a pas beaucoup d'importance, on peut aussi se transmettre soi-même à d'autres. A vous trois suffit un seul œil, suffit une seule dent, il serait alors bien possible aussi, mythologiquement, de saisir en deux l'entité des trois, de m'abandonner pour peu de temps l'image de la troisième.

L'UNE D'ELLES.

Que vous en semble? Serait-ce possible?

LES AUTRES.

Essayons-le!... Mais sans œil et dent.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Maintenant vous avez juste enlevé le meilleur ; comme le portrait le plus exact deviendrait alors parfait!

UNE D'ELLES.

Ferme un œil, c'est aisément fait ; laisse voir, aussitôt l'une des incisives, et, en profil, tu parviendras à l'instant à nous ressembler parfaitement, comme frère et sœurs.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Bien de l'honneur ! Que cela soit !

LES PHORCHYADES.

Que cela soit !

MÉPHISTOPHÉLÈS, *en Phorchyas de profil.*

Me voilà déjà fils bien-aimé du Chaos !

LES PHORCHYADES.

Filles du Chaos, nous le sommes indiscutablement.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

On me traitera maintenant, ô ignominie ! d'hermaphrodite.

LES PHORCHYADES.

Dans la nouvelle triade des sœurs, quelle beauté ! Nous avons deux yeux, deux dents.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Aux yeux de tous il faut que je me cache, pour épouvanter les diables dans le gouffre de l'enfer. (*Il s'éloigne.*)

BAIES ROCHEUSES DE LA MER ÉGÉE

La lune stationnaire au zénith.

LES SIRÈNES.

(*Établies tout autour sur les écueils, elles font retentir des sons mélodieux et des chants.*) Si des magiciennes de Thessalie t'ont jadis, dans l'horreur de la nuit, attirée sacrilègement en bas, regarde tranquille, du cintre de ta nuit, le fourmillement de lumière qui flamboie avec douceur sur les vagues tremblantes et éclaire le tumulte qui s'élève des flots ! Prêtes à tout service pour toi, belle Lune ! sois-nous favorable !

NÉRÉIDES et TRITONS.

(*Comme merveilles de la mer.*) Résonnez haut, en sons plus aigus, qui retentissent à travers la large mer, appelez, dès ce moment, le peuple de la profondeur ! — Devant les gouffres épouvantables de la tempête, nous avons reculé vers les fonds les plus calmes ; un chant gracieux nous attire.

Voyez comme, en grand ravissement, nous nous parons de chaînes d'or, comme nous unissons aussi, à la couronne et aux pierres précieuses, les boucles et les ornements de la ceinture ! Tout cela est votre fruit ! Les trésors engloutis ici par nau-

frage, vous nous les avez attirés par vos chants, vous, génies de notre golfe !

LES SIRÈNES.

Nous le savons bien, dans la fraîcheur de la mer, dans le lisse, se plaisent les poissons en une vie balancée sans peine ; mais, ô vous troupes festivement mouvementées, nous voudrions éprouver aujourd'hui, que vous êtes plus que des poissons.

NÉRÉIDES et TRITONS.

Avant de venir ici, nous avons pris cela à cœur. Sœurs, frères, vite maintenant ! Aujourd'hui, il n'est besoin que du plus petit voyage, pour preuve très pleinement valable que nous sommes plus que des poissons. (*Ils s'éloignent.*)

LES SIRÈNES.

Ils sont partis en un clin d'œil ! Directement vers la Samothrace ils ont disparu par un vent favorable. Que pensent-ils réaliser dans le royaume des sublimes Cabires ? Ce sont des dieux étonnamment singuliers, qui s'engendrent sans cesse eux-mêmes et ne savent jamais ce qu'ils sont.

Sur tes hauteurs, charmante Lune ! reste gracieusement immobile, afin que la nuit persiste, que le jour ne nous chasse point !

THALÈS.

(*Sur le rivage, à Homunculus.*) Je te conduirais volontiers chez le vieux Nérée ; il est vrai que nous ne sommes pas loin de sa caverne, mais il a la tête dure, ce morose désagréable. Le genre

humain tout entier jamais n'agit au gré de ce grognon. L'avenir lui est toutefois dévoilé ; en retour, chacun a du respect et l'honore en son poste ; à plus d'un aussi il a fait du bien.

HOMUNCULUS.

Faisons-en l'épreuve et tâtons le terrain ! Il n'en coûtera pas tout de suite le verre et la flamme.

NÉRÉE.

Sont-ce des voix humaines que mon oreille perçoit ? Comme j'enrage aussitôt au plus profond du cœur ! Des formes aspirant à atteindre les dieux, et condamnées néanmoins à se ressembler toujours à elles-mêmes ! Depuis d'antiques années je pouvais divinement me reposer, toutefois j'étais poussé à faire du bien aux meilleurs ; et quand je regardais à la fin les faits accomplis, c'était tout comme si je n'avais point conseillé.

THALÈS.

Et pourtant, ô vieillard de la mer, on a confiance en toi ; tu es le sage, ne nous chasse point d'ici ! Regarde cette flamme, bien que de ressemblance humaine, elle s'abandonne totalement à ton conseil.

NÉRÉE.

Quoi ! un conseil ! Un conseil a-t-il jamais eu de la valeur auprès des humains ? Une parole sensée s'engourdit dans l'oreille dure. Pour si souvent qu'un fait se soit furieusement blâmé lui-même, le peuple reste néanmoins opiniâtre ainsi qu'auparavant. Comme j'ai paternellement averti Pâris, avant

que sa convoitise n'eût enveloppé de ses filets une femme étrangère ! Sur le rivage grec il se tenait hardiment alors, je lui annonçai ce que je voyais en esprit : les airs épaissis de fumée, un rouge débordant, des charpentes embrasées ; en bas le meurtre et la mort : le jour du jugement de Troie, rhythmiquement, durablement fixé comme par un charme, aussi effroyable que connu pour des milliers d'années. La parole du vieillard sembla un jeu à l'effronté, il suivit sa passion, et Ilion tomba, — cadavre gigantesque, raidi après un long supplice, repas très bien venu pour les aigles du Pinde. A Ulysse aussi, n'ai-je pas prédit les ruses de Circé, l'épouvante du Cyclope, son hésitation, l'esprit léger des siens, et quoi encore ! Cela lui a-t-il donné profit ? Pas avant que, bien ballotté, la faveur de la vague l'eût porté, assez tardivement toutefois, vers une plage hospitalière.

THALÈS.

A l'homme sage pareille conduite donne du tourment ; l'homme bon tente pourtant cela une fois encore. Une drachme de reconnaissance l'emportera pleinement, pour hautement le réjouir, sur des quintaux d'ingratitude. Car nous n'avons rien de peu important à solliciter : ce garçon-là désire sagement prendre naissance.

NÉRÉE.

Ne me gâtez pas la très rare bonne humeur ! Tout autre chose m'attend encore aujourd'hui : j'ai fait venir ici toutes mes filles, les Grâces de la mer, les Dorides. Ni l'Olympe, ni votre sol, ne portent une belle création qui se meuve aussi

gracieusement. Elles s'élancent, avec les gestes les plus charmants, du dragon aquatique sur les chevaux de Neptune, unies à l'élément de la façon la plus délicate, de sorte que l'écume même semble encore les soulever. Portée dans le jeu des couleurs de la conque de Vénus, arrive Galatée, maintenant la plus belle, qui, depuis que Cypris s'est détournée de nous, est adorée à Paphos comme déesse même. Et ainsi, la gracieuse possède depuis longtemps déjà, comme héritière, une ville à temple et un char à trône.

Loin d'ici ! A l'heure des joies paternelles, la haine ne sied point au cœur, ni l'invective à la bouche. Loin d'ici, chez Protée ! Demandez à cet homme merveilleux comment on peut prendre naissance et se transformer. (*Il s'éloigne vers la mer.*)

THALÈS.

Nous n'avons point du tout gagné à cette démarche. Rencontre-t-on même Protée, aussitôt il devient à rien, et, s'il s'arrête pour vous, finalement il ne dit que ce qui frappe d'étonnement et jette en perplexité. Tu as une fois besoin de pareil conseil, essayons cela et allons notre chemin. (*Ils s'éloignent.*)

LES SIRÈNES, *en haut des rochers.*

Que voyons-nous de loin glisser à travers le royaume des ondes? Telles que, selon la règle du vent, s'approcheraient de blanches voiles, aussi lumineuses elles sont à contempler, les femmes transfigurées de la mer. Dévalons, vous entendez pourtant les voix.

NÉRÉIDES et TRITONS.

Ce que nous portons sur les mains, doit vous plaire à tous. De la carapace gigantesque de Chélonée se reflète une austère création : ce sont des dieux que nous apportons; il vous faut entonner de hauts chants.

LES SIRÈNES.

Petits de stature, grands en puissance, sauveurs des naufrageants, dieux vénérés de temps immémorial.

NÉRÉIDES et TRITONS.

Nous apportons les Cabires pour mener une fête pacifique; car là où ils règnent religieusement, Neptune agira avec aménité.

LES SIRÈNES.

Nous sommes inférieures à vous; quand un navire s'est brisé, irrésistibles en force, vous protégez l'équipage.

NÉRÉIDES et TRITONS.

Nous en avons emporté trois, le quatrième n'a pas voulu venir ; il disait être le véritable, celui qui pense pour eux tous.

LES SIRÈNES.

Un dieu tourne bien en raillerie l'autre dieu. Vous, honorez toutes faveurs, craignez chaque dommage!

NÉRÉIDES et TRITONS.

A vrai dire, ils sont sept.

LES SIRÈNES.

Où sont restés les trois ?

NÉRÉIDES et TRITONS.

Nous ne saurions le dire. Ils sont à trouver dans l'Olympe ; là existe bien aussi le huitième, auquel personne encore n'a songé. Prompts en faveurs pour nous, mais tous non encore achevés.

Ces incomparables tendent toujours plus loin, faméliques pleins de désirs vagues après l'inaccessible.

LES SIRÈNES.

Nous sommes habituées, où même que cela trône, dans le soleil et la lune, à adresser des prières; il y a profit.

NÉRÉIDES et TRITONS.

Comme notre gloire resplendit au plus haut par la direction de cette fête !

LES SIRÈNES.

Les héros de l'antiquité manquent de gloire, où et de quelle façon même qu'elle s'étale ; s'ils ont conquis la Toison d'or, vous avez conquis les Cabires.

REFRAIN EN CHŒUR.

S'ils ont conquis la Toison d'or, nous avons, vous avez conquis les Cabires. (*Les Néréides et les Tritons passent.*)

HOMUNCULUS.

Je considère ces difformes comme de mauvais pots de terre ; à présent les sages s'y cognent et cassent de dures têtes.

THALÈS.

C'est bien là ce que l'on désire. La rouille seulement rend la monnaie estimable.

PROTÉE, *inaperçu.*

Pareille chose me réjouit, moi, le vieux conteur. Plus c'est étrange, plus c'est respectable.

THALÈS.

Où es-tu, Protée ?

PROTÉE.

(*D'une voix de ventriloque, tantôt rapprochée, tantôt éloignée.*) Ici, et ici !

THALÈS.

Je te pardonne cette vieille plaisanterie ; mais, à un ami, pas de paroles vaines ! Je sais que tu parles d'un faux endroit.

PROTÉE, *comme du lointain.*

Porte-toi bien !

THALÈS.

(*A demi-voix, à Homuneulus.*) Il est tout proche. Brille maintenant à nouveau ! Il est curieux comme un poisson ; et où même qu'il s'immobilise sous une forme, il est attiré par les flammes.

HOMUNCULUS.

Je répands tout de suite une quantité de lumière, discrètement toutefois, pour ne point faire éclater le verre.

PROTÉE.

(*Sous la forme d'une tortue géante.*) Qu'est-ce qui brille d'une façon si gracieusement belle?

THALÈS, *voilant Homunculus.*

Bien! Si tu as envie, tu peux voir cela de plus près. Que cette petite fatigue ne te rebute pas, et montre-toi sur deux pieds humains. Qui veut voir ce que nous voilons, que ce soit par nos faveurs, par notre volonté.

PROTÉE, *sous une forme noble.*

Les subtilités philosophiques te sont encore connues.

THALÈS.

Changer de forme, reste encore ta passion. (*Il a dévoilé Homunculus.*)

PROTÉE, *étonné.*

Un petit nain lumineux! Jamais encore vu!

THALÈS.

Il demande conseil et désirerait volontiers prendre naissance. Ainsi que je l'ai appris par lui-même, il est très singulièrement, seulement à demi venu au monde. Il ne manque pas de qualités intellectuelles; il manque toutefois par trop de solide saisissable. Jusqu'à présent, le verre seul lui donne du poids; mais, avant tout, il serait volontiers pourvu d'un corps.

PROTÉE.

Tu es un vrai fils de vierge; avant de devoir être, tu es déjà!

THALÈS, *à demi-voix.*

D'autre part, cela aussi me paraît critique, il est, ce me semble, hermaphrodite.

PROTÉE.

Alors cela ne réussira que plus tôt, de quelle façon qu'il arrive, cela s'arrangera. Mais il ne s'agit pas ici de réfléchir beaucoup, il te faut prendre origine dans la vaste mer ! Là, on commence d'abord en petit et l'on se réjouit d'avaler les plus petits ; on grandit ainsi peu à peu et l'on se forme pour un plus haut accomplissement.

HOMUNCULUS.

Ici souffle un air très doux, cela bourgeonne tellement, et ce parfum me plaît.

PROTÉE.

Je le crois, charmant garçon ! et, plus loin, cela devient beaucoup plus agréable ; l'atmosphère plus indicible encore sur cette étroite langue de rivage ; là devant, nous voyons d'assez près la troupe qui juste s'approche en flottant. Venez avec moi là-bas.

THALÈS.

Je vous accompagne.

HOMUNCULUS.

Marche d'Esprits triplement curieuse !

LES TELCHINES DE RHODES

Sur des hippocampes et des dragons marins, ils manient le trident de Neptune.

CHŒUR.

Nous avons forgé pour Neptune le trident avec lequel il apaise les vagues les plus agitées. Si le Tonnant déploie les nuages, les nuages pleins, Neptune réplique à l'affreux roulement; et, de même que d'en haut cela fulgure dentelé, vague après vague est projetée d'en bas, et ce qui a encore lutté entre les deux dans l'angoisse, longuement ballotté, est dévoré par l'extrême profondeur; c'est pourquoi il nous a tendu aujourd'hui le sceptre. — Nous flottons maintenant en fête, rassurés et légers.

LES SIRÈNES.

A vous, les consacrés à Hélios, les bénis du jour lumineux, salut pour l'heure qui, mouvementée, porte à une grande vénération pour la Lune.

LES TELCHINES.

Toute charmante déesse au cintre là-haut! tu entends avec ravissement louer ton frère. A la bienheureuse Rhodes tu prêtes l'oreille, là monte

vers lui un éternel *pæan*. Commence-t-il la course du jour et est-ce fait, il jette les yeux sur nous avec les rayons de son regard de feu. Les montagnes, les villes, les plages, la vague, plaisent au Dieu, sont agréables et lumineuses. Aucun brouillard ne plane autour de nous, et se glisse-t-il, un rayon et un léger souffle, et l'île est pure. Là, le Dieu se contemple en cent créations, comme adolescent, comme géant, grand, clément. Nous les premiers, nous fûmes ceux qui érigèrent la puissance des dieux sous une digne forme humaine.

PROTÉE.

Laisse-les chanter, laisse-les se vanter! Aux saints rayons de vie du soleil, les œuvres mortes ne sont qu'une plaisanterie. Sans se lasser, cela modèle en fondant; et l'ont-ils coulé en bronze, ils se figurent alors que c'est quelque chose. Qu'en est-il finalement de ces orgueilleux? Grandes se tenaient debout les images des dieux... une secousse terrestre les détruisit; depuis longtemps elles ont été refondues.

L'agitation terrestre, quelle qu'elle puisse être, n'est pourtant toujours que tracas; la vague est mieux profitable à la vie; Protée-Dauphin te porte dans le flot éternel. (*Il se transforme.*) Déjà c'est fait! Là, cela te réussira pour le mieux; je te prends sur mon dos, je te marie à l'Océan.

THALÈS.

Cède à la louable demande de recommencer la création! Sois prêt pour une action rapide! Là, tu te meus, d'après les règles éternelles, à travers mille et encore mille formes, et, jusqu'à l'homme,

tu as du temps. (*Homunculus monte sur Protée-Dauphin.*)

PROTÉE.

Accompagne-moi comme Esprit dans l'humide étendue ! Tu vis alors aussitôt en longueur et en largeur, à volonté tu te meus ici ; seulement n'aspire pas à des ordres plus élevés ; car, à peine es-tu devenu être humain, qu'alors c'est entièrement fini avec toi.

THALÈS.

Suivant qu'il arrive ; il est bien joli aussi d'être homme de valeur en son époque.

PROTÉE, *à Thalès.*

Quelqu'un de ton espèce, sans doute ! Cela dure encore un certain temps ; car, parmi de pâles troupes d'Esprits, je te vois déjà depuis bien des centaines d'années.

LES SIRÈNES, *sur le rocher.*

Quel anneau de petits nuages arrondit, autour de la lune, un si magnifique cercle ? Ce sont des colombes enflammées d'amour, les ailes aussi blanches que la lumière. Paphos a envoyé ici sa bande passionnée d'oiseaux ; notre fête est complète, un gai ravissement plein et pur.

NÉRÉE, *s'avançant vers Thalès.*

Un voyageur nocturne nommerait sans doute ce halo lunaire un phénomène aérien ; mais nous, Esprits, nous sommes de tout autre opinion, et la seule juste : ce sont des colombes qui accompa-

gnent le voyage en conque de ma fille, d'un vol merveilleux de nature particulière, appris dès les temps les plus reculés.

THALÈS.

Moi aussi, je tiens pour le mieux ce qui plaît à l'honnête homme quand, dans le nid paisible, chaud, se maintient vivant quelque chose de sacré.

PSYLLES et MARSES.

(*Sur des taureaux, des veaux et des béliers.*) Dans les rugueuses cavernes souterraines de Chypre, non comblées par le dieu de la mer, non éboulées par Seismos, entourées de vents éternels, et comme aux plus anciens jours, nous gardons, avec une satisfaction silencieusement consciente, le char de Cypris, et, au murmure des nuits, à travers le gracieux tissu des ondes, invisibles à la génération nouvelle, nous amenons vers ici la plus charmante fille. Nous, doucement actifs, nous ne craignons ni l'aigle, ni le lion ailé, ni la croix, ni le croissant, de quelle façon qu'en haut cela réside et trône, se balance et s'agite alternativement, se dépossède et se massacre, couchant à terre moissons et villes. Ainsi, dès ce moment, nous rapprochons la plus aimable souveraine.

LES SIRÈNES.

Légèrement mouvementées, en hâte modérée autour du char, cercle après cercle, bientôt entrelacées file par file, serpentant par rangées, approchez-vous, robustes Néréides, femmes drues, agréablement fougueuses, amenez, tendres Dorides, Galatée, image de sa mère : sérieuse, en digne

immortalité semblable aux dieux à considérer, mais d'aménité attirante, telle que de gracieuses femmes humaines.

LES DORIDES.

(*Elles passent en chœur devant Nérée, toutes sur des dauphins.*) Prête-nous, Lune! lumière et ombre, clarté à cette floraison de jeunesse; car, suppliantes, nous présentons à notre Père des époux chéris. (*A Nérée.*) Ce sont des garçons que nous avons sauvés de la dent furieuse des brisants, que nous avons couchés sur des roseaux et de la mousse, ramenés à la lumière en les réchauffant, qui doivent maintenant, par de brûlants baisers, nous remercier intimement; regarde favorablement ces bien-aimés.

NÉRÉE.

Hautement est à estimer ce double profit : être charitable et se divertir en même temps.

LES DORIDES.

Si tu loues, Père, notre action, tu nous accorderas un plaisir bien gagné ; laisse-nous les tenir ferme, immortellement contre la poitrine éternellement jeune!

NÉRÉE.

Vous pouvez vous réjouir de la belle capture, formez-vous l'adolescent en homme; toutefois, je ne saurais conférer ce que Zeus seul peut accorder. La vague qui vous berce et vous balance, ne laisse pas non plus de stabilité à l'amour, et quand l'inclination a cessé de folâtrer, déposez-les tranquillement à terre.

LES DORIDES.

Vous, charmants garçons, vous nous êtes chers; mais tristement nous devons nous séparer. Nous avons désiré une fidélité éternelle ; les dieux ne veulent pas souffrir cela.

LES ADOLESCENTS.

Pourvu que vous nous réconfortiez ainsi plus longtemps, nous, les vaillants garçons bateliers ; jamais nous ne l'avons eue si bonne et nous ne voulons pas l'avoir meilleure. (*Galatée s'approche sur la conque marine.*)

NÉRÉE.

C'est toi, ma chérie !

GALATÉE.

O Père, ce bonheur ! Arrêtez-vous, dauphins ! Ce regard me captive !

NÉRÉE.

Déjà fini, ils passent dans le mouvement de l'élan circulaire. Que leur importe l'intime, la cordiale émotion ! Ah ! s'ils me prenaient avec eux au delà ! Mais un seul regard réjouit, en ce qu'il dédommage pour l'année entière.

THALÈS.

Salut ! salut de nouveau ! Comme avec épanouissement je me réjouis, pénétré du beau, du vrai... Tout provient de l'eau ! Tout est maintenu par l'eau ! Océan ! accorde-nous ton règne éternel ! Si tu n'envoyais pas de nuages, si tu ne distribuais

pas d'abondants ruisseaux, si tu ne dirigeais pas de çà et de là les rivières, si tu ne complétais pas les fleuves, que seraient les montagnes, que seraient les plaines et le monde ? C'est toi qui maintiens la plus fraîche vie.

ÉCHO, *chœur de tous les cercles.*

C'est de toi que jaillit la plus fraîche vie.

NÉRÉE.

Ils s'en retournent balancés au loin, ils ne portent plus regard vers regard ; en cercles étendus faisant chaînes, l'innombrable troupe serpente pour se montrer selon la fête. Mais je vois bien, et encore bien, le trône en conque de Galatée ; il resplendit comme une étoile à travers la multitude. Ce que l'on aime, brille à travers la foule ! Quelque éloigné que ce soit, cela scintille vif et clair, toujours proche et vrai.

HOMUNCULUS.

Dans cet humide charmant, quoi que ce soit que j'y éclaire, tout est ravissamment beau.

PROTÉE.

Dans cet humide vital, ton falot resplendit avant tout avec un retentissement magnifique.

NÉRÉE.

Quel nouveau mystère, au milieu de ces groupes, semble se manifester à nos yeux? Qu'est-ce qui flamboie autour de la conque, autour des pieds de Galatée? Tantôt cela brûle puissamment, tantôt

gracieusement, tantôt suavement, comme si c'était attisé par les pulsations de l'amour.

THALÈS.

C'est Homunculus, séduit par Protée... Ce sont les symptômes de l'impérieuse aspiration ; je pressens le gémissement d'une secousse angoissante ; il va se briser contre le trône resplendissant ; maintenant cela flamboie ; à présent cela jette des éclairs ; déjà cela s'épand.

LES SIRÈNES.

Quel prodige de feu transfigure pour nous les vagues qui, étincelantes, se brisent les unes contre les autres ? Ainsi cela luit et vacille et éclaire vers le haut : les corps sont embrasés sur la route nocturne, et, alentour de tout, ruisselle le feu ; qu'ainsi règne Éros, qui a fait toute chose ! Salut à la mer ! salut aux ondes, couvertes par le feu sacré ! Salut à l'eau ! Salut au feu ! Salut à la rare aventure !

TOUS ENSEMBLE.

Salut aux vents doucement favorables ! Salut aux cavernes pleines de mystères ! Soyez hautement célébrés ici, Éléments, vous tous quatre !

ACTE TROISIÈME

DEVANT LE PALAIS DE MÉNÉLAS A SPARTE

HÉLÈNE entre en scène avec un CHŒUR de Troyennes prisonnières. PANTHALIS, coryphée.

HÉLÈNE.

Beaucoup admirée et beaucoup blâmée, moi, Hélène, j'arrive du rivage où nous venons d'aborder, toujours encore étourdie par le vif balancement du flot qui, sur son dos hautement hérissé, nous a portés de la rase campagne phrygienne, par la faveur de Poseïdon et la force d'Euros, dans les golfes de la patrie. Là en bas, le roi Ménélas se réjouit à présent du retour avec les plus vaillants de ses guerriers. Mais toi, accueille-moi bien, haute maison que mon père Tyndare, en revenant, s'était construite près du versant de la colline de Pallas, et qu'il avait splendidement ornée plus que toutes les maisons de Sparte, alors qu'ici je grandissais, jouant gaiement en sœur avec Clytemnestre, aussi avec Castor et Pollux. Que je vous salue, vous, vantaux du portail d'airain! Par votre pleine ouverture hospitalièrement invitante, il advint un

jour où, choisi entre un grand nombre, Ménélas, sous forme de fiancé, brilla à mon encontre. Ouvrez-les-moi de nouveau, afin que je remplisse fidèlement un ordre pressé du roi, ainsi qu'il sied à l'épouse. Laissez-moi entrer, et que derrière moi reste tout ce qui, jusqu'ici fatal, se déchaîna autour de moi! Car, depuis qu'insoucieante je quittai ce lieu pour visiter le temple de Cythère, selon le devoir sacré, mais que là un ravisseur, le Phrygien, me saisit, il est beaucoup arrivé, ce que les humains racontent si volontiers au long et au large, mais que celui-là n'entend pas volontiers, dont l'histoire, en s'accroissant, se trama en fable.

LE CHŒUR.

Ne dédaigne point, ô femme magnifique, la possession glorieuse du bien suprême; car à toi uniquement est donné le plus grand bonheur: le renom de la beauté, qui s'élève au-dessus de tous les autres. En avant du héros résonne son nom, c'est pourquoi il marche fièrement; mais l'homme le plus opiniâtre plie aussitôt la volonté devant la beauté, qui subjugue tout.

HÉLÈNE.

Assez! Avec mon époux j'ai fait voile vers ici, et maintenant je suis envoyée en avant par lui à sa cité; mais je ne devine pas quelle pensée il peut entretenir. Est-ce en épouse que je viens? Est-ce comme une reine? Est-ce comme une victime pour l'amère douleur du prince et pour la mauvaise fortune longuement endurée par les Grecs? Conquise je suis, suis-je prisonnière, je ne

sais ! car, en vérité ! les immortels fixèrent ambigument pour moi la renommée et le destin, compagnons scabreux de la belle forme, lesquels même sur ce seuil, avec une présence sombre, menaçante, se tiennent à mon côté. Car déjà, dans le creux navire, mon époux ne me regardait que rarement, il ne prononçait non plus aucune parole réconfortante; comme s'il songeait à mal, il était assis vis-à-vis de moi. Or, après avoir remonté la profonde rive sinueuse de l'Eurotas, lorsqu'à peine les rostres des vaisseaux de devant saluèrent la terre, il dit, animé comme par le Dieu : Qu'ici débarquent mes guerriers selon l'ordre, je les passe en revue, rangés en files sur le rivage de la mer; mais toi, poursuis plus avant, remonte toujours la rive fertile de l'Eurotas sacré, en guidant les chevaux sur la parure de l'humide prairie, jusqu'à ce que tu sois arrivée à la belle plaine où Lacédémone, jadis un vaste champ fécond, entourée de près par des montagnes sévères, est bâtie. Entre alors dans la maison princière aux tours élevées, et passe en revue les servantes que j'ai laissées là en arrière, avec la vieille ménagère intelligente. Que celle-ci te montre la riche collection des trésors, tels qu'à sa mort ton père les a laissés et que moi-même, dans la guerre et la paix, j'ai entassés en les augmentant sans cesse. Tu trouves tout placé suivant l'ordre; car c'est le privilège du prince, de tout trouver fidèlement dans sa maison lorsqu'il revient, chaque chose encore à sa place, ainsi qu'il l'avait abandonnée là; car, par lui-même, le serviteur n'a le pouvoir de rien changer.

LE CHŒUR.

Réconforte maintenant, en ce magnifique trésor, toujours augmenté, les yeux et la poitrine ! Car la parure de la chaîne, les joyaux de la couronne, reposent là fièrement et se croient quelque chose ; mais entre seulement et provoque-les vite, ils s'apprêteront. Je me réjouis de voir la beauté en lutte avec l'or et les perles et les pierres précieuses.

HÉLÈNE.

Puis suivit l'ultérieure parole souveraine du maître : — Quand tu auras enfin tout vérifié dans l'ordre, prends alors autant de trépieds que tu crois nécessaires, et les différents vases que le sacrificateur réclame sous sa main en accomplissant le rite sacré de fête. Les chaudrons, de même les coupes, ainsi que le rond aplati ; que l'eau la plus pure de la source sacrée soit dans de hautes cruches ; ensuite tiens aussi préparé là le bois sec, promptement sensible à la flamme ; qu'enfin un couteau bien aiguisé ne fasse point défaut ; mais, tout le reste, je l'abandonne à ta sollicitude. Ainsi parlait-il, me pressant pour la séparation ; mais l'Ordonnateur ne me désigne rien ayant souffle de vie, qu'il veuille immoler pour honorer les Olympiens. C'est suspect, néanmoins je ne m'inquiète pas plus avant, et que tout reste remis à la disposition des hautes Divinités qui accomplissent ce qui leur semble à leur gré ; que ce soit jugé bon ou mauvais par les humains, nous, les mortels, le supportons. Maintes fois déjà le sacrificateur, en consacrant, leva la lourde hache sur la nuque de la bête courbée vers la terre, et il ne put achever,

car l'intervention de l'ennemi proche, ou du dieu, l'empêcha.

LE CHOEUR.

Ce qui pourrait advenir, tu ne l'imagines pas. Reine! avance là avec bon courage! Le bon et le mauvais arrivent inattendus à l'homme; même annoncés, nous n'y croyons pas. Troie cependant brûla, nous vîmes cependant la mort devant les yeux, une mort ignominieuse; et ne sommes-nous point ici jointes à toi, joyeusement serviables; nous regardons le soleil éblouissant du ciel et ce qu'il y a de plus beau sur la terre, toi, clémente pour nous, les heureuses!

HÉLÈNE.

Qu'il en soit ce qu'il peut être! Quelque chose même qui menace, il me sied de monter sans retard dans la maison royale qui, de nouveau, se trouve devant mes yeux je ne sais comment, dont je fus longtemps privée, après laquelle j'ai beaucoup langui et que j'ai presque perdue par légèreté. Les pieds ne me portent point si vaillamment en haut des marches élevées, par-dessus lesquelles j'ai sauté comme un enfant.

LE CHOEUR.

Repoussez au loin, ô sœurs, vous tristement captives, toutes souffrances! De la Souveraine partagez le bonheur, partagez le bonheur d'Hélène qui d'un pied tardif à revenir, il est vrai, mais d'autant plus ferme, s'approche joyeusement du foyer paternel.

Célébrez les Divinités saintes, qui rétablissent et ramènent heureusement au pays! L'affranchi

plane pourtant, comme sur des ailes, au-dessus du plus âpre, alors que, languissant, le captif se consume en vain, étendant les bras au-dessus des créneaux de la prison.

Mais elle, l'Éloignée, un Dieu l'a saisie, et, des ruines d'Ilion, il la reporta ici, dans l'ancienne maison paternelle, nouvellement ornée, afin que, après des joies et des tourments indicibles, elle se souvînt, ravivée, du premier temps de la jeunesse.

PANTHALIS, *comme coryphée.*

Abandonnez maintenant du chant le sentier entouré de joies, et vers les vantaux de la porte tournez votre regard. Que vois-je, sœurs? La Reine ne revient-elle pas vers nous sous l'agitation d'un pas violent? Qu'y a-t-il, grande Reine, que pouvait-il, sous les portiques de ta maison, au lieu de l'hommage des tiens, t'arriver d'émouvant? Tu ne le caches pas; car je vois sur ton front de la répugnance, un noble courroux, qui lutte avec la surprise.

HÉLÈNE.

(*Émue, après avoir laissé ouverts les vantaux de la porte.*) A la fille de Zeus ne sied point la crainte vulgaire, et la main fuyante, à peine perceptible de l'effroi, ne la touche pas; mais la terreur qui, surgissant dès le principe du giron de l'antique Nuit, se roule vers le haut, multiple encore de formes, comme des nuages embrasés sortant du gouffre de feu de la montagne, ébranle aussi la poitrine du héros. Ainsi les divinités du Styx ont effroyablement marqué aujourd'hui pour moi l'entrée dans la maison, de sorte que, semblable à

l'hôte congédié, je voudrais bien, en m'éloignant, me séparer du seuil souvent foulé, longuement et vivement désiré. Mais non! je me suis retirée ici vers la lumière, et vous ne me pousserez pas plus loin, Puissances, quelles que vous soyez! Je veux songer à la consécration; puis, purifiée, la braise du foyer peut saluer l'épouse comme le maître.

LA CORYPHÉE.

Découvre, ô noble femme! à tes servantes qui t'assistent respectueusement, ce qui est arrivé.

HÉLÈNE.

Ce que j'ai vu, vous devez le voir vous-mêmes des yeux, si l'antique Nuit n'a pas aussitôt réenglouti sa création dans le sein merveilleux de sa profondeur. Cependant, afin que vous le sachiez, je vous l'annonce en paroles : Lorsque, songeant au devoir le plus proche, solennellement je mis le pied dans le sévère espace intérieur de la maison du Roi, je m'étonnai du silence des galeries désertes. Point de bruit de marcheurs actifs n'arrivait à l'oreille, point de précipitation vivement affairée au regard, et nulle servante ne m'apparaissait, nulle ménagère, elles qui saluaient jadis aimablement chaque étranger. Mais, quand je me fus approchée du sein du foyer, quelle grande femme voilée comparable, non pas à une dormeuse, probablement à une songeuse, je vis alors assise sur le sol, auprès du tiède restant de la cendre insensiblement éteinte. Avec des paroles de commandement, je l'appelle au travail, la supposant la ménagère que peut-être, en attendant, la prévoyance de l'époux avait placée là, la laissant en arrière; mais repliée est

assise l'immobile. Seulement enfin, sur ma menace, elle remue le bras droit, comme si elle me renvoyait du foyer et du portique. Je me détourne d'elle en colère, et me hâte aussitôt vers les gradins sur lesquels s'élève, paré, le *thalamos*, et, tout proche, la chambre aux trésors; mais le prodige s'arrache vite du sol; me barrant impérieusement le chemin, il se montre en une grandeur décharnée, le regard cave, trouble, sanguinolent, d'étrange conformation, telle qu'elle égare l'œil et l'esprit. Je discours toutefois dans les airs; car la parole s'efforce seulement en vain de construire des formes créatrices. Voyez, la voilà elle-même! bien plus, elle ose s'avancer à la lumière! Ici, nous sommes maître jusqu'à ce que le Seigneur et Roi arrive. Les horribles enfantements de la Nuit, Phœbus, l'ami du Beau, les repousse dans les cavernes, ou bien il les dompte. (*Phorehyas se présente sur le seuil, entre les montants de la porte.*)

LE CHŒUR.

J'ai éprouvé bien des choses, quoique la boucle ondoie juvénilement autour de ma tempe! J'ai bien vu de l'horrible : la calamité de la guerre, la nuit d'Ilion, lorsqu'il tomba.

A travers l'ennuagé, le poudreux tumulte de guerriers qui se pressent, j'ai entendu les dieux effroyablement crier; j'ai entendu la voix d'airain de la Discorde retentir à travers la campagne, du côté de la muraille.

Ah! ils étaient encore debout, les murs d'Ilion; mais l'ardeur des flammes passait déjà de voisin à voisin, s'étendant d'ici et de là, par le souffle de la propre tourmente, au-dessus de la cité dans la nuit.

En fuyant je vis, à travers la fumée, le brasier et l'embrasement de la flamme qui serpente, l'approche de dieux affreusement courroucés, de prodigieuses figures, gigantesques, marchant à travers la sombre fumée épaisse, environnée d'une clarté de feu.

Ai-je vu cela, ou mon esprit, étreint d'angoisse, a-t-il formé pareille confusion? Je ne pourrai jamais le dire; mais que je contemple des yeux cette horreur-ci, oui! je sais certainement cela; je pourrais même la saisir avec les mains, si la peur ne me tenait en arrière de ce qui est dangereux.

Laquelle des filles de Phorchys es-tu seulement? Car je te compare à cette race. Es-tu peut-être venue, une des Grées, grises de naissance, participant tour à tour à un seul œil et à une seule dent?

Oses-tu, épouvantail! te montrer à côté de la beauté, devant le regard connaisseur de Phœbus? Sors donc pourtant toujours! car il ne voit pas le laid, de même que son œil sacré n'a jamais encore aperçu l'ombre.

Mais nous, mortels! une triste fatalité, hélas! nous contraint malheureusement à l'indicible douleur des yeux qu'éveille, en ceux qui aiment le beau, le mauvais, l'éternellement funeste.

Oui! entends donc, si tu nous répliques effrontément, entends la malédiction, entends de chaque invective la menace, hors de la bouche maudissante des heureuses, qui sont formées par les dieux.

PHORCHYAS.

Ancienne est la parole, mais le sens reste élevé et vrai, que la Pudeur et la Beauté ne poursuivent

jamais la route ensemble, la main dans la main, sur le vert sentier de la terre. Profondément enracinée, une vieille haine habite dans les deux, de sorte que, en quelque lieu même de la route qu'elles se rencontrent jamais, chacune tourne le dos à l'adversaire. Ensuite chacune, de nouveau plus impétueusement, se hâte de s'en aller plus loin, la Pudeur attristée, mais la Beauté effrontément intentionnée, jusqu'à ce que finalement l'entoure la nuit creuse de l'Orcus, si l'âge ne l'a point auparavant domptée. Je vous trouve maintenant, insolentes que vous êtes, répandues ici de l'étranger avec outrecuidance, telles que la retentissante, bruyamment rauque, volée des grues, laquelle, au-dessus de notre tête en une longue nuée, envoie en bas, croassante, son tintamarre, qui attire le voyageur paisible à regarder en haut au-dessus de lui ; toutefois elles passent leur chemin, il va le sien ; ainsi adviendra-t-il de nous.

Qui êtes-vous donc, pour que vous osiez, sauvages comme des Ménades, semblables à des ivrognesses, vous déchaîner autour du haut palais du Roi ? Qui êtes-vous donc pour hurler, à l'encontre de l'intendante de la maison, comme la troupe des chiens à la lune ? Vous imaginez-vous qu'il me soit caché de quelle race vous êtes ? Toi, jeune engeance procréée pendant la guerre, élevée dans le combat ! toi, passionnée pour l'homme, séductrice ainsi que séduite, énervant à la fois la force du guerrier même et celle du citoyen. En vous voyant en tas, une nuée de sauterelles me semble se précipiter en bas, couvrant la verdoyante semence des champs. Dévoratrices de l'assiduité d'autrui ! vous, destructrices friandes de la prospérité naissante !

Conquise, vendue au marché, toi, marchandise troquée !

HÉLÈNE.

Celui qui, en présence de la maîtresse, gronde les servantes, celui-là touche présomptueusement au droit domestique de celle qui commande ; car à elle seulement il revient de glorifier ce qui est digne de louanges, comme de punir ce qui est condamnable. Aussi suis-je bien satisfaite du service qu'elles me rendirent, lorsque la haute puissance d'Ilion fut assiégée et tomba et succomba ; non moins lorsque, de la course errante, nous supportâmes la changeante misère pleine de chagrins, où ordinairement chacun reste pour soi le plus proche. Ici encore j'attends quelque chose de semblable de cette troupe éveillée ; le maître demande non pas ce qu'est le serviteur, mais comment il sert. C'est pourquoi tais-toi et ne ricane pas plus longtemps à leur encontre. As-tu bien gardé jusqu'ici la demeure du Roi à la place de la maîtresse, cela sert à ta louange ; mais, à présent, elle arrive elle-même ; maintenant retire-toi, afin qu'il n'advienne pas châtiment au lieu de récompense méritée !

PHORCHYAS.

Menacer les gens de la maison, reste un grand droit que l'auguste épouse du Souverain, divinement comblé de bonheur, s'est bien acquis par une sage direction à travers de longues années. Puisque, maintenant reconnue, tu entres à présent de nouveau dans l'ancienne place de Reine et de maîtresse de maison, saisis les brides, depuis longtemps

détendues ; gouverne maintenant, prends en possession le trésor, et, de plus, nous en totalité. Mais, avant tout, protège-moi, moi la plus âgée, contre cette troupe qui, à côté de ta beauté de cygne, n'est qu'une bande de caquetantes oies mal ailées.

LA CORYPHÉE.

Combien laide, à côté de la beauté, se montre la laideur !

PHORCHYAS.

Combien irraisonnable, à côté de l'intelligence, la déraison ! (*A partir d'ici, les Chorétides répondent, en sortant isolément du Chœur.*)

PREMIÈRE CHORÉTIDE.

Mentionne ton père, l'Érèbe ; mentionne ta mère, la Nuit !

PHORCHYAS.

Parle donc de Scylla, ta propre cousine germaine !

DEUXIÈME CHORÉTIDE.

Sur ton arbre généalogique, émerge plus d'un monstre !

PHORCHYAS.

Vers l'Orcus ! là, cherche ta clique !

TROISIÈME CHORÉTIDE.

Ceux qui habitent là, sont tous beaucoup trop jeunes pour toi.

PHORCHYAS.

Aborde amoureusement Tirésias, le vieillard !

QUATRIÈME CHORÉTIDE.

La nourrice d'Orion fut ton arrière-arrière-petite-fille.

PHORCHYAS.

Des Harpies, j'imagine, t'ont élevée dans l'ordure.

CINQUIÈME CHORÉTIDE.

De quoi nourris-tu une maigreur si soignée?

PHORCHYAS.

Non pas de sang, dont tu es par trop avide!

SIXIÈME CHORÉTIDE.

Toi, affamée de cadavres, répugnant cadavre toi-même!

PHORCHYAS.

Des dents de vampire brillent dans ta gueule effrontée.

LA CORYPHÉE.

Je ferme la tienne, si je dis qui tu es.

PHORCHYAS.

Nomme-toi donc d'abord! l'énigme est supprimée.

HÉLÈNE.

Non pas courroucée, mais affligée, je m'avance entre vous pour interdire la violence d'une pareille altercation! Car rien n'arrive de plus nuisible au maître et seigneur, que la discorde suppurant cachée parmi de fidèles serviteurs. L'écho de ses ordres ne retourne plus alors harmonieusement

vers lui en un fait vite accompli ; non ! bruissant capricieusement, il mugit autour de celui qui est désorienté lui-même, grondant en vain. Pas seulement cela : vous avez, en une colère déréglée, évoqué ici les formes effrayantes d'images fatales qui se pressent autour de moi, de sorte que je me sens entraînée moi-même vers l'Orcus, au mépris du territoire paternel. Est-ce bien souvenance ? Était-ce une illusion, celle qui me saisit ? Ai-je été tout cela ? Le suis-je ? Le serai-je à l'avenir, le fantôme de rêve et d'effroi de cette dévastatrice de cités ? Les filles frissonnent ; mais toi, la plus âgée, tu te tiens tranquille ; dis-moi une parole raisonnable.

PHORCHYAS.

A celui qui songe à de longues années de bonheur varié, à celui-là la plus haute faveur des dieux semble finalement un rêve. Mais toi, grandement favorisée sans mesure et sans limite, tu n'as vu, dans la suite de la vie, que des passionnés d'amour, enflammés rapidement pour l'entreprise la plus hardie en chaque genre. Déjà Thésée courut prématurément après toi, avidement excité, robuste comme Hercule, un homme admirablement bien formé.

HÉLÈNE.

Il m'enleva, svelte chevrette de dix ans, et le château d'Aphidnée, dans l'Attique, me confina.

PHORCHYAS.

Mais ensuite, bientôt délivrée par Castor et Pollux, tu te trouvas courtisée par une multitude de héros choisis.

HÉLÈNE.

Mais, au-dessus de tous, ainsi que je l'avoue volontiers, une secrète faveur fut obtenue par Patrocle, lui le portrait du Péléide.

PHORCHYAS.

La volonté paternelle te maria cependant à Ménélas, le hardi coureur des mers, gardien aussi de sa maison.

HÉLÈNE.

Il lui donna sa fille, il lui donna l'administration du royaume. De cette cohabitation conjugale germa ensuite Hermione.

PHORCHYAS.

Mais, quand au loin il conquit audacieusement l'héritage de la Crète, à toi, la solitaire, apparut alors un hôte par trop beau.

HÉLÈNE.

Pourquoi mentionnes-tu ce demi-veuvage, et quelle ruine il en résulta affreusement pour moi ?

PHORCHYAS.

Cette expédition aussi me créa, à moi Crétoise, née libre, la captivité, un long esclavage.

HÉLÈNE.

Comme intendante, il te préposa tout de suite ici, te confiant bien des choses, le château et le trésor hardiment acquis.

PHORCHYAS.

Que tu abandonnais, tournée vers Ilion, la cité environnée de tours et vers les joies amoureuses non épuisées.

HÉLÈNE.

Ne mentionne pas ces joies ! L'infini d'une peine par trop amère se déversa sur ma poitrine et sur ma tête.

PHORCHYAS.

Mais on dit que tu apparus, création double, vue dans Ilion et aussi en Égypte.

HÉLÈNE.

N'embrouille pas tout à fait la déraison d'un esprit bouleversé ! Même à présent, celle donc que je puisse être, je ne le sais pas.

PHORCHYAS.

Ils disent ensuite qu'en haut, hors du creux royaume des Ombres, Achille se joignit encore ardemment à toi, t'ayant aimée auparavant contre toute décision du Destin.

HÉLÈNE.

Moi, comme Ombre, à lui, Ombre, je m'unis. Ce fut un rêve, les mots mêmes le disent bien ainsi. Je m'évanouis, et, même pour moi, je deviens une Ombre. (*Elle tombe dans les bras du demi-chœur.*)

LE CHŒUR.

Silence, silence ! toi au mauvais regard, à la mauvaise parole ! Hors de si affreuses lèvres, à

dent unique, que s'exhale-t-il bien d'un tel effroyable gosier d'horreur.

Car le méchant, bienfaisant en apparence, la fureur du loup sous la toison laineuse de la brebis, est pour moi beaucoup plus terrible que la gueule du chien à triple tête.

Craintivement aux écoutes, nous nous tenons là. Quand, comment, où seulement ce monstre, profondément aux aguets de pareille méchanceté, apparaît-il soudain?

Maintenant donc, au lieu de la parole très suavement douce, versant le Léthé, aimablement, richement douée de consolation, tu remues, de tout le passé, le pire plus que le bien, et tu obscurcis tout à la fois, avec l'éclat du présent, aussi la lueur d'espoir de l'avenir, doucement scintillante.

Silence, silence! afin que l'âme de la Reine, déjà prête à s'enfuir, se conserve encore, conserve ferme la forme entre toutes les formes que jamais le soleil éclaira. (*Hélène est revenue à elle et se tient de nouveau au milieu.*)

PHORCHYAS.

Parais hors des fugitifs nuages, soleil sublime de cette journée qui, voilé enchantait déjà, maintenant éblouissant règne dans la splendeur! Comment le monde se déploie à toi, tu le contemples toi-même d'un gracieux regard. Quoiqu'elles me traitent de laide, je connais pourtant bien le Beau.

HÉLÈNE.

Je sors, en chancelant, de la solitude qui m'entourait pendant le vertige, volontiers je prendrais de nouveau du repos, car très fatigués sont mes

membres. Toutefois il sied aux reines, il sied bien à tous les humains de se posséder, de reprendre courage, quelque chose de menaçant qui surprenne.

PHORCHYAS.

Tu te tiens là maintenant devant nous dans ta grandeur, dans ta beauté, ton regard dit que tu ordonnes. Qu'ordonnes-tu ? Exprime-le !

HÉLÈNE.

Soyez prêtes à compenser le manquement effronté de votre querelle ! Hâtez-vous de préparer un sacrifice, ainsi que le Roi me l'a commandé.

PHORCHYAS.

Tout est prêt dans la maison : coupe, trépied, hache tranchante, pour l'aspersion, pour l'encensement ; indique ce qui doit être sacrifié.

HÉLÈNE.

Le Roi ne l'a point désigné.

PHORCHYAS.

Il ne l'a point énoncé ? O parole lamentable !

HÉLÈNE.

Quelle désolation s'empare de toi ?

PHORCHYAS.

Reine, tu es visée !

HÉLÈNE.

Moi ?

PHORCHYAS.

Et celles-ci.

LE CHŒUR.

Malheur et désolation !

PHORCHYAS.

Tu tomberas par la hache.

HÉLÈNE.

Horrible, mais pressenti ! Pauvre moi !

PHORCHYAS.

Cela me paraît inévitable.

LE CHŒUR.

Hélas ! Et à nous ? Qu'adviendra-t-il ?

PHORCHYAS.

Elle meurt d'une noble mort ; mais là dedans, à la haute poutre qui supporte le faîte du toit, vous vous débattrez à la file comme les grives dans le lacet. (*Hélène et le Chœur restent stupéfaits et effrayés, en un groupe significatif, bien disposé.*) Fantômes ! — Telles que des figures raidies, vous vous tenez là, effrayées de vous séparer du jour qui ne vous appartient pas. Les humains, tous ensemble fantômes comme vous, ne renoncent pas non plus de bon gré à la sublime lumière du soleil ; personne cependant, par la prière, ne les éloigne ou ne les sauve de la conclusion. Ils le savent tous, cela ne plaît toutefois qu'à un petit nombre. Enfin, vous êtes perdues ! Ainsi, vivement à l'œuvre ! (*Elle*

frappe dans ses mains; sur ce, apparaissent à la porte des formes de nains masqués, qui exécutent aussitôt, avec agilité, les ordres énoncés.) Approche, monstre taciturne, rond comme une boule! Roulez-vous de ce côté, il y a ici à nuire à plaisir! A l'autel portatif aux cornes d'or, faites place! Que la hache soit posée reluisante sur le rebord d'argent! Emplissez les cruches à eau! Il y a l'horrible souillure de sang noir à laver. Étendez magnifiquement ici le tapis sur la poussière, afin que la victime s'agenouille royalement, et qu'enveloppée, la tête séparée il est vrai, elle soit aussitôt convenablement, dignement, mais néanmoins ensevelie!

LA CORYPHÉE.

La Reine se tient pensive, ici sur le côté; les jeunes filles se fanent comme l'herbe fauchée des prairies; mais il me semble conforme à un devoir sacré, à moi la plus âgée, d'échanger la parole avec toi, vieille des vieilles. Tu es expérimentée, sage; tu parais bien disposée pour nous, quoique, méconnaissante, cette troupe t'ait frappée en écervelée. C'est pourquoi, dis ce que tu sais de possible encore pour la délivrance.

PHORCHYAS.

C'est facilement dit. De la Reine il dépend seulement de se conserver elle-même; vous, accessoires, aussi avec elle. Une résolution est nécessaire, et la plus prompte.

LE CHŒUR.

Toi, la plus vénérable des Parques, la plus sage des Sibylles, tiens fermés les ciseaux d'or, annonce-

nous ensuite le jour et le salut ! car déjà nous sentons avec déplaisir nos membres délicats flotter, vaciller, pendiller, eux qui se réjouiraient plus volontiers d'abord à la danse, puis se reposeraient contre la poitrine du bien-aimé.

HÉLÈNE.

Que celles-ci s'inquiètent ! Moi, j'éprouve de la douleur, point de crainte ; cependant, si tu connais une délivrance, qu'avec gratitude elle soit appréciée. A l'intelligent, au prévoyant, se montre, en vérité, souvent l'impossible même comme possible. Parle et déclare-le !...

LE CHOEUR.

Parle et dis, dis-nous vite comment échapperons-nous aux horribles, aux hideux lacets qui, menaçants, s'étendent autour de nos cous comme les plus mauvais joyaux? Nous, pauvrettes, pressentons cela à perdre haleine, à étouffer, si toi, Rhéa, mère sublime de tous les dieux, tu ne t'apitoies point.

PHORCHYAS.

Avez-vous la patience d'écouter silencieuses la suite longuement étendue du récit? Ce sont maintes histoires.

LE CHOEUR.

Suffisamment patience ! Après tout, en écoutant, nous vivons.

PHORCHYAS.

A celui qui, restant à la maison, garde un noble trésor et qui sait recrépir les murs de la haute demeure, de même que garantir le toit contre la

pression de la pluie, à celui-là, cela ira bien à travers de longs jours de vie ; mais celui qui, témérairement, franchit à la légère la ligne sacrée de son seuil, les semelles agiles, celui-là, en retournant, trouve bien la vieille place, néanmoins tout transformé, sinon entièrement détruit.

HÉLÈNE.

Pourquoi ici de pareilles sentences bien connues ? Tu veux raconter, ne soulève pas du déplaisant.

PHORCHYAS.

C'est historique, ce n'est nullement un reproche. En écumant la mer, Ménélas ramait de golfe en golfe : rivages et îles, tout il effleurait en ennemi, venant avec un butin, tel qu'il regorge là-dedans. Devant Ilion il passa de longues années, une dizaine, mais pour le retour au foyer, je ne sais combien ce fut. Seulement, qu'en est-il en cette place de la noble Maison de Tyndare ? Qu'en est-il du royaume à l'entour ?

HÉLÈNE.

L'invective est-elle donc si totalement incarnée en toi, que tu ne puisses sans critique remuer la lèvre ?

PHORCHYAS.

Autant d'années resta délaissée la chaîne de monts entrecoupée de vallées, qui s'élève derrière Sparte, vers le nord, adossée au Taygète, où, vers en bas, roule l'Eurotas en gai ruisseau, et, ensuite, coulant large le long des roseaux à travers notre vallée, nourrit vos cygnes. Là derrière, dans la vallée montagneuse, s'est établie sans bruit une race

hardie, se faisant jour hors de la nuit cimmérienne, et ils se sont élevé un château fort inaccessible, d'où ils tourmentent pays et gens, comme il leur plaît.

HÉLÈNE.

Ils ont pu accomplir cela ? Cela semble tout à fait impossible.

PHORCHYAS.

Il y a peut-être une vingtaine d'années ; ils ont eu le temps.

HÉLÈNE.

Un seul est-il maître ? Sont-ce de nombreux brigands, des alliés ?

PHORCHYAS.

Ce ne sont point des brigands, mais un seul est le maître. Et quoiqu'il m'ait déjà rendu visite, je ne gronde pas contre lui. Il pouvait bien tout prendre ; il se contenta cependant de quelques *dons volontaires*, nommait-il cela, non pas tribut.

HÉLÈNE.

Comment est-il ?

PHORCHYAS.

Pas mal ! Il me plaît bien. C'est un homme éveillé, hardi, bien fait, un homme raisonnable, comme peu parmi les Grecs. On traite ce peuple de barbare ; je ne m'imaginerais cependant pas qu'il y en aurait un, cruel comme se montra en cannibale, devant Ilion, bien plus d'un héros. Je crois en sa grandeur, en lui je me confierais. Et son

château! celui-là, il vous faudrait le voir des yeux! C'est quelque chose d'autre, comparé aux murs lourds que vos pères ont entassés sans façon, cyclopéennement comme des Cyclopes, précipitant d'emblée pierre brute sur pierre brute ; là, au contraire, là tout est d'aplomb et à niveau et selon la règle. Regardez-le de dehors ! Il s'élance vers le ciel, si ferme, si bien en jointures, miroir poli comme l'acier. A grimper ici... oui! la pensée même glisse. Et, au dedans, les emplacements spacieux de grandes cours, partout environnées de bâtisses de toute espèce et à toute fin. Là, vous voyez colonnes, colonnettes, arcs, arceaux, balcons, galeries pour regarder au dehors et au dedans, et armoiries.

LE CHOEUR.

Qu'est-ce que cela, des armoiries ?

PHORCHYAS.

Ajax portait bien un serpent enlacé sur le bouclier, ainsi que vous-mêmes l'avez vu. Les Sept, là devant Thèbes, portaient, chacun sur son bouclier, des images sculptées, riches, significatives. Là, on voyait la lune et les étoiles sur l'espace ténébreux du ciel, de même une déesse, un héros et une échelle, des épées, des torches aussi, et ce qui, les serrant de près, menace cruellement les bonnes cités. Une semblable création, notre troupe de héros la porte aussi, en l'éclat des couleurs, depuis ses aïeux les plus reculés. Là, vous voyez lions, aigles, aussi griffe et bec, puis cornes de buffle, ailes, roses, queue de paon ; de même que bandes or et noir et d'argent, bleues et rouges. Pareille chose est suspendue, file à file sans interruption, dans des

salles, dans des salles sans limites, aussi vastes que le monde ; là, vous pouvez danser !

LE CHŒUR.

Dis, y a-t-il là aussi des danseurs ?

PHORCHYAS.

Les meilleurs ! Fraîche troupe de garçons aux boucles d'or ! Ceux-là exhalent la jeunesse. Pâris uniquement exhalait ce parfum, lorsqu'il approcha de trop près la Reine.

HÉLÈNE.

Tu sors entièrement du rôle ; dis-moi le dernier mot.

PHORCHYAS.

Tu prononces le dernier; avec gravité tu dis distinctement : Oui ! Aussitôt je t'entoure de ce château-là.

LE CHŒUR.

Oh ! prononce la brève parole, et sauve-toi, et nous en même temps !

HÉLÈNE.

Comment ? Devrais-je craindre que le roi Ménélas s'égarât assez cruellement pour me causer du dommage ?

PHORCHYAS.

As-tu oublié de quelle façon inouïe il mutila le frère de Pâris, tué en combattant, ton Déiphobe qui, opiniâtre, te conquit veuve, et concubina heureusement avec toi ? Il lui coupa nez et oreilles et mutila ainsi davantage ; c'était une horreur à voir.

HÉLÈNE.

Il le fit à celui-là ; il le fit à cause de moi.

PHORCHYAS.

A cause de celui-là, il te fera la même chose. La beauté ne peut se partager ; celui qui l'a entièrement possédée, la détruit plutôt, maudissant toute possession partagée. (*Sonnerie de trompettes dans le lointain ; le Chœur est saisi de frayeur.*) De la même façon aiguë que le retentissement de la trompette saisit, déchirant, l'oreille et les entrailles, ainsi la jalousie se cramponne ferme dans le sein de l'homme, qui jamais n'oublie ce qu'autrefois il a possédé et maintenant perdu, ce qu'il ne possède plus !

LE CHŒUR.

N'entends-tu pas résonner les cors ? Ne vois-tu pas le flamboiement des armes ?

PHORCHYAS.

Sois bien venu, Seigneur et Roi ! Volontiers je rends compte.

LE CHŒUR.

Mais nous ?

PHORCHYAS.

Vous le savez clairement ; vous voyez sa mort devant les yeux, vous entrevoyez là-dedans la vôtre ; non ! il n'y a pas à vous aider ! (*Pause.*)

HÉLÈNE

J'ai imaginé la chose la plus proche que je puisse risquer. Tu es un génie contraire, je le sens bien,

et je crains que tu ne tournes le bien en mal. Mais, avant tout, je te suivrai au château fort; je sais le reste ; ce que la Reine veut cacher, en outre, avec mystère au fond du sein, que cela soit inaccessible à chacun. Vieille, passe devant !

LE CHŒUR.

Oh ! comme nous allons là volontiers, d'un pied rapide, derrière nous la mort, devant nous, encore une fois, le mur inaccessible d'une forteresse qui domine. Protège-la aussi bien, tout comme la citadelle d'Ilion, qui ne succomba pourtant à la fin que par une lâche ruse ! (*Des brouillards s'étendent, enveloppent le fond, aussi le voisinage, à volonté.*)

Comment, mais comment? Sœurs ! regardez autour de vous ! N'était-ce pas une journée claire ? Des brouillards oscillent en stries, vers en haut hors du flot sacré de l'Eurotas; déjà la rive charmante, ceinte de roseaux, a disparu au regard ; de même, je ne vois plus, hélas ! les cygnes qui doucement glissaient, libres, gracieusement fiers, dans le plaisir de nager en compagnie. Pourtant, mais pourtant je les entends rendre un son, rendre au loin un son rauque annonçant la mort, disent-ils. Ah ! pourvu seulement qu'au lieu du salut de délivrance promise, il ne nous annonce pas aussi enfin la ruine, à nous, semblables aux cygnes au cou long, beau, blanc, et, hélas ! à notre Engendrée de cygne. Malheur à nous, malheur ! malheur !

Tout s'est déjà couvert de brouillards alentour. Nous ne nous voyons pas du moins les unes les autres ! Qu'arrive-t-il ? Marchons-nous ? Planons-nous seulement d'un pas piétinant près du sol? Ne

vois-tu rien? Hermès ne plane-t-il pas peut-être même par devant? La baguette d'or ne reluit-elle pas exigeante, nous ordonnant de rentrer dans le déplaisant Hadès aux journées grises, plein de créations insaisissables, encombré, éternellement vide?

Oui! tout d'un coup cela devient sombre, sans éclat disparaît le brouillard, gris foncé, brun de muraille. Des murs se posent au regard, raidement à l'encontre du regard libre. Est-ce une cour? Est-ce une fosse profonde? Horripilante en tout cas! Hélas! sœurs, nous sommes captives, aussi captives que jamais!

COUR INTÉRIEURE D'UN CHATEAU FORT

De riches, fantastiques constructions moyen âge l'entourent.

LA CORYPHÉE.

Étourdie et folle, création féminine réellement vraie! dépendante du moment, jouet de la température changeante de la fortune et de l'infortune, à aucune des deux vous ne savez jamais faire face d'une humeur égale. L'une contredit, en effet, toujours vivement l'autre; en travers les autres la contredisent; dans la joie et la douleur seulement, vous riez et pleurez sur le même ton. Maintenant, taisez-vous et attendez en écoutant ce que la Souveraine veut généreusement décider ici pour elle et pour nous!

HÉLÈNE.

Où es-tu, pythonisse? Sois appelée comme tu veux; avance hors de ces voûtes du sombre château! Es-tu allée par hasard m'annoncer au merveilleux chef des héros pour me préparer la bienvenue; reçois-en le remercîment et introduis-moi vite auprès de lui! Je souhaite le terme de la course errante; je ne souhaite que le repos.

LA CORYPHÉE.

En vain, Reine! tu regardes de tous côtés autour

de toi ; disparue est la funeste image, peut-être est-elle restée là, dans le brouillard du sein duquel nous sommes venues ici, je ne sais comment, vite et sans un pas. Peut-être aussi, dans le labyrinthe du château, merveilleusement devenu un par beaucoup de parties, erre-t-elle incertaine, demandant après le maître pour l'accelamant accueil prineier. Mais vois, là-haut s'agite en foule, partout déjà, dans les galeries, à la fenêtre, sous les portails, se mouvant promptement çà et là, un nombreux domestique; eela annonee une réeeption d'hôtes bien venus, distingués.

LE CHŒUR.

Mon cœur s'épanouit ! Oh ! regardez seulement là, eombien modeste, d'un pas retenu, une troupe très graeieuse de jeunesse fait mouvoir avee bienséance, vers en bas, son eortège réglé ! Comment? Sur l'ordre de qui apparaît done, sitôt alignée et formée, eette troupe superbe d'adoleseents ? Qu'est-ce que j'admire le plus? Est-ee la démarche élégante, peut-être la ehevelure séduetriee de la tête autour du front éblouissant, peut-être les deux petites joues, rouges comme les pêehes et tout aussi duvetées d'un laineux tendre ? Volontiers je mordrais dedans, toutefois j'en frissonne ; ear, en pareil cas, la bouehe, horrible à dire, s'est remplie alors de eendres.

Mais les plus beaux viennent par là ; que portent-ils done ? Des gradins pour le trône, tapis et siège, rideau et ornement genre pavillon; il déborde par-dessus, formant des eouronnes de nuages pour la tête de notre Reine; car, invitée, elle est déjà montée au superbe coussin. Approehez, degré par

degré, rangez-vous avec gravité ! Dignement, oh ! dignement, trois fois dignement, soit bénie une telle réception ! (*Tout ce qui vient d'être dit par le Chœur, arrive peu à peu.*)

FAUST, après que les jeunes garçons et les écuyers sont descendus en longue file, apparaît en haut de l'escalier, en costume de cour de chevalier du moyen âge, et lentement, dignement, il arrive jusqu'en bas.

LA CORYPHÉE.

(*Elle l'examine avec attention.*) Si les dieux, ainsi qu'ils font souvent, n'ont pas prêté passagèrement à celui-là, pour peu de temps seulement, une admirable stature, un noble maintien, une présence sympathique, chaque fois lui réussira ce qu'il commence, que ce soit dans le combat entre hommes, comme aussi dans la petite guerre avec les plus belles femmes. Il est fort à préférer, en vérité, à beaucoup d'autres que je vis pourtant aussi de mes yeux en haute estime. Au pas lentement grave, tenu plein de respect, je reconnais le prince ; tourne-toi, ô Reine !

FAUST.

(*Il s'approche, un homme enchaîné à son côté.*) Au lieu du salut le plus solennel, comme il conviendrait, au lieu d'une bienvenue pleine de respect, je t'amène, durement chargé de chaînes, pareil valet qui, manquant au devoir, m'a ravi le devoir. Agenouille-toi ici pour faire, à cette femme très illustre, l'aveu de ta faute. C'est là, noble Souveraine, l'homme préposé à regarder de toutes parts, avec un rare éclair des yeux, de la haute

tour, pour y épier subtilement l'espace du ciel et l'étendue de la terre, ce qui par hasard, d'ici et de là, pourrait s'annoncer, ce qui pourrait se mouvoir, du cercle des collines dans la vallée vers le château fort, que ce soit le flot des troupeaux, peut-être une marche d'armée ; nous protégeons ceux-là, nous allons à la rencontre de celle-ci. Aujourd'hui, quelle négligence ! Tu approches, il ne l'annonce pas; manquée est la réception la plus pleine d'honneur, la mieux due à un hôte si élevé. Criminellement, il est déchu du droit à la vie, déjà il serait étendu dans le sang d'une mort méritée ; mais il n'est que toi seule qui punisse, qui gracie, comme bien il te plaît.

HÉLÈNE.

Dans une si haute dignité, telle que tu l'accordes, de juge, de souveraine, et ne fût-ce qu'une épreuve, il m'est permis de le supposer, j'exerce maintenant le premier devoir du juge : écouter les accusés. Parle donc !

LYNCÉE, *le guetteur.*

Laisse-moi m'agenouiller, laisse-moi contempler, laisse-moi mourir, laisse-moi vivre ! Car déjà je suis asservi à cette femme donnée par un dieu.

Attendant les délices du matin, à l'Est épiant son cours, le soleil tout à coup m'apparut merveilleusement au Sud.

Je portai le regard de ce côté-là pour épier, au lieu des défilés, au lieu des hauteurs, au lieu de l'étendue de la terre et du ciel, Elle, l'unique.

Un rayon visuel m'est accordé, comme au lynx, sur l'arbre le plus haut; mais, à présent, il m'a fallu me donner de la peine, comme au sortir d'un rêve profond, sombre.

Savais-je me retrouver quelque part? Créneaux? tour? portail fermé?. Les brouillards vacillent, les brouillards disparaissent, pareille déesse s'avance!

Le regard et la poitrine tournés vers elle, j'aspirai le doux éclat ; cette beauté, ainsi qu'elle éblouit, m'a tout à fait ébloui, moi malheureux.

J'ai oublié les devoirs du guetteur, entièrement le cor sur lequel je suis assermenté ; menace seulement de m'anéantir! La beauté dompte toute colère.

HÉLÈNE.

Le mal que j'ai apporté, il ne m'est pas permis de le punir. Malheur à moi! Quel destin sévère me poursuit, de fasciner ainsi partout le sein des hommes, de telle sorte qu'ils n'ont épargné ni eux-mêmes, ni autre chose de digne! Tantôt en ravissant, séduisant, combattant, enlevant de part et d'autre, demi-dieux, héros, dieux, Génies mêmes, m'ont conduite çà et là dans l'errement. Simple, j'ai troublé le monde; double, davantage; maintenant triple, quadruple, j'apporte calamité sur calamité. Éloigne ce brave, laisse-le libre! Qu'aucun opprobre ne frappe celui qui a été égaré par un dieu.

FAUST.

Étonné, ô Reine! je vois en même temps celle qui atteint sûrement, ici celui qui a été atteint; je vois l'arc qui a lancé la flèche, blessé celui-là. Des

flèches succèdent aux flèches, m'atteignant. De tous côtés je les pressens, empennées, sifflant en travers, par le château et l'espace. Que suis-je maintenant? Tout d'un coup, tu rends révoltés mes plus fidèles, mal assurées mes murailles. Ainsi je crains déjà que mon armée n'obéisse à la femme victorieuse, invincible. Que me reste-t-il, sinon qu'à me remettre à ta discrétion, moi-même et tout ce qui, en illusion, est à moi? A tes pieds laisse-moi, librement et fidèlement, te reconnaître la Souveraine, celle qui, en se présentant, s'est aussitôt acquis possession et trône.

LYNCÉE.

(*Avec un coffre et des hommes qui portent derrière lui d'autres coffres.*) Tu me vois de retour, Reine! Le riche mendie un regard; il te voit et te contemple; il se sent pauvre comme un gueux et riche comme un prince.

Qu'ai-je été d'abord? Que suis-je à présent? Qu'y a-t-il à vouloir? Qu'y a-t-il à faire? A quoi sert l'éclair le plus perçant des yeux! Il rebondit contre ton siège.

De l'Orient nous nous avançâmes, et c'en fut fait de l'Occident; un long et large poids de peuples, le premier n'avait pas connaissance du dernier.

Le premier tomba, le deuxième resta debout, la lance du troisième était sous la main; chacun renforcé au centuple, des milliers de massacrés, inaperçus.

Nous poussions en avant, nous nous précipitions en avant, nous étions maîtres de lieu en lieu, et où je commandais aujourd'hui en maître, un autre demain pillait et volait.

Nous inspections, — rapide était l'inspection; celui-ci saisissait la plus belle femme, celui-là saisissait le taureau au pas solide, les chevaux devaient tous aller avec nous.

Mais moi, j'aimais à épier le plus rare qu'on eût vu, et quoi qu'un autre possédât, c'était pour moi de l'herbe sèche.

J'étais à la piste des trésors; j'obéissais seulement à mes regards perçants, je jetais un coup d'œil dans toutes les poches, transparente était pour moi chaque armoire.

Et des monceaux d'or furent à moi; le plus magnifique était la pierre précieuse : il n'y a que l'émeraude seule qui mérite de verdoyer sur ton cœur.

Que maintenant vacille, entre l'oreille et la bouche, la goutte ovoïde sortie du fond de la mer; les rubis deviennent très effarouchés; l'incarnat des joues les décolore.

Et de cette façon, ici à ta place, je transporte le plus grand de tous les trésors; qu'à tes pieds soit apportée la moisson de mainte sanglante bataille.

Autant de caisses que je traîne ici, j'ai davantage de coffres en fer; souffre-moi sur ton chemin, et je remplis des caves à trésors.

Car tu es à peine montée sur le trône, que déjà s'inclinent, déjà se courbent l'intelligence et la richesse et la force devant la forme unique.

Je tenais tout cela ferme et pour moi, mais, détaché maintenant, cela devient rien. Je le croyais appréciable, élevé et réel, je vois à présent que c'était vain.

Disparu est ce que j'ai possédé, une herbe fau-

chée, flétrie. Oh ! rends-lui, par un regard serein, toute sa valeur !

FAUST.

Éloigne vite sans blâme, il est vrai, mais sans récompense, le fardeau hardiment gagné. Déjà est à elle, en propre, tout ce que le château recèle dans son sein ; lui offrir quelque chose de particulier, est inutile. Va et accumule en ordre trésors sur trésors ! Dresse une image élevée de la magnificence qu'on ne voit pas ! Fais étinceler les caveaux comme de frais firmaments, arrange des paradis de vie inanimée. Précédant hâtivement ses pas, fais rouler, fleuris, tapis contre tapis ! Que son pas rencontre un sol moelleux, son regard, non éblouissant seulement pour les divins, la plus haute splendeur.

LYNCÉE.

Faible est ce que le maître ordonne ; le serviteur le fait-il, c'est un jeu : sur les biens et la vie, règne toujours le caprice de cette beauté. Déjà toute l'armée est souple, toutes les épées sont émoussées et paralysées; devant la forme superbe, le soleil même est blafard et froid; devant la richesse du visage, tout est vide et tout n'est rien. (*Il sort.*)

HÉLÈNE, *à Faust.*

Je désire te parler, mais viens en haut à mon côté ! La place vide réclame le maître et me garantit la mienne.

FAUST.

D'abord agenouillé, veuille agréer, femme sublime, le fidèle hommage ; la main qui m'élève à

ton côté, laisse-la-moi baiser. Affermis-moi comme co-régent de ton empire inconscient de ses bornes ; acquiers-toi adorateur, serviteur, gardien, tout en un seul !

HÉLÈNE.

Je vois, j'écoute de multiples merveilles, l'étonnement me frappe, je voudrais beaucoup questionner. Mais je désirerais une leçon, pourquoi la parole de cet homme me résonnait étrange, étrange et aimable. Un son semble s'accommoder à l'autre, et un mot s'est-il uni à l'oreille, qu'un autre vient caresser le premier.

FAUST.

Si déjà te plaît le langage de nos peuples, oh certes, autant aussi ravit leur chant; il satisfait au plus profond l'oreille et le sentiment. Mais le plus sûr, c'est que nous le pratiquions tout de suite, le dialogue l'appelle, le provoque.

HÉLÈNE.

Dis donc alors comment puis-je parler si joliment ?

FAUST.

C'est très facile, cela doit partir du cœur.

Quand le sein, tout ému, déborde de désirs,
On cherche...

HÉLÈNE.

qui partage avec soi les plaisirs.

FAUST.

L'avenir, le passé, laissent l'esprit paisible,
Car le présent...

HÉLÈNE.

nous offre un bonheur indicible.

FAUST.

C'est un trésor, un gage, un bien, le plus haut gain.
Mais qui lui donnera la sanction ?

HÉLÈNE.

Ma main !

LE CHŒUR.

Qui blâmerait notre Souveraine, d'accorder au maître du château un aimable témoignage ? Car avouez que nous sommes, en vérité, toutes ensemble captives, comme déjà souvent nous le fûmes, depuis la ruine ignominieuse d'Ilion et l'inquiétant, labyrinthique voyage de misère.

Les femmes habituées à l'amour des hommes ne sont pas choisisseuses, mais connaisseuses ; et de même aux pâtres aux boucles d'or, peut-être aux Faunes aux poils noirs, ainsi que l'occasion l'apporte, elles distribuent en plein un droit égal sur leurs membres rebondis.

Proche et plus proche déjà ils sont assis, appuyés l'un contre l'autre, épaule contre épaule, genou contre genou; la main dans la main, ils se bercent sur la splendeur rembourrée du trône. La Souveraineté ne se refuse pas la manifestation insolente de joies intimes devant les yeux du peuple.

HÉLÈNE.

Je me sens si loin, et pourtant si proche, et je ne dis que trop volontiers : Là je suis ! là !

FAUST.

Je respire à peine, la parole tremble, s'arrête en moi, c'est un rêve, jour et lieu ont disparu.

HÉLÈNE.

Il me semble que je suis passée, et cependant si rajeunie, entrelacée à toi, fidèle à l'inconnu.

FAUST.

N'approfondis pas cette destinée tout unique ! L'existence est un devoir, et serait-elle d'un moment !

PHORCHYAS, *entrant violemment.*

Épelez dans l'abécédaire d'amour ; en folâtrant, ne subtilisez qu'en amourette ; oisifs, continuez à faire l'amour dans la subtilité, mais le temps n'est point à cela. Ne sentez-vous pas un orage sourd ? Entendez seulement retentir la trompette, la ruine n'est pas loin. Ménélas, avec des flots de peuples, s'avance sur vous ; armez-vous pour un rude combat ! Entouré du fourmillement des troupes victorieuses, mutilé comme Déiphobe, tu expieras cet accompagnement de femmes. Dès que pendille cette marchandise légère, aussitôt est prête contre l'autel, pour celle-là, une hache fraîchement émoulue.

FAUST.

Dérangement audacieux ! désagréablement elle fait irruption ; même dans les périls, je n'aime pas une impétuosité insensée. Un message de malheur enlaidit le plus beau messager ; toi, tout à fait la plus laide, tu n'apportes volontiers que funeste

message. Mais, cette fois, cela ne te réussira point; d'un souffle vide ébranle les airs. Ici il n'y a pas de danger, et le danger même ne semblerait que vaine menace. (*Signaux, explosions du haut des tours, sonnerie de trompettes et de cornets, musique guerrière, défilé d'une puissante force militaire.*)

Non ! tu vas voir à l'instant réuni le cercle non interrompu des héros ; celui-là seul mérite la faveur des femmes, qui sait bien vigoureusement les protéger. *Aux chefs de l'armée, qui se détachent de leurs colonnes et s'avancent.*)

Vous, à silencieuse fureur contenue qui, certainement, vous procure la victoire; vous, floraison juvénile du Nord, vous de l'Orient, force riche en fleurs !

Recouverts d'acier, entourés du rayon des éclairs, une troupe qui brisa empire après empire, ils paraissent, la terre tremble, ils avancent, il tonne derrière eux.

A Pylos, nous mîmes pied à terre, le vieux Nestor n'est plus, et tous les petits liens royaux, l'armée indépendante les brise.

Sans délai, repoussez maintenant de ces murailles Ménélas vers la mer ! Là, il peut errer, piller, guetter, c'était chez lui penchant et destinée.

Ducs je dois vous saluer, la Reine de Sparte l'ordonne ; déposez à présent montagne et vallée à ses pieds, et qu'à vous soit le gain du royaume.

Toi, Germain ! défends les baies de Corinthe avec retranchements et remparts ! L'Achaïe aux cent défilés, je la recommande ensuite, Goth ! à ton obstination.

Que vers l'Elide se dirigent les troupes des

Francs, que la Messénie soit le lot des Saxons, que le Normand purge les mers et crée grande l'Argolide.

Chacun alors habitera chez soi, tournera au dehors sa force et ses foudres ; mais Sparte, siège antique de la Reine, doit prédominer sur vous.

Tous individuellement elle vous voit jouir du pays auquel nul bien ne fait défaut; avec confiance vous cherchez à ses pieds sanction et droit et lumière. (*Faust descend; les princes forment un cercle autour de lui pour entendre de plus près commandement et ordonnance.*)

LE CHOEUR.

Que celui qui désire pour soi la plus belle, habile avant toutes choses, se pourvoie sagement d'armes ; en flattant, il s'est bien acquis ce qu'il y a de plus haut sur la terre ; mais il ne le possède pas tranquille ; des sournois la lui enlèvent adroitement par des flatteries, des brigands la lui arrachent avec audace; qu'il soit attentif à empêcher cela !

C'est pourquoi je loue notre Prince, je l'estime plus haut que les autres, de ce que, si courageusement avisé, il s'est allié en sorte que les forts se tiennent obéissants, prêts à chaque signe. Ils accomplissent fidèlement son ordre, chacun pour le propre avantage de soi-même, ainsi que pour remercîment rémunérateur au Souverain, pour grand profit de gloire aux deux.

Car, qui l'arracherait maintenant au puissant possesseur ? A lui elle appartient, qu'elle lui soit accordée sans envie, doublement accordée par nous, qu'il a entourées tout à la fois, en même temps

qu'elle, de la plus solide muraille au dedans, de la plus puissante armée au dehors.

FAUST.

Les dons concédés à ceux-ci, — à chacun un riche territoire, — sont grands et magnifiques. Laisse-les partir ! Nous tenons position au centre.

Et ils te protègent à l'envi, presqu'île, contre laquelle bondissent tout autour les vagues, toi, rattachée par une légère chaîne de collines à la dernière ramification des montagnes d'Europe.

Que ce pays, au-dessus de tous les pays-soleils, soit à jamais comblé de bonheur pour chaque race, lui qui, gagné maintenant à ma reine, a de bonne heure levé les yeux vers elle.

Lorsqu'au murmure des roseaux de l'Eurotas, resplendissante elle apparut en brisant la coquille, forçant la vue à l'illustre mère, aux frères.

Ce pays, tourné uniquement vers toi, présente sa plus haute floraison ; au globe terrestre qui t'appartient, oh ! préfère ta patrie !

Et si, sur le dos de ses montagnes, la cime dentelée endure encore la froide flèche du soleil, le rocher se laisse maintenant apercevoir verdoyant, la chèvre prend, gourmande, une mesquine part.

La source jaillit ; réunis se précipitent des ruisseaux, et déjà ont verdi ravins, versants, prairies. Sur le plan interrompu de cent collines, tu vois passer, disséminés, de laineux troupeaux.

Réparti, circonspect, s'avance, en montant à pas mesurés vers le bord escarpé, le bouvillon

connu ; un toit cependant est préparé pour tous, en cent grottes se voûte le mur de rochers.

Là, Pan les protège, et des Nymphes nourricières habitent dans l'espace humidement rafraîchi d'abîmes buissonneux, et, plein de désirs vers des régions plus hautes, s'élève, branchu, arbre serré contre arbre.

Ce sont d'antiques forêts ! Le chêne se raidit avec puissance, et capricieusement la branche se cheville à la branche ; l'érable tendre, imprégné d'une douce sève, s'élance lisse et se joue de son poids.

Et maternellement, dans le silencieux cercle ombragé, jaillit un tiède lait prêt pour l'enfant et l'agneau ; du fruit n'est pas loin, mûr aliment des plaines, et le miel découle du tronc creux.

Ici, le bien-être est héréditaire, la joue s'égaie ainsi que la bouche, chacun est immortellement à sa place, ils sont satisfaits et bien portants.

Et, de la sorte, se développe au jour limpide le gracieux enfant en une vigueur de père. Nous nous en étonnons ; reste toujours encore la question, si ce sont des dieux, si ce sont des hommes.

Apollon était tellement façonné à l'image des bergers, qu'un des plus beaux lui ressembla ; car, là où la Nature règne dans sa pure sphère, tous les mondes se saisissent.

(*Assis auprès d'elle.*) Ainsi à moi, ainsi à toi, cela a réussi ; que le passé soit fini derrière nous ! Oh ! sens-toi issue du dieu le plus élevé ; au premier monde tu appartiens uniquement.

Un château fort ne doit point te circonscrire !

Pour nous s'étend encore en cercle, dans une éternelle force juvénile, comme demeure pleine de délices, l'Arcadie, dans le voisinage de Sparte.

Attirée à habiter un sol bien-heureux, tu t'es réfugiée dans la destinée la plus sereine. En berceau de feuillage se transforment les trônes ; qu'arcadiquement libre soit notre bonheur !

La scène change entièrement. Contre une suite de grottes de rochers s'appuient des berceaux fermés. Bois ombragé jusqu'au haut de l'escarpement rocheux formant cercle tout autour. On ne voit pas FAUST et HÉLÈNE. Le CHŒUR, disséminé alentour, est étendu endormi.

PHORCHYAS.

Depuis combien de temps dorment les jeunes filles, je ne sais ; si elles se sont imaginé en rêve ce que, clair et distinct, j'ai vu devant les yeux, cela aussi m'est inconnu. C'est pourquoi je les réveille. S'étonner doit le jeune peuple ; vous de même, barbus, vous qui attendez avec impatience, assis là en bas, de contempler finalement la solution de prodiges dignes de foi. En avant! en avant! et secouez vite vos boucles! Loin des yeux le sommeil! Ne clignotez pas ainsi et écoutez-moi!

LE CHŒUR.

Parle seulement, raconte, raconte ce qui s'est passé d'étrange! Par-dessus tout, nous désirerions entendre ce que nous ne pouvons pas du tout croire ; car nous ressentons de l'ennui à regarder ces rochers.

PHORCHYAS.

Les yeux à peine frottés, enfants! vous vous ennuyez déjà ? Apprenez donc que dans ces cavernes, dans ces grottes, sous ces berceaux, protection et abri ont été accordés, comme à un couple

amoureux d'idylle, à notre maître et à notre maîtresse.

LE CHŒUR.

Comment ? Là dedans !

PHORCHYAS.

Séparés du monde, ils n'ont appelé que moi, moi seule, pour un silencieux service. Hautement honorée je me tenais à côté; toutefois, ainsi qu'il sied aux confidents, je regardais autour de moi quelque chose d'autre, je me retournais de ci et de là, je cherchais des racines, de la mousse et des écorces, en connaissant toutes les vertus, et ainsi ils restèrent seuls.

LE CHŒUR.

Mais tu fais comme si, là dedans, il y avait des espaces entiers de mondes, forêt et prairie, ruisseaux, lacs; quels contes dévides-tu ?

PHORCHYAS.

Sans doute, inexpérimentées que vous êtes ! ce sont des profondeurs non explorées : salle contre salles, cour contre cours, je furetais celles-là, pensive. Mais, tout d'un coup, un éclat de rire fait écho dans les espaces des grottes; je regarde : là saute un jeune garçon du giron de la femme vers l'homme, du père vers la mère ; les caresses, le badinage, taquineries d'un fol amour, des cris enjoués et des exclamations d'allégresse, m'étourdissent alternativement. Nu, un Génie sans ailes, tenant du Faune sans bestialité, il saute sur le sol ferme; mais le sol, réagissant, le rejette vers la hauteur aérienne, et au deuxième, au troi-

sième bond, il touche la voûte élevée. Inquiète, la mère s'écrie : « Saute à nouveau et à volonté, mais garde-toi de prendre l'essor, un libre essor t'est interdit. » Et ainsi avertit le loyal père : « Dans la terre repose la force impulsive qui te pousse vers en haut, ne touche le sol que de l'orteil, de même qu'Antée, le fils de la Terre, tu es aussitôt fortifié. » Et ainsi il sautille sur la masse de ce rocher, de l'arête à l'autre rocher et alentour, de même que bondit une balle frappée. Tout à coup cependant il a disparu dans la crevasse d'un ravin escarpé, et à présent il nous semble perdu. La mère se lamente, le père la rassure ; haussant les épaules, je reste inquiète. Mais de nouveau maintenant quelle apparition ! Des trésors se trouvent-ils cachés là ? Il a dignement mis des vêtements rayés de fleurs. Aux bras se balancent des bouffettes, autour du sein voltigent des rubans, dans la main la lyre d'or, tout à fait comme un petit Phœbus, il s'avance de bonne humeur, vers l'arête, vers la saillie ; nous sommes stupéfaits. Et de ravissement les parents se jettent sur le cœur l'un de l'autre. Car de quelle façon cela ne brille-t-il pas au-dessus de sa tête ? Ce qui resplendit, est malaisé à dire, est-ce une parure d'or, est-ce la flamme d'une force d'esprit trop puissante ? Et de la sorte il se meut en gesticulant, s'annonçant déjà, enfant, maître futur de tout ce qui est beau, celui en qui les mélodies éternelles s'agitent à travers les membres ; et ainsi vous l'entendrez, et ainsi vous le verrez en admiration bien unique.

LE CHŒUR.

Nommes-tu cela une merveille, toi, engendrée en

Crète ? N'as-tu donc jamais écouté la parole poétiquement enseignante, jamais encore entendu de l'Ionie, jamais non plus appris de l'Hellade, la richesse divine, héroïque, des légendes ancestrales ?

Tout ce qui arrive jamais au jour présent, est le retentissement morne des superbes jours des aïeux; ton récit n'est point à comparer à ce qu'un mensonge charmant, plus croyable que la vérité, a chanté du fils de Maïa.

Ce nourisson délicat et pourtant vigoureux, à peine né, la troupe des gardiennes babillardes, d'opinion absurde, l'enveloppe du duvet des langes les plus blancs, le serre dans la parure de maillots précieux. Mais, robuste et délicat, déjà l'espiègle retire avec malice les membres souples, toutefois élastiques, laissant tranquillement, en place de lui-même, la pelure de pourpre anxieusement oppressante, semblable au papillon éclos qui, hors de la raide contrainte de la chrysalide, déjà ailes déployées, se glisse agile, voltigeant hardi et folâtre à travers l'éther pénétré des rayons du soleil.

De même lui aussi, le plus agile, afin qu'il soit, pour les voleurs et les fripons, aussi pour tous les chercheurs de profit, un Génie éternellement favorable. Il prouve cela bientôt par les tours les plus habiles. Vite il dérobe le trident du souverain de la mer ; oui ! avec ruse à Arès même, l'épée du fourreau; à Phœbus aussi, arc et flèche, ainsi que les tenailles à Héphæstos ; de Zeus lui-même, son père, il enlèverait la foudre, si le feu ne l'effrayait pas ; mais il triomphe d'Eros dans le jeu des lutteurs au croc-en-jambe ; de plus, il vole encore à Cypris, tandis qu'elle le caresse, la ceinture du sein. (*Un instrument à cordes, aux sons ravissants,*

purement mélodiques, résonne hors de la grotte. Toutes écoutent avec attention et paraissent bientôt profondément émues. A partir d'ici jusqu'à la pause indiquée, musique entièrement symphonique.)

PHORCHYAS.

Écoutez des sons charmants, délivrez-vous vite des fables; l'antique mélange de vos dieux, laissez-le aller, c'est passé.

Personne ne veut plus vous comprendre ; nous demandons du moins un tribut plus élevé : car il faut que du cœur vienne ce qui doit agir sur les cœurs. (*Se retirant vers le rocher.*)

LE CHŒUR.

Si tu es, créature effrayante, portée à ces sons caressants, nous nous sentons comme fraîchement guéries, attendries jusqu'au plaisir des larmes.

Que l'éclat du soleil disparaisse; s'il fait jour dans l'âme, nous trouvons dans le propre cœur ce que le monde entier refuse.

HÉLÈNE, FAUST, EUPHORION,
celui-ci dans le costume décrit plus haut.

EUPHORION.

Entendez-vous chanter des chants d'enfant, à l'instant c'est votre divertissement particulier ; me voyez-vous sauter en mesure, votre cœur de parents tressaille.

HÉLÈNE.

L'amour, pour rendre heureux humainement, rapproche un noble Deux ; mais, pour un ravissement divin, il forme un délicieux Trois.

FAUST.

Tout est alors trouvé : je suis à toi et tu es à moi, et ainsi nous nous tenons unis, il n'en pourrait au moins être autrement !

LE CHŒUR.

Une satisfaction de bien des années, au doux éclat de ce garçon, se réunit sur ce couple. Oh ! combien cette union me touche !

EUPHORION.

Maintenant laissez-moi sauter, maintenant laissez-moi bondir ! Pénétrer en haut vers tous les souffles, est mon désir, déjà il me saisit.

FAUST.

Avec modération seulement, avec modération ! Pas de témérité, afin que chute et désastre ne t'arrivent point, que ce fils chéri ne soit point notre perte.

EUPHORION.

Je ne veux pas moisir plus longtemps sur le sol ; laissez mes mains, laissez mes boucles, laissez mes vêtements, ils sont bien à moi.

HÉLÈNE.

Oh ! songe, oh ! songe à qui tu appartiens ; comme cela nous affligerait que tu détruises ce qui pour moi, toi et lui, a été bien gagné avec effort.

LE CHŒUR.

Bientôt, je le crains, se dissout l'union !

HÉLÈNE et FAUST.

Dompte, dompte, pour l'amour des parents, de violentes impulsions ultra-vives ! Agrestement dans le calme sois l'ornement du plan !

EUPHORION.

A votre volonté seulement je me contiens. (*S'entrelaçant au Chœur et l'entraînant à la danse.*) Plus aisément je plane ici, autour d'une race éveillée. La mélodie maintenant est-elle juste, le mouvement l'est-il?

HÉLÈNE.

Oui! cela est bien fait ; conduis les belles en une ronde artistique.

FAUST.

Si c'était au moins fini. Cette fantasmagorie ne peut pas du tout me réjouir. (*Euphorion et le Chœur, dansant et chantant, se meuvent en files entrelacées.*)

LE CHŒUR.

Quand tu meus gracieusement les deux bras, quand, en la secouant, tu soulèves dans l'éclat ta chevelure bouclée, quand ton pied glisse si léger sur la terre, quand là, et de nouveau là, les chaînons s'entraînent autour de la chaîne, tu as atteint ton but, charmant enfant! Tous nos cœurs, tous, sont portés pour toi. (*Pause.*)

EUPHORION.

Vous êtes tant de chevrettes aux pieds légers.

Pour un jeu nouveau, vivement hors du voisinage ! Je suis le chasseur, vous êtes le gibier.

LE CHŒUR.

Si tu veux nous attraper, ne sois point agile ! car nous ne demandons pourtant à la fin qu'à t'étreindre, toi, belle image !

EUPHORION.

Seulement à travers les bosquets ! Vers souches et pierres ! Ce qui est obtenu par des efforts faciles, me répugne; seulement ce qui est obtenu par la violence, me réjouit presque.

HÉLÈNE et FAUST.

Quelle extravagance ! Quel délire ! Il n'y a aucune modération à espérer; cela résonne au moins comme une sonnerie de cors, retentissant par-dessus vallée et forêts. Quel désordre ! Quel vacarme !

LE CHŒUR.

(*Elles entrent précipitamment, une à une.*) Devant nous il a passé en courant, nous raillant avec mépris; il entraîne à présent ici la plus fougueuse de toute la bande.

EUPHORION, *apportant une jeune fille.*

J'entraîne ici cette vigoureuse petite pour une jouissance forcée. Pour mes délices, pour mon plaisir, je presse une poitrine récalcitrante, j'embrasse une bouche rebelle, je fais preuve de force et de volonté.

LA JEUNE FILLE.

Lâche-moi ! Sous cette enveloppe, il y a aussi courage et force d'esprit ; semblable à la tienne, notre volonté n'est pas si facilement ravie. Me crois-tu peut-être dans l'embarras ? A ton bras tu te fies beaucoup ! Tiens ferme, et je te brûle, insensé ! pour mon divertissement. (*Elle s'enflamme et flamboie dans la hauteur.*) Suis-moi dans les airs légers, suis-moi dans les caveaux glacés, attrape le but disparu !

EUPHORION.

(*Il secoue les dernières flammes.*) Un encombrement de rochers ici, entre les broussailles de la forêt, à quoi bon pour moi cette étroitesse ; je suis pourtant jeune et frais. Les vents, ils mugissent bien ; les vagues, elles bruissent là ; j'entends du moins les deux à distance, volontiers je me trouverais proche. (*Il fait des bonds toujours plus élevés vers le haut du rocher.*)

HÉLÈNE, FAUST, LE CHŒUR.

Voudrais-tu ressembler au chamois ? A cause de la chute, il nous faut frémir.

EUPHORION.

Toujours plus haut il me faut monter, toujours plus loin il me faut regarder. Je sais maintenant où je suis ! Bien au milieu de l'île, au centre du pays de Pélops, apparenté à la terre comme à la mer.

LE CHŒUR.

S'il ne te plaît pas de séjourner paisiblement sur

la montagne et dans la forêt, cherchons aussitôt des ceps en files, des ceps au bord de la colline, des figues et l'or de la pomme. Oh! en l'aimable pays, reste aimable !

EUPHORION.

Rêvez-vous le jour de la paix? Rêve qui veut rêver ! Guerre est le mot de ralliement ! Victoire ! Et ainsi cela continue à retentir.

LE CHŒUR.

Qui dans la paix désire le retour de la guerre, celui-là est séparé du bonheur de l'espérance.

EUPHORION.

A ceux que ce pays engendra de péril en péril, libres, d'un courage sans bornes, prodigues de leur propre sang, avec une idée sacrée qui ne saurait être étouffée, à tous ces combattants, qu'il porte profit !

LE CHŒUR.

Regardez en haut, à quelle hauteur il est monté ! Et il ne nous paraît pourtant pas petit. Comme sous l'armure, comme pour la victoire, comme d'airain et d'acier, — l'apparence !

EUPHORION.

Nuls remparts, nulles murailles, chacun seulement conscient de soi-même ; pour persévérer, la poitrine d'airain de l'homme est un château fort.

Si vous voulez habiter non conquis, vite en campagne, légèrement armés; les femmes deviennent Amazones, et chaque enfant un héros.

LE CHŒUR.

La sainte Poésie, qu'elle s'élève vers le ciel, qu'elle brille, elle, la plus belle étoile, au loin, et ainsi plus avant au loin! Et elle nous atteint pourtant toujours, on l'entend encore, on l'écoute volontiers.

EUPHORION.

Non! je ne suis pas apparu enfant; en armes l'adolescent arrive; réuni aux forts, aux libres, aux audacieux, il a déjà agi par l'esprit! Partons maintenant! Là s'ouvre maintenant le chemin vers la gloire.

HÉLÈNE et FAUST.

A peine appelé dans la vie, à peine donné au jour serein, de degrés vertigineux tu aspires vers un espace plein de douleurs. Ne sommes-nous donc tout à fait rien pour toi? La charmante alliance est-elle un rêve?

EUPHORION.

Et entendez-vous tonner sur la mer, là contre-tonner vallée après vallée, dans la poussière et sur les vagues, armée contre armée, en poussée sur poussée, pour douleur et tourment? Et la mort est un ordre, une fois maintenant cela se comprend.

HÉLÈNE, FAUST et LE CHŒUR.

Quelle épouvante! quelle horreur! La mort est-elle donc un ordre pour toi?

EUPHORION.

Devrais-je regarder du lointain? Non! je partage souci et peine.

LES PRÉCÉDENTS.

Présomption et péril, sort meurtrier.

EUPHORION.

Pourtant! — Et deux ailes se déploient! Vers là-bas! Il le faut! Je ne puis autrement! Accordez-moi l'essor! (*Il se jette dans les airs, les vêtements le portent un instant, sa tête rayonne, une traînée de lumière suit.*)

LE CHŒUR.

Icare! Icare! Assez de désolation! (*Un bel adolescent est précipité aux pieds des parents; on croit apercevoir dans le défunt une forme connue; mais la partie corporelle disparaît aussitôt, l'auréole monte vers le ciel comme une comète; robe, manteau et lyre restent abandonnés.*)

HÉLÈNE et FAUST.

A la joie succède aussitôt un horrible tourment.

EUPHORION.

(*Voix de la profondeur*). Ne me laisse pas, Mère, pas seul dans le sombre royaume! (*Pause.*)

LE CHŒUR.

(*Chant de deuil.*) Pas seul!... où que tu puisses séjourner; car nous croyons te connaître. Ah! si tu t'enfuis loin du jour, aucun cœur ne se séparera de toi. A peine pourtant saurions-nous nous lamenter; avec envie nous célébrons ton sort : en toi, aux jours sereins et sombres, chant et vaillance furent beaux et grands.

Ah ! né pour le bonheur terrestre, d'illustres aïeux, de grande vigueur, tôt, malheureusement, perdu pour toi-même, fleur de jeunesse moissonnée ; regard perçant pour contempler le monde, sympathie pour chaque impulsion du cœur, brasier d'amour pour les meilleures femmes, et un chant bien individuel.

Mais, sans retenue, tu courus librement dans la nasse flottante ; ainsi tu te brouillas violemment avec la morale, avec la loi ; à la fin pourtant, la pensée la plus élevée donna du poids au pur courage, tu voulus conquérir le sublime, mais cela ne t'a pas réussi.

A qui cela réussit-il ? Sombre question devant laquelle le Destin se masque, quand au jour le plus malheureux, tout peuple saignant devient muet. Mais ranimez de nouveaux chants, ne restez pas plus longtemps profondément courbés ! car le sol les réengendre, comme de tout temps il les a engendrés. (*Pause complète. La musique cesse.*)

HÉLÈNE, *à Faust.*

Une antique parole se confirme malheureusement aussi en moi, que durablement bonheur et beauté ne s'allient point. De la vie comme de l'amour, le lien est déchiré ; déplorant les deux, je dis douloureusement adieu et je me jette encore une fois dans tes bras. Perséphone, accueille l'enfant et moi ! (*Elle étreint Faust. La forme corporelle disparaît ; robe et voile restent dans les bras de Faust.*)

PHORCHYAS, *à Faust.*

Retiens ferme ce qui t'est resté de tout cela ! La robe, ne la lâche point ! Là, déjà des Génies en tirail-

lent les bords, ils voudraient bien l'entraîner vers les Enfers. Tiens ferme ! Ce n'est plus la déesse, que tu as perdue ; mais c'est divin. Sers-toi de la grande, inestimable faveur, et élève-toi haut ! Cela te portera rapidement vers l'éther, au-dessus de tout ce qui est vulgaire, aussi longtemps que tu puisses durer. Nous nous reverrons, loin, bien loin d'ici. (*Les vêtements d'Hélène se dissolvent en nuages, entourent Faust, le soulèvent en l'air et passent avec lui.*)

PHORCHYAS.

(*Ramassant du sol le vêtement, le manteau et la lyre d'Euphorion, s'avance vers le proscenium, lève ces exuves en l'air et dit ;*) Toujours encore cela d'heureusement trouvé ! La flamme, il est vrai, a disparu ; pour le monde cependant je ne suis pas en peine. Il reste assez ici pour consacrer des poètes, pour susciter l'envie des corps et métiers ; et si je ne puis pas conférer les talents, je prête pour le moins le vêtement. (*S'asseyant sur le proscenium, contre une colonne.*)

PANTHALIS.

Filles, vite maintenant ! Nous sommes au moins délivrées de l'enchantement, de la rude contrainte morale de cette vieille coquine thessalienne, ainsi que de l'ivresse du cliquetis de sons bien embrouillés, troublant l'oreille, pis encore, le sentiment intérieur. En bas vers l'Hadès ! La Reine du moins s'est empressée de descendre, la démarche grave. Qu'à sa sandale se joigne immédiatement le pas de fidèles servantes ! Nous la trouverons auprès du trône de Celle qui est impénétrable.

LE CHOEUR.

Les reines, assurément, sont volontiers partout; même dans l'Hadès, elles se tiennent à la première place, fièrement jointes à leurs égales, très cordialement intimes avec Perséphone ; mais nous, dans le fond de basses prairies d'asphodèles, adjointes à des peupliers longuement allongés, à des saules stériles, quel passe-temps avons-nous? Piauler comme des chauves-souris, chuchotement désagréable, spectral.

LA CORYPHÉE.

Celui qui ne s'est point acquis un nom, ni ne désire ce qui est noble, appartient aux éléments ; ainsi, allez! Il me tarde ardemment d'être avec ma Reine; non pas seulement le mérite, la fidélité aussi nous conserve la personnalité. (*Elle s'éloigne.*)

TOUTES.

Nous sommes rendues à la lumière du jour, non plus des personnes, il est vrai, nous le sentons, nous le savons ; mais vers l'Hadès nous ne retournerons jamais. La Nature, éternellement vivante, réclame sur nous, Esprits, et nous sur elle, des droits pleinement valides.

UNE PARTIE DU CHOEUR.

Nous, dans le murmure tremblant de ces mille branches, nous provoquons, folâtres, un bruissement flottant; nous attirons doucement, à partir des racines, les sources de la vie vers les rameaux ; tantôt surabondamment en feuilles, tantôt en fleurs, nous ornons librement la chevelure ondoyante

pour la prospérité en plein air. Le fruit tombe-t-il, aussitôt se réunissent, joyeux de vivre, peuple et troupeaux pour saisir, pour s'affriander, arrivant en hâte, se serrant diligemment, et, comme devant les premiers dieux, tout s'incline autour de nous.

UNE AUTRE PARTIE.

Nous, contre le miroir poli, resplendissant au loin, de ces parois de rochers, collons-nous caressantes, nous mouvant en douces ondulations; nous écoutons, nous épions chaque bruit, chant d'oiseau, son flûté du roseau, serait-ce la voix formidable de Pan, la réponse est aussitôt prête; cela gazouille-t-il, nous répondons en gazouillant; s'il tonne, nos tonnerres roulent à la suite en un redoublement qui ébranle, trois fois, dix fois autant.

UNE TROISIÈME PARTIE.

Sœurs! nous, de caractère plus agité, nous courons plus loin avec les ruisseaux; car, de ce lointain, séduisent les files de collines richement parées; toujours vers en bas, toujours plus à fond, nous arrosons, ondoyant en méandres, maintenant la prairie, puis le pacage, tout de suite le jardin autour de la maison. Là, l'indiquent les sommets effilés des cyprès qui s'élèvent au-dessus du pays, de la ligne du rivage et du miroir des ondes vers l'éther.

UNE QUATRIÈME PARTIE.

Ondoyez, vous autres, là où cela plaît, nous entourons la colline partout complantée, nous bruissons autour, où contre l'échalas verdoie la vigne; là, à toutes les heures du jour, la passion du

vigneron nous fait voir la réussite incertaine de l'assiduité la plus tendre. Tantôt avec la pioche, tantôt avec la bêche, tantôt en buttant, taillant, attachant, il prie tous les dieux, avant tout, le dieu du soleil. Bacchus, l'efféminé, se soucie peu du serviteur fidèle; il se repose sous les treilles, s'appuie dans les grottes, badinant avec le plus jeune Faune. Ce dont il eut jamais besoin, pour la demi-ivresse de ses rêveries, toujours cela lui reste, conservé pour des temps éternels, dans des outres, des cruches et des vases, à droite et à gauche de frais caveaux. Mais si tous les dieux, Hélios avant tous, en aérant, humectant, chauffant, embrasant, ont maintenant comblé la corne d'abondance des grains où le silencieux vigneron agissait; là, tout à coup, cela devient vivant, et cela frémit sous chaque treille, cela bruit autour, d'échalas en échalas. Les paniers craquent, les seaux claquètent, les hottes gémissent, tout vers la grande cuve, pour la robuste danse des pressureurs; et ainsi, la sainte abondance des grains juteux, nés propres, est effrontément foulée par les pieds; en écumant, en jaillissant, cela se mélange, dégoûtamment écrasé. Et maintenant retentissent dans l'oreille les sons d'airain des cymbales avec les tympanons, car Dionysos s'est dévoilé des Mystères; il paraît avec des chèvres-pieds, faisant tournoyer des chèvres-pieds femelles, et à travers brait, effrénément aigu, l'animal oreillard de Silène! Rien d'épargné! Les pieds fourchus foulent tout usage, tous les sens tourbillonnent chancelants, l'oreille est affreusement assourdie. Des gens ivres tâtonnent après la coupe, têtes et panses sont surchargées, soucieux sont encore celui-ci et celui-là, ils multiplient

cependant les bagarres; car, pour mettre en sûreté le nouveau moût, on vide rapidement la vieille outre!

(Le rideau tombe. PHORCHYAS, à l'avant-scène, se redresse gigantesque, descend des cothurnes, rejette masque et voile en arrière et se montre en Méphistophélès pour commenter, en tant que cela serait nécessaire, la pièce en épilogue.)

ACTE IV

HAUTES MONTAGNES

FORTES CIMES DE ROCHERS DENTELÉS

Un nuage s'approche, s'appuie, descend sur un plateau en saillie. Il se divise.

FAUST, *paraissant.*

En contemplant au-dessous de mon pied la plus profonde des solitudes, je foule avec circonspection le bord de ces sommets, congédiant le support de mon nuage qui doucement m'a conduit, en de claires journées, par-dessus terre et mer. Il se détache lentement de moi, sans se disperser. Vers l'Orient tend la masse en marche pelotonnée; vers elle tend, en admiration, l'œil surpris. Elle se divise en cheminant, ondulante, changeante. Cela va pourtant se modeler. — Oui! l'œil ne me trompe pas! — Superbement étendue sur des coussins éclairés par le soleil, une image de femme, semblable aux dieux, gigantesque il est vrai, je la vois! Pareille à Junon, à Léda, à Hélène, comme majestueusement gracieuse elle vacille en mes yeux!

Ah! déjà cela se dérange! Large, sans forme et amoncelé, cela reste immobile à l'Orient, semblable à de lointaines chaînes de glaciers, et reflète, éblouissant, le grand sentiment des jours fugitifs. Mais une délicate, lumineuse bande de nuages, flotte encore autour de ma poitrine et de mon front, rassérénante, fraîche et caressante. Maintenant, cela monte léger et hésitant, haut et plus haut, se joint ensemble. — Une ravissante image m'illusionne-t-elle, comme le bien suprême, longuement manquant, de la première jeunesse? Les trésors de l'extrême fond du cœur, les plus printaniers, jaillissent, cela m'indique l'amour à son aurore, de facile élan, le regard rapidement senti, le premier, à peine compris, qui, retenu, brillait au-dessus de tout trésor. Comme la beauté de l'âme, la gracieuse forme s'agrandit, elle ne se dissipe pas, elle s'élève là-bas dans l'éther et entraîne avec elle le meilleur de mon cœur.

Une BOTTE DE SEPT LIEUES avance d'un pas lourd, une autre suit aussitôt. MÉPHISTOPHÉLÈS met pied à terre. Les BOTTES continuent à marcher en hâte.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

J'appelle cela avoir finalement avancé! Mais à présent, dis-moi, quelle idée te prend-il? Tu descends au milieu de telles horreurs; dans cette masse rocheuse affreusement entrebâillée? Je connais bien cela, mais non pas en ce lieu; car ce fut, à vrai dire, le fond de l'enfer.

FAUST.

Tu ne manques jamais de légendes bizarres, tu recommences à en prodiguer de pareilles.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *sérieux*.

Lorsque le Seigneur Dieu, — je sais bien aussi pourquoi, — nous bannit de l'air dans les plus extrêmes profondeurs, là où, embrasé, au centre, un feu éternel se fraya de tous côtés un passage en flamboyant, nous nous trouvâmes, avec une clarté par trop grande, dans une position très serrée, incommode. Les diables commencèrent tous ensemble à tousser, à souffler par en haut et par en bas; l'enfer se gonfla d'acide et de puanteur sulfuriques, cela donna un gaz! cela alla au monstrueux, de sorte qu'en très peu de temps la croûte plate des continents, si épaisse qu'elle fût, dut se crevasser en craquant. Maintenant nous tenons cela par un autre bout; ce qui était fond jadis, est à présent sommet. Ils fondent même là-dessus les enseignements justes, mettre le plus bas au plus haut. Car, de l'asservissant souterrain brûlant, nous nous sommes échappés dans le surcroît de puissance de l'air libre. Un mystère manifeste, bien gardé, et qui ne devient que tardivement manifesté aux peuples. (*Ephés.*, VI, 12.)

FAUST.

Une masse montagneuse reste pour moi noblement muette; d'où vient-elle et pourquoi? je ne questionne pas. Quand la Nature s'est constituée en elle-même, elle a nettement alors arrondi le globe terrestre; elle s'est réjouie des sommets, des ravins, et elle a rangé rocher contre rocher, et montagne contre montagne; elle a formé ensuite les collines commodément en pente, les a atténuées en marche douce dans la vallée. Là, cela verdoie et

cela pousse, et, pour se récréer, elle n'a pas besoin de tourbillonnements insensés.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Vous en parlez ainsi! Cela vous semble clair comme le soleil, mais autrement le sait, qui était présent. J'y étais lorsqu'encore, bouillonnant là en bas, le gouffre se gonflait et portait des flammes à torrents; quand le marteau de Moloch, forgeant rocher contre rocher, lançait dans le lointain des débris de montagnes. Le pays est encore hérissé de masses étrangères lourdes à quintaux; qui donne l'explication de pareille puissance impulsive? Le philosophe, lui, ne sait pas saisir cela; là git le rocher, qu'il y gise, nous nous sommes déjà exténués à penser. — Le commun du peuple, sincère, comprend seul et ne se laisse pas déranger dans sa compréhension; depuis longtemps la sagesse a mûri en lui : c'est un miracle, Satan arrive aux honneurs. Mon voyageur clopine, sur la béquille de sa foi, vers la Pierre du Diable, vers le Pont du Diable.

FAUST.

Il est pourtant digne d'observation aussi de considérer, de voir comment les diables envisagent la nature.

MÉPHISTOPHÉLÈS

Qu'est-ce que cela me regarde! Que la nature soit comme elle peut être! C'est un point d'honneur : le diable était présent. Nous sommes gens à atteindre ce qui est grand; tumulte, violence et absurdité, vois-en l'indice! — Mais, pour parler enfin tout compréhensiblement, rien ne t'a-t-il plu

à notre surface? Tu as embrassé du regard, en des lointains incommensurables, « les royaumes du monde et leur magnificence. » (*Math.*, IX, 8.) Mais, insatiable comme tu es, n'as-tu peut-être éprouvé aucun désir?

FAUST.

Et pourtant! Une grande chose m'a attiré. Devine!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

C'est bientôt fait. Je me choisis une telle capitale : au centre l'horreur des professions bourgeoises, des ruelles tortueusement étroites, des pignons pointus, un marché circonscrit, choux, navets, oignons; étals de boucher où séjournent les mouches à viande pour se régaler aux gras rôtis; là tu trouves en tout temps, à coup sûr, puanteur et activité. Ensuite de vastes places, de larges rues, pour s'arroger une apparence de distinction; finalement, où aucune porte ne limite, des faubourgs prolongés à l'infini. Là, je me réjouirais des carrosses qui roulent, du bruyant glissement, de ci de là, de l'éternelle course, de ci de là, de fourmillières grouillantes éparpillées. Et quand j'irais en voiture, quand je monterais à cheval, honoré par des centaines de mille, je paraîtrais toujours leur centre.

FAUST.

Cela ne peut me satisfaire! On se réjouit que le peuple se multiplie, qu'il se nourrisse agréablement à sa manière, que même il se forme, s'instruise, et l'on ne s'est élevé que des rebelles.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Puis je bâtirais grandiosement, conscient de moi-même, en un plaisant endroit, un château pour le plaisir. Forêts, collines, plaines, prairies, campagne, magnifiquement transformées en jardin. Devant de vertes murailles, des pelouses veloutées, des allées au cordeau, des ombrages selon les règles de l'art, une chute de cascades, appariées par le rocher au rocher, et des jets d'eau de tout genre; là, cela s'élève respectablement; toutefois, là sur les côtés, cela bouillonne et cela frémit en mille petits riens. Mais, ensuite, je ferais construire pour les plus belles femmes des maisonnettes intimement commodes; je passerais là un temps illimité en une solitude délicieusement sociable. Je dis des femmes; car, une fois pour toutes, je m'imagine les belles au pluriel.

FAUST.

Mauvais et moderne! Sardanapale!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Devine-t-on bien après quoi tu aspirais? C'était, à coup sûr, éminemment hardi. Toi, qui as plané tellement plus proche de la lune, ta manie t'a sans doute attiré par là?

FAUST.

Point du tout! Ce globe terrestre accorde encore de l'espace pour de grandes actions. Ce qui est digne d'étonnement, doit réussir; je sens de la vigueur pour une activité hardie.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Et ainsi tu veux mériter la gloire. On s'en aperçoit, tu viens de chez des héroïnes.

FAUST.

J'acquiers puissance, propriété. L'action est tout, rien la gloire.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Cependant il se trouvera des poètes pour proclamer ta splendeur à la postérité, pour enflammer la folie par la folie.

FAUST.

De tout cela, il ne t'est rien accordé. Que sais-tu de ce que l'être humain désire? Ta nature désagréable, amère, tranchante, que sait-elle de ce dont l'être humain a besoin?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Qu'il advienne donc selon ta volonté! Confie-moi l'étendue de tes chimères!

FAUST.

Mon regard était attiré sur la haute mer; elle s'enflait pour se soulever en elle-même, jusqu'aux nues, puis elle s'apaisait et secouait les vagues pour assaillir la largeur du plat rivage. Et cela me fâcha : la façon dont l'outrecuidance déplace dans le malaise du sentiment, par un sang passionnément excité, le libre esprit qui apprécie tous les droits. Je tins cela pour hasard, j'aiguisai ma vue, la vague s'arrêta et roula ensuite en arrière, s'éloigna du but fièrement atteint; l'heure vient, elle renouvelle le jeu.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *aux spectateurs.*

Il n'y a là rien de nouveau pour moi à apprendre, je connais cela déjà depuis cent mille ans.

FAUST.

(*Il continue avec passion.*) Elle se glisse doucement pour distribuer en des milliers d'extrémités, stérile elle-même, la stérilité; maintenant, cela gonfle, et croît, et roule, et recouvre le domaine déplaisant de l'étendue désolée! Là domine, vivifiée par la force, vague sur vague; elle se retire, et rien n'est accompli, ce qui pourrait m'angoisser jusqu'au désespoir! Force sans but d'indomptables éléments! Alors mon esprit ose se surpasser lui-même en son vol : ici, je voudrais combattre; cela, je le voudrais vaincre!

Et c'est possible! — Pour fluctuante qu'elle soit, elle se glisse contre chaque colline en passant; si présomptueusement même qu'elle s'agite, une minime hauteur s'élève fière à son encontre, une minime profondeur l'attire puissamment. Alors je formai vite dans l'esprit plan sur plan : acquiers-toi la précieuse jouissance d'exclure du rivage la mer impérieuse, de rétrécir les limites de l'étendue humide et de la refouler bien loin en elle-même! Pas à pas j'ai su m'éclairer là-dessus. Cela est mon désir, tente de le favoriser. (*Dans le lointain, du côté droit, roulement de tambours et musique guerrière derrière les spectateurs.*)

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Comme c'est facile? — Entends-tu au loin les tambours?

FAUST.

Déjà de nouveau la guerre! L'homme sage n'entend pas cela volontiers.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Guerre ou paix, sage est l'effort de tirer son profit de chaque circonstance. On épie, on observe chaque instant favorable. Voici l'occasion; maintenant, Faust, saisis-la!

FAUST.

Épargne-moi un pareil fatras d'énigmes! Et bref et bien, que signifie cela? Explique-toi!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Durant mon expédition, il ne m'est point resté caché que le bon Empereur flotte dans de grands soucis; tu le connais bien. Lorsque nous l'amusions, lorsque nous faisions passer dans ses mains une fausse richesse, pour lui alors le monde entier était à vendre. Car, jeune, le trône lui échut en partage, et il lui plut de conclure faussement que cela peut bien aller ensemble, et que c'est très désirable et beau : régner et en même temps jouir.

FAUST.

Une grande erreur! Il faut que celui qui doit commander, éprouve la félicité dans le commandement; sa poitrine est pleine d'une haute volonté, mais ce qu'il veut, il n'est permis à aucun être humain de l'approfondir. Ce qu'il a chuchoté à l'oreille des plus fidèles, c'est fait, et tout le monde s'étonne. De la sorte, il sera toujours le plus élevé, le plus digne; — jouir rend vulgaire.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Il n'est pas ainsi! Lui-même a joui, et comment!

Pendant ce temps, l'Empire se dissolvait dans une anarchie où grands et petits se combattaient à tort et à travers, et où des frères se pourchassaient, se massacraient; château fort contre château fort, ville contre ville, les corporations contre la noblesse, sont en hostilité, l'évêque avec chapitre et paroisse; ce qui seulement se regardait, était ennemi. Dans les églises, meurtre et assassinat; devant les portes des villes, chaque voyageur et chaque marchand sont perdus. Et en tous l'audace ne croissait pas médiocrement; car vivre, signifiait se défendre. — Eh bien! cela allait.

FAUST.

Cela alla, cela clocha, s'affaissa, se releva, ensuite cela tomba à la renverse, roula lourdement en un monceau.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Et il n'était permis à personne de blâmer une telle situation : chacun pouvait, chacun voulait valoir, le plus petit même avait pleine valeur; mais, pour les meilleurs, ce fut à la fin par trop insensé. Les capables se soulevèrent avec énergie et dirent : Maître est celui qui nous procure la tranquillité. L'Empereur ne le peut pas, ne le veut pas; — choisissons le nouvel Empereur, animons à nouveau l'Empire, tandis que celui-là met chacun en sécurité, unissons, en un monde fraîchement créé, paix et justice.

FAUST.

Cela sonne fort le prêtre.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Aussi étaient-ce des prêtres, ils garantissaient leur panse bien nourrie, ils étaient plus impliqués que d'autres. La révolte grossit, la révolte fut sanctifiée; et notre Empereur, que nous avions rendu joyeux, se dirige vers ici, peut-être pour la dernière bataille.

FAUST.

Je suis affligé pour lui, il était si bon et si ouvert.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Viens, regardons; le vivant doit espérer. Délivrons-le de cette étroite vallée! Une fois sauvé, c'est pour mille fois. Qui sait comment les dés tombent encore? Et s'il a de la chance, il aura aussi des vassaux. (*Ils passent sur la chaîne de montagnes intermédiaires et regardent la disposition de l'armée dans la vallée. Les tambours et une musique guerrière retentissent d'en bas.*)

MÉPHISTOPHÉLÈS.

La position, je vois, est bien prise. Nous intervenons, alors la victoire est complète.

FAUST.

Que peut-il y avoir à attendre? Duperie! illusion magique! apparence creuse!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Ruse de guerre pour gagner des batailles! Affermis-toi par de grandes pensées, en réfléchis-

sant à ton but. Si nous maintenons à l'Empereur trône et États, tu t'agenouilleras et tu recevras le fief d'une plage illimitée.

FAUST,

Déjà tu es passé par maintes choses, eh bien! gagne donc aussi une bataille!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Non, c'est toi qui la gagneras! Cette fois-ci tu es le général en chef.

FAUST.

Ce serait pour moi le vrai pinacle; commander là où je ne comprends rien.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Laisse l'état-major en prendre soin, et le feld-maréchal est à couvert. Depuis longtemps j'ai pressenti l'ordure de la guerre, j'ai formé aussitôt par avance le conseil de guerre, avec la force des hommes primitifs des montagnes primitives; bonne chance à celui qui en fait une rafle.

FAUST.

Que vois-je là-bas, portant des armes? As-tu mis en mouvement le peuple des montagnes?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Non! mais, semblable à Messire Pierre Squenz, la quintessence de tout le ramassis! (*Les trois hommes forts s'avancent.*) (*Samuel*, II, XXIII, 8.)

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Voilà en effet mes gars qui arrivent! Tu vois, ils sont là, d'années bien différentes, de vêtement et d'armement différents; tu ne te trouveras pas mal avec eux. (*Aux spectateurs.*) Chaque enfant aime maintenant le harnois et le hausse-col; et, allégoriques comme sont ces gueux, ils ne plairont que d'autant plus.

RAUFEBOLD.

(*Jeune, armé à la légère, aux vêtements bariolés.*) Si quelqu'un me regarde dans l'œil, je lui flanquerai aussitôt le poing dans la gueule, et un poltron, quand il fuit, je le saisis à l'extrémité des cheveux.

HABEBALD.

(*Homme fait, bien armé, richement vêtu.*) Des querelles si vides, ce sont des farces; par là, on gâte sa journée; à prendre, sois seulement infatigable, de tout le reste moque-toi ensuite!

HALTEFEST.

(*Âgé, fortement armé, sans étoffe.*) Par là il n'est pas gagné beaucoup non plus! Un grand bien est tôt écoulé, il descend dans le fleuve de la vie en bruissant. Prendre est sans doute très bon, mais il est mieux de conserver; laisse seulement agir le gris compère, et personne ne t'enlèvera rien. (*Tous ensemble descendent plus bas.*)

SUR LES CONTREFORTS DE LA MONTAGNE

Tambours et musique guerrière d'en bas. On déploie la tente de l'Empereur.

L'EMPEREUR, LE GÉNÉRAL EN CHEF, TRABANS.

LE GÉNÉRAL EN CHEF.

Toujours encore semble bien pesée la résolution d'avoir, en cette vallée propice, replié compacte l'armée entière; j'espère fermement que le choix nous réussira.

L'EMPEREUR.

Comment cela va maintenant, cela doit se montrer; mais la demi-fuite, la retraite me chagrine.

LE GÉNÉRAL EN CHEF.

Regarde ici, mon Prince, sur notre flanc droit! La pensée militaire se souhaite un pareil terrain : les collines non escarpées, mais non par trop accessibles, avantageuses aux nôtres, insidieuses à l'ennemi; nous, à demi-cachés sur un plan ondulé. La cavalerie ne se hasardera point à approcher.

L'EMPEREUR.

Il ne me reste qu'à louer; ici peuvent s'éprouver bras et poitrine.

LE GÉNÉRAL EN CHEF.

Ici, sur les espaces plats de la prairie centrale, tu vois la phalange bien disposée à combattre. Les piques brillent étincelantes dans l'air, dans l'éclat du soleil, à travers la vapeur nébuleuse du matin. Comme sombre ondule le puissant carré ! En des milliers cela brûle ici pour une grande action. A cela tu peux reconnaître la force de la masse, je la crois capable de diviser la force de l'ennemi.

L'EMPEREUR.

J'ai ce beau coup d'œil pour la première fois. Une telle armée vaut le chiffre double.

LE GÉNÉRAL EN CHEF.

De notre gauche je n'ai rien à mentionner ; de vaillants héros occupent le raide rocher. L'escarpement rocailleux qui maintenant étincelle d'armes, protége l'importante gorge de l'étroit défilé. Je pressens déjà qu'ici échoueront à l'improviste, dans la sanglante affaire, les forces de l'ennemi.

L'EMPEREUR.

Ils s'avancent là, les faux parents ; lorsqu'ils m'appelaient oncle, cousin, frère, ils se permettaient toujours plus et plus encore, ils ravissaient la force au sceptre, le respect au trône ; ensuite, divisés entre eux, ils ravagèrent l'Empire, et maintenant tous ensemble se sont révoltés contre moi. La multitude chancelle en un esprit incertain, puis elle se déverse à torrents où le fleuve l'entraîne.

LE GÉNÉRAL EN CHEF.

Un homme fidèle, envoyé en reconnaissance, descend en hâte le rocher; puisse-t-il avoir réussi!

PREMIER ÉMISSAIRE.

Heureusement nous a réussi, par ruse, par courage, notre artifice, de sorte que nous avons pénétré çà et là; mais nous apportons peu d'appui. Beaucoup te jurent un pur hommage comme mainte troupe fidèle. Néanmoins, excuse d'inaction, fermentation intérieure, péril populaire!

L'EMPEREUR.

Se conserver soi-même, reste le précepte de l'égoïsme, non pas celui de la reconnaissance et de l'inclination, du devoir et de l'honneur! Ne réfléchissez-vous pas que, quand votre compte est complet, l'incendie de la maison du voisin vous dévorera?

LE GÉNÉRAL EN CHEF.

Le deuxième arrive, il ne descend que lentement; à cet homme fatigué tremblent tous les membres.

DEUXIÈME ÉMISSAIRE.

D'abord, nous avons constaté avec plaisir une course errante, d'allure désordonnée; inattendu, immédiatement s'est présenté un nouvel empereur. Et, par des routes prescrites, la multitude se dirige à travers la campagne; tous suivent les drapeaux menteurs déroulés. — Nature de moutons!

L'EMPEREUR.

Un anti-empereur arrive pour mon profit; à présent seulement je sens que l'Empereur, c'est moi! Ce n'était qu'en soldat que je revêtais l'armure; pour un but plus élevé elle est mise maintenant. A chaque fête, si brillante même qu'elle fût, on ne trouvait rien qui fît défaut, à moi manquait le péril. Quoi que vous soyez, vous conseilliez le jeu de bague, le cœur me battait, j'aspirais après le tournoi; et si vous ne m'eussiez pas déconseillé de guerroyer, maintenant déjà je resplendirais dans de lumineux exploits héroïques. J'ai senti ma poitrine scellée d'indépendance, lorsque je me suis miré là, dans le royaume de feu; l'élément se déchaînait affreusement sur moi; ce n'était qu'apparence, seulement l'apparence était grandiose. De triomphe et de gloire j'ai confusément rêvé; je répare ce qui a été témérairement négligé. (*Les hérauts sont expédiés en provocation vers l'anti-empereur.*)

FAUST, sous l'armure, le casque à demi-fermé. Les TROIS HOMMES FORTS, équipés et vêtus comme ci-dessus.

FAUST.

Nous paraissons et nous espérons ne pas être blâmés; même sans nécessité, la prévoyance a bien eu sa valeur. Tu sais que le peuple des montagnes réfléchit et simule, qu'il est instruit dans l'œuvre de la nature et des rochers. Les Esprits depuis longtemps soustraits au pays plat, sont plus que jadis affectionnés à la montagne rocheuse. Ils agissent sans bruit, à travers des crevasses labyrinthiques, dans le noble gaz de vapeurs métallique-

ment riches; par la séparation, l'épreuve et la combinaison constante, leur unique impulsion est d'inventer du nouveau. Avec le doigt léger de puissances spirituelles, ils construisent des figures transparentes; ensuite, dans le cristal et son éternel silence, ils aperçoivent l'événement du monde au-dessus.

L'EMPEREUR.

J'ai entendu cela et je te crois; mais, vaillant homme, parle; qu'est-ce que cela a ici à faire?

FAUST.

Le nécromancien de Norcia, le Sabin, est ton fidèle, honorable serviteur. Quel affreux destin l'a atrocement menacé! La ramille pétillait, déjà le feu s'élevait en languettes, les bûches sèches, entre-croisées tout autour, mélangées de poix et de baguettes soufrées. Ni homme, ni Dieu, ni diable, ne pouvaient sauver; la Souveraineté brisa les chaînes ardentes! C'était là, à Rome. Il te reste hautement obligé, toujours soucieusement tourné sur ta marche; dès cette heure-là, il s'est entièrement oublié, il interroge seulement pour toi l'étoile, la profondeur. Il nous a chargés, comme la plus pressante affaire, de nous tenir auprès de toi. Grandes sont les forces de la montagne; la Nature agit là très puissamment libre; le sens obtus des prêtres traite cela de magie.

L'EMPEREUR.

Au jour d'allégresse, quand nous saluons les hôtes qui gaiement viennent pour gaiement jouir, chacun nous récrée alors, comment il pousse et presse, et rétrécit, un à un, l'espace des salles;

mais très grandement bien venu doit être l'homme loyal, s'il entre énergiquement chez nous comme assistance, à l'heure matinale qui domine, digne de réflexion, parce qu'au-dessus d'elle règne la balance du Destin. Ici toutefois, en ce grand moment, détournez la forte main de l'épée docile, respectez l'instant où maints milliers d'hommes s'avancent, afin de combattre pour ou contre moi ! En soi-même est l'homme ! Que celui qui convoite trône et couronne, soit personnellement digne de tels honneurs ! Que le fantôme qui s'est élevé contre nous, qui se nomme empereur et maître de nos États, chef de l'armée, suzerain de nos grands, soit précipité de notre propre poignet dans le royaume des morts !

FAUST.

Quelle que soit la manière d'accomplir ce qui est grand, tu ne fais pas bien d'engager ainsi ta tête. Le casque n'est-il pas orné de cimier et de panache ? Il protège la tête, qui exalte notre courage. A quoi, sans la tête, à quoi serviraient les membres ? Car, si celle-là sommeille, tous s'affaissent ; si elle est endommagée, tous sont aussitôt blessés, ils renaissent sains si celle-ci guérit promptement. Avec rapidité le bras sait utiliser son droit puissant ; il soulève le bouclier pour protéger le crâne ; l'épée aperçoit immédiatement son devoir, détourne vigoureusement et renouvelle le coup ; le pied robuste prend part à leur chance, se pose vivement sur la nuque de l'assommé.

L'EMPEREUR.

Telle est ma colère, ainsi voudrais-je le traiter : transformer en escabeau l'orgueilleuse tête !

LES HÉRAUTS, *revenant.*

De peu d'honneur, de peu de crédit, nous avons joui là; de notre énergique, noble mandat, ils ont ri comme de bouffonneries insipides : votre empereur est déchu, un écho, là dans l'étroite vallée ; lorsque nous devons penser à lui, le conte dit : — Il y avait une fois...

FAUST.

Il est arrivé selon le désir des meilleurs qui, fermes et fidèles, se tiennent à ton côté. Là s'approche l'ennemi, avec ardeur les tiens attendent : ordonne l'attaque, le moment est favorable.

L'EMPEREUR.

Je renonce ici au commandement. (*Au commandant en chef.*) Qu'en tes mains, Prince, soit ton devoir !

LE GÉNÉRAL EN CHEF.

Qu'ainsi donc l'aile droite se mette en rang ! La gauche de l'ennemi, qui monte juste maintenant, doit, avant d'avoir fait encore le dernier pas, céder à la force juvénile d'une fidélité éprouvée.

FAUST.

Permets donc que ce héros alerte se place sans retard dans tes rangs, qu'intimement il s'incorpore en tes rangs, et qu'ainsi associé il exerce sa vigoureuse nature. (*Il indique la droite.*)

RAUFEBOLD, *s'avançant.*

Qui me montre la face, celui-là ne la détourne

qu'avec la mâchoire d'en bas et celle d'en haut fracassées ; à qui me tourne le dos, à celui-là gisent, immédiatement flasques, cou, tête et toupet, affreusement brandillants sur la nuque. Et si tes hommes frappent ensuite avec l'épée et la massue, tout comme je me déchaîne, l'ennemi est alors culbuté, homme sur homme, il se noie dans son propre sang. (*Il s'éloigne.*)

LE GÉNÉRAL EN CHEF.

Que la phalange suive lentement notre centre, que, de toute sa puissance, prudemment elle rencontre l'ennemi, un peu à droite ; là, acharnée, la force militante des nôtres a déjà ébranlé son plan.

FAUST.

(*Indiquant l'homme au milieu.*) Que celui-là aussi obéisse à ta parole !

HABEBALD, *s'avançant.*

Au courage héroïque des troupes de l'Empereur doit s'accoupler la soif du butin, et qu'à tous ce but soit posé : la riche tente de l'anti-empereur. Il ne paradera pas longtemps sur son siège ; je me range à la tête de la phalange.

EILEBEUTE, *la cantinière, se serrant contre lui.*

Quoique je ne sois pas sa femme, il reste pour moi l'amant le plus cher. Un semblable automne a-t-il mûri pour nous ! La femme est féroce quand elle saisit, elle est sans ménagement quand elle pille ; en tête dans la victoire, et tout est permis ! (*Les deux s'éloignent.*)

LE GÉNÉRAL EN CHEF.

Sur notre gauche, comme il était à prévoir, leur droite se précipite vigoureusement. Homme après homme résistera à l'entreprise furibonde de gagner l'étroit passage du sentier entre les rochers.

FAUST *fait un signe vers la gauche.*

Je te prie donc, Maître, de remarquer de même celui-ci, cela ne nuit en rien quand les forts se renforcent.

HALTEFEST, *s'avançant.*

Pour l'aile gauche, point de soucis ! Là où je suis, la possession est mise en sûreté ; par elle, le vieux fait ses preuves ; aucune foudre ne fend ce que je tiens. (*Il s'éloigne.*)

MÉPHISTOPHÉLÈS, *descendant d'en haut.*

Regardez maintenant comme, dans le fond, hors de chaque gorge de roches dentelées, des gens armés se pressent pour rétrécir les sentiers étroits, comme ils forment avec casque et armure, épées, boucliers, une muraille dans notre dos, attendant le signal pour frapper. (*A demi-voix, à ceux qui en ont connaissance.*) D'où cela vient, il ne vous faut pas le demander. Je n'ai certes pas perdu de temps, j'ai vidé les salles d'armes tout à l'entour ; là, ils se tenaient à pied, à cheval, comme s'ils étaient encore maîtres de la terre ; ils étaient autrefois chevalier, roi, empereur, maintenant ce ne sont rien que de vides coquilles d'escargots ; bien plus d'un spectre s'en est paré, a retapé avec vivacité le moyen âge. Quelque diablotin même

qui y soit fourré, pour cette fois il fait pourtant effet. (*Haut.*) Ecoutez comme ils se courroucent à l'avance, comme ils se poussent les uns contre les autres avec un cliquetis de tôle! Des drapeaux en loques flottent aussi auprès d'étendards qui impatiemment attendaient des souffles frais. Songez qu'ici un peuple antique est prêt, et qu'il se mêlerait volontiers aussi au nouveau combat. (*D'en haut, formidable sonnerie de longues trompettes; dans l'armée ennemie, un ébranlement marqué.*)

FAUST.

L'horizon s'est obscurci, çà et là seulement scintille, significative, une lueur rouge pleine de pressentiments ; déjà les armes brillent sanglantes ; le rocher, la forêt, l'atmosphère, le ciel entier s'en mêlent.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Le flanc droit se maintient avec vigueur ; mais parmi ceux-ci, les dépassant, je vois Jean Raufebold, le géant agile, lestement actif à sa manière.

L'EMPEREUR.

J'ai vu d'abord se lever un seul bras, maintenant je vois se démener déjà une douzaine, cela n'arrive pas conformément à la nature.

FAUST.

N'as-tu rien appris à propos des traînées nuageuses qui errent sur les côtes de Sicile? Là, se balançant claire dans la lumière du jour, soulevée jusqu'aux couches moyennes de l'air, reflé-

tée dans des vapeurs spéciales, apparaît une singulière vision : là se balancent, de ci et de là, des villes; là des jardins montent et descendent, selon que tableau après tableau rompt l'éther.

L'EMPEREUR.

Mais comme c'est suspect! Je vois étinceler toutes les pointes des hautes piques ; sur les lames reluisantes de notre phalange, je vois danser de petites flammes agiles : cela me paraît par trop fantôme.

FAUST.

Pardonne, ô Maître! ce sont les vestiges de natures spirituelles depuis longtemps disparues, un reflet des Dioscures, par lesquels juraient tous les marins ; ils rassemblent ici la dernière force.

L'EMPEREUR.

Mais, dis, à qui sommes-nous redevables que la Nature, tournée vers nous, ramasse ce qu'il y a de plus rare ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

A qui, sinon au maître, à cet éminent qui porte ta destinée dans son sein? Par la vigoureuse menace de tes ennemis, il est irrité au plus profond. La reconnaissance veut te voir sauf, et devrait-il même en périr.

L'EMPEREUR.

Ils jubilaient à me promener pompeusement; j'étais maintenant quelque chose, je voulus aussi en faire l'essai et je trouvai opportun, sans trop

réfléchir, de gratifier d'air frais cette barbe blanche. J'ai gâté un plaisir au clergé et je ne me suis certes pas acquis sa faveur. Devrais-je maintenant, après bien des années, expérimenter le résultat d'une joyeuse action ?

FAUST.

Un franc bienfait rapporte avec usure ; que ton regard se tourne vers en haut ! Il me semble qu'il veut envoyer un signe. Fais attention, cela s'annonce tout de suite.

L'EMPEREUR.

Un aigle plane dans la hauteur céleste, à sa poursuite un griffon avec menace sauvage.

FAUST.

Fais attention : cela me paraît très favorable. Le griffon est une bête fabuleuse ; comment peut-il s'oublier jusqu'à se mesurer avec un véritable aigle ?

L'EMPEREUR.

A présent, ils se contournent en des cercles largement étendus ; — au même instant ils fondent l'un sur l'autre pour se déchirer poitrine et cou.

FAUST.

Observe maintenant comme le fâcheux griffon, harcelé, houspillé, ne trouve que dommage, et, sa queue de lion baissée, disparaît, précipité vers la forêt culminante.

L'EMPEREUR.

Qu'il soit ainsi fait comme c'est interprété ! J'accepte cela avec étonnement.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *vers la droite.*

Sous des coups pressamment renouvelés, nos ennemis doivent céder, et, par un combat incertain, ils poussent vers leur droite et désordonnent ainsi, dans la lutte, le flanc gauche de leur force principale. La tête solide de notre phalange se dirige à droite, et, semblable à l'éclair, elle entre brusquement dans l'endroit faible. — Maintenant, comme la vague agitée par la tempête, jaillissantes sont déchaînées des puissances égales, féroces dans un double combat. Il n'est rien imaginé de plus admirable, cette bataille est gagnée pour nous !

L'EMPEREUR, *du côté gauche, à Faust.*

Regarde ! Là, cela me semble suspect, notre poste se trouve dans une situation captieuse. Je ne vois point voler de pierres, des rochers peu élevés sont escaladés, de plus hauts sont déjà abandonnés. A présent ! — L'ennemi, impétueusement avancé, en toutes masses toujours plus près, a peut-être emporté le défilé, résultat final d'un effort impie ! Vos artifices sont en vain. (*Pause.*)

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Voici venir mes deux corbeaux, quel message ceux-là peuvent-ils avoir ? Je crains fort que cela n'aille mal pour nous.

L'EMPEREUR.

Que signifient ces fâcheux oiseaux? De la chaude

mêlée du rocher, ils dirigent vers ici leurs voiles noires.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *aux corbeaux.*

Posez-vous tout proche de mes oreilles ! Celui que vous protégez, n'est point perdu, car votre conseil est logique.

FAUST, *à l'Empereur.*

Tu as certainement entendu parler de pigeons qui, des contrées les plus éloignées, viennent vers la couvée de leur nid et la nourriture. Ici, c'est avec des différences importantes : la poste aux pigeons dessert la paix; la guerre commande la poste aux corbeaux.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Une accablante catastrophe s'annonce, regardez, remarquez la détresse autour de la paroi de rochers de nos héros ! Les hauteurs les plus proches sont escaladées, et nous aurions une position difficile s'ils triomphaient du défilé.

L'EMPEREUR.

Ainsi finalement je suis pourtant trompé ! Vous m'avez attiré dans le filet, je frémis d'horreur depuis qu'il m'enlace.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Courage seulement ! Ce n'est pas encore non réussi. Patience et ruse pour le dernier nœud ! D'ordinaire, cela va rudement vers la fin. J'ai mes messagers sûrs, ordonnez qu'il me soit permis de commander.

LE GÉNÉRAL EN CHEF.

(*Sur ces entrefaites, il s'est approché.*) Avec ceux-là tu t'es associé, j'en ai été tourmenté tout le temps, la jonglerie ne procure point une chance solide. Je ne sais rien pour changer le cours de la bataille, ils ont commencé cela, qu'ils le finissent; je rends mon bâton.

L'EMPEREUR.

Garde-le jusqu'à des heures meilleures, que la Fortune peut-être nous accordera. J'ai horreur de ce vilain client et de son intimité avec les corbeaux. (*A Méphistophélès.*) Je ne puis pas te conférer le bâton, tu ne me sembles point l'homme convenable ; commande et cherche à nous délivrer ! Advienne que pourra! (*Il se retire dans la tente avec le général en chef.*)

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Que le bâton tronqué le protége ! A nous autres il pourrait peu servir, il y avait quelque chose de la croix.

FAUST.

Que faire ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

C'est fait ! — A présent, noirs cousins, prompts au service, vers le grand lac de la montagne ! Saluez pour moi les Ondines, et sollicitez d'elles le semblant de leurs flots ! Par des artifices féminins difficiles à connaître, elles s'entendent à séparer de l'être l'apparence, et chacun jure que c'est l'être. (*Pause.*)

FAUST.

Nos corbeaux doivent avoir flatté bien à fond ces demoiselles des eaux; là déjà cela commence à ruisseler. En mainte place de rocher, sèche, nue, se développe la source, pleine, vive ; de la victoire de ceux-là, c'en est fait.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

C'est une merveilleuse salutation, les plus hardis grimpeurs sont déconcertés.

FAUST.

Déjà bruit puissamment vers en bas un ruisseau en des ruisseaux; hors des ravins ils se reproduisent doublés ; un fleuve lance maintenant en arc la nappe d'eau; tout à coup, il s'étend en un espace plat de rochers et mugit et écume vers ce côté-ci et celui-là, et, par gradation, il se jette dans la vallée. A quoi sert un courageux, héroïque raidissement? L'onde puissante coule à grands flots pour les emporter au loin ; je frissonne moi-même devant une aussi brutale inondation.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je ne vois rien de ces mensonges aquatiques, les yeux humains seulement se laissent tromper, et ce cas bizarre me divertit. Ils se sauvent précipitamment par bandes entières; ces fous s'imaginent se noyer, tandis qu'ils soufflent librement sur la terre ferme et qu'ils courent, ridicules, avec des mouvements de nageurs. Maintenant la confusion est partout. (*Les corbeaux sont revenus.*) Je ferai

votre éloge auprès du haut maître ; si vous voulez à présent vous essayer en maîtres mêmes, hâtez-vous vers la forge incandescente où le peuple nain, jamais fatigué, bat métal et pierre jusqu'aux étincelles. Demandez, en les enjôlant avec prolixité, un feu reluisant, flamboyant, crépitant, comme on s'en forme une haute idée. Il est vrai que des lueurs d'orage dans le vaste lointain, une chute des plus hautes étoiles, rapide comme le regard, peuvent arriver en chaque nuit d'été ; mais des lueurs d'orage dans des buissons embrouillés et des étoiles qui sifflent sur le sol humide, on n'a pas vu cela si facilement. Ainsi vous faut-il, sans beaucoup vous tourmenter, prier d'abord, ordonner ensuite. (*Les corbeaux s'éloignent. Cela arrive comme il a été prescrit.*) Aux ennemis, d'épaisses ténèbres ! et le pas et la marche dans l'incertain ! Vision d'étincelles errantes à tous les coins, une clarté à aveugler soudain ! Tout cela serait merveilleusement beau, mais à présent il est encore besoin d'un retentissement d'épouvante.

FAUST.

Les armes creuses, hors des caveaux des salles, se sentent fortifiées à l'air libre; là-haut cela cliquette, cela claquette depuis longtemps déjà : un son prodigieusement faux.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Fort bien ! Ils ne sont plus à refréner, déjà cela résonne de horions chevaleresques comme en l'aimable vieux temps. Brassards aussi bien que cuissards, comme Guelfes et comme Gibelins, renou-

vellent promptement l'éternelle lutte. Fermes, établis dans le sentiment héréditaire, ils se montrent irréconciliables, déjà le vacarme retentit en long et en large. Finalement, à toutes les fêtes du diable, la haine des partis agit au moins pour le mieux jusqu'à la toute dernière horreur ; cela retentit au dehors en panique désagréablement désagréable, parfois d'un criard et d'un perçant sataniques, jetant l'effroi dans la vallée. (*Tumulte guerrier à l'orchestre, se transformant à la fin en de gaies mélodies militaires.*)

LA TENTE DE L'ANTI-EMPEREUR

Trône avec riche entourage.

HABEBALD, EILEBEUTE.

EILEBEUTE.

Ainsi nous sommes au moins les premiers ici !

HABEBALD.

Aucun corbeau n'a le vol aussi rapide que nous.

EILEBEUTE.

Oh ! quel trésor gît ici en tas ! Par où dois-je commencer ! Par où finir !

HABEBALD.

Tout l'espace au moins est si plein ! Je ne sais ce que je dois saisir.

EILEBEUTE.

Le tapis me serait justement convenable ! Ma couche est souvent par trop mauvaise.

HABEBALD.

Ici pend une massue d'acier à pointes ; dans de pareilles choses je prendrais plaisir depuis longtemps.

EILEBEUTE.

Le manteau rouge bordé d'or, j'avais rêvé pour moi quelque chose de la sorte.

HABEBALD, *prenant l'arme.*

Avec cela c'est très vite fait, on l'assomme et l'on va en avant. Tu as déjà tant chargé, et néanmoins tu n'as rien ensaché de convenable. Laisse la guenille à sa place, enlève un de ces coffrets! c'est la solde destinée à l'armée ; dans son ventre, de l'or fin.

EILEBEUTE.

Ceci est d'un poids meurtrier ! Je ne le soulève point, je ne le porte point.

HABEBALD.

Baisse-toi vite ! Il faut te courber ! Je te le hisse sur le robuste dos.

EILEBEUTE.

Aïe ! aïe ! C'en est fait maintenant ; la charge me brise l'échine. (*Le coffret tombe et s'ouvre subitement.*)

HABEBALD.

Là gît l'or rouge en tas, vite auprès, râfle-le !

EILEBEUTE, *s'accroupissant.*

Vite seulement dans le giron ! Il y en aura toujours encore en suffisance.

HABEBALD.

Et ainsi suffisamment ! Et dépêche-toi donc !

(*Elle se relève.*) Aïe ! le tablier a un trou ! Où que tu ailles, où que tu t'arrêtes, tu sèmes les trésors à profusion.

TRABANS, *de notre Empereur*

Que faites-vous à l'endroit sacré ? Que fouillez-vous dans le trésor impérial ?

HABEBALD.

Nous avons trafiqué de nos membres et nous cherchons notre part de butin. C'est l'usage dans les tentes de l'ennemi, et nous, nous sommes aussi soldats.

LES TRABANS.

Cela ne s'accommode pas à notre cercle : soldat et racaille de voleurs à la fois ; et celui qui s'approche de notre Empereur, que celui-là soit un honnête soldat.

HABEBALD.

L'honnêteté, on connaît déjà celle-là, elle s'appelle contribution. Tous, vous êtes sur le même pied : Donne ! c'est le salut du métier. (*A Eilebeute.*) Va et emporte ce que tu as ! Ici, nous ne sommes pas des hôtes bien venus. (*Ils s'éloignent.*)

PREMIER TRABAN.

Dis, pourquoi n'as-tu pas donné aussitôt un soufflet à l'effronté coquin ?

UN DEUXIÈME.

Je ne sais pas, ma force s'en allait. Ils étaient tellement fantômes.

UN TROISIÈME.

J'avais la berlue, cela papillotait alors, je ne voyais pas bien.

UN QUATRIÈME.

Comme je ne sais le dire, il a fait si chaud tout le jour, si anxieusement, si pesamment étouffant. L'un restait debout, l'autre tombait; on tâtonnait et l'on frappait en même temps, l'adversaire tombait à chaque coup ; devant les yeux il flottait comme un voile, puis cela bourdonnait et cela frémissait et sifflait à l'oreille. Cela continua ainsi ; maintenant nous sommes là, et nous ne savons même pas comment c'est arrivé.

L'EMPEREUR, avec QUATRE PRINCES. Ils s'avancent; les Trabans s'éloignent.

L'EMPEREUR.

Qu'il en soit à présent pour lui comme il en est pour nous, la bataille est gagnée, la déroute éparse de l'ennemi s'est écoulée dans la plate campagne. Ici se trouve le trône vide; un perfide trésor, enveloppé de tapis, rétrécit l'espace à l'entour. Nous, glorieux, protégé par nos propres trabans, nous attendons en Empereur les envoyés des peuples; de tous côtés arrive l'agréable message : que l'Empire est pacifié, qu'il nous est dévoué avec joie. Si, dans notre lutte, s'est entrelacé aussi du sortilège, finalement il n'y a que nous seuls qui nous soyons battus. Des hasards viennent, certes, à l'avantage des combattants : du ciel tombe une pierre, il pleut du sang sur l'ennemi ; hors de grottes de rochers, cela résonne de puissants, de prodigieux accords qui

exaltent notre poitrine, qui rétrécissent la poitrine de l'ennemi. Le vaincu tombait pour une risée toujours renouvelée ; le vainqueur, lorsqu'il parade, célèbre le Dieu favorable, et tout s'accorde, il n'a pas besoin de commander ; de millions de gorges sort : « Seigneur Dieu, nous te louons ! » Toutefois, pour la louange suprême, je retourne le pieux regard, ce qui arrivait rarement autrefois, vers ma propre poitrine. Qu'un prince jeune, enjoué, gâche sa journée, les années lui enseignent l'importance du moment. Pour cela donc, sans différer, je m'allie aussitôt avec vous quatre, dignitaires, pour la Maison, la Cour et l'Empire.

(*Au premier.*) De toi, ô Prince, fut le prudent arrangement réglé de l'armée, puis, au moment capital, une direction héroïquement hardie ; dans la paix, agis maintenant comme l'époque le réclame, je te nomme Grand-Maréchal, je te confère l'épée.

LE GRAND-MARÉCHAL.

Quand ton armée fidèle, jusqu'à présent occupée à l'intérieur, te confirmera à la frontière, Toi et ton trône, qu'il nous soit alors accordé, à l'affluence de fête dans la salle du spacieux château fort de tes pères, d'arranger pour toi le banquet. Dégaînée, je la porte alors devant toi, dégaînée je la tiens à ton côté, pour éternelle escorte de la Majesté suprême.

L'EMPEREUR, *au deuxième,*

Toi qui, comme homme vaillant, te montres délicatement agréable aussi, sois Grand-Chambellan, la charge n'est pas facile. Tu es le chef de tout le personnel de la Maison ; par leur lutte

intestine, je trouve de mauvais serviteurs ; que désormais en honneur soit placé ton exemple : comment on plaît au Maître, à la Cour et à tous !

LE GRAND-CHAMBELLAN.

Seconder la haute pensée du Maître porte pour grâce d'être secourable aux meilleurs, de ne pas être nuisible même aux méchants, ensuite d'être clairvoyant sans ruse, et silencieux sans tromperie ! Si tu me devines, Maître, il m'advient déjà suffisamment. L'imagination ose-t-elle s'étendre sur cette fête ? Quand tu iras à table, je présenterai le bassin d'or, je te tiendrai les anneaux, afin qu'à ce moment délicieux se rafraîchisse ta main, alors que ton regard me réjouira.

L'EMPEREUR.

Je me sens, il est vrai, trop sérieux pour songer à une festivité ; que cela soit cependant ! Un joyeux début seconde aussi.

(*Au troisième.*) Je te choisis pour Grand-Écuyer tranchant ! Qu'à toi donc soient soumis désormais chasse, basse-cour et métairie ; fais préparer pour moi en tout temps le choix de la nourriture favorite, telle que le mois l'apporte, et soigneusement.

LE GRAND-ÉCUYER TRANCHANT.

Qu'un jeûne sévère soit pour moi le devoir le plus agréable, jusqu'à ce que, placé devant toi, un mets délicat te réjouisse. Le personnel de la cuisine doit s'unir à moi pour attirer ce qui est loin, pour accélérer la saison. Point ne te charment le distant et le hâtif, dont la table parade ; simple et substantiel est ce que ton goût réclame.

L'EMPEREUR, *au quatrième.*

Puisque inévitablement il ne s'agit ici que de fêtes, sois pour moi, jeune héros, transformé en échanson. Grand-Echanson, prends soin maintenant que nos caves soient le plus richement pourvues de bon vin ! Toi-même, sois sobre, ne te laisse point entraîner, par l'appât de l'occasion, au delà des jovialités.

LE GRAND-ÉCHANSON.

Mon Prince, la jeunesse même, si seulement on a confiance en elle, se trouve, avant que l'on s'y attende, constituée en hommes. Je me transporte aussi à cette grande fête ; j'orne pour le mieux un buffet impérial, avec des vases somptueux, tous ensemble d'or et d'argent ; mais je choisis à l'avance pour toi la plus charmante coupe, un verre clair de Venise, dans lequel l'agrément est aux aguets, dans lequel le goût du vin se renforce et jamais n'enivre. A semblable trésor merveilleux on se fie souvent par trop ; mais ta sobriété, Sire, sauvegarde davantage encore.

L'EMPEREUR.

Ce que je vous ai destiné en cette heure grave, vous l'avez appris avec confiance d'une bouche éprouvée. La parole de l'Empereur est grande, et elle garantit chaque don ; toutefois, pour la confirmation, il faut le précieux écrit, il faut la signature. Afin de les préparer suivant la forme, je vois s'avancer l'homme convenable à l'heure convenable.

L'ARCHEVÊQUE paraît.

L'EMPEREUR.

Lorsqu'une voûte se confie à la clef, elle est construite avec sûreté pour un temps éternel. Tu vois là quatre Princes ! Nous avons d'abord traité de ce qui favorise en premier lieu la stabilité de la Maison et de la Cour. Mais, à présent, que ce que l'Empire renferme en son entier, soit, avec poids et force, imposé au nombre Cinq. En territoires, ils doivent briller avant tous les autres; c'est pourquoi j'élargis aussitôt maintenant les limites de la possession, sur l'héritage de ceux qui se sont détournés de nous. A vous, féaux, je décerne maint beau pays, en même temps que le haut droit de vous étendre plus au large, suivant les circonstances, par succession, achat et échange; qu'il soit décisivement accordé ensuite d'exercer sans trouble ce qui, à vous Princes régnants, appartient par privilèges. Comme juges, vous prononcerez les arrêts définitifs; que de vos très hautes situations un appel ne soit point valable. Puis doivent vous appartenir impôts, cens et redevances, droits d'investiture et d'escorte et de péage, droits régaliens sur les mines, le sel et la frappe de la monnaie. Car, pour faire éprouver en pleine valeur ma reconnaissance, je vous ai élevés tout proche de la Majesté souveraine.

L'ARCHEVÊQUE.

Au nom de tous, que le plus profond remerciement te soit porté; tu nous rends forts et solides, et tu fortifies ta puissance.

L'EMPEREUR.

A vous cinq, je veux donner encore de plus hautes dignités. Je vis encore pour mon Empire, et j'ai plaisir à vivre ; mais une chaîne de hauts aïeux tire hors de la fougueuse aspiration le regard réfléchi sur ce qui est menaçant. Je me séparerai aussi, en son temps, de ceux qui me sont chers ; que ce soit alors votre devoir de nommer le successeur. Couronné, élevez-le haut sur l'autel sacré, et que pacifiquement s'achève alors ce qui fut maintenant si orageux !

LE GRAND-CHANCELIER.

Avec la fierté au plus profond de la poitrine, avec l'humilité dans l'attitude, des Princes, les premiers de la terre, se tiennent inclinés devant toi. Aussi longtemps que le sang fidèle remue les veines pleines, nous sommes le corps que meut facilement ta volonté.

L'EMPEREUR.

Et ainsi, pour la conclusion, que ce que nous avons effectué jusqu'ici, soit, pour tout le temps à venir, sanctionné par écrit et paraphe. Vous avez comme Seigneurs, il est vrai, la possession pleinement libre, avec la réserve toutefois qu'elle soit indivisible. Et, de quelque manière même que vous accroissiez ce que vous avez reçu de nous, le fils aîné doit l'obtenir dans la même mesure.

LE GRAND-CHANCELIER.

Au parchemin je confie à l'instant avec joie, pour le bonheur de l'Empire et le nôtre, ce très

important statut : copie et sceau doivent occuper la chancellerie; par la signature sacrée, tu le confirmeras, toi le Maître.

L'EMPEREUR.

Et ainsi je vous congédie, afin que chacun, recueilli, puisse réfléchir sur ce grand jour. (*Les Princes séculiers s'éloignent.*)

LE PRINCE ECCLÉSIASTIQUE.

(*Il reste et parle pathétiquement.*) Le chancelier s'en est allé, l'évêque est resté, poussé vers ton oreille par le sérieux esprit d'avertissement! De soucis, son cœur paternel est anxieux pour toi.

L'EMPEREUR.

Qu'as-tu d'anxieux en cette heure joyeuse? Parle!

L'ARCHEVÊQUE.

Avec quelle douleur amère je trouve, en cette heure, ta tête hautement sacrée en ligue avec Satan! A la vérité, comme il semblera, assuré sur le trône; mais malheureusement, au mépris du Seigneur Dieu, du Saint-Père le Pape. Si celui-ci l'apprend, il portera vite un jugement de condamnation pour anéantir, avec la foudre sacrée, ton criminel Empire. Car il n'a pas oublié encore de quelle façon, au moment suprême, tu as délivré le magicien, le jour de ton couronnement. De ton diadème, au préjudice de la chrétienté, le premier rayon de grâce toucha la tête maudite. Mais, frappe ta poitrine, et, de la chance impie, rends aussitôt une modique obole au sanctuaire; le large espace

des collines, là où ta tente était dressée, où de mauvais Esprits se sont unis pour ta sauvegarde, où tu as prêté une oreille attentive au prince du mensonge, constitue-le, pieusement instruit, pour un saint travail, avec la montagne et l'épaisse forêt, si loin qu'elles s'étendent, avec les hauteurs qui se couvrent vertes pour un pâturage permanent, avec les lacs limpides, poissonneux, ensuite les ruisseaux sans nombre, tels que, serpentant en hâte, ils se précipitent vers la vallée, puis la large vallée même, avec prairies, champs, terroirs : le repentir s'exprimera et tu trouveras grâce.

L'EMPEREUR

Par ma lourde faute, je suis bien profondément effrayé ; que la limite soit fixée d'après ta propre mesure.

L'ARCHEVÊQUE.

D'abord : que l'espace profané, où l'on a tant péché, soit aussitôt déclaré pour le service du Très-Haut. Vite dans l'esprit s'élèvent solidement des murailles, le regard du soleil du matin illumine déjà le chœur, en croix s'élargit l'édifice grandissant ; la nef s'allonge, s'exhausse à la joie des croyants, ils affluent déjà, avec ferveur, à travers le digne portail ; le premier appel des cloches a retenti à travers la montagne et la vallée ; des hautes tours cela résonne, alors qu'elles tendent vers le ciel ; le pénitent s'approche pour une vie régénérée. Au grand jour de la consécration, — qu'il vienne bientôt, — ta présence sera le suprême ornement.

L'EMPEREUR.

Qu'une si grande œuvre proclame le pieux sentiment de célébrer le Seigneur Dieu, de même que de me purifier des péchés. Assez! je sens déjà combien mon esprit s'exalte

L'ARCHEVÊQUE.

Comme chancelier, j'expédie maintenant conclusion et formalités.

L'EMPEREUR.

Tu présenteras un document en forme, pour approprier cela à l'église; je le signerai avec joie.

L'ARCHEVÊQUE.

(*Il a pris congé, mais il revient à la sortie.*) Puis tu dédies en même temps à l'œuvre, lorsqu'elle prend naissance, les revenus entiers du territoire : dîmes, cens, redevances, à perpétuité. Beaucoup est nécessaire pour un entretien digne, et la gestion soigneuse crée de lourdes dépenses. Même pour la construction rapide sur un pareil emplacement désert, tu nous offres quelque peu d'or du trésor de ton butin. A côté de cela, on a besoin aussi, je ne puis le taire, de bois éloigné et de chaux, et d'ardoises et de choses semblables. Le peuple fera les charriages, instruit de la chaire; l'église bénit celui qui charrie à son service. (*Il s'éloigne.*)

L'EMPEREUR.

Grand et lourd est le péché dont je me suis chargé ; la race funeste des magiciens me met en rude dommage.

L'ARCHEVÊQUE.

(*Revenant encore une fois avec la plus profonde révérence.*) Pardonne, ô Maître! il a été concédé, à l'homme très mal famé, le rivage de l'Empire; mais l'excommunication le frappe si, repentant, tu n'accordes pas à la haute charge ecclésiastique, là aussi, les dîmes, cens et dons et revenus.

L'EMPEREUR, *de mauvaise humeur.*

Le terrain n'est pas encore là, il repose large dans la mer.

L'ARCHEVÊQUE.

Qui a le droit et la patience, pour celui-là vient aussi le temps. Que pour nous reste en sa vigueur la parole de Votre Majesté!

L'EMPEREUR, *seul.*

Ainsi, je pourrais bien engager finalement l'Empire entier.

ACTE CINQUIÈME

CONTRÉE OUVERTE

UN VOYAGEUR.

Oui ! ce sont eux, les sombres tilleuls, là dans la force de leur âge ! Et je dois les retrouver après une si longue pérégrination ! C'est du moins l'ancienne place, c'est cette cabane qui m'abrita quand la vague, agitée par la tempête, me jeta sur ces dunes ! Je voudrais bénir mes hôtes prêts à secourir, un vaillant couple qui, pour être rencontré par moi aujourd'hui, était déjà vieux en ces jours-là. Ah ! c'étaient de pieuses gens ! Frapperai-je, appellerai-je ? — Salut à vous si, hospitaliers, vous jouissez aussi aujourd'hui encore du bonheur de faire le bien !

BAUCIS, *petite mère, très âgée.*

Cher nouveau venu ! doucement ! doucement ! Silence ! laisse reposer mon mari ! Un long sommeil accorde au vieillard le prompt agissement d'une courte veille.

LE VOYAGEUR.

Dis, mère, est-ce justement toi, pour recevoir encore mon remercîment de ce que tu as fait jadis, avec ton mari, pour la vie de l'adolescent ? Es-tu Baucis, celle qui ranime avec empressement la bouche à demi-morte ? (*Le mari paraît.*) Es-tu Philémon, celui qui arracha si vigoureusement mon trésor au flot ? Sont-ce vos flammes d'un feu rapide, le son argentin de votre clochette ? Le dénouement de cette horrible aventure vous était confié. Et maintenant, laissez-moi m'avancer, regarder la mer sans limites ; laissez-moi m'agenouiller, laissez-moi prier, ma poitrine s'oppresse tellement. (*Il marche en avant sur la dune.*)

PHILÉMON, *à Baucis.*

Hâte-toi seulement de mettre le couvert, où cela fleurit gaiement dans le jardinet ! Laisse-le courir, laisse-le s'effrayer, car il ne croit pas ce qu'il voit. (*Il le suit.*)

Se tenant à côté du voyageur.

Ce qui vous a furieusement maltraité, vague sur vague écumant sauvage, vous le voyez traité en jardin, vous voyez un tableau paradisiaque. Vieilli, je n'étais, pas à portée, pas capable comme jadis, de prêter secours, et lorsque mes forces disparurent, la vague aussi était déjà loin. Les hardis serviteurs de maîtres intelligents creusèrent des fossés, endiguèrent, rétrécirent les droits de la mer pour être maîtres en sa place. Regarde, verdoyants, prairie contre prairie, pâturage, jardin, village et forêt. Mais viens maintenant et prends de la nourriture, car le soleil disparaît bientôt. —

Pourtant! Au plus lointain passent des voiles, elles cherchent un port sûr pour la nuit, — les oiseaux connaissent au moins leur nid, — car à présent le port est là. Ainsi tu aperçois à distance, d'abord la bordure bleue de la mer, à droite et à gauche, en toute largeur, un espace densement habité.

DANS LE JARDINET

Trois à la table.

BAUCIS, *à l'Étranger.*

Restes-tu silencieux et ne portes-tu aucun morceau à ta bouche alanguie ?

PHILÉMON.

Mais il voudrait avoir connaissance de la merveille ; tu parles si volontiers, fais-lui savoir cela !

BAUCIS.

Assurément, ce fut une merveille ! Aujourd'hui encore, elle ne me laisse pas en repos ; car la chose entière ne s'est pas passée naturellement.

PHILÉMON.

L'Empereur, qui lui a concédé le rivage, peut-il commettre un péché? Un héraut n'annonça-t-il pas cela au passage avec retentissement ? Non loin de nos dunes on prit pied d'abord : tentes, cabanes ! — Mais dans la verdure s'éleva bientôt un palais.

BAUCIS.

De jour, les valets faisaient vainement vacarme,

pioche et pelle, coup sur coup; où de nuit les flammèches voltigeaient, une digue était debout le jour suivant. Des victimes humaines durent saigner, pendant la nuit retentissait le tourment de la plainte; en bas, vers la mer, coulaient des braises ardentes, le matin, il y avait un canal. Il est impie; notre cabane, notre bosquet, le tentent; comme il se targue de voisin, on doit être soumis.

PHILÉMON.

Il nous a cependant offert une belle terre dans le nouveau pays !

BAUCIS.

Ne te fie pas au sol de l'onde, tiens ferme sur ta hauteur !

PHILÉMON.

Approchons de la chapelle pour contempler le dernier regard du soleil ! Sonnons, agenouillons-nous, prions et ayons confiance au Dieu antique.

UN PALAIS

VASTE JARDIN D'AGRÉMENT

GRAND CANAL CONDUIT EN LIGNE DROITE

FAUST, dans la plus haute vieillesse, se promenant, pensif.

LYNCÉE, *le guetteur, à travers un porte-voix.*

Le soleil baisse, les derniers navires entrent gaiement dans le port. Une grande barque est sur le point d'être ici dans le canal. Les banderoles bigarrées flottent joyeusement, les mâts immobiles se tiennent prêts; en toi le bosseman se déclare bien heureux, le bonheur te salue au terme suprême! (*La clochette sonne sur la dune.*)

FAUST, *s'emportant.*

Maudite sonnerie! Elle blesse par trop ignominieusement, comme un coup de feu perfide; devant les yeux mon empire est infini; dans le dos, le déplaisir me taquine, il me rappelle, par des sons envieux, que mon grand domaine n'est pas net; l'emplacement des tilleuls, la bâtisse brune, la chapelle vermoulue, ne sont pas à moi. Et si je désirais me délasser là, les ombrages étrangers me font horreur; c'est une épine pour les yeux, une épine pour la plante des pieds; oh! que ne suis-je bien loin d'ici!

LE GUETTEUR, *comme ci-dessus.*

Comme la barque bariolée fait joyeusement voile vers ici par un vent frais du soir ! Comme sa marche agile s'élève en montagne de caisses, coffres, sacs ! (*Magnifique barque, chargée richement et avec variété de produits des régions étrangères.*)

MÉPHISTOPHÉLÈS, LES TROIS FORTS COMPAGNONS.

CHŒUR.

Là nous abordons, là nous sommes déjà. Salut au maître, au patron ! (*Ils débarquent ; les marchandises sont transportées à terre.*)

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Ainsi nous avons bien donné nos preuves, joyeux si le patron en fait éloge. Avec deux navires seulement on est parti ; avec vingt nous sommes maintenant dans le port. Quelles grandes choses nous avons faites, à notre cargaison on voit cela. La libre mer rend l'esprit libre ; qui sait là ce qu'on appelle réflexion ! Là ne seconde qu'une prise rapide ; on prend le poisson, on prend un navire, et dès que l'on est le maître de trois, on accroche le quatrième ; cela va donc mal alors pour le cinquième ; on a la force, ainsi on a le droit ; on s'informe du Quoi et non du Comment. Il ne me faudrait point connaître la navigation : guerre, commerce et piraterie, ce sont trois en un, pas à séparer.

LES TROIS FORTS COMPAGNONS.

Pas de remerciement et de salut ! Pas de salut et de remerciement ! comme si nous apportions au

maître la puanteur! Il fait une figure rebutante; ce bien royal ne lui plaît pas.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

N'attendez point davantage de récompense! Vous en avez pris au moins votre part.

LES COMPAGNONS.

C'est seulement contre l'ennui; tous nous demandons part égale.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

D'abord arrangez là-haut, de salle en salle, les objets précieux tous ensemble! Et quand il s'approchera de ce riche étalage, quand il évaluera tout plus exactement, il ne se conduira certes pas en gueux et il donnera à la flotte fête sur fête. Les oiseaux bigarrés arrivent demain; de ceux-là je prendrai soin pour le mieux. (*La cargaison est emportée.*)

(*A Faust.*) Avec un front sévère, avec un regard sombre, tu apprends ton éminent bonheur. La haute sagesse est couronnée, le rivage est réconcilié avec la mer; du rivage la mer reçoit volontiers les navires pour un parcours rapide. Reconnais donc qu'ici, ici du palais, ton bras étreint le monde entier. De cette place cela est parti, ici s'éleva la première maison en planches, un petit fossé fut tracé vers en bas, où maintenant la rame éclabousse assidûment. Ta haute pensée, l'application des tiens, ont mérité la louange de la mer, de la terre. Depuis ici...

FAUST.

Le maudit *ici*! Celui-là justement pèse désagréa-

ble sur moi. Il me faut te le dire, à toi le bien habile, cela me donne au cœur coup après coup, cela m'est impossible à supporter! Et quand je le dis, je suis honteux. Les vieux là-haut devraient se retirer; je désirerais les tilleuls pour ma résidence; les quelques arbres qui ne sont pas à moi, me gâtent la possession du monde. Là je voudrais, pour regarder au loin alentour, construire de branche à branche des échafaudages, ouvrir au regard une vaste carrière pour voir tout ce que j'ai fait, pour embrasser d'un seul coup d'œil le chef-d'œuvre de l'esprit humain, faisant la preuve, par une idée perspicace, d'un profit étendu en terres habitables pour les peuples.

Ainsi, nous sommes le plus durement tourmentés, sentant, dans la richesse, ce qui nous manque. Le son de la clochette, le parfum des tilleuls, m'enlacent comme en une église et en un caveau. Le bon plaisir de celui qui est tout puissant se brise ici contre ce sable. Comment m'enlever cela de l'âme! La clochette tinte, et j'enrage.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Naturellement, une contrariété capitale doit enfieller ta vie. Qui le nie? A toute noble oreille la sonnerie semble répugnante. Et ce maudit carillonnement de bim-boum, embrumant le ciel serein du soir, se mêle en chaque événement, du premier bain jusqu'à la sépulture, comme si, entre bim et boum, la vie était un rêve qui va en se perdant.

FAUST.

La résistance, l'obstination, gâtent le plus

magnifique gain, de sorte que, pour profond, horrible tourment, on doit se lasser d'être juste.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Que veux-tu donc te gêner ici ? Ne te faut-il pas depuis longtemps coloniser ?

FAUST.

Ainsi, allez et éloignez-les de moi! Tu connais bien la belle petite terre que j'ai choisie pour ces vieux?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

On les emporte et on les dépose; avant qu'on se retourne, ils sont de nouveau debout; après la violence surmontée, un beau séjour réconcilie. (*Il siffle d'une façon perçante. Les trois compagnons paraissent.*) Venez comme le maître l'exige, et demain il donnera une fête à la flotte.

LES TROIS COMPAGNONS.

Le vieux maître nous a mal reçus; une fête à flots nous convient.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *aux spectateurs.*

Ici arrive aussi ce qui depuis longtemps est arrivé, car il y eut déjà la vigne de Naboth. (*Rois*, I, XXI.)

NUIT PROFONDE

LYNCÉE, *le guetteur, chantant de l'échanguette du château.*

Né pour la vue, préposé à l'inspection, assermenté à la tour, le monde me plaît. Je regarde dans le lointain, je vois dans le voisinage, la lune et les étoiles, la forêt et le chevreuil. Ainsi, en toutes choses, je vois l'éternelle parure, et, de même que cela m'a plu, je me complais aussi en moi-même. Vous, yeux fortunés, que ce que vous avez jamais vu, soit comme cela veuille, c'était pourtant bien beau ! (*Pause.*)

Non pas seulement pour me réjouir, je suis ici placé si haut; quelle horrible épouvante me menace du monde enténébré ! Je vois jaillir des lueurs étincelantes à travers la double nuit des tilleuls, toujours plus fort fouille un embrasement attisé par le courant d'air. Hélas ! l'intérieur de la cabane, qui était debout moussue et humide, flamboie; une prompte assistance est demandée, nul secours n'est sous la main. Ah ! les bonnes vieilles gens, autrefois si soucieux du feu, ils deviennent la proie de l'épaisse fumée ! Quelle effroyable aventure ! La flamme flamboie; rouge de charbons ardents se dresse la noire charpente moussue; pourvu seulement que les bonnes gens se soient sauvées de cet enfer furieusement

enflammé ! En languettes montent entre les feuilles, entre les rameaux de lumineux éclairs ; les branches sèches, qui brûlent en pétillant, s'embrasent vite et s'abattent. Devez-vous, yeux, reconnaître cela ! Me faut-il avoir la vue si longue ! La petite chapelle s'écroule par la chute et le poids des branches ; déjà les cimes sont sinueusement saisies par des flammes aiguës. Jusqu'à la racine rougissent les troncs creux, rouge pourpre dans l'embrasement. (*Longue pause. Chant.*)

Ce qui autrefois se recommandait au regard, est loin avec les siècles !

FAUST.

(*Sur le balcon, du côté des dunes.*) D'en haut, quelle lamentation chantée ? Ici sont trop tardifs la parole, le son. Mon guetteur gémit ; intérieurement cet acte impatient me fâche. Mais que la végétation des tilleuls soit anéantie jusqu'à l'horreur de troncs à demi carbonisés, une tour-vedette est bientôt construite pour regarder dans l'infini. Là je vois aussi la nouvelle demeure qui enclôt ce vieux couple, lequel, sous l'impression d'un généreux ménagement, jouit content des jours tardifs.

MÉPHISTOPHÉLÈS, et les TROIS COMPAGNONS, *d'en bas.*

Là nous arrivons au grand trot ; pardonnez ! cela ne s'est pas passé à l'amiable. Nous avons heurté, nous avons cogné, et toujours on n'ouvrait pas. Nous avons secoué, nous avons continué à cogner, alors la porte vermoulue là-bas a été renversée ; nous avons crié haut et menacé rudement, mais nous n'avons pas été écoutés. Et, comme il arrive en

pareil cas, ils n'entendaient pas, ils ne le voulaient pas; nous, toutefois, nous n'avons point hésité, lestement nous te les avons fait disparaître. Le couple ne s'est pas tourmenté beaucoup; de frayeur il est tombé inanimé. Un étranger, qui s'était caché là et qui voulait combattre, fut étendu dans le court espace d'une lutte acharnée ; par des charbons éparpillés alentour, de la paille s'enflamma. Maintenant cela flambe librement, comme bûcher pour ces trois.

FAUST.

Avez-vous été sourds à mes paroles ? Je voulais un échange, je ne voulais point de spoliation. Ce coup sauvage, irréfléchi, je le maudis ! Partagez cela entre vous !

EN CHŒUR.

L'antique parole, la parole retentit : obéis de bon gré à la violence ! Et si tu es hardi, et si tu tiens bon, risque maison et bien, et — toi-même. (*Ils s'éloignent.*)

FAUST, *sur le balcon.*

Les étoiles cachent leur aspect et leur clarté, le feu baisse et brûle petitement ; un vent léger, qui donne le frisson, l'attise ; il apporte jusqu'à moi fumée et vapeur. Vite ordonné, trop vite fait ! — Qu'est-ce qui approche en planant, semblable à des ombres ?

MINUIT

QUATRE FEMMES GRISATRES s'avancent.

LA PREMIÈRE.

Je m'appelle la Pénurie.

LA DEUXIÈME.

Je m'appelle la Dette.

LA TROISIÈME.

Je m'appelle l'Inquiétude.

LA QUATRIÈME.

Je m'appelle la Nécessité.

A TROIS.

La porte est close, nous ne pouvons pas entrer; là dedans habite un riche, nous ne voulons pas entrer.

LA PÉNURIE.

Là je deviens ombre.

LA DETTE.

Là je deviens néant.

LA NÉCESSITÉ.

On détourne de moi le visage blasé.

L'INQUIÉTUDE.

Vous, sœurs ! vous ne pouvez et vous n'osez entrer; l'Inquiétude, elle, se glisse dedans par le trou de la serrure. (*L'Inquiétude disparaît.*)

LA PÉNURIE.

Vous, sœurs grisâtres, éloignez-vous d'ici !

LA DETTE.

Tout proche au côté, je me joins à toi.

LA NÉCESSITÉ.

Toute proche au talon accompagne la Nécessité.

A TROIS.

Les nuages courent, les étoiles disparaissent ! Là derrière, là derrière ! de loin, de loin, là elle vient, la sœur, là elle vient, — la Mortalité.

FAUST, *dans le palais.*

Quatre j'ai vu venir, trois seulement s'en aller, je n'ai pu comprendre le sens du discours. Cela résonnait comme si l'on disait : — Nécessité, un sombre mot rimé suivait : — Mortalité ! Cela sonnait creux, étouffé, à la façon des spectres. Je ne me suis pas encore affranchi par la lutte. Si je pouvais éloigner la magie de mon sentier, désapprendre tout à fait les paroles d'incantation ; si devant toi, Nature, je me tenais uniquement homme, il vaudrait alors la peine d'être un humain. Je l'étais jadis, avant de le chercher dans l'obscur, avant d'avoir maudit, par une parole criminelle, moi et le monde. A présent, l'air est si plein d'une telle

apparition de fantômes, que personne ne sait comment il doit l'éviter. Même quand un seul jour nous sourit clairement raisonnable, la nuit nous enchevêtre dans la trame du rêve ; revenons-nous joyeux de la jeune campagne, un oiseau croasse. Que croasse-t-il ? Malechance! Circonvenus de bonne heure et tardivement par la superstition, — cela apparaît, cela s'annonce, cela avertit, — et, ainsi intimidés, nous nous trouvons seuls ; la porte grince, et personne n'entre. (*Ebranlé.*) Y a-t-il quelqu'un ici ?

L'INQUIÉTUDE.

La question demande un oui !

FAUST.

Et toi, qui es-tu donc ?

L'INQUIÉTUDE.

Je suis une fois là.

FAUST.

Éloigne-toi !

L'INQUIÉTUDE.

Je suis au bon endroit.

FAUST.

(*D'abord courroucé, puis apaisé. A part.*) Prends garde à toi et ne prononce aucune parole magique!

L'INQUIÉTUDE.

Nulle oreille ne m'entendrait-elle, que ce devrait néanmoins retentir dans le cœur ; sous une forme

changeante, j'exerce un pouvoir féroce. Sur les sentiers, sur l'onde, compagnon éternellement inquiet; toujours trouvée, jamais cherchée, aussi flattée que maudite, n'as-tu jamais connu l'Inquiétude?

FAUST.

Je n'ai qu'en courant traversé le monde; j'ai saisi aux cheveux chaque convoitise; ce qui ne suffisait pas, je le laissais aller; ce qui m'échappait, je le laissais passer. Je n'ai que souhaité et je n'ai qu'accompli et encore désiré, et j'ai ainsi avec puissance traversé impétueusement ma vie: grandement et puissamment d'abord; mais à présent elle va sagement, elle va avec réflexion. Le globe terrestre m'est assez connu. Vers au delà, la vue nous est barrée; insensé qui tourne là les yeux en clignotant, qui, au-dessus des nuages, se poétise son pareil! Qu'il se tienne ferme et qu'il regarde ici autour de soi; pour l'homme capable, ce monde n'est pas muet. Qu'a-t-il besoin d'errer dans l'éternité! Ce qu'il reconnaît, se laisse saisir. Qu'il chemine ainsi le long de la journée terrestre: si des Esprits agissent, qu'il aille son chemin; qu'il trouve, dans l'avancement progressif, tourment et bonheur, lui, à chaque instant non satisfait!

L'INQUIÉTUDE.

A celui que j'ai une fois en ma possession, à celui-là le monde entier ne sert à rien; un éternel obscur descend, le soleil ne se lève, ni ne se couche; avec des sens extérieurs parfaits, des ténèbres habitent intérieurement. Et de tous les trésors il ne sait point se mettre en possession. Bonheur et

malheur deviennent chimère, il meurt de faim dans l'abondance ; que ce soit délice, que ce soit tourment, il le remet au lendemain, il est seulement attentif à l'avenir, et ainsi jamais il n'achève.

FAUST.

Cesse ! De la sorte tu n'as pas de prise sur moi ! Je ne veux point entendre pareil non-sens. Va-t-en ! Cette mauvaise litanie pourrait tromper même l'homme le plus perspicace.

L'INQUIÉTUDE.

Doit-il aller ? Doit-il venir ? La résolution lui est enlevée ; au milieu d'une route frayée, il vacille des demi-pas en tâtonnant. Il se perd toujours plus à fond, voit toutes choses plus de travers, à charge lourdement à soi et aux autres, prenant haleine et suffoquant, non suffoqué et sans vitalité, non désespérant, non résigné. Un tel roulement sans trêve, une abstention douloureuse, un répugnant devoir, tantôt délivrance, tantôt écrasement, demi-sommeil et mauvais réconfort, l'attachent à sa place et le préparent à l'enfer.

FAUST.

Funestes fantômes ! Ainsi vous traitez le genre humain à mille reprises ; vous transformez même des jours indifférents en un laid pêle-mêle de tourments enlacés. Des démons, je le sais, difficilement on se débarrasse, le rigide lien spirituel n'est point à séparer ; mais ton pouvoir, ô Inquiétude ! furtivement grand, je ne le reconnaîtrai point.

L'INQUIÉTUDE.

Expérimente-le, à la façon dont je me détourne rapidement de toi avec imprécation ! Les humains sont aveugles pendant toute la vie.; maintenant, ô Faust, deviens-le à la fin ! (*Elle pousse son haleine contre lui.*)

FAUST, *aveuglé.*

La nuit semble plus profonde, pénétrer profondément ; mais au dedans de moi resplendit une claire lumière. Ce que j'ai médité, je m'empresse de l'accomplir ; la parole du maître donne uniquement du poids. Debout, hors du lit, vous valets, homme par homme ! Faites voir heureusement ce que, hardiment, j'ai conçu ! Saisissez l'outillage, remuez pelle et bêche ! Ce qui a été jalonné, doit aussitôt réussir. D'une ordonnance sévère, d'une application rapide, résulte la plus belle des récompenses. Afin que la plus grande œuvre s'achève, un seul esprit suffit pour mille mains.

GRANDE AVANT-COUR DU PALAIS

Torches.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *en tête, comme surveillant.*

Par ici, par ici ! Dedans, dedans ! Vous, Lémures flageolants ! demi-natures rapetassées de ligaments, de tendons et d'os !

LES LÉMURES, *en chœur.*

Nous nous mettons tout de suite à ta disposition, et, comme nous l'avons entendu à moitié, il s'agit peut-être bien d'un vaste terrain que nous devons recevoir. Des pieux empointés sont là, la chaîne longue pour le mesurage ; pourquoi est-ce à nous que l'appel est arrivé, nous l'avons oublié.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Ici, nul effort artistique n'a de valeur ; ne procédez que d'après vos propres mesures ! Que le plus long s'allonge de tout son long ; vous autres, soulevez le gazon tout autour. Comme on l'a fait pour nos pères, approfondissez un carré allongé ! Du palais jusqu'à l'étroit logis, aussi stupidement cela aboutit pourtant à la fin.

LES LÉMURES, *creusant avec des gestes railleurs.*

Lorsque j'étais jeune et que je vivais et aimais, il me semble que c'était bien doux; où gaiement cela résonnait et joyeusement allait, là s'agitaient mes pieds.

A présent, la maligne vieillesse m'a touché de sa béquille; j'ai trébuché par-dessus la porte de la tombe, pourquoi était-elle justement ouverte!

FAUST.

(*Sortant du palais, il tâtonne aux jambages de la porte.*) Comme le cliquetis des bêches me réjouit! C'est la multitude qui travaille à la corvée pour moi, qui réconcilie la terre avec elle-même, qui pose aux vagues leur limite, qui entoure la mer d'un rigoureux cordon.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *à part.*

Tu ne te donnes pourtant de la peine que pour nous, avec tes digues, tes quais, car déjà tu prépares à Neptune, le diable des eaux, un grand régal. De toute manière, vous êtes perdus; — les éléments sont conjurés avec nous, et cela aboutit à la destruction.

FAUST.

Surveillant!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Ici!

FAUST.

De quelle façon aussi que ce soit possible, procure des ouvriers, quantité sur quantité, anime par

la jouissance et la rigueur, paie, allèche, racole ! Je veux avoir avis chaque jour comment le fossé entrepris s'allonge.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *à demi-voix.*

On parle, ainsi qu'on m'en a donné avis, non point de fossé, mais de... fosse.

FAUST.

Un marais longe la montagne, empeste tout ce qui a déjà été gagné avec effort ; drainer également le bourbier fétide, serait le gain suprême. J'ouvre à bien des millions d'hommes des espaces non pas sûrs, il est vrai, mais à habiter activement, librement. Verte est la campagne, fertile ; homme et troupeau à l'instant à l'aise sur cette terre tout à fait nouvelle, établis aussitôt contre la forte colline qu'a entassée une peuplade hardie, laborieuse. Ici, à l'intérieur, un pays paradisiaque ; que là, extérieurement le flot se démène jusqu'à la hauteur du bord, et qu'il lèche pour faire irruption avec violence, l'impulsion de la communauté se hâte de fermer la brèche. Oui, à cette pensée je suis tout adonné, c'est la conclusion finale de la sagesse, que celui-là seulement mérite la liberté, ainsi que la vie, qui chaque jour est obligé de les conquérir. Et de la sorte, l'enfance, l'homme et le vieillard passent ici, environnés par le péril, chacun sa vigoureuse année. Je voudrais voir un tel fourmillement, être debout sur un sol libre avec un peuple libre. Il me serait permis de dire au moment : « Arrête-toi donc, tu es si beau ! » La trace de mes jours terrestres ne peut disparaître en des éter-

nités ! — Dans le pressentiment d'une félicité aussi haute, je jouis maintenant du moment le plus élevé. (*Faust s'affaisse en arrière, les Lémures le saisissent et l'étendent sur le sol.*)

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Aucun plaisir ne le rassasie, aucun bonheur ne lui suffit, ainsi continue-t-il à courtiser des formes changeantes ; le dernier, le mauvais, le vide moment, ce malheureux désire le tenir ferme. Celui qui m'a résisté si vigoureusement, ce vieillard-ci, gît dans le sable, le temps devient maître. L'horloge s'arrête.

LE CHŒUR.

S'arrête ! Elle est silencieuse comme minuit
L'aiguille tombe !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Elle tombe, c'est accompli !

LE CHŒUR.

C'est passé.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Passé ! Une stupide parole. Pourquoi passé ? Passé et pur néant, parfaite identité ! Que nous sert donc l'éternel créer ! A rafler à néant le créé ! « Alors c'est passé ! » Qu'y a-t-il à lire en cela ? C'est aussi bien que si ce n'avait pas été, et cela tourne pourtant dans le cercle comme si ce serait. J'aimerais à la place le vide éternel.

LA MISE AU TOMBEAU.

UN LÉMURE, *solo*,

Qui a si mal bâti la maison avec pelles et avec bêches ?

LES LÉMURES, *en chœur*.

Pour toi, hôte morne dans le vêtement de chanvre, elle est beaucoup trop bien réussie.

UN LÉMURE, *solo*.

Qui a si mal pourvu la salle ? Où sont restés table et sièges ?

LES LÉMURES, *en chœur*.

Il avait été prêté à courte échéance ; les créanciers sont si nombreux !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Le corps gît, et l'esprit veut-il s'enfuir, je lui montre vite l'acte écrit avec du sang ; — mais, hélas ! on a maintenant tant de moyens pour soustraire les âmes au diable. Sur l'ancienne route, on choque ; sur la nouvelle, nous ne sommes pas recommandés ; autrefois j'aurais fait cela seul, à présent il me faut chercher des suppôts.

Cela va mal pour nous en toutes choses ! Usage coutumier, vieux droit, on ne peut plus se fier à rien du tout. Autrefois elle partait avec le dernier souffle ; je la guettais, et, ainsi que la souris la plus habile, crac ! je la tenais dans des griffes fortement serrées. Maintenant elle hésite et ne veut point abandonner le sombre lieu, la répugnante habitation du vil cadavre ; les éléments, qui se

haïssent, ceux-là la chassent à la fin ignominieusement, et si je me torture jour et heures, quand comment et où, voilà la question déplaisante. La vieille Mort a perdu la force rapide, le Si même est longtemps douteux ; souvent j'ai regardé avec convoitise les membres raidis ; ce n'était qu'apparence, cela se mouvait, cela remuait de nouveau.

(*Gestes d'évocation d'un fantastique chef de file.*)

Approchez seulement alertes ! Doublez votre pas, vous sires à la corne recourbée, de vieille souche et graine de diable, vous apportez en même temps la gueule de l'enfer. Il est vrai que l'enfer a beaucoup, beaucoup de gueules, il engloutit suivant les égards dus au rang et suivant les dignités ; mais, à ce dernier jeu aussi, on ne sera pas tellement scrupuleux à l'avenir.

(*L'affreuse gueule de l'enfer s'ouvre à gauche.*)

Des canines s'entrebâillent, de la voûte du gosier jaillit en furie le fleuve de feu, et, dans l'épaisse fumée bouillante de l'arrière-fond, je vois la cité des flammes en éternel embrasement. Le brisant rouge s'élance jusqu'aux dents ; des damnés, espérant le salut, s'approchent à la nage ; mais la hyène colossalement les broie, et, angoissés, ils font à nouveau la brûlante route. Dans des coins, il reste encore beaucoup à découvrir, tant de choses, des plus effroyables, dans le plus étroit espace ! Vous faites très bien d'effrayer les pécheurs ; ils tiennent cela néanmoins pour mensonge et tromperie et rêve.

(*Aux gros diables à la corne courte, droite.*)

Eh bien ! gredins pansus aux joues enluminées ! Vous êtes si bien enflammés, gras par le soufre

d'enfer, nuques en forme de bloc, courtes, jamais mises en mouvement! guettez ici en bas si cela luit comme le phosphore : c'est la petite âme, Psyché, avec les ailes ; vous les déplumez, c'est alors un ver hideux; à mon cachet je veux l'estampiller, puis, en avant avec elle dans le tourbillon de feu.

Épiez les régions basses, vous autres, c'est votre devoir; s'il lui plaisait d'y loger, on ne le sait pas si exactement. Dans le nombril, elle est volontiers chez elle ; faites-y attention, elle vous échappe par là.

(*Aux diables secs, à la corne longue, recourbée.*)

Vous, souples niais, géants chefs de file, saisissez dans l'air, essayez-vous sans relâche ! Bras tendus, griffes montrées acérées, pour empoigner la voltigeante, la fugitive! Elle se sent sûrement mal dans la vieille demeure, et le génie, lui, tout de suite vise haut.

GLOIRE CÉLESTE descendant d'en haut, à droite.

L'ARMÉE CÉLESTE.

Suivez d'un vol sans effort, messagers, parents célestes : pour pardonner aux pécheurs, pour ranimer la poussière ; produisez, pour toutes les natures, d'agréables voies dans le balancement de la troupe stationnante.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

J'entends des sons faux, vilain tintement, cela vient d'en haut avec un jour importun ; c'est le bousillage gamino-virginal, tel qu'un goût bigot peut l'aimer. Vous savez comme, en des heures profon-

dément impies, nous avons machiné une annihilation du genre humain : le plus ignominieux que nous ayons inventé, est juste à point pour leur dévotion.

Ils arrivent hypocritement, les nigauds ! Ainsi nous ont-ils happé plus d'un, ils nous combattent avec nos propres armes ; ce sont aussi des diables, mais déguisés. Perdre ici, serait pour vous une honte éternelle ; approchez de la tombe et tenez-vous fermes sur le bord.

CHŒUR DES ANGES, *semant des roses.*

Roses, vous éblouissantes, envoyeuses de baume ! vous qui voltigez, planez, vivifiez secrètement, ailées de petites branches, aux boutons entr'ouverts, hâtez-vous de fleurir !

Que le printemps naisse, en pourpre et en vert ! portez des paradis à celui qui repose.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *aux satans.*

Pourquoi vous blottir et sursauter ? Est-ce usage en enfer ? Tenez donc ferme et laissez-les épandre ! A sa place chaque benêt ! Ils pensent peut-être, avec pareilles jonchées de fleurs, enneiger les diables brûlants ; cela fond et se racornit devant votre haleine. Soufflez maintenant, Pustriches ! — Assez, assez ! Devant votre exhalaison blémit toute la volée. — Pas si violemment ! Fermez gueules et nez ! En vérité vous avez soufflé trop fort. Ne connaîtrez-vous donc jamais les justes mesures ! Cela ne se racornit pas seulement, cela brunit, se dessèche, cela brûle ! Déjà, planant, cela approche en flammes claires, empoisonnées ; raidissez-vous à l'encontre, serrez-vous fermement ensemble ! La

vigueur s'éteint! Tout courage est anéanti! Les diables flairent une ardeur de caresses étrangères!

LES ANGES.

Les fleurs, ces bienheureuses, les flammes, ces joyeuses, elles répandent l'amour, elles préparent des délices comme, ô cœur! cela est désirable. Aux phalanges éternelles! les paroles, les vraies, l'Éther dans la clarté, le jour en tout lieu.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

O malédiction! ô honte à de pareils niais! Des satans se tiennent sur la tête, les lourdauds font roue sur roue et se précipitent, cul par dessus tête dans l'enfer. Bienfaisant vous soit le bain chaud mérité! Mais moi, je reste à ma place... (*Se débattant sous les roses flottantes.*) Loin, feux-follets! Toi! brille encore aussi fort; attrapé, tu restes une dégoûtante boue gélatineuse. Qu'as-tu à voltiger? Veux-tu déguerpir! — Cela m'étreint la nuque comme poix et soufre.

LES ANGES, *chœur.*

Ce qui ne vous appartient pas, il vous faut l'éviter; ce qui vous trouble au dedans, il ne vous est pas permis de l'endurer. Si cela pénètre violemment, il nous faut être solides; l'amour n'admet que ceux qui aiment!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Ma tête brûle, le cœur, le foie brûlent, un élément ultra-diabolique! bien plus aigu que le feu d'enfer! C'est pourquoi vous vous lamentez si

prodigieusement, infortunés amoureux qui, dédaignés, épiez, le cou tordu, la bien-aimée! A moi aussi! Qu'est-ce qui attire ma tête de ce côté, avec lequel je suis pourtant en lutte jurée? Cette vue m'était jadis si hostilement perçante. Quelque chose d'étranger m'a-t-il pénétré de part en part? J'aime bien à les voir, ces charmants garçons; qu'est-ce qui me retient, que je n'ose blasphémer? — Et si, moi, je me laisse affoler, qui donc désormais sera appelé le fou? — Ces petits gaillards, que je hais, ils me paraissent cependant par trop aimables !...

Vous, beaux enfants, faites-le-moi savoir, n'êtes-vous pas aussi de la race de Lucifer? Vous êtes si jolis, en vérité je voudrais vous embrasser; il me semble que vous arrivez juste à point. Je me sens si à l'aise, si naturel, comme si je vous avais déjà vus mille fois, si clandestinement, félinement convoiteux; à chaque coup d'œil nouvellement plus beaux, — beaux! Oh! approchez-vous, oh! accordez-moi un seul regard.

LES ANGES.

Nous venons déjà, pourquoi recules-tu? Nous nous approchons, et, si tu peux, reste!

(*Les anges, passant autour, occupent tout l'espace.*)

MÉPHISTOPHÉLÈS, *qui est refoulé à l'avant-scène.*

Vous nous traitez d'Esprits réprouvés, et vous êtes les vrais ensorceleurs; car vous séduisez homme et femme. — Quelle maudite aventure! Est-ce là l'élément d'amour? Tout le corps est en feu, je sens à peine que cela brûle à la nuque. — Vous oscillez de ci, de là, abaissez-vous donc,

remuez un peu plus terrestrement les gracieux membres! En vérité, le sérieux vous sied fort bien, mais je voudrais seulement une fois vous voir sourire; ce serait pour moi un éternel ravissement. Je veux dire de même que quand des amoureux regardent, un petit trait à la bouche, ainsi c'est fait. Toi, long gaillard, tu me plais le mieux, cette mine de prêtre ne te sied pas du tout, regarde-moi donc au moins avec un peu de convoitise! Vous pourriez aussi aller plus décents, plus nus; cette longue chemise plissée est ultra-morale... ils se tournent... A voir par derrière!... Cette racaille est toutefois par trop appétissante!...

CHŒUR DES ANGES.

Tournez-vous vers la clarté, flammes aimantes. Que la vérité guérisse ceux qui se réprouvent, afin que du Malin joyeusement ils se délivrent, pour être bienheureux dans l'alliance universelle.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *se remettant.*

Que m'advient-il? Comme Job, ulcère contre ulcère sur tout l'individu, qui a horreur de lui-même et qui, en même temps, triomphe quand il se regarde complètement à fond, quand il a confiance en soi et en sa race : sauvées sont les parties nobles du diable, le spectre d'amour se jette sur la peau; déjà sont consumées les flammes scélérates, et, ainsi qu'il convient, je vous maudis tous ensemble!

LES ANGES.

Saintes ardeurs, celui autour de qui elles planent, se sent, dans la vie, bienheureux avec les

bons. Tous réunis, élevez-vous et célébrez ! L'air est purifié, que l'esprit respire ! (*Ils s'élèvent, enlevant ce qu'il y a d'immortel en Faust.*)

MÉPHISTOPHÉLÈS, *regardant autour de soi.*

Mais, comment ? — Où sont-ils passés ? Troupe en tutelle, tu m'as surpris ; ils se sont envolés vers le ciel avec la proie, c'est pour cela qu'ils ont été friands autour de cette fosse ! Un grand, un unique trésor m'est dérobé ; l'âme élevée qui s'était donnée en gage à moi, celle-là, ils me l'ont matoisement raflée. Auprès de qui me plaindrai-je maintenant ? Qui me procurera mon droit acquis ? Tu es trompé en tes vieux jours, tu l'as mérité, cela va furieusement mal pour toi. J'ai outrageusement mal procédé ; une grande dépense, c'est honteux, est gaspillée ; une convoitise vulgaire, une absurde inclination, assaille le diable endurci. Et si le prudent expérimenté s'est occupé de cette chose puérile, insensée, la folie n'est, en vérité, pas petite, qui, à la conclusion, s'empare de lui.

RAVINS, BOIS. ROCHE, SOLITUDE

DE SAINTS ANACHORÈTES, répartis du bas en haut de la montagne, campés dans les cavités.

CHŒUR et ÉCHO.

La forêt, — elle se rapproche par le balancement ; les rochers, — ils y font poids ; les racines, — elles se cramponnent, tronc serré contre tronc vers en haut ; flot après flot jaillit, la grotte la plus profonde abrite ; les lions, — ils rampent muets, aimables autour de nous, ils respectent le lieu consacré, saint asile de l'amour.

PATER EXTATICUS.

(*Il s'élève et descend en planant.*) Éternel embrasement de délices, ardent lien d'amour, cuisante douleur de la poitrine, écumant plaisir divin. Flèches, transpercez-moi ; lances, subjuguez-moi ; massues fracassez-moi ; éclairs, foudroyez-moi, pour que vraiment se volatilise tout ce qui est vain, pour que brille l'étoile permanente, noyau de l'éternel Amour !

PATER PROFUNDUS, *région basse.*

De même que l'abîme de rochers à mes pieds repose pesamment sur un profond abîme, de même

que mille ruisseaux coulent en rayonnant vers l'horrible chute de l'écume du flot, de même que droit, par une propre impulsion vigoureuse, le tronc se porte dans les airs; ainsi, c'est l'Amour tout puissant qui forme tout, qui conserve tout.

Autour de moi c'est un bruissement sauvage, comme si la forêt et le fond de roc ondulaient! Et pourtant, affectueuse dans le mugissement, la masse d'eau se précipite vers le gouffre, appelée à arroser aussitôt la vallée; l'éclair qui s'est abattu en flamboyant pour améliorer l'atmosphère, qui portait dans le sein poison et vapeurs, ce sont des messagers d'amour, ils manifestent ce qui, éternellement agissant, ondoie autour de nous. Que cela aussi enflamme mes entrailles, si l'esprit embrouillé, froid, se tourmente dans les limites des sens obtus, dans la douleur de chaînes étroitement serrées. O Dieu! apaise les pensées, éclaire mon cœur nécessiteux.

PATER SERAPHICUS, *région moyenne.*

Quel léger nuage matinal plane à travers la chevelure vacillante des sapins! Est-ce que je pressens ce qui vit à l'intérieur? C'est une jeune troupe d'Esprits.

CHŒUR DE GARÇONS BIENHEUREUX.

Dis-nous, Père, où nous flottons; dis-nous, bon Père, qui nous sommes? Nous sommes heureux; à tous, à tous, l'existence est si légère.

PATER SERAPHICUS.

Garçons nés à minuit, esprit et sens à demi ouverts; perdus aussitôt pour les parents, à gain

pour les anges ! Qu'un être affectueux soit présent, vous le sentez bien ; ainsi donc approchez-vous ! Mais des sentiers abrupts de la terre, vous heureux, vous n'avez aucune trace. Descendez dans mes yeux, organe convenable pour l'univers et pour la terre ; comme vôtres vous pouvez vous en servir, regardez cette contrée ! (*Il les prend en lui.*) Ce sont des arbres, ce sont des rochers, un torrent qui se précipite et qui, avec un roulement prodigieux, se raccourcit la route escarpée.

LES GARÇONS BIENHEUREUX, *du dedans.*

C'est puissant à contempler ; mais trop sombre est l'endroit, il nous secoue d'épouvante et d'horreur. Toi, noble, bon, laisse-nous aller !

PATER SÉRAPHICUS.

Montez vers un cercle plus élevé, croissez toujours insensiblement, ainsi que, d'après un mode éternellement pur, renforce la présence de Dieu ! Car telle est, pour les Esprits, la nourriture qui domine dans l'éther le plus libre : la révélation de l'éternel Amour, qui se développe en béatitude.

CHŒUR DES GARÇONS BIENHEUREUX.

(*Tournoyant sur les sommets les plus élevés.*) Entrelacez joyeusement les mains pour l'union en ronde, mouvez-vous et mêlez aux chants des sentiments sacrés ! Divinement instruits, vous pouvez avoir confiance, Celui que vous révérez, vous le contemplerez.

DES ANGES.

(*Planant dans l'atmosphère plus haute, portant la*

partie immortelle de Faust.) Sauvé du Malin est le noble chaînon du monde des Esprits : celui qui, aspirant toujours vers un but, se donne de la peine, celui-là nous pouvons le délivrer ; et si même l'amour s'est d'en haut intéressé à lui, la troupe bien heureuse l'accueillera par une bienvenue cordiale.

LES ANGES PLUS JEUNES.

Ces roses, venant des mains de pénitentes affectueuses, saintes, nous ont aidés à remporter la victoire et à accomplir l'œuvre élevée, à conquérir ce trésor d'âme. Lorsque nous semions, les méchants ont reculé ; lorsque nous avons touché, les démons ont fui. Au lieu des châtiments habituels de l'enfer, les Esprits ont ressenti le tourment d'amour ; même le vieux maître Satan a été pénétré de souffrance aiguë. Jubilez ! cela a réussi.

LES ANGES PLUS ACCOMPLIS.

Il nous reste un résidu terrestre pénible à porter, et serait-il d'asbeste, il n'est pas pur. Quand une forte vigueur d'esprit a raflé à soi les éléments, aucun ange ne disjoindrait la double nature unie des deux intimes ; l'éternel Amour seulement peut séparer cela.

LES ANGES PLUS JEUNES.

Je découvre à l'instant, ennuageant la cime des rochers, une vie d'Esprits se mouvant dans le voisinage. Les nuées s'éclaircissent ; je vois une troupe mobile de garçons bienheureux, délivrés de la pression de la terre ; réunis en cercle, ils se réconfortent au printemps nouveau et à la parure du monde supérieur. Que pour le commencement,

pour un plein profit s'accroissant, il soit associé à ceux-là.

LES GARÇONS BIENHEUREUX.

Avec joie nous recevons celui-ci à l'état de chrysalide ; nous obtenons ainsi un gage des anges. Détachez les flocons qui l'entourent ; déjà il est beau et grand par une vie sainte.

LE DOCTEUR MARIANUS.

(*Dans la cellule la plus haute, la plus pure.*) Ici, libre est la vue, l'esprit élevé. Là passent des femmes planant vers en haut ; au milieu, dans la couronne d'étoiles, la Magnifique, la Reine du Ciel, je le vois à la splendeur.

(*Ravi en extase.*) Suprême Souveraine du monde ! laisse-moi contempler ton mystère dans la tente bleue, déployée du ciel ! Agrée ce qui agite gravement et tendrement la poitrine de l'homme et ce qu'elle apporte à ton encontre avec une sainte passion d'amour ! Indomptable notre courage, quand majestueuse tu ordonnes ; soudain s'atténue l'ardeur, quand tu nous pacifies. Vierge, pure dans le sens le plus beau ; Mère digne d'hommages ; Reine élue pour nous, de rang égale aux dieux ! Autour d'elle s'entrelacent de légères nuées, ce sont des pénitentes, une petite troupe délicate, aspirant autour de ses genoux l'air éthéré, ayant besoin de grâce.

A toi, l'Intangible, il n'est point enlevé que familièrement ne viennent vers toi les faciles à séduire.

Emportées dans la faiblesse, elles sont malaisées à sauver ; qui rompt de sa propre énergie les chaînes

des convoitises ? Combien vite le pied ne glisse-t-il pas sur un sol incliné, lisse ? Regard et salut, caressante haleine, qui ne séduisent-ils pas ?

MATER GLORIOSA s'approche en planant.

CHŒUR DES PÉNITENTES.

Tu planes vers les hauteurs des royaumes éternels, entends la supplication, Toi la Sans-Égale ! Toi pleine de grâces !

MAGNA PECCATRIX. (*Saint Luc*, VII, 36.)

Par l'amour qui, sur les pieds de ton Fils divinement transfiguré, fit couler des larmes avec le baume, malgré la raillerie du pharisien ; par le vase qui si abondamment égoutta le parfum ; par les boucles qui si mollement essuyèrent les membres sacrés...

MULIER SAMARITANA. (*Saint Jean*, IV.)

Par le puits vers lequel déjà, jadis, Abraham fit conduire le troupeau ; par le seau qui put toucher fraîchement la lèvre du Sauveur ; par la pure, riche source qui maintenant se déverse de là, surabondante, éternellement claire, circulant à travers tous les mondes...

MARIA EGYPTIACA. (*Acta Sanctorum.*)

Par le lieu hautement consacré où l'on descendit le Seigneur ; par le bras qui, avertissant, me repoussa de la porte ; par l'expiation de quarante années, à laquelle je restai fidèle dans les déserts ; par le bienheureux salut d'adieu que j'inscrivis dans le sable...

LES TROIS.

Toi qui ne refuses pas ton voisinage aux grandes pécheresses, et qui augmentes dans les éternités un gain de repentance, accorde aussi à cette bonne âme, qui ne s'est oubliée qu'une fois, qui ne pressentait pas qu'elle faillissait, ton pardon proportionné !

UNA POENITENTIUM, nommée autrefois MARGUERITE.

(*Se serrant contre.*) Incline, Toi la Sans-Égale, Toi la Radieuse, incline favorablement ton visage vers mon bonheur ! Celui qui tôt fut aimé, qui n'est plus troublé, il revient.

LES GARÇONS BIENHEUREUX.

(*S'approchant en un mouvement circulaire.*) Déjà en croissant il nous dépasse par ses membres puissants, il rendra abondamment la récompense d'un soin fidèle. Nous fûmes hâtivement éloignés des chœurs de la vie ; mais celui-ci a appris, il nous instruira.

UNE DES PÉNITENTES, nommée autrefois MARGUERITE.

Entouré du noble chœur des Esprits, le nouveau venu se remarque à peine lui-même, il pressent à peine la vie nouvelle, tant il ressemble déjà à la troupe sacrée. Vois, comme il s'arrache à tout lien terrestre de l'ancienne enveloppe et comme, du vêtement éthéré, ressort la première force juvénile ! Accorde-moi de l'instruire, le jour nouveau l'éblouit encore.

MATER GLORIOSA.

Viens! élève-toi vers de plus hautes sphères! S'il te pressent, il suit.

DOCTEUR MARIANUS.

(*Le visage contre terre, adorant.*) Vous tous, délicats repentants, levez les yeux vers le regard sauveur, afin de vous transformer, rendant grâces, pour une destinée bienheureuse! Que chaque sentiment meilleur soit prêt à ton service! Vierge, Mère, Reine, Déesse, reste favorable!

CHORUS MYSTICUS.

Tout le Transitoire n'est que symbole; ici, l'Insuffisant devient Événement; ici, l'Indescriptible est fait; l'Éternel-Féminin nous exalte.

FIN

APPENDICE

I

PARALIPOMÈNES SUR *FAUST*

PREMIÈRE PARTIE

CABINET D'ÉTUDES DE FAUST.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Si tu es favorisé par le dehors, tout se pressera vers toi : un garçon qui n'est pas un peu vaniteux, celui-là peut sur-le-champ se pendre.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Apprenez seulement, en me voyant faire, comment on se pose devant les gens : j'arrive gaiement, ainsi chaque cœur est favorable ; je ris, aussitôt chacun rit avec moi. Il vous faut, comme moi, avoir seulement confiance en vous-même et songer qu'il y a ici quelque chose à risquer; car, à l'occasion, même les femmes pardonnent si, avec bienséance, on oublie le respect. Point de baguette divinatoire, point de mandragore, le meilleur sortilège gît dans la bonne humeur; suis-je à l'unisson avec tous, alors je ne vois pas qu'on prenne mal quelque chose. C'est pourquoi, allègrement à l'œuvre, et n'hésitez pas longtemps. La préparation me fait peur.

THÈSE.

Demi-chœur, l'autre moitié, *tutti* des étudiants, exprimant la situation. La foule, l'ondulation, la sortie et l'entrée à grands flots.

Wagner, comme opposant. Il fait une révérence. Voix isolées. Le Recteur à l'Huissier. Des Huissiers qui ordonnent le silence.

Un Écolier voyageur entre en scène. Il blâme la réunion. Chœur des étudiants, à demi, en entier. Il blâme le Répondant. Celui-ci se met hors de cause.

Faust tient tête. Il blâme sa hâblerie. Il demande qu'il articule.

Méphistophélès le fait, mais il tombe aussitôt dans la louange de la vie errante et de l'expérience qui en résulte.

Chœur, moitié.

Faust. — Portrait défavorable de l'Écolier errant.

Chœur, moitié.

Méphistophélès. — Les connaissances qui manquent au scolastique.

Faust. — Γνῶθι σεαυτόν, dans sa belle acception. Il invite l'adversaire à poser des questions tirées de l'expérience, à toutes lesquelles Faust répondrait.

Méphistophélès. — Glaciers. Feux bolognais. Fée Morgane. Animal. Homme.

Faust. — Question posée en guise de réponse : où pourrait être le miroir créateur.

Méphistophélès. — Révérence, la réponse une autre fois.

Faust. — Conclusion. Licenciement.

CHŒUR. — Comme Majorité et Minorité des auditeurs.

WAGNER. — Son souci, les Esprits pourraient prononcer ce que l'homme s'imaginerait dire.

AUDITOIRE.

THÈSE.

ÉCOLIERS, *du dedans.*

Laissez-nous sortir! Nous n'avons pas mangé. Celui à qui il est permis de parler oubliera nourriture et boisson ; celui qui doit écouter, devient finalement las.

ÉCOLIERS, *du dehors.*

Laissez-nous entrer! nous venons déjà de mâcher, car le réfectoire nous a nourris. Laissez-nous entrer! nous voulons digérer ici; le vin nous manque, et ici il y a l'esprit.

UN ÉCOLIER VOYAGEUR.

Dehors! Dedans! Et que pas un ne bouge! Que vous pressez-vous sur ce seuil! Place ici dehors, et laissez aller ceux du dedans; occupez ensuite l'endroit abandonné!

DES ÉCOLIERS.

Celui-ci est de l'espèce errante. Il fanfaronne, mais il a raison.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Qui parle de doutes? Laissez-moi entendre cela! Qui veut douter, celui-là ne doit point enseigner; qui veut enseigner, que celui-là donne quelque chose!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Et souviens-toi, une fois pour toutes, du plus important de tous les dictons : il n'y a point pour toi de mystère dans le chiffre, mais un grand dans les fractions.

UNE RUE.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Ce jeune seigneur est, assurément, difficile à conduire; mais, en gouverneur expérimenté, je sais diriger le poulain sauvage, et aussi plus rien ne m'affecte. Je le laisse ainsi cheminer dans ses penchants, je désire pourtant agir aussi d'après mes penchants, je parle beaucoup et le laisse toujours aller; est-il même arrivé un tour par trop bête, alors il me faut montrer ma sagesse, ensuite on le sort de là par les cheveux; mais on donne aussitôt, tandis qu'on répare cela, occasion à de nouvelles sottises.

NUIT DE WALPURGIS.

MONTAGNES DU HARZ.

FAUST.

Dès qu'on va plus loin vers le Nord, alors augmentent suie et sorcières.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

De la musique seulement, et serait-ce une cornemuse ! Nous avons, comme maints nobles compagnons, beaucoup d'appétit et peu de goût.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

. . . . . .

Ce cher chanteur de Hameln, de plus mon vieil ami, le très recherché preneur de rats, comment cela va-t-il. . . . . .

LE PRENEUR DE RATS DE HAMELN.

Je me porte très bien, pour vous servir; je suis un homme bien nourri, patron de douze philanthropines, outre cela . . . . . .

MONTAGNES DU HARZ.

RÉGION PLUS ÉLEVÉE.

Après l'intermède : solitude, désert, sonnerie de trompettes. Éclairs, tonnerre d'en haut. Colonnes de feu. Fumée épaisse. Rocher qui en surgit. C'est Satan. Grande foule autour. Perte de temps. Moyen de pénétrer à travers. Endommagement. Clameur. Chanson. Ils se tiennent dans le cercle le plus rapproché. On peut à peine y tenir à cause de la chaleur. Qui est premièrement dans le cercle. Discours de Satan. Présentation. Investitures. Minuit. Enfoncement de l'apparition. Volcan. Dispersion impétueuse, violente et précipitée, en désordre.

SOMMET DU BROCKEN.

SATAN, sur le trône. Grande FOULE autour. FAUST et MÉPHISTOPHÉLÈS dans le cercle le plus rapproché.

SATAN, *parlant du haut du trône.*

Les boucs à la droite ! Les chèvres à la gauche ! Les

chèvres, elles, sentent ; les boucs, eux, puent. Et si même les boucs étaient encore plus puants, la chèvre toutefois ne peut pas se passer du bouc.

CHŒUR.

La face contre terre, révérez le Maître! Il instruit les peuples et les instruit volontiers. Entendez les paroles : il vous montre la trace de l'éternelle vie de la très profonde Nature.

SATAN, *tourné à droite.*

Pour vous, il y a deux choses aussi magnifiques et aussi grandes : l'or reluisant. . . . . l'une procure, l'autre entortille ; c'est pourquoi, heureux qui, par la lutte, obtient les deux ensemble.

UNE VOIX.

Que disait donc le Maître ? — Éloigné de l'endroit, je n'entendais pas distinctement les précieuses paroles ; encore obscure me reste la magnifique trace, je ne vois pas la vie de la profonde Nature.

SATAN, *tourné à gauche.*

Pour vous, il y a deux choses de précieux éclat : l'or reluisant. . . . . c'est pourquoi sachez, vous femmes, vous réjouir de l'or, et plus encore que de l'or. . . . . .

CHŒUR.

La face contre terre au saint lieu! Oh! heureux qui se tient proche et entend la parole !

UNE VOIX.

Je me tiens au loin et je dresse les oreilles ; pourtant j'ai déjà perdu maintes paroles. Qui me dira cela distinctement, qui me montrera la trace de l'éternelle vie de la très profonde Nature !

MÉPHISTOPHÉLÈS, *à une jeune fille.*

Pourquoi pleures-tu, gentil petit trésor? Les larmes ne sont pas ici à leur place. Tu es peut-être par trop rudement poussée dans la foule?

LA FILLE.

Oh! non. Le Maître là-bas parle tout à fait drôlement d'or. . . . . et tout se réjouit à ce qu'il semble; mais les grands peut-être comprennent-ils seuls cela?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Ma chère enfant, seulement pas de pleurs! car si tu désires savoir ce que le diable veut dire alors. . . .

SATAN, *tourné en avant.*

Vous, petites filles, vous vous tenez ici juste au milieu; je vois que vous arrivez toutes chevauchant sur des balais : soyez propres pendant le jour. . . ainsi vous aurez avancé le plus possible sur la terre.

AUDIENCES PARTICULIÈRES.

UN MAITRE DE CÉRÉMONIES.

. . . . . .

. . . . . .

X...

et si je puis, comme j'ai demandé, me voir les coudées franches dans ce royaume, alors, plein de reconnaissance, tyran, je te baise néanmoins les griffes, quoique de naissance je sois démocrate.

LE MAITRE DE CÉRÉMONIES.

Les griffes! c'est pour une seule fois; tu devras te décider à aller plus avant encore.

X...

Qu'exige donc le rituel?...

LE MAITRE DE CÉRÉMONIES.

Plaît-il à Messire de baiser la partie postérieure ?

X...

Là-dessus je suis sûr de moi ; je baise derrière ou devant. Si ton nez au moins semble en haut se faire jour à travers tous les mondes, je vois ici en bas.. .... à engloutir l'univers. Que ne s'exhale-t-il pas de la bouche colossale ! Si bon, cela ne peut pas sentir dans le paradis ! Et cette embouchure bien bâtie fait naître le désir de s'y fourrer. Que dois-je faire de plus !

SATAN.

Vassal, tu es à toute épreuve! Par là je t'investis de millions d'âmes, et celui qui a aussi bien que toi loué le .... du diable, celui-là ne manquera jamais de phrases flatteuses.

UNE AUTRE PARTIE DU BROCKEN.

RÉGION PLUS BASSE.

Apparition d'échafaud.

Foule. Ils escaladent un arbre. Conversations du peuple. Sur un sol ardent. Nu le fantôme. Les mains sur le dos.

CHANT.

Où coule un sang humain brûlant, cette vapeur est bonne à tout sortilège. La confrérie grise et la noire puisent la force pour des œuvres nouvelles. Ce qui présage le sang, nous est agréable ; ce qui verse le sang,

nous accommode. Autour du brasier et du sang, menez le branle ; dans le brasier doit être versé du sang.

La fille fait signe, c'est déjà bon; l'ivrogne boit, cela indique le sang. Le regard, le breuvage excitent ; le poignard est reluisant, c'est fait. Une source de sang ne ruisselle jamais seule, d'autres petits ruisseaux y affluent; ils roulent de lieu en lieu, le fleuve entraîne les fleuves.

La tête tombe. Le sang jaillit et éteint le feu. Nuit. Bruissement. Bavardage de goitreux. Par là, Faust apprend.

FAUST, MÉPHISTOPHÉLÈS.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Pour échapper à la suie des sorcières, notre pavillon doit flotter vers le Sud; mais là, accommode-toi d'habiter avec prêtres et scorpions.

Petit air chaud, approche en soufflant, souffle à notre encontre, car tu nous as fait du bien sur les sentiers de la jeunesse.

GRANDE ROUTE.

Une croix sur le chemin. — A droite, sur la colline, un vieux château. — Dans le lointain, une petite cabane de paysans.

FAUST.

Qu'y a-t-il, Méphisto, as-tu hâte ? Pourquoi baisses-tu les yeux devant la croix ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je le sais bien, c'est un préjugé ; mais enfin, cela m'est une fois antipathique.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Personne n'a le droit de m'interroger en conscience ; j'ai souvent honte de ma race. Ils pensent, quand ils disent le diable, qu'ils disent quelque chose d'extraordinaire.

II

POUR LA COMPOSITION MUSICALE

DU *FAUST*, DE RADZIWILL

---

1. CHŒUR D'ESPRITS.

Écrira-t-il? Il écrira. Il n'écrira pas; il écrira. Le sang est un suc tout particulier, produisant à l'intérieur la force par la force. Si la blessure l'arrache rapidement vers le dehors, au dehors il sévira plus sauvagement; le sang est un suc tout particulier.

---

2. CHŒUR D'ESPRITS.

Dehors, en haut avec hardiesse et gaieté! Sommes-nous une fois en haut, de nouveau cela descend.

---

3. QUARTETTO.

MARGUERITE.

Il vient, il vient si vite, il me questionnera; là dehors c'est si clair; non, non, je ne puis pas le dire.

FAUST.

Ha! friponne, ainsi tu me taquines! Ne veux-tu pas le dire? Ah! je t'aime, je t'aime! Comment ne questionnerais-je pas?

MARGUERITE.

Mais que signifie donc cela ? Pourquoi me poursuis-tu ?

FAUST.

Je ne veux aucune autre. Ce que je veux? Toi seulement!

MARGUERITE.

Demandes-tu encore une fois ce que tu as pris? Viens contre mon cœur ! Tu es, tu es bien venu.

FAUST.

Ah ! quel doux trésor ai-je pris ! Qu'ainsi donc, cœur contre cœur soit hautement, hautement bien venu l'un à l'autre !

MARGUERITE.

Viens !

FAUST.

Douce chérie !

MÉPHISTOPHÉLÈS et MARTHE.

Femme avisée et avisé ami connaissent de telles flammes ; jusqu'à ce que Messire y pense loyalement, ne les laissez pas ensemble !

FAUST.

Qui est là ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Bon ami !

FAUST.

Une brute !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Enfin ! ainsi tu me plais. Qui a donné l'occasion, celui-là doit vivre !

MARTHE.

Qui a saisi l'occasion, doit être mal accueilli ! mal accueilli !

FAUST et MARGUERITE.

Dis, qui nous l'a donnée cette vie, cette vie? Jamais il ne nous sera enlevé, ce bon accueil, ce bon accueil!

FAUST.

Non, non, jamais!

MARGUERITE.

Jamais?

I

PARALIPOMÈNES SUR *FAUST*

DEUXIÈME PARTIE

A LA COUR DE L'EMPEREUR.

LE THÉATRE.

L'acteur qui représente le Roi semble devenu fatigué.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Bravo, vieux Fortinbras, vieil oiseau! Tu es mal à l'aise, je te plains de tout cœur. Rassemble ton courage. Deux mots encore. De sitôt nous n'entendons plus parler un roi.

LE CHANCELIER.

En revanche, nous avons le bonheur d'entendre d'autant plus souvent les sages sentences de Sa Majesté l'Empereur.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

C'est quelque chose de tout autre. Votre Excellence n'a pas besoin de protester. Ce que nous disons, nous autres sorciers, est entièrement non préjudiciable.

FAUST.

Silence! silence! Il se meut de nouveau.

L'ACTEUR.

Pars, toi, vieux cygne! Pars! Béni sois-tu pour ton

dernier chant et pour tout ce que tu as dit de bon. Le mal que tu as dû faire est petit.....

LE MARÉCHAL DE LA COUR.

Ne parlez pas si haut. L'Empereur dort. Sa Majesté ne semble pas bien portante.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

C'est à Sa Majesté à ordonner si nous devons cesser. Les Esprits n'ont, outre cela, rien de plus à dire.

FAUST.

Qu'as-tu à te retourner?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Où donc les singes peuvent-ils s'être fourrés? Je les entends toujours parler.

C'est, comme je le disais déjà, un.....

L'ÉVÊQUE.

Ce sont des sentiments païens, j'ai trouvé semblable chose dans Marc-Aurèle. Ce sont les vertus païennes.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Et ce sont des vices brillants, et il est juste que les prisonniers soient pour cela réprouvés tous ensemble.

L'EMPEREUR.

Je trouve cela dur; que dites-vous, Évêque?

L'ÉVÊQUE.

Sans contourner la décision de notre Église souverainement sage, je devrais croire qu'aussitôt.....

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Pardonnées ! des vertus païennes ? Je les aurais vues volontiers punies ; mais, s'il n'en est pas autrement, nous voulons les pardonner. — Tu es en premier lieu absous et de nouveau dans le droit...

(*Ils disparaissent sans puanteur.*)

LE MARÉCHAL DE LA COUR.

Sentez-vous quelque chose?

L'ÉVÊQUE.

Pas moi.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Cette sorte d'Esprits ne pue pas, Messires.

A LA COUR DE L'EMPEREUR.

Scène plus reculée.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Un médecin ordinaire doit être bon à tout; nous avons commencé près des étoiles, et nous finissons par les cors aux pieds.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

La race gracieusement courtisane est seulement née pour notre déplaisir, et un pauvre diable a-t-il une fois raison, cela n'arrive certainement pas aux oreilles du roi.

NUIT CLASSIQUE DE WALPURGIS.

FAUST.

Toi, aiguise la vue de tes yeux, en ces districts elle semble trop faible ; il n'est pas question de diables, il n'est propos ici que de dieux.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

L'œil réclame son tribut. Qu'a-t-on en des païens nus ? Quant à moi, j'aime à déshabiller quelque chose, lorsque pourtant on doit une fois aimer.

EN RASE CAMPAGNE.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Si seulement la sagesse pouvait exister avec la jeunesse et si les républiques pouvaient exister sans vertu, le monde serait proche du but suprême.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Fi donc ! Aie honte d'ambitionner la renommée ; un charlatan a besoin seulement d'être en renom. Emploie mieux tes talents, au lieu de parader vaniteusement devantles hommes. Après un court tapage, la Renommée se met au repos, le héros est oublié tout comme le vaurien ; le plus grand roi ferme les yeux, et chaque

chien pisse aussitôt sur sa fosse. Sémiramis! ne tint-elle pas le sort de la moitié du monde dans la balance de la guerre et de la paix? Et ne fut-elle pas aussi grande au dernier moment, qu'au premier des jours de sa souveraineté? Mais, à peine succombe-t-elle fortuitement au coup imprévu de la mort, qu'aussitôt, volent, de toutes les extrémités, de misérables paperasses par milliers, et elles couvrent son cadavre! Celui qui comprend bien ce qui tellement convient et sied, s'entend aussi à détrousser à son temps une petite couronne ; mais es-tu d'abord seulement cent ans célèbre, qu'aucun humain ne sait plus dire quelque chose de toi.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Et si vous grondez, et si vous vous plaignez que j'agis trop grossièrement avec vous. . . . . car qui vous dit aujourd'hui bien rudement la vérité, celui-là vous la dit pour mille ans.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Va, tente seulement ta chance! et si tu as bien fait ton chemin par l'hypocrisie, alors reviens fatigué et boiteux. L'homme entend seulement ce qui le flatte. Parle avec les dévots de la récompense de la vertu, parle avec Ixion du nuage, avec les rois du prestige de la personne, de liberté et d'égalité avec le peuple!

FAUST.

Cette fois non plus ne m'en imposent ni la profonde fureur avec laquelle tu détruirais volontiers, ni ton regard de tigre, ni ton puissant visage. Ainsi donc entends, si tu ne l'as jamais entendu : l'humanité a une

ouïe fine ; une parole nette excite à de belles actions; l'homme ne sent que par trop ce dont il a besoin et se laisse volontiers conseiller sérieusement. Avec cette perspective je me sépare de toi, bientôt et triomphant je suis de nouveau ici.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Ainsi va donc avec tes beaux talents! Cela me réjouit quand un fou se tourmente pour d'autres fous ; car chacun pense avoir suffisamment de conseils sur soi ; il sent plutôt l'argent, lorsqu'il lui manque.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Absurde est d'ordinaire ce pourquoi l'on se fatigue et se tracasse anxieusement. Par exemple, notre pain quotidien, celui-là déjà n'est pas précisément le plus délicat; rien non plus n'est aussi absurde que la mort, et celle-là justement est ce qu'il y a de plus commun.

DEVANT LE PALAIS.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

La vie, ainsi qu'elle fuit avec rapidité, vous la prenez minutieusement et toujours plus minutieusement, et quand on la regarde à la lumière, à la fin la durée déjà vous suffit.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Ainsi repose donc à ta place! Ils consacrent le lit de parade, et, avant que la petite âme s'arrache, se crée un nouveau corps, j'annonce en haut le pari gagné. A

présent je me réjouis sur la grande fête, comment le Seigneur se fera entendre.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Non! cette fois ne valent nul retard et nul arrêt : du trône commande le Vicaire du Royaume, déjà je le connais, lui et les siens, ils savent me chasser comme je chasse les rats.

II

DEUX DIABLOTINS ET L'AMOUR

DEUX DIABLOTINS apparaissent hors de l'enfoncement à droite.

A.

Eh bien ! ne l'ai-je pas dit, tiens, nous y voilà !

B.

Cela est allé vite ! Où donc est le papa? Nous attraperons un horion pour notre malice. (*Ils sont sortis de l'enfoncement.*)

A.

Il n'est pas loin, cela sent fort ici le soufre ; nous allons dessus directement, ainsi nous sommes bientôt au but.

L'AMOUR.

(*Avec les pieds et les mains croisés, il est soulevé, endormi, hors de l'enfoncement à gauche.*)

B.

Regarde là !

A.

Qu'y a-t-il ?

B.

Là vient encore un compagnon de jeu. Oh ! celui-là est vilain, celui-là est horrible !

A.

Si blanc et rose, je trouve cela tout à fait affreux.

B.

Et il a des ailes comme une autruche.

A.

Je préfère, moi, la chauve-souris.

B.

Il me prend envie de le réveiller.

A.

Il nous faut effrayer le nigaud. A, a! É, é! I, i! O! U!

B.

Il se meut. Silence! nous écoutons.

L'AMOUR, *aux spectateurs.*

En quelque pays que je sois arrivé, je ne serai nulle part étranger, solitaire. Je parais, — les cœurs sont enflammés ; sociables ils se trouvent; je disparais, chacun est seul.

A, *le contrefaisant.*

Seul.

B.

Seul.

TOUS DEUX.

Tous deux, nous sommes pourtant aussi à deux.

L'AMOUR.

Oui, la société est en conséquence!

A.

Il souffle encore!

B.

Chante-lui quelque chose en injure!

A.

Le chétif garçonnet! Oh! chauffez-moi la chambrette, il grelotte, il a froid.

B.

Oh! comme le petit lapin, la petite hermine, se tortille, minaude!

L'AMOUR.

En vain tu t'exaspéreras, toi, vilaine frimousse! La perte de la sympathie me fait trembler, mais la haine ne m'effraie pas. (*Dans le fond.*)

B.

C'est bien, à mon avis, un joli petit coq!

A.

Un vrai dru petit rustre!

B.

Certainement un espiègle comme moi et toi.

A.

Viens, voyons d'un peu plus près! Nous voulons l'apprivoiser par des cajoleries.

B.

Troubler facilement la petite tête, aussi bien que si c'était une grande.

TOUS DEUX, *s'inclinant.*

D'où vient donc le beau Messire? De nos pareils il y en a cent; de lui, maintenant, nous sommes émerveillés.

L'AMOUR.

De ces échines recourbées, de ces roulants regards

de feu, ne veut jamais percer aucune humilité; vous pouvez vous tortiller, vous pouvez vous courber ; bravade et fureur siéent mieux. Oui, vous, faces réprouvées, toi, engeance archiplutonienne, apprends ce que tu veux savoir!

J'aime, des hauteurs du Parnasse, à aller à la splendeur du banquet des dieux, alors le dieu s'extasie pour le dieu. Apollon se cache parmi les bergers, mais tous doivent me donner l'hospitalité, et berger et roi sont rendus heureux. Si je prépare de l'affliction à un cœur, de celui-là le plus grand bonheur devient le partage. Qui ne se réjouit pas de mes douleurs! Cette douleur est plus que toute félicité.

A et B.

Maintenant c'est dehors et manifeste; de la sorte tu peux nous plaire! Mensongère est la paire d'ailes ; les flèches, ce sont des griffes. La couronne cache les petites cornes : il est sans aucun doute, comme tous les dieux de la Grèce, aussi un diable déguisé.

L'AMOUR.

Vous ne m'entraînerez pas dans votre ignominie! Je me réjouis à la flèche et à l'arc d'or, et que le diable vienne donc ensuite, je suis déjà envolé bien loin.

TABLE

AVANT-PROPOS DU TRADUCTEUR V

FAUST.

DÉDICACE 1
PRÉLUDE SUR LE THÉATRE 3
PROLOGUE DANS LE CIEL. 10

PREMIÈRE PARTIE DE LA TRAGÉDIE.

LA NUIT. 17
DEVANT LA PORTE DE LA VILLE 32
CABINET D'ÉTUDES 46
CABINET D'ÉTUDES 57
LA TAVERNE D'AUERBACH, A LEIPZIG. 77
CUISINE DE SORCIÈRE 94
UNE RUE 107
LE SOIR. 111
UNE PROMENADE 116
LA MAISON DE LA VOISINE. 119
UNE RUE 128
UN JARDIN. 131
UN PAVILLON DE JARDIN. 139
FORÊT ET CAVERNE 141
LA CHAMBRE DE MARGUERITE. 147

LE JARDIN DE MARTHE 148
A LA FONTAINE. 155
LES REMPARTS 158
LA NUIT. 160
LA CATHÉDRALE 167
LA NUIT DE WALPURGIS 170
LE SONGE DE LA NUIT DE WALPURGIS, intermède. . . . 186
JOURNÉE SOMBRE 193
NUIT 197
UN CACHOT 198

DEUXIÈME PARTIE DE LA TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

CONTRÉE AGRÉABLE 209
PALAIS IMPÉRIAL. 213
Salle du trône. 213
La mascarade. 225
Jardin de plaisance 254
Galerie obscure 264
Salles brillamment éclairées 270
Salle des chevaliers 275

ACTE DEUXIÈME.

ÉTROITE CHAMBRE GOTHIQUE 286
UN LABORATOIRE 296
NUIT CLASSIQUE DE WALPURGIS 304
Champs de Pharsale. 304
Le Pénée. 315
Sur le Haut-Pénée. 325
Baies rocheuses de la mer Égée. 344
Les Telchines de Rhodes. 354

ACTE TROISIÈME.

DEVANT LE PALAIS DE MÉNÉLAS, A SPARTE. 362

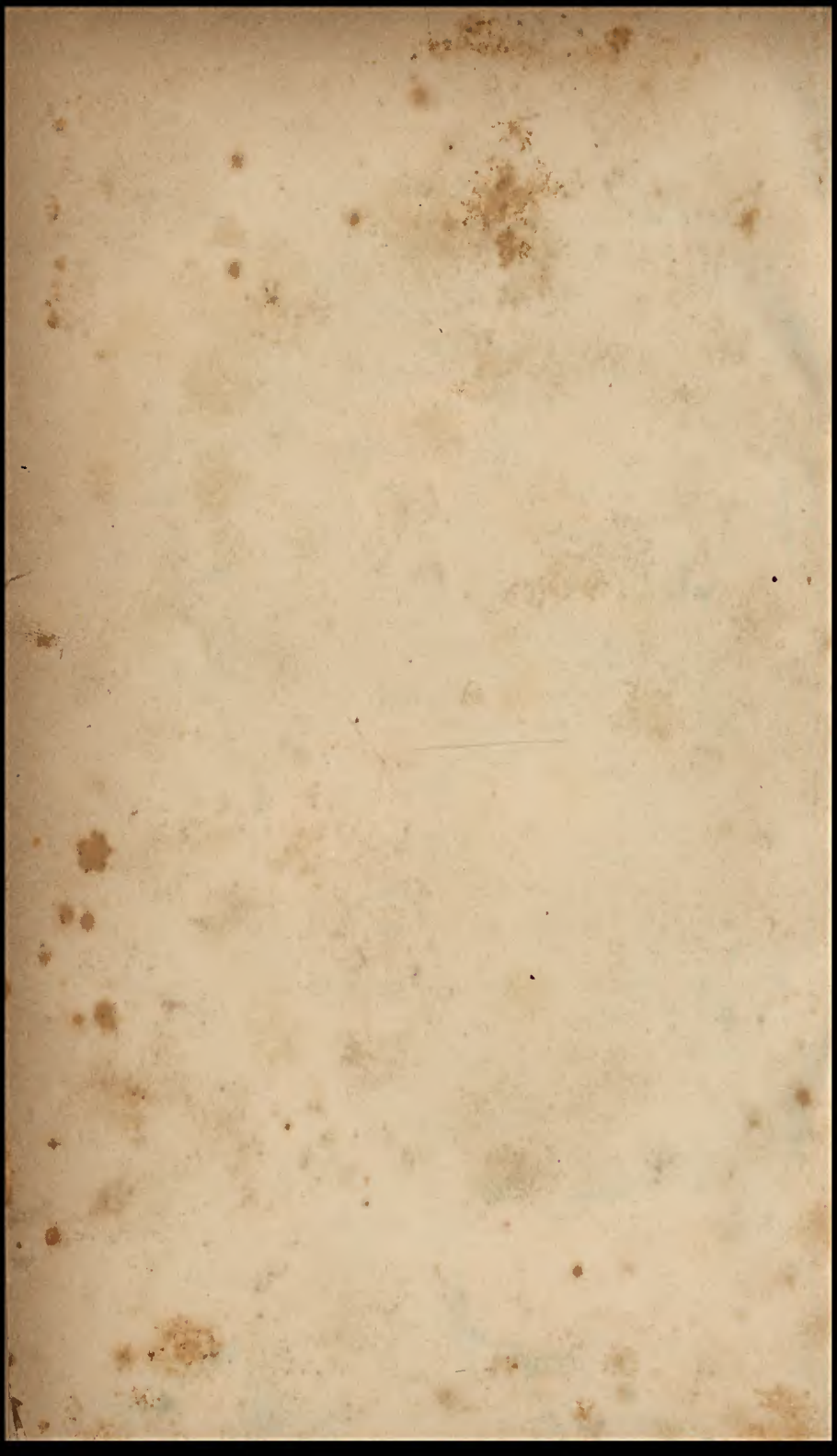
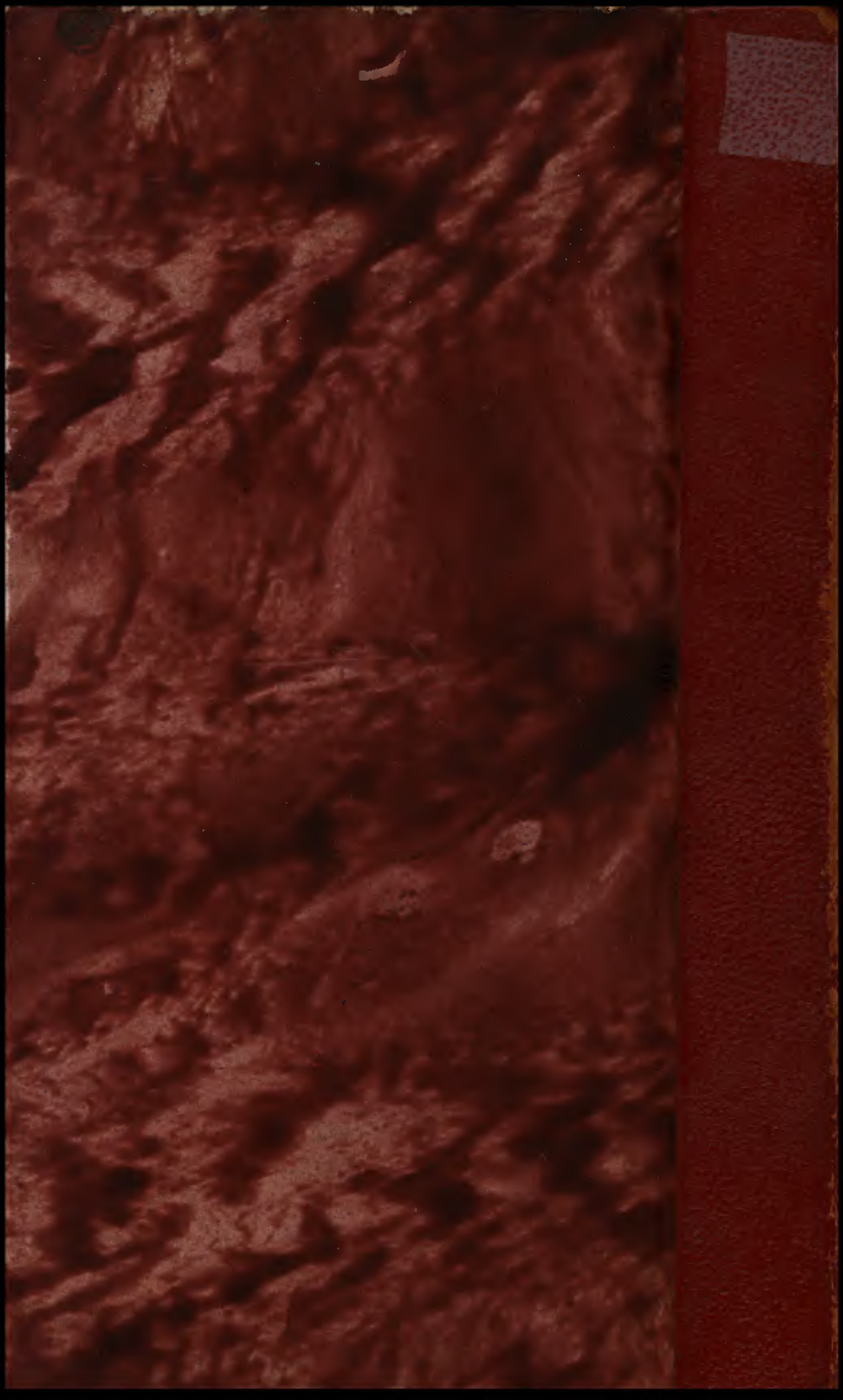
COUR INTÉRIEURE D'UN CHATEAU FORT 390
BOIS OMBREUX ET ROCHERS ESCARPÉS 406

ACTE QUATRIÈME.

HAUTE MONTAGNE AVEC PLATEAU 424
SUR LES CONTREFORTS DE LA MONTAGNE 437
LA TENTE DE L'ANTI-EMPEREUR 455

ACTE CINQUIÈME.

CONTRÉE OUVERTE 468
Dans le jardinet. 471
UN PALAIS. 473
Nuit profonde. 478
Minuit 481
GRANDE AVANT-COUR DU PALAIS. 487
La mise au tombeau. 490
Gloire céleste 493
RAVINS, BOIS, ROCHES, SOLITUDE. 499
Les saints anachorètes. 499
Mater gloriosa. 504

APPENDICE.

I. PARALIPOMÈNES SUR *FAUST*. PREMIÈRE PARTIE. 509
II. POUR LA COMPOSITION MUSICALE SUR *FAUST*, DU PRINCE ANTOINE DE RADZIWILL 519
I. PARALIPOMÈNES SUR FAUST. DEUXIÈME PARTIE 522
II. DEUX DIABLOTINS ET L'AMOUR 529
TABLE. 533